

LE MONDE EN PROJETS

*UNE LECTURE DE LA
THÉORIE DES SYMBOLES
DE NELSON GOODMAN*

Alexis Anne-Braun

Contenu de ce document :

Alexis Anne-Braun · Le monde en projets · PDF complet

ISBN : 979-10-231-3654-8





PHILOSOPHIES

Qu'est-ce qu'une image réaliste ?

Qu'est-ce qu'une prédiction valide ?

Pourquoi existe-t-il de bons et de mauvais échantillons d'un motif de tissu ?

Ces questions sont fondamentalement traversées par une même inquiétude, une même exigence d'objectivité : lorsque nous opérons avec des symboles, si nous voulons être compris et faire que nos symboles soient utilisables, nous ne pouvons pas faire n'importe quoi. Il y a même bien des façons correctes ou incorrectes de représenter le monde. Pourtant qu'en est-il de cette normativité, du moment où l'on affirme que le monde qui se trouve devant nous est aussi le résultat de nos constructions et représentations ? Puisque le concept d'un monde déjà fait, auquel il ne resterait plus qu'à mesurer notre langage, est inutilisable, comment faire droit aux contraintes que le réel fait peser sur nos opérations symboliques ?

À travers cet essai, qui se veut une introduction à l'un des auteurs les plus originaux et fascinants de la philosophie américaine, Alexis Anne-Braun veut relever le défi posé. Il démontre comment la théorie des symboles de Nelson Goodman est capable de répondre à une telle demande réaliste, quand bien même elle aurait fait le deuil de la notion de Monde.

Il y va donc aussi de la manière dont nous comprenons le Monde, car la philosophie de Goodman, plus qu'aucune autre, nous invite à nous interroger sur les mondes qui existent, ou plus exactement que nous faisons exister par nos opérations symboliques.

Agrégé de philosophie, ancien élève de l'École normale supérieure de Lyon, Alexis Anne-Braun a soutenu en 2016 sa thèse, dirigée par Jocelyn Benoist : « How does it work ? Une lecture de la théorie des symboles de Nelson Goodman ». Écrivain, son premier récit, *L'Approximation des choses*, a paru en 2018 chez Fayard.

Presses de l'université Paris-Sorbonne
<http://pups.paris-sorbonne.fr>

LE MONDE EN PROJETS



PHILOSOPHIES

Collection « Philosophies »

Fondée et dirigée par Marwan Rashed

La Jeune Fille et la Sphère. Études sur Empédocle
Marwan Rashed

LE MONDE EN PROJETS

*UNE LECTURE DE LA
THÉORIE DES SYMBOLES
DE NELSON GOODMAN*

Alexis Anne-Braun



Ouvrage publié avec le concours de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

Sorbonne Université Presses est un service général
de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

© Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2018

© Sorbonne Université Presses, 2023

ISBN de l'édition papier : 979-10-2310-584-1

Maquette et réalisation : Emmanuel Marc DUBOIS (Issigeac)
d'après le graphisme de Patrick VAN DIEREN

SUP

Maison de la Recherche

Sorbonne Université

28, rue Serpente

75006 Paris

tél. : (33)(0)1 53 10 57 60

sup@sorbonne-universite.fr

<https://sup.sorbonne-universite.fr>

ABRÉVIATIONS

Pour les ouvrages de Nelson Goodman, les références sont données sous forme abrégée, suivi du folio. Ces abréviations renvoient aux éditions suivantes :

- SQ *A Study of Qualities* [these de doctorat sous la dir. de Clarence Irving Lewis, Harvard University, 1941], New York, Garland, « Harvard Dissertations in Philosophy Series », 1990.
- SA *La Structure de l'apparence* [*The Structure of Appearance*, 1951], Paris, trad. et éd. Jean-Baptiste Rauzy, Vrin, coll. « Analyse et philosophie », 2004.
- FFF *Faits, Fictions et prédictions* [*Fact, Fiction, & Forecast*, Cambridge (Mass.), Harvard UP, 1954], trad. Pierre Jacob, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Propositions », 1985.
- LA *Langages de l'art : une approche de la théorie des symboles* [*Languages of Art: An Approach to a Theory of Symbols*, 1968], trad. et éd. Jacques Morizot, Paris, Fayard, coll. « Pluriel », 2011.
- PP *Problem and Project*, Indianapolis, Bobbs-Merrill, 1972.
- WoW *Manières de faire des mondes* [*Ways of Worldmaking*, 1978], trad. Marie-Dominique Popelard, Paris, Gallimard, coll. « Folio . Essais », 2006.
- MoM *Of Mind and Other Matters*, Cambridge (Mass.), Harvard UP, 1984.
- ATA *L'Art en théorie et en action* [trad. des deux premiers chapitres de *Of Mind and Other Matters*, 1984], trad. et éd. Jean-Pierre Cometti & Roger Pouivet, Paris, Gallimard, coll. « Folio . Essais », 2009.
- EC *Esthétique et connaissance. Pour changer de sujet* [trad. de cinq articles], trad. Roger Pouivet, Paris, Éditions de l'éclat, 1990.
- RP avec Catherine Z. Elgin, *Reconceptions en philosophie dans d'autres arts et dans d'autres sciences* [*Reconceptions in philosophy and other arts and sciences*, 1987], trad. Jean-Pierre Cometti & Roger Pouivet, Paris, PUF, coll. « L'interrogation philosophique », 1994.

INTRODUCTION

Rémi n'avait pas peur du monde, qui est une collection indéfiniment extensible de mots aux raccords imprévisibles, dans laquelle les disciplines scolaires se découpent on ne sait pourquoi un éventail plutôt qu'un autre, les petits mots poussant à ras de terre pour la botanique, le considérable éclat des mots tombés des étoiles pour l'optique, et les mots de l'optique suspendus sur ceux de la botanique pour la littérature française : ainsi Rémi jadis élisait tel jour les toupies, le lendemain les flotteurs à pêcher, et le surlendemain s'étant avisé que flotteurs et toupies ayant la même forme peuvent n'être qu'une seule série en dépit de leurs fonctions diverses, il les réunissait. Il connaissait toutes ces règles farfelues et tyranniques qui donnent la maîtrise du présent. [...] Et puis on le sait, il aimait les colifichets, les douloureux petits fétiches où la chose entière apparaît même en son absence ; il n'était pas Roland pour avoir l'outrecuidance de prétendre atteindre directement une essence toujours invérifiable.

Pierre Michon,

Vies minuscules, « La vie des frères Bakroot »

Lorsque je définis correctement la couleur d'un objet, identifie avec pertinence la position idéologique d'un individu, reconnais une odeur, le style d'un architecte, d'un écrivain ou d'un raisonnement mathématique, j'éprouve ce sentiment d'avoir touché la cible, comme si le langage avait saisi le réel en ses bonnes articulations. Rendre justice à ce sentiment, est-ce pourtant présupposer quelque ordonnance du réel, qu'il nous resterait seulement à découvrir ? Car il se pourrait que,

utilisant et appliquant un concept, il me revienne de faire quelque chose du monde, construisant une certaine intuition et, par là, donnant au monde la forme qu'il a dans mon discours. Lorsque je parle, le monde est certes en projets, et il n'y a aucune réalité infraconceptuelle à tout simplement découvrir.

10 Une explication alors est attendue de ce que je ne puisse pas non plus construire n'importe quelle intuition, et conceptualiser le monde au petit bonheur. Il est clair de toute façon que les concepts ne s'appliquent pas n'importe comment. Et j'en veux pour preuve la possibilité précisément de mal utiliser une étiquette. Assurément, il est possible de manquer sa référence au monde. Si le monde lui-même n'est rien, hors celui que nous construisons en nous y référant, comment expliquer qu'il ne soit pas, non plus, n'importe lequel? Si des contraintes pèsent sur nos manières de référer au monde, d'identifier certains de ses aspects ou parties, quelles sont-elles? Où se situent-elles, si elles ne sont pas dans le monde lui-même? « Et pourquoi alors conceptualisons-nous le monde tel que nous le faisons¹? »

Une réponse à cette question, qui commencerait par en appeler aux propriétés métaphysiques des choses, ne saurait être satisfaisante. Le problème est que le format de ces choses et de leurs propriétés est justement de notre fait! Voilà la leçon principale que l'on peut tirer de la dernière philosophie de Nelson Goodman. Il s'agit donc tout d'abord, et simplement, de comprendre pourquoi, si nos intuitions n'ont de sens pour nous qu'en tant que nous les construisons, et puisque nous n'avons pas « l'outrecuidance » d'aller regarder du côté des essences, il se trouve que nous conceptualisons pourtant le monde d'une certaine façon ou de plusieurs façons – entendu que, par ailleurs, il y aura de ces façons qui seront, dans certaines circonstances ou dans n'importe quel contexte, incorrectes, et qu'il y aura de mauvaises applications d'un concept. Autrement dit, il s'agit d'expliquer ce qu'explique aussi une position dite Réaliste – qu'il y a certaines assertions qui sont vraies, certaines images correctes, certaines cartes réussies – mais en évitant de s'engager,

1 Stanley Cavell, *Dire et vouloir dire [Must we mean what we say?, 1969]*, Paris, Éditions du Seuil, 2009, trad. Sandra Laugier & Christian Fournier, p. 155.

comme le Réaliste, auprès d'un monde qui serait donné absolument, et surtout indépendamment de la façon dont réellement on s'y réfère. Une normativité est à définir, qui ne serait pas le fait du monde, mais de la façon que nous avons de nous y référer. La thèse que j'ai commencée il y a quatre ans sous la direction de Jocelyn Benoist cherchait, dans la théorie des symboles de Nelson Goodman, une adresse possible pour cette normativité. Cet essai en est la dernière version.

Nelson Goodman (1906-1998) a élaboré cette théorie des symboles dans son livre de 1967 paru sous le titre *Langages de l'Art*. Si ce livre a révolutionné l'esthétique, et a été un événement marquant du tournant analytique pris par la philosophie contemporaine de l'art, il convient de rappeler que *Langages de l'Art* eut une portée en réalité bien plus large. Les différents problèmes que Nelson Goodman y aborde dépassaient largement le champ traditionnellement dévolu à l'esthétique. Il s'agissait d'abord et surtout d'étudier les différentes manières que nous avons de nous rapporter au monde par des moyens symboliques (carte, graphe, diagramme, image, énoncé), selon différentes modalités (littéralité, métaphore) et par différentes voies référentielles (dénotation, exemplification, citation). Si les analyses données de la métaphore, de l'expression (en tant qu'exemplification métaphorique) ou de la dépicition ont profondément renouvelé le débat en esthétique, et si l'essai s'inscrivait dans un programme d'éducation esthétique élaboré à la fin des années 1960 au sein du département de Psychologie de l'université de Harvard, il est clair, que par cette tentative programmatique de rendre compte de l'ensemble de nos activités référentielles, Nelson Goodman donna à sa pensée un tour plus systématique, qui s'est par la suite confirmée dans son essai de 1978 *Manières de faire des mondes*². Par symbole, il faut donc entendre toutes les façons que nous avons de construire une référence au monde, sur le modèle de la sémiotique de Peirce. La notion de symbole ne saurait donc être réduite ni au seul domaine de nos expressions artistiques ni à celui de nos énoncés factuels. En bref, l'utilisation systématique de

2 W o W.

la notion de symbole – ou de fonctionnement symbolique – organise un débordement et de l'esthétique traditionnelle et de la philosophie analytique du langage (analyse des discours porteurs de vérité) du côté d'une philosophie élargie des langages (langage de l'art, langage de la science, langage ordinaire) qui connaîtra une réception importante aux États-Unis (W.J.T. Mitchell, Catherine Z. Elgin, Israel Scheffler) et en France (Gérard Genette, Umberto Eco). Retenons ici la définition que Goodman donne du mot « symbole » dans l'introduction à *Langages de l'Art*, au sous-titre pour nous décisif « Une esquisse d'une théorie des symboles » :

12

J'emploie ici « symbole » comme un terme très général et neutre. Il recouvre les lettres, les mots, les textes, les images, les diagrammes, les cartes, les modèles, et bien d'autres choses, mais ne véhicule pas de sous-entendus détournés ou occultes³.

En utilisant la notion de symbole, Nelson Goodman indiquait plutôt, et de la manière la plus discrète possible – parce qu'elle ne s'appuie sur aucune théorie anthropologique du symbolisme –, l'héritage de la philosophie des formes symboliques d'Ernst Cassirer, et des développements récents du postkantisme dans le contexte de la philosophie américaine (Suzanne K. Langer, Clarence I. Lewis). Surtout, Nelson Goodman élaborait dans *Langages de l'art* plusieurs des concepts – je pense en particulier à ceux d'exemplification et de décisions projectives – qui offrent de comprendre l'unité de sa propre pensée, depuis ses travaux en logique sur les systèmes constructionnels jusqu'à sa philosophie du *worldmaking*. Pour toutes ces raisons, il s'avère que la philosophie de Goodman est autant une philosophie du langage que de l'esprit, une tentative de fondre ensemble les développements de la sémiotique, de la philosophie des sciences et la fécondité du postkantisme analytique ou continental.

Ainsi, travaillant à exposer cette théorie des symboles dans le sens des débordements qu'elle nous engage à accomplir, je m'efforce dans ce livre de saisir l'unité de la pensée de Nelson Goodman – selon la forme assez classique de la monographie –, autant que de répondre à un problème

3 LA 27.

plus général regardant la référence, m'appuyant sur les outils conceptuels que je trouve dans *Langages de l'Art*, dans les travaux des années 1950 sur l'induction et l'analyse des systèmes constructionnels, ou dans la philosophie de maturité du *worldmaking*. Venons-en maintenant à ce problème, et essayons de saisir pourquoi et comment cette théorie des symboles peut y répondre.

Telle quelle, la question « Pourquoi conceptualisons-nous le monde tel que nous le faisons ? » a certes quelque chose de déroutant. D'emblée, elle semble nous porter du côté d'une réflexion métaphysique, lors même que l'on voudrait pouvoir résister à l'appel magique du Réel. Il est donc important de conserver le sens de la question, dans ce qu'elle a aussi de perturbant, en montrant qu'une réponse en termes de « *comment* nous conceptualisons le monde », constitue une réponse – sinon la seule – possible. Au caractère déroutant de la question, et de ne pouvoir s'en remettre à des possibilités qui seraient dans le monde lui-même, est également rattaché le risque du scepticisme. Comme si nous n'avions pas de raison de préférer le prédicat de couleur « vert » au prédicat inventé « vleur », qui désignerait parfois des choses que dans notre langage, nous appelons vertes et parfois des choses bleues.

La question ne vaut cependant d'être posée que dans la mesure où précisément, avec elle, nous nous heurtons au scepticisme. Derrière cette formule générale de « conceptualisation », il s'agit de nos activités référentielles (Quelle étiquette s'applique à quoi ? De quelle propriété une chose est-elle l'exemple ? Pour quoi exactement tient une image ou une description ?), bref de la référence. Et que la référence fasse ainsi difficulté, et qu'on nous demande de considérer pourquoi, en fait, nous parvenons à désigner le monde, et comment il se fait que nos symboles rencontrent le monde est bien, en effet, le format de ce nouveau scepticisme qu'on rattache aussi à la philosophie de Wittgenstein⁴. Rencontrer ce scepticisme, c'est d'abord comprendre pourquoi il est impossible de

4 Saul A. Kripke, *Règles et langage privé : introduction au paradoxe de Wittgenstein*, trad. Thierry Marchaisse, Paris, Éditions du Seuil, coll. « L'ordre philosophique », 1996.

nous en remettre à des critères extérieurs, à quelque factualité que ce soit, au monde lui-même, pour régler nos activités référentielles. C'est donc aussi comprendre que l'option Réaliste a besoin de davantage de justifications qu'il n'y paraît. L'envers exact de cette position sceptique est un relativisme qui affirmerait que, puisqu'aucun critère objectif n'existe, alors nous pouvons bien faire n'importe quoi de nos symboles. Pour reprendre la formule d'Ivan dans *Les Frères Karamazov*, « Si Dieu est mort, alors tout est permis⁵. » Ni le scepticisme ni le relativisme ne sont pourtant à mes yeux des options viables. L'intérêt de la philosophie de Goodman est de montrer que « si Dieu est mort », en revanche il nous revient précisément d'en construire le concept ! En bref, qu'il n'y ait pas de Monde auquel l'on puisse raccrocher nos opérations symboliques ne nous engage pas à renoncer à les justifier. Et alors seulement l'on comprend que le monde est bien en projets.

Une théorie du fonctionnement symbolique examine la nature de nos différentes références au monde (étiquetage, dénotation, exemplification, expression, dépicition, allusion, citation, variation), ainsi que leurs critères de correction, d'un point de vue qui est opératoire. Il m'est apparu qu'au cœur de la théorie des symboles de Goodman notre pratique réelle se trouve toujours engagée. Dès lors que nous refusons d'attribuer au monde les propriétés naturelles qui sont habituellement définies de telle sorte à assurer notre référence, il devient possible de comprendre comment nos pratiques symboliques engendrent leurs propres conditions de possibilité, et d'impossibilité. Il en va en fait de cette philosophie de la projection dont j'explicité le sens dans la seconde partie du livre.

La théorie des symboles de Goodman offrirait ainsi de comprendre que, si le langage est au moins aussi intolérant qu'il est tolérant, les critères de correction de nos différentes références au monde se situent à l'endroit

5 Cette phrase, qui conclue un célèbre passage des *Frères Karamazov*, résume l'attitude d'Ivan (voir l'introduction de Pierre Pascal, dans Fédor Dostoïevski, *Les Frères Karamazov*, trad. Lucie Desormonts, Sylvie Luneau, Henri Mongault & Boris de Schlœzer, éd. Pierre Pascal, Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1952, p. xii).

de nos pratiques linguistiques, auxquelles la notion d'implantation offre une traduction logique et philosophique possible. Par exemple, si les prédictions qui utilisent le prédicat « vleur » sont incorrectes et celles qui utilisent le prédicat « vert », sont correctes, c'est parce que le prédicat « vert » bénéficie d'un plus haut degré d'implantation que le prédicat « vleur ». Dans cette réponse, plus modeste que naïve, aucune propriété métaphysique du monde ne se trouve convoquée à la barre. L'anti-Réalisme de Goodman se situe très exactement ici : la référence n'y est plus accrochée à un référent mondain. Autrement dit, et selon les termes de Goodman lui-même, la solution que sa théorie des symboles propose est bien, en son fond, « non cosmique⁶ ». La philosophie de Goodman, s'il y en a une, n'est « pas Roland pour avoir l'outrecuidance de prétendre atteindre directement une essence toujours invérifiable », qui pourrait prendre le nom de Réalité. Cette modestie pourtant est ambitieuse. Certes nous n'avons plus de monde, mais il reste maintenant à montrer comment nous parvenons à le construire. En ce sens également, le monde est un projet. Et justement, parce que le monde y est pour lui en projets, on est loin avec la philosophie de Goodman, d'une philosophie qui en aurait perdu le sens. Au lieu de spéculer sur le concept d'irréalisme, trop souvent assimilé à la déconstruction, je m'efforce de montrer comment sa théorie du *worldmaking* nous rend en fait attentifs aux détails du réel, et de sa construction. Car Goodman a bien le sens du monde ; quand bien même ce serait le langage qui donnerait, en dernière instance, un sens au monde.

La théorie du fonctionnement symbolique, que je réinvestis dans cet essai, décrit des systèmes, examine leur nature, définit des critères de correction dans des contextes à chaque fois bien déterminés, mais ne se situe jamais sur un plan métaphysique ou épistémique. Sans doute est-ce là aussi la modestie du projet goodmanien qui, s'inscrivant au départ dans une tradition issue de Carnap, mais par son rejet de toute entreprise fondationnelle, « renonçant ainsi à l'idée d'ancrer le langage en un fond qui put être atteint sans en être investi », « a rattrapé Wittgenstein sur le

6 *Ibid.*, p. 77.

parcours solitaire de sa seconde philosophie⁷. » Pourtant, il est important d'indiquer que s'il y a bien dans la théorie de Goodman une façon de rendre indistincts version et monde, ou encore langage et monde, le projet philosophique goodmanien est déterminé par une approche que lui-même caractérise comme constructionnaliste. Il ne s'agit pas, dès lors, de découvrir, sur les ruines d'un monde qui n'aurait plus aucune fixité ou solidité, la formule d'une sorte d'harmonie spontanée ou naturelle entre nos versions du monde et le monde auquel elles se réfèrent. Dans la théorie des symboles proposée par Goodman, la référence se construit de manière laborieuse, et parfois contre le langage ordinaire lui-même.

16 Ainsi s'offre peut-être une résolution du problème soulevé au départ. La normativité qui doit venir se substituer aux notions rendues suspectes de vérité, d'adéquation ou de certitude empirique se *construit* dans notre pratique, dans les diverses façons que nous avons de nous référer au monde. Il incombe à la philosophie la tâche de mettre au jour cette normativité par l'examen minutieux des distinctions qui s'établissent à même nos pratiques symboliques, entre le correct et l'incorrect. Il est clair en tous cas que le monde lui-même n'est pas invoqué pour servir de critère extérieur à nos activités référentielles. Mais il est clair aussi que le monde n'est pas perdu, s'il s'identifie à toutes nos versions réussies. C'est ainsi qu'une position au départ anti-réaliste peut se convertir en une forme particulièrement sophistiquée de réalisme, en une philosophie en tous cas, qui ne cède rien aux exigences d'une attitude réaliste.

Ce livre s'appuie donc sur la théorie des symboles de Goodman, en espérant que celle-ci fournisse une réponse partielle au problème de la référence. Dans une première partie, j'adopte une stratégie toute négative. Lorsque la référence *marche*, n'apparaissent en général pas les raisons d'un tel fonctionnement. Contre une telle cécité, le point de vue de l'erreur que j'embrasse, en l'empruntant à la philosophie d'Austin, offre davantage de visibilité. Nous n'apprendrons rien de nos réussites symboliques. Examinons alors pourquoi parfois ça rate! Le premier

7 Jean-Pierre Cometti, *Qu'est-ce que le pragmatisme?*, Paris, Gallimard, coll. « Folio . Essais », 2010, p. 114.

chapitre présente ainsi les bénéfices théoriques que l'on peut attendre d'une doctrine de l'échec. Le chapitre suivant, « *Ways of wrongmaking* », propose de repérer plus systématiquement une telle doctrine des échecs dans le corpus goodmanien. Une attention particulière est accordée aux erreurs de construction des systèmes constructionnels, au ratage dans l'art, et aux diverses façons qu'ont nos références (par exemplification, métaphoriques, fictives) de rater leur cible. Le troisième chapitre est consacré à un examen détaillé du dysfonctionnement symbolique emporté par l'utilisation du prédicat fictif « vleu ». Il est donc une suite donnée au répertoire des incorrections du chapitre précédent. Toutefois, il introduit également aux notions d'implantation et de projectibilité, au centre de la théorie du fonctionnement symbolique qui sera discutée dans la seconde partie. Au quatrième chapitre, je place l'ensemble de la théorie des symboles de Goodman sous le signe d'une mécanique inductive. Le chapitre qui suit est l'esquisse d'une théorie générale de la félicité symbolique. Je montre que l'implantation joue un rôle primordial dans la correction de nos opérations symbolique, à côté du contexte et de l'ajustement à nos divers engagements représentatifs. Formant un pendant au deuxième chapitre, il revient sur des problèmes qui avaient alors été laissés en suspens. Au dernier chapitre, j'essaye de donner une portée plus immédiatement philosophique à l'ensemble de ces considérations. En somme, je passe d'abord par une théorie des infélicités – preuve que nous pouvons toujours manquer le réel – pour ensuite proposer une théorie de la félicité. Alors, j'insiste sur la variété des contraintes qui s'imposent à nos opérations symboliques : implantation, contexte, engagement.

PREMIÈRE PARTIE

Epic fail

LA FONCTION PHILOSOPHIQUE DE L'ERREUR

Les affaires, bonnes ou mauvaises; le beau temps ou la crise; soucis et tracas, émois et chocs, heurs et malheurs au sein de la vie privée: rien qui se rapporte à l'universel, au cosmique, aux cycles de l'être et du non-être, à l'appel du destin. Rien qui touche, de façon ou d'autre, à l'essentiel. La scène où tout se joue, le Destin l'a quittée pour se glisser en coulisse, désormais étranger au drame; et sous les feux de la rampe, il n'y a plus que des accidents, des crises du hasard, des maladies. [...] C'est dans ce monde hanté seulement par la panne, dans un monde où il ne peut plus rien arriver sinon des pannes, que nous nous avançons désormais, avec des panneaux-réclames tout au long de ses routes, et les petits monuments dressés, ici ou où là, à la mémoire des accidentés.

Friedrich Dürrenmatt, *La Panne*

ET SI TOUT MARCHAIT BIEN ?

J'appelle théorie des échecs, un examen des divers ratages de nos opérations référentielles réalisé dans l'optique de faire apparaître la normativité à l'œuvre dans celles qui sont réussies. Une telle vue s'inscrit dans un projet épistémologique plus général qui place l'échec au cœur d'une réflexion sur la connaissance. David Papineau affirme que l'épistémologie est la science qui vise à éviter les erreurs¹. Le projet

1 David Papineau, *Reality and Representation*, Oxford, Blackwell, coll. « Philosophical theory », 1987, p. 1.

épistémologique que je défends ici se comprend plutôt comme la science qui vise à tirer des leçons des erreurs que nous pouvons aussi toujours commettre.

Il convient certes d'écarter une lecture de la théorie des symboles de Goodman qui annulerait d'emblée le bénéfice que l'on pourrait tirer d'une réflexion sur ce qui « ne marche pas ». Une telle lecture est liée à une nouvelle forme d'optimisme que l'on peut qualifier de différentes façons (quiétisme, relativisme, post-modernisme) et pour laquelle il se trouve que tout marche trop bien. David Papineau associe cette vue, ce qui bien sûr est discutable, au projet anti-réaliste dans sa plus grande généralité. Papineau vise ici les philosophes – au rang desquels il place Putnam et Rorty – qui affirment que puisque le monde et nos jugements sont conçus comme devant s'entendre, ou d'une quelconque façon se correspondre, l'épistémologie est une discipline bien inutile. Une forme standard de relativisme pour lequel « anything goes » peut fort bien ainsi être qualifié d'anti-réaliste.

22

Le problème de l'échec se pose d'une manière particulière pour toute philosophie qui met en avant un donné, quel qu'il soit – fût-ce le donné de nos pratiques elles-mêmes –, et qui cherche à faire jouer à cette notion un rôle dans la justification de nos pratiques. Ainsi, peut-être, de la notion « d'implantation » dans la théorie des symboles de Goodman. Accorder une fonction de justification à l'usage, c'est de fait plutôt regarder du côté de la spontanéité de ce qui marche, ce qui fait que nous nous comprenons, que nous utilisons les mêmes prédicats, que nous faisons la même chose, et que le faire est en soi une justification de pourquoi on le fait. En bref, c'est faire une « lecture perverse de ce que Wittgenstein appelle *harmonie*² ». L'irréalisme goodmanien peut-il être entendu en ce sens relativiste et « pervers » ? L'intérêt de Goodman pour les cas d'échec référentiel suggère en fait qu'une interprétation très différente de sa philosophie est possible. C'est ce qu'il faut ici démontrer.

2 Jocelyn Benoist, *Concepts. Introduction à l'analyse*, Paris, éd. du Cerf, coll. « Passages », 2010, p. 34.

Goodman lui-même a qualifié sa philosophie de « relativisme radical³ ». Mais que devrions-nous entendre sous cette radicalité? D'emblée, il semble qu'un soupçon soit jeté sur la théorie des symboles: le soupçon que cette théorie rende toute épistémologie, et plus fondamentalement toute philosophie, inutiles. Puisqu'il « n'existe aucun monde tout fait », que « la distinction entre naturel et conventionnelle est elle-même conventionnelle », et qu'un « fait ne signifie rien en dehors de son interprétation », quel sens philosophique peut bien recevoir un échec ou un quelconque ratage? Dans un tel schéma relativiste, et pourvu qu'on soit assez habile pour faire varier les contextes d'évaluation, rien, au fond, ne rate jamais: une peinture qu'on juge ratée, infidèle ou manquant de réalisme sera jugée comme réaliste à telle autre époque; une version picturale du monde qui sera jugée fautive par un scientifique, sera jugée tout à fait vraie par un artiste ou un spectateur sensible... En bref, il n'y a pas d'échec que l'on pût même imaginer s'il est ainsi établi que nos références finissent toujours par toucher leur cible – pourvu bien sûr que la notion de fonctionnement référentiel inclut une relativité au contexte d'évaluation. La distinction entre le vrai et le faux est évidemment la première à être emportée par ce relativisme.

Il apparaît donc bien vite que le relativisme présente une menace si l'on cherche à comprendre ce que signifie justement fonctionner pour un symbole, et plus généralement, ce que signifie apporter des raisons en philosophie. À vrai dire, ce n'est pas l'épistémologie seulement que serait rendue inutile, mais la philosophie elle-même. Un tel relativisme a heureusement ses limites, et s'il est peut-être aisé de faire tomber les frontières du vrai et du faux en se plaçant sous la bannière philosophique du « tout est indifféremment vrai et faux », il est moins aisé de contester la différence qu'il y a entre une action réussie et une action ratée. La philosophie de l'action offre dès lors des raisons philosophiques – restaurant en vérité les droits d'une intuition bien ordinaire – contre le relativisme qui a depuis quelque temps trouvé un refuge dans la philosophie du langage et des sciences. Si le relativisme perturbe un partage trop définitif du vrai et du faux – qui se devait

3 WoW 135.

d'ailleurs être ainsi perturbé – que peut-il en effet contre l'échec entendu en un sens plus large, et également plus banal ? Plutôt donc que de recourir à un réalisme sévère, qui ne ferait que reconduire ailleurs, et idéalement, la prière d'une correspondance entre le langage et le monde, une théorie des échecs – pour laquelle l'activité pratique fournit un terrain d'exploration efficace – nous offre ainsi de mesurer les limites d'un relativisme pour lequel « *anything goes* ». Austin fut le premier à en donner une formulation philosophique.

24

L'hypothèse que ce livre défend a sans doute sa part de candeur, mais on peut l'énoncer de façon très simple : le quiétisme ne peut pas se sauver à n'importe quel prix, et il y a des ratages, en particulier de nos activités concrètes, qui finissent par rendre suspecte l'idée selon laquelle tout marche toujours très bien. Ce modèle de l'action est ainsi convoqué par Goodman lorsqu'il souhaite limiter le relativisme qu'il revendique par des considérations relatives à la rigueur de nos activités symboliques, ce qu'il appelle lui « imposer certaines restrictions ». Et en effet, comme le remarque Goodman, nous ne saurions faire les versions que nous voulons, en associant les symboles au hasard⁴. Faire des versions correctes, et donc des mondes suppose « des capacités et de la rigueur », « comme faire des canapés et des soufflés⁵ ». Il y a des versions qui, quoi qu'on en dise, seront toujours incorrectes, et des prédicats – comme le vleu – qui, en dehors du cercle des philosophes, resteront toujours improjectibles. Ce livre s'efforce tout d'abord de prendre au sérieux une telle affirmation : il y a bien, en effet, des choses qui ratent. Or, pour comprendre pourquoi certaines actions ratent, certaines visées référentielles manquent leur cible, certaines fonctions symboliques échouent, il faut se défaire d'une interprétation naïvement relativiste, quoiqu'étrangement répandue, du *worldmaking*. Pour le dire autrement, Goodman est loin d'être laxiste en matière de versions acceptables du monde⁶.

4 WoW 135.

5 RP 51.

6 FFF 54. Goodman dénonce déjà alors « la doctrine libertine selon laquelle tout est permis », et qu'il rapproche de « la maxime morale perverse qui dit : toutes les fautes que vous pouvez commettre sans être sanctionné sont bonnes ».

Si l'on oppose à ce relativisme une forme de réalité qui impose ses contraintes à la construction des versions de monde – un peu comme dans l'économie pulsionnelle, un principe de réalité s'oppose au principe de plaisir – il me semble que c'est faire droit à la demande réaliste, que de regarder du côté de ces versions qui fonctionnent mal [*don't work / go wrong*]. Une lecture davantage réaliste de Goodman est donc possible qui indique que, afin de comprendre comment un symbole peut correctement fonctionner, il faut toujours envisager la possibilité qu'il puisse aussi ne pas correctement fonctionner. La difficulté de l'entreprise consistera à proposer un sens non trivial de cette réalité qui impose ses contraintes à nos versions du monde, alors même que Goodman soutient qu'un Monde Réel, il n'y en a peut-être pas. Sans doute est-ce pour cette raison que la distinction que David Papineau suggère dans *Reality and Representation* entre réalisme et anti-réalisme ne saurait non plus être satisfaisante.

La théorie des systèmes symboliques de Goodman répond à une demande réaliste dans l'exacte mesure où des symboles peuvent réussir leur tâche aussi bien que la rater ; des symboles peuvent réellement référer à quelque chose dans l'exacte mesure où ils peuvent aussi manquer de le faire ; et même plus radicalement ne peuvent se référer à quelque chose de réel que dans la mesure où il y a quelque chose de réel qu'ils peuvent par ailleurs manquer. C'est, de façon exemplaire, ce que montre l'histoire comique de Mary Tricias relatée dans *Manières de faire des mondes*. Mary Tricias est une cliente mécontente d'un magasin de tissu qui a commandé un mètre de tissu pour recouvrir son canapé, et qui s'est retrouvée avec cent échantillons de 1 cm de longueur. De toute évidence il y a ici un échec de la référence à travers un mésusage de la notion d'exemplification. La référence a ici manqué sa cible, et c'est la possibilité d'un tel ratage qu'emporte avec lui tout symbole, quand bien même on aurait, comme Goodman, une conception en apparence évanouissante de ce qu'est le Réel.

Que toute construction d'une référence soit également hantée par la possibilité de son dérapage est une leçon que j'apprends pour ma part à la lecture du neuvième chapitre de *Sens et Sensibilité*, « Malheurs

internes et externes⁷ ». Cet essai de Jocelyn Benoist est en effet dirigé contre une certaine conception optimiste, et naïve, de l'intentionnalité selon laquelle le monde finit toujours par se mettre en accord avec nos énoncés ou nos demandes, suivant une voie tantôt hégélienne, tantôt wittgensteinienne – cette lecture perverse de l'harmonie plus haut évoquée. Jocelyn Benoist invite au contraire à une lecture plus éclairée du concept d'intentionnalité, montrant que ce concept a des limites aussi bien internes qu'externes. Parmi ces limites figure le monde, non pas tant dans la résistance qu'il oppose à nos intentions que précisément dans son indifférence à l'égard de nos intentions. Le monde est ce qu'il est, indifférent à ce que nous voulons faire sur lui, ou en lui, à la façon de ce lustre qui tombe alors que je veux présenter des excuses et qui donc les rend inaudibles. De fait, une action n'a de signification que dans la mesure où elle peut réussir, être tentée ou au contraire échouer. L'important dans la théorie des symboles de Goodman n'est pas que le monde reste ce qu'il est, quelle que soit la façon dont on le vise, mais que, lorsque nous le visons, nous fassions vraiment quelque chose, et ce faisant, que nous puissions aussi le rater.

AUSTIN ET LA DOCTRINE DES ÉCHECS

Je suis plus fasciné par le malheur parce que la documentation est plus complète.

Cioran

Il convient de présenter ici dans ses grandes lignes la philosophie du langage de John Austin. Il apparaîtra peut-être que certains concepts à l'œuvre dans la théorie des symboles de Goodman sont mis en lumière par la « doctrine des Échecs » que présente Austin dans *Quand dire c'est faire*⁸. Il me semble en tous cas que Goodman, un peu à la façon

7 Jocelyn Benoist, *Sens et sensibilité. L'intentionnalité en contexte*, Paris, éd. du Cerf, coll. « Passages », 2009.

8 John L. Austin, *Quand dire, c'est faire* [*How to do things with words. The William James Lectures delivered at Harvard University in 1955, 1962*], intro., trad.

d'Austin, est très attentif à la façon dont les choses peuvent mal tourner (*going wrong*). Le cas de l'induction, examiné au chapitre 3, l'illustre dans un drame philosophique dont il nous reste encore à faire le récit. Plus encore, des critères élargis pour le vrai émergent de considération sur le fonctionnement anormal de nos symboles. Il se trouve en effet que chez Austin comme chez Goodman, l'attention à la façon dont nous pouvons en un sens toujours manquer quelque chose (que ce soit échouer un performatif, faire une assertion fausse, manquer la référence au réel, ou simplement rater une peinture) semble solidaire d'une reconception de la vérité et du réel.

Pour comprendre qu'un échec peut parfois avoir une portée révélatrice, il suffit de regarder la façon dont nous le décrivons ordinairement. D'ailleurs nous avons un lexique immédiatement à notre disposition. C'est là bien sûr aussi ce qui fait tout le sel de la philosophie d'Austin : nous rendre attentifs à la manière dont le langage ordinaire norme les différentes façons possibles que nous avons de rater une action, de rater un performatif ou de faire une assertion fausse. Certes, une telle posture philosophique implique d'avoir recours à un donné – le langage ordinaire – dont il n'est pas sûr que Goodman partage la mythologie. Toujours est-il que d'un point de vue méthodologique, la stratégie mise au point par Austin est très efficace : s'intéresser à des échecs pour rendre apparentes les contraintes s'exerçant sur nos performances linguistiques.

Cette attention aux dérapages et leur compte rendu constituent dans la seconde conférence de *Quand dire c'est faire*, l'objet de ce qu'Austin appelle « la doctrine des échecs⁹ ». « Échec » y traduit le terme anglais « infelicity¹⁰ », qui se dit en anglais d'une chose qui est inappropriée, en particulier d'une remarque ou d'une expression. Dans les célèbres conférences d'Austin, l'infélicité désigne l'échec d'un performatif, c'est-à-dire l'échec d'une action que nous accomplissons du fait que nous parlons. L'infélicité est donc d'abord une impropriété, une incorrection

et éd. Gilles Lane, Paris, Édition du Seuil, coll. « L'Ordre philosophique », 1970, 2^e conférence, p. 48 et sq.

9 *Ibid.*

10 Je renvoie ici à l'analyse que fait Jocelyn Benoist de ce terme dans *Sens et sensibilité*, *op. cit.*

du discours, au sens de la transgression de normes, qu'elle rend, d'une autre façon, visibles. Ces normes sont les conditions d'effectuation du discours, utilisé sous un mode performatif. Pour qu'un performatif accomplisse l'action qu'il est censé accomplir – puisque, comme le remarque Austin, il arrive que dire une chose ce soit aussi la faire – il faut que soient remplies un certain nombre de conditions. Par exemple, « il est toujours nécessaire que les circonstances dans lesquelles les mots sont prononcés soient d'une certaine façon appropriées », « et que celui-là même qui parle exécute aussi d'autres actions¹¹ ». C'est ce qu'Austin appelle dans la deuxième conférence « la question des circonstances appropriées ». Dans certaines circonstances seulement, l'on considère en effet qu'un acte a été conduit avec « bonheur¹² ».

Il y a donc à côté de la vérité et de la fausseté – conditions de fortune d'une certaine modalité du discours que sont les assertions –, d'autres conditions, d'autres normes, pour qu'un performatif accomplisse avec « bonheur » l'action qu'il est censé accomplir : comme une promesse, un conseil, un baptême ou un rituel. Et si ces conditions ne sont pas remplies alors la phrase prononcée tombe sous la catégorie d'une nouvelle sorte de non-sens¹³.

Ces non-sens sont « nouveaux », car Austin cherche à les distinguer des non-sens logiques. Il ne s'agit pas en effet de réaffirmer, avec les positivistes logiques, qu'en deçà de l'évaluation d'un énoncé comme faux ou vrai, il existe un partage entre le sens et le non-sens, c'est à dire entre ce qui énonçable et ce qui ne l'est pas. De fait, les performatifs ratés ont bien un sens, et pour cette raison, ils sont aussi des énoncés. Ce que vise Austin avec ces nouveaux types de non-sens, ce sont des énoncés qui, bien qu'ayant un sens parfaitement défini, n'en ratent pas moins

11 John L. Austin, *Quand dire, c'est faire*, op. cit., p. 43.

12 *Ibid.*, p. 48. De telles considérations sont décisives dans l'analyse que fait Israël Scheffler des rituels (*Symbolic Worlds. Art, Science, Language, Ritual*, Cambridge, CUP, 1997).

13 Sur l'analyse de ce nouveau type de non-sens, voir la remarquable analyse de Jean-Philippe Narboux, « There's many a slip between cup and lip », dans Martin Gustafsson & Richard Sørli, *The Philosophy of J. L. Austin*, Oxford/New York, OUP, 2011.

leur but, lequel ne se définit par en premier lieu dans son rapport à la vérité. Toute la force de l'argument d'Austin est de découvrir une façon pour les énoncés d'échouer à faire ce qu'ils sont censés faire, qui n'est ni la fausseté factuelle ni le non-sens logique. Quelques exemples donnés par Austin permettent de mieux comprendre le type d'incorrection que l'on désigne par là : ainsi d'une fausse promesse, qui est certes incorrecte mais qui n'est pas fausse comme pourrait l'être une affirmation¹⁴ ; ainsi, encore, d'une cérémonie du mariage lorsqu'elle échoue, non parce que celui qui affirme « Je vous déclare mari et femme », dit une affirmation qui est tout simplement fausse mais parce que les circonstances n'étant pas respectées, l'acte est considéré comme nul ou non avvenu¹⁵.

En bref, l'argument d'Austin est le suivant : puisque le dire est parfois un faire, alors ce dire comme n'importe quel faire peut échouer, être incorrect. Une philosophie de l'action sert en quelque sort de guide et de bride à une philosophie de langage. S'opère ainsi une mise à l'écart du couple traditionnel vérité/fausseté au bénéfice d'un autre couple correction/incorrection, qui implique non pas tant de renoncer à faire de l'épistémologie que d'en proposer une reconception. Le passage au premier plan du couple correction/incorrection dans la philosophie d'Austin trouve certainement un écho dans la façon dont Goodman se propose lui-même de réviser le concept de vérité.

Une doctrine des échecs nous apporte, comme en négatif, ce dont nous avons besoin pour comprendre comment quoi que ce soit peut correctement fonctionner.

Nous pourrions espérer découvrir ce que sont ces conditions [qui permettent la réussite d'un performatif] par l'examen et le classement des types de cas où quelque chose fonctionne mal, constitue par conséquent, au moins jusqu'à un certain point un échec. L'énonciation

¹⁴ Voir John L. Austin, *Quand dire, c'est faire*, op. cit., p. 45 : « Elle est sans nulle doute incorrecte. Mais elle n'est pas un mensonge ou une affirmation manquée. » Et s'il l'on parle de « fausse promesse », c'est parce que « "faux" n'est pas un terme nécessairement réservé aux seules affirmations ».

¹⁵ *Ibid.*

est alors non pas fausse, en vérité, mais malheureuse. Et voilà pourquoi nous appelons la doctrine des choses qui peuvent se mal présenter et fonctionner mal, la doctrine des Échecs [*Infelicitities*]¹⁶.

30 Austin défend l'idée – dont nous allons explorer au deuxième chapitre¹⁷ la portée pour une théorie du fonctionnement symbolique – que « l'anormal met au jour le normal ». Et il le peut d'autant mieux, que les conditions de réussite d'une action, symbolique ou non, sont souvent plus aveugles que les raisons de son échec, et en particulier si cette réussite est entendue comme une réussite ordinaire. Bien souvent, lorsque ça marche [*it works*], nous ne cherchons pas de justifications supplémentaires – et l'endroit où les choses tout simplement fonctionnent, sans que l'on puisse fournir d'autres justifications, est l'endroit où la philosophie devrait arrêter de chercher des raisons. Une théorie des échecs refuse au contraire de rester muette devant la fausse transparence de ce qui fonctionne. La philosophie constructionnaliste de Goodman est également étrangère à un tel quietisme – même et y compris lorsqu'elle se réfère à l'histoire de nos pratiques passées pour régler des problèmes sinon indécidables.

Un détour par l'enquête sociologique permet sans doute de mieux faire apparaître l'intuition fondamentale qui est ici en jeu. Eu égard à ce qui se passe bien, au monde de nos actions ordinaires, la sociologie est en effet face à une perplexité, que l'on peut rapprocher de celle du philosophe avant qu'il ne s'en remette, aveugle, à nos usages et à « ce que nous faisons ». Les traits de la normalité, dans nos interactions sociales, comme dans nos actes de référence, et dans toutes nos activités symboliques, viennent incessamment s'opposer à une demande de justification, dans la mesure même où ils constituent l'obvie jamais interrogé de nos existences sociales. Une modalité de l'enquête en sociologie peut ainsi être caractérisée comme une manière de rendre visibles les scènes banales de nos interactions avec autrui, afin d'en dégager l'épaisseur et la normativité. À cet effet, le sociologue-enquêteur

16 *Ibid.*, p. 48.

17 *Infra*, p. ●●●.

doit faire le pas de côté qui produit l'étrangeté sociale, seule à même de mettre au jour, par la négative, les raisons de la réussite de nos interactions sociales ordinaires. Lorsque l'enquêteur cherche à déchirer le voile de normalité de nos interactions sociales, en produisant artificiellement des situations de crise qui ont pour effet de le rendre visible, il ne fait pas autre chose que le philosophe qui invente un prédicat comme le « vleu » dans l'intention de mettre en avant le pouvoir de détermination de nos pratiques linguistiques pour nos inférences inductives. Il s'agit dans les deux cas « de rendre étrange un monde obstinément familier¹⁸ ».

Ainsi, la méthode sociologique préconisée par Garfinkel propose-t-elle un point de vue de côté, matérialisé par la production de certains affects sociaux (honte, confusion, perplexité, indignation ou honte) qui, de façon négative, ont pour fonction de révéler le type de normativité à l'œuvre dans nos actions ordinaires, et qui sinon demeurerait inaperçu. Le passage par l'ethnométhodologie permet de mettre en évidence la fonction heuristique qui revient à l'erreur – et à sa production – dans la mise au jour de la normativité minimale de l'interaction sociale, ce que Garfinkel nomme sa « moralité ». Il est intéressant que ce point de vue de côté soit produit dans l'enquête elle-même, et qu'il soit rendu lui-même manifeste par la production d'affects sociaux. Il est alors tentant de rapprocher le type de non-sens introduit par la présentation par Goodman du prédicat « vleu », à ce genre de malaise social, en particulier parce que l'introduction de ce prédicat par Goodman ne vise pas autre chose que la découverte d'une forme de normativité minimale de toute action symbolique, que dans *Faits, fictions et prédictions*, Goodman nomme implantation et projectibilité.

La comparaison avec l'ethnométhodologie de Garfinkel et la théorie des échecs est d'autant plus justifiée, que la frontière est poreuse entre dire et agir. En effet, pour Austin cette considération, ou plutôt cette méthodologie de l'échec vaut aussi bien, en vue de mettre au jour les

18 Harold Garfinkel, *Recherches en ethnométhodologie*, éd., trad. et dir. Michel Barthélémy & Louis Quéré, Paris, PUF, coll. « Quadrige. Grands textes », 2007, p. 101; voir aussi Éric Chauvier, *Anthropologie de l'ordinaire. Une conversion du regard*, Toulouse, Anacharsis, 2011.

conditions normales de fonctionnement des performatifs, que les conditions normales du bon fonctionnement d'une action en général. En effet, sur fond de la similarité qu'il existe entre performer un acte de langage, et performer une action, Austin envisage d'exporter cette doctrine des échecs en dehors de la sphère des énoncés, et de rendre compte plus généralement des normes qui règlent nos actions et interactions sociales. Alors ce qu'il faut mettre au jour, ce ne sont pas des actes de langage ratés, mais des actions malencontreuses, et plus encore, les excuses que nous formulons pour dédommager notre action ratée.

32

Étudier les excuses, c'est étudier les cas où s'est produit quelque anomalie ou échec ; et, comme c'est si souvent le cas, l'anormal met au jour ce qui est normal, et nous aide à déchirer le voile aveuglant de la facilité et de l'évidence qui dissimule les mécanismes de l'acte naturel et réussi¹⁹.

L'acte qui réussit offre une faible intelligence des raisons pour lesquelles il réussit, si l'unique justification que l'on puisse apporter, c'est le constat de sa réussite. À nouveau, la réussite est aveugle aux raisons de son succès, tandis que l'échec exige que l'on vienne offrir des justifications supplémentaires, comme celles qu'emportent avec elles nos excuses : « Veuillez m'excuser, je n'ai pas fait attention », « J'étais distrait ». Seule une doctrine des échecs permet ainsi de faire une théorie du fonctionnement, qui puisse par exemple nous faire apparaître le niveau d'attention qui est exigé de notre conduite.

La théorie des échecs est donc en filigrane une théorie du fonctionnement. Or, c'est aussi l'enjeu de la notion de fonctionnement à l'œuvre dans la théorie des symboles de Goodman que d'offrir une justification de nos opérations référentielles : « Pourquoi nous utilisons certains concepts ou noms d'espèces avec succès ? » ; « Pourquoi certaines œuvres d'art représentent fidèlement le monde ? » ; « Pourquoi certaines cartes et certains diagrammes sont corrects et certaines assertions vraies ? » ; « Pourquoi certaines œuvres sont authentiques et d'autres

19 John L. Austin, *Écrits philosophiques* [*Philosophical Papers*, 1979], trad. Lou Aubert & Anne-Lise Hacker, Paris, Éditions du Seuil, coll. « La couleur des idées », 1994.

contrefaites ? » ; en résumé, tout ce qui relève chez Goodman de la notion équivoque ou multifactorielle de correction.

Que serait d'ailleurs une référence qui ne pourrait jamais manquer le réel ? un concept qui ne pourrait jamais être mal appliqué, un concept qui serait « tout terrain²⁰ » ? La possibilité même de l'échec concerne donc autant le champ définitionnel de l'action – puisqu'agir c'est toujours tenter quelque chose et s'exposer à un échec – que le champ symbolique. Utiliser un symbole implique par définition que ce symbole puisse être mal utilisé. Par exemple, utiliser un concept c'est appliquer au réel une norme, qui peut tout à fait ne pas convenir à la chose qu'on veut désigner par ce concept. Faire fonctionner une norme, c'est montrer dans le monde un écart entre les choses que cette norme concerne et qu'elle discrimine. Ce qui signifie tout d'abord qu'un concept qui s'appliquerait indifféremment au monde ne serait en fait pas un concept du tout. Ce qui signifie ensuite que, s'appliquant à certaines choses seulement, il est tout à fait possible qu'il puisse être mal appliqué. Ainsi toutes nos activités symboliques contiennent comme une possibilité, pour elles définitionnelle, de manquer ce qu'elles visent de différentes façons. Ces différentes façons sont précisément ce sur quoi travaille la « doctrine des échecs ». Le parallèle entre philosophie de l'action et théorie des symboles s'étend évidemment jusqu'ici, et s'appuie même sur cette ressemblance de traitement.

Il n'est pas étonnant dès lors que Jocelyn Benoist, dans *Concepts*, place du côté de la sphère du non conceptuel toutes activités pour lesquelles la question d'un échec ou d'un quelconque risque cognitif n'est jamais posée : l'obvie, l'habitude entendue comme silence de la pensée, les identifications immédiates, spontanées ou standardisées ; en bref, partout où quelque chose *va de soi* – ce que Benoist désigne aussi comme « la sphère logique du familier²¹ ». Il n'est pas étonnant non plus que le vocabulaire du non conceptuel recoupe celui du quiétisme évoqué plus haut, tant cette vue se caractérise parfois par une certaine haine du concept ou misologie. À côté donc de cette sphère logique du

20 Jocelyn Benoist, *Concepts*, *op. cit.*, p. 34.

21 *Ibid.*, p. 107.

familier, il y a la sphère du conceptuel : là où les choses ne vont pas de soi, là où il n'est pas hors de question qu'une référence puisse échouer, là où précisément une question se pose de savoir à quoi l'on a affaire : ainsi lorsque nous nous référons à certaines propriétés mais pas à toutes d'un échantillon.

34

Pour Benoist, nous sommes donc dans la sphère du conceptuel partout où une norme est en jeu qui découpe le monde et organise mon agir selon une certaine manière de faire. Il me semble que la même analyse vaut de l'activité symbolique en général : une opération fonctionne symboliquement, si est entendue dans sa définition la possibilité pour elle de mal fonctionner. La théorie désirée se voit alors confier la tâche de décrire comment une opération peut mal fonctionner et d'en déduire des raisons ou des critères de son fonctionnement correct. Parce qu'un symbole ne peut se référer à quelque chose de déterminé que parce qu'il peut manquer aussi ce qu'il vise (Goodman), parce qu'une action ne l'est par définition, que parce qu'elle peut être tentée, c'est à dire réussir ou échouer (Austin), une théorie du fonctionnement n'est en fait possible que dans les termes d'une « doctrine de l'échec ».

RECONCEVOIR L'ÉPISTÉMOLOGIE PLUTÔT QUE LA RENDRE INUTILE

Sans doute, une des conséquences les plus intéressantes de cette manière de repenser le fonctionnement à l'aune de ce qui rate dans l'agir, de ce qui s'enraye dans la machine référentielle, c'est de rendre plus immédiatement disponible à la réflexion la variété des raisons et des motifs engagés dans la réussite de nos activités symboliques. Cette description élargie du fonctionnement symbolique implique d'abandonner un concept en fait trop étroit de la vérité, qui ne tient pas assez compte du fait qu'il y a diverses manières de correspondre avec les faits. C'est pour cette raison que les non-sens austiniens ne sont pas de simples faussetés factuelles. En particulier, considérer le dire (ou le montrer) en termes de fonctionnement²² plutôt qu'en termes de vérité absolue, c'est se rendre attentif à l'importance des circonstances, qui

22 RP 166.

comme on le voit avec le performatif, peuvent décider de la réussite ou de l'échec de l'énoncé.

Il existe de multiples façons de se référer, d'entrer dans une activité symbolique, qui ne sont pas concernées par une contrainte de vérité littérale ou factuelle. Il n'y a pas de sens par exemple à dire d'un conseil qu'il est vrai, ou seulement si on veut le distinguer d'une plaisanterie ; il n'y a de toute façon pas de faux conseil, bien qu'il puisse y en avoir de mauvais. Cette reconnaissance est une conséquence chez Austin des considérations sur les échecs possibles des performatifs. Nelson Goodman dans *Manières de faire des mondes* semble militer pour une reconception identique du concept de vérité, qui ne vaut, lorsqu'il continue d'avoir cours, que pour les propositions verbales et déclaratives. Le problème de l'épistémologie traditionnelle est qu'un concept plus général de correction fasse défaut pour les images, les diagrammes, les cartes, ou tout autre système symbolique non-verbal, qui cependant continuent de correspondre au monde, ou plus exactement, qui nous amènent à considérer certains traits du monde qu'ils représentent. Il faut donc substituer au couple vérité/fausseté, un couple de plus grande portée.

À titre de concept de plus grande portée que la vérité, considérons la correction (*rightness*). Correct (*right*) et non correct (*wrong*) s'appliquent à des symboles de toute espèce, de nature verbale ou non verbale. Les énoncés ne sont pas seuls susceptibles d'être corrects ou non, mais aussi les demandes et les interrogations, les mots, les catégories, les images, les diagrammes, les échantillons, les croquis, les passages et les exécutions musicales, ainsi que les symboles de tout autre genre²³.

Nous voilà ainsi conduits à élargir le concept de vérité afin qu'il puisse nous renseigner sur ces autres versions qui parlent aussi du monde, et qui ont, par ce fait même, plusieurs façons de le manquer : carte fallacieuse, exécution musicale ratée, monument disproportionné, image déformée. En bref, il manque quelque chose comme une notion de correction

23 RP 166.

à géométrie variable, ou « multidimensionnelle²⁴ » pour des façons diverses de se rapporter au monde ou d'agir. Il est clair cependant que cet élargissement ne signifie pas une doctrine libérale en matière de versions acceptables du monde ni que nos fonctions référentielles s'exercent sans contraintes. Il convient plutôt de penser cet élargissement comme l'annexion de nouvelles fonctions (représentations picturales, diagrammatiques, cartographiques, notationnelles), à une réflexion sur la normativité de nos références au monde.

36

Qui plus est, là même où il a cours – le domaine des assertions, des descriptions –, le concept de vérité est en réalité plus problématique qu'il n'y paraît. Dans *Quand Dire c'est Faire*, cette interprétation s'impose à un deuxième niveau de lecture. Certes un sort y est fait à un certain type d'acte de langage pour lequel la notion de vérité n'a pas d'application. Mais la radicalité du texte d'Austin est ailleurs : c'est la façon dont ces considérations s'exportent là même où règne le partage des énoncés en vrai et faux, c'est-à-dire pour les assertions constatives ou les véridictifs²⁵. Il y a pour Austin, dans tout énoncé, cette part d'illocutoire qui fait qu'en tant acte il peut échouer. Ainsi d'un énoncé comme « l'actuel roi de France est chauve » qui n'est ni vrai ni faux, mais tout simplement un échec. Et en effet, « les affirmations sont exposées exactement aux mêmes accidents que nous avons appelés échecs et qui rendent une énonciation malheureuse, sans pourtant la rendre vraie ou fausse²⁶ ». Lorsque nous nous rendons attentifs à la situation complète d'un acte d'énonciation, nous nous rendons compte aussi que tout dire, et en particulier toute affirmation, est un acte au sens fort, qui peut échouer de bien des manières à jouer son rôle. Pour un dire quelconque, avant de pouvoir utiliser le concept même de vérité, il faut donc d'abord s'assurer

24 RP 166.

25 Sandra Laugier a trouvé une excellente formule pour décrire cette double révision du concept de vérité : « [...] étendre aux énoncés performatifs la notion de vérité et aux énoncés constatifs la notion de félicité » (voir à ce propos « *How not to be? Austin et l'erreur pratique* » dans Christiane Chauviré, Albert Ogien & Louis Quéré (dir.), *Dynamiques de l'erreur*, Paris, éd. de l'École des hautes études en sciences sociales, coll. « Raisons pratiques », p. 145).

26 John L. Austin, *Quand dire, c'est faire*, op. cit., p. 143.

de bien comprendre ou d'avoir été bien compris, c'est-à-dire examiner quel genre de correspondance avec les faits est attendu de l'énoncé. Or, « dans la vie courante, il n'est pas toujours possible de donner une réponse simple à la question de savoir si un constatif est vrai ou faux ». Un énoncé comme « la France est hexagonale » pourra ainsi être vrai pour un graphiste et faux pour un cartographe ; il pourra suffire pour un général haut placé, mais pas pour un géographe²⁷.

Dans le domaine même où la classification des symboles en vrai et faux est la plus pertinente, à savoir pour les énoncés, il faut donc là encore se garder d'accorder un sens trop rigide au concept de vérité, ce que Goodman a, lui aussi, parfaitement compris. Telle déclaration fautive pourra être regardée comme correcte si le contexte est suffisamment éclairé, par exemple un encouragement moral un peu exagéré, dans une situation désespérée²⁸, ou une approximation scientifique, si elle correspond à un modèle scientifique fécond²⁹. Une pareille reconception de l'épistémologie implique ainsi de regarder la vérité comme un « serviteur servile », plutôt que comme une norme transcendante à nos opérations symboliques. De ce point de vue, comme il en est pour la théorie des actes de langage, l'attaque est dirigée contre une conception étroite de la notion frégréenne de valeur de vérité, attachée à un universalisme logique problématique, restreint aux énoncés déclaratifs ou descriptifs, et impliquant la réification en entités transcendantes (le Vrai et le Faux), de ce qu'on peut plus simplement caractériser comme une certaine manière de classer nos énoncés et nos représentations. Les symboles n'ont pas pour Goodman de valeur de vérité, et ils ne sont pas « vrais de ce qu'ils dépeignent ou de ce à quoi ils s'appliquent³⁰ ». Leur correction dépend de la correspondance recherchée avec certains engagements représentatifs en jeu, de leur projectibilité et des circonstances de leur utilisation. Pour qu'un symbole fonctionne correctement, il n'est pas suffisant ni même nécessaire qu'il

27 *Ibid.*, p. 146.

28 RP 166.

29 RP 167.

30 WoW 38.

soit « vrai » ; le plus souvent, d'autres critères sont plus décisifs comme sa pertinence, son effet (valeur morale ou fécondité théorique), ou sa possibilité d'usage.

Austin demande : « sommes-nous assurés qu'une affirmation vraie relève d'une autre classe d'appréciation que la démonstration saine, le conseil judicieux, le jugement raisonnable [*fair*] et le blâme justifié³¹ ? » Ces qualificatifs désignent tous une certaine correction de l'acte référentiel – souvent irréductible à la vérité *stricto sensu*. De même, il m'apparaît que le concept de correction que Goodman essaie de thématiser dans le dernier chapitre de *Manières de faire des mondes* et ailleurs en tant que « reconception de la philosophie » exige de l'épistémologie nouvellement entendue – et en fait plus généralement de la philosophie – qu'elle thématise un rapport avec le réel, qui comme chez Austin, déborde largement la notion de vérité factuelle. La philosophie doit maintenant réfléchir sur ces critères de correction qui entrent en jeu dans toute activité référentielle ou symbolique, et qui de ce fait doivent s'entendre dans le cadre d'un certain ajustement avec ce à quoi l'on se réfère – que ce soient des faits ou autres choses.

Aucune déclaration philosophique ne peut fournir un critère ou des règles de portée générale de détermination de la correction. Néanmoins, les applications et les procédures diverses possèdent quelque chose d'important en commun. Elles entrent toutes en rapport avec la mise en œuvre d'une dichotomie positif-négatif ou d'une graduation sur une échelle préférentielle, elles partagent d'autres aspects éminemment abstraits mais importants. On doit considérer que la question de savoir en quoi consiste la correction en général porte sur une caractérisation ou une esquisse, conçue à la lumière de tels aspects, de ce que les espèces variées de correction possèdent en commun³².

31 John L. Austin, *Quand dire, c'est faire*, op. cit., p. 145.

32 RP 168.

WAYS OF WRONGMAKING

Les familles heureuses se ressemblent toutes ;
 les familles malheureuses sont malheureuses
 chacune à leur façon.

Léon Tolstoï, *Anna Karénine*

Goodman a indiqué dans *Manières de faire des mondes* les procédés et opérations symboliques les plus généraux, impliqués dans la fabrication de monde. On insiste d'ordinaire très peu sur le versant critique de cette présentation : toutes les versions du monde que nous fabriquons ne sont pas au même titre, et dans tous les contextes, utilisables ; et puisqu'il existe différentes façons de faire des mondes, il existe également différentes façons de rater quelque chose dans les versions du monde que nous fabriquons. Nous nous proposons ici d'exposer quelques-unes de ces versions ratées ou « familles malheureuses ».

LA FAMILLE TRICIAS

Making the natural (the experience) itself
 normative.

Jocelyn Benoist, « A Plea for Examples »

Le point de vue de l'erreur que je choisis d'adopter ici afin de satisfaire à une demande réaliste, pourrait être porté par l'unique exemple de Mary Tricias dont Goodman relate l'histoire dans *Manières de faire des mondes*. Ce ratage concerne un cas de mauvais échantillonnage qui occasionne pour Mary Tricias des complications pratiques extraordinaires :

Mme Mary Tricias, après avoir étudié tel livre d'échantillons et fait son choix, commande à son magasin de textile préféré suffisamment de tissu

pour recouvrir ses chaises et son canapé – en insistant sur le fait que le tissu devra être exactement comme l'échantillon. Le paquet arrive ; impatiente, elle l'ouvre et est consternée de voir tourbillonner sur le sol plusieurs centaines de morceaux de six centimètres sur dix, aux bords coupés avec des ciseaux crantés, exactement comme l'échantillon. Elle appelle alors la boutique et proteste vigoureusement ; le propriétaire lui répond, offensé et las : – Mais, madame Tricias, vous avez dit que le tissu devait être exactement comme l'échantillon. Quand il est arrivé hier de la fabrique, j'ai gardé mes assistants ici la moitié de la nuit pour le couper afin qu'il soit comme l'échantillon¹.

40

Voilà sans doute un bon exemple d'infélicité. Il se trouve en effet qu'un échantillon n'exemplifie pas l'ensemble des propriétés qu'il possède. Savoir auxquelles de ces propriétés il est fait référence est donc une affaire de bonne pratique, qui engage à chaque instant des décisions normatives : « pour identifier les propriétés [qu'un échantillon] exemplifie, nous devons connaître le système auquel il appartient² ».

Dans le cadre de la théorie de la référence proposée par Goodman, l'exemplification prend une direction opposée à celle de la dénotation. Un échantillon ne dénote pas, à la manière d'une étiquette, un objet auquel il se réfère. Un échantillon fait en réalité exactement l'inverse ; c'est-à-dire qu'il fait référence à une propriété qu'il possède et que dénote l'étiquette de laquelle il est un échantillon (**fig. 1**).

Prenons comme exemple une tache de couleur rouge. Cette tache ne dénote pas la couleur rouge, mais est bien plutôt dénotée par l'étiquette rouge. Elle est un échantillon de rouge si elle fait en plus référence à la propriété de couleur que l'étiquette « rouge » dénote.

Il est très clair alors que, si tant est qu'il existe un problème relatif à l'exemplification, il regarde la signification du syntagme « faire référence³ ». En effet, si un échantillon possède un nombre important

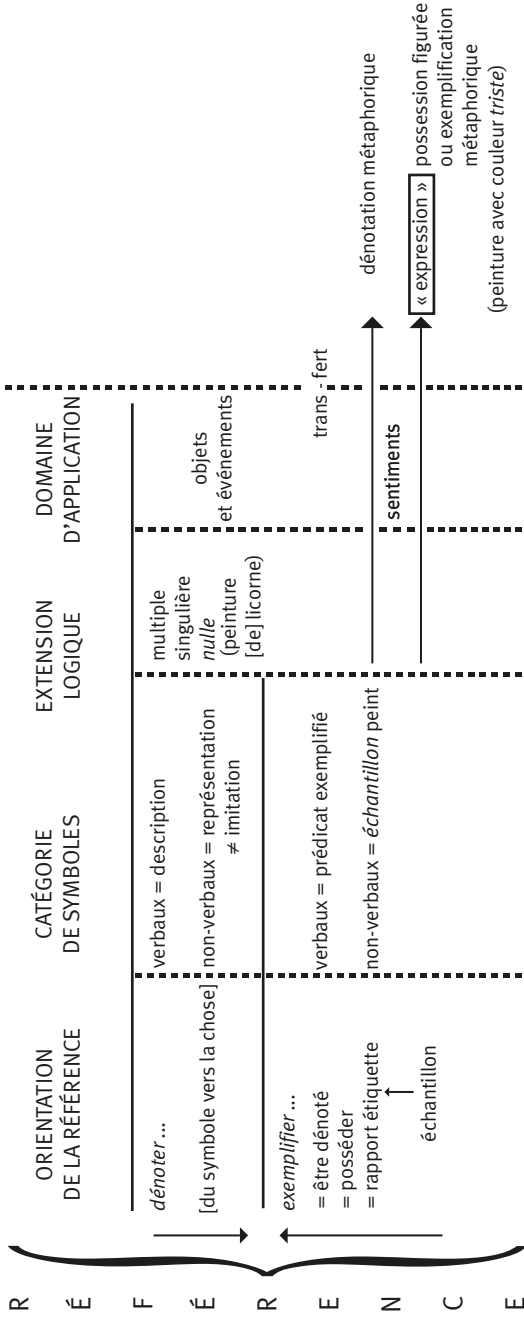
1 WoW 95.

2 RP 20.

3 Jocelyn Benoist repère un problème identique concernant la notion kantienne de *Darstellung*, plus exactement lorsqu'il s'agit de comprendre de quelle règle (concept) une application particulière est en fait l'exemple. La question

APPLICATION LITTÉRALE
D'UN SYMBOLE

APPLICATION MÉTAPHORIQUE
D'UN SYMBOLE



1. Les voies de la référence d'après Paul Ricoeur (*La Métaphore vive*, « Sixième étude », Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points . Essais », 1997)

de propriétés – et en droit il en possède une infinité – à laquelle de ses propriétés *se réfère-t-il* précisément ? Puisque l'exemplification est « sélective⁴ », tout le problème est donc de comprendre quel est le procès de sélection qui détermine de quoi un exemple est en fait l'exemple.

Les liasses de petits morceaux d'étoffe que possède un tailleur fonctionnent comme échantillons, comme symboles qui exemplifient certaines propriétés. Mais un tel spécimen n'exemplifie pas toutes ses propriétés, c'est un échantillon de la couleur, du tissage, de la texture, et de l'impression, mais non de la taille, de la forme, du poids spécifique et de la valeur. Et il n'exemplifie pas même toutes les propriétés – comme d'avoir été achevé un mardi – qu'il partage avec son lot ou la série de fabrication. L'exemplification, c'est la possession plus la référence⁵.

42

de l'application de nos concepts, examinée par Kant dans le chapitre sur le schématisme, est en effet interprétée par Benoist sur le modèle d'une logique de l'exemplification : « Ce dont Kant parle ici, même s'il n'emploie pas ces termes là, c'est bien d'une logique de l'exemplification : il ne s'agit pas de la simple application d'un concept à un donné externe qui peut y répondre ou non, mais une intuition se voit littéralement produite comme exemple, ostension de ce qui est visé par un concept » (Jocelyn Benoist, « Appliquer ses concepts », dans Jean-Marie Vaysse (dir.), *Kant*, Paris, Éditions du Cerf, coll. « Les cahiers d'histoire de la philosophie », 2008, p. 114). Or, puisqu'une intuition particulière se voit construite (Benoist insiste sur cette dimension de construction) comme l'exemple d'un concept donné, le problème de l'application est bien une affaire de référence. Il s'agit de comprendre en quel sens l'exemple fait signe vers quelque règle ou concept donné, puisque là aussi la possession de quelque chose en commun entre le concept et l'intuition ne suffit pas à déterminer une application adéquate du concept. Voir « Appliquer ses concepts », p. 124 : « Un exemple n'est jamais un exemple par lui-même. Il ne le devient qu'en tant qu'il est signe de la règle qu'il exemplifie, et ceci suppose qu'il soit pris dans une forme de construction. » La différence entre les deux perspectives, celle de Kant et celle de Goodman, repose sans doute sur le fait que pour Goodman, contrairement à ce qui se passe dans le schématisme kantien, la logique de l'exemplification est fortement contextuelle. C'est un point que remarque d'ailleurs Benoist, qui parle d'acontextualisme kantien.

- 4 RP 70 : « L'exemplification inverse la direction de la dénotation ; revenant de l'instance vers l'étiquette, elle est sélective. »
- 5 LA 87. Catherine Z. Elgin résume cette double contrainte de possession et de référence dans la formule élégante de « *telling instance* », que l'on pourrait traduire par « exemple parlant », c'est-à-dire un exemple d'une chose qui manifeste de quelle propriété exactement de la chose il est un exemple...! Pour

Pour Nelson Goodman, l'exemplification, c'est donc la possession plus la référence. Prenons les choses dans l'ordre : qu'est-ce que la possession, et en quoi la relation de possession distingue-t-elle l'exemplification de la dénotation ? Posséder une propriété c'est tout simplement l'avoir. Un échantillon de rouge doit au minimum être rouge, ce qui – il faut le remarquer – n'est pas un réquisit universel de la référence. Une étiquette peut bien dénoter le rouge, sans être elle-même rouge, à la manière du mot de cinq lettres « rouge » qui en français compose ce nom de couleur, bien qu'il soit de couleur noire. Parce que l'exemplification implique la possession, elle est de quelque façon plus intimement accrochée à ce qu'elle symbolise qu'une dénotation. Goodman en parle d'ailleurs comme d'une relation « intrinsèque⁶ », soit un mode de symbolisation en fait motivé. Genette montre ainsi que la relation d'exemplification semble remplir chez Goodman la fonction dévolue aux signes iconiques chez Peirce, c'est-à-dire des signes davantage motivés que les symboles, ou signes conventionnels⁷. Dans l'exemplification, la possession rapproche donc le symbole de ce à quoi il se réfère d'une manière qui semble tout d'abord la distinguer de la dénotation. Cela signifie-t-il que l'exemplification soit une relation plus aisée à interpréter que la dénotation, parce qu'essentiellement motivée ?

Que la possession ne suffise pas, à elle seule, pour fixer la référence, comme l'illustre le cas de Mary Tricias, montre cependant que l'exemplification est une relation symbolique comme une autre, et que la référence ne peut être fixée que par un certain nombre de décisions normatives. Avec les exemplifications ratées, c'est ainsi la dimension normative de bon nombre de nos opérations symboliques qui se trouve mise au jour. Il reste bien sûr à expliquer les ressorts d'une normativité

cette discussion sur les « *telling instance* », voir Catherine Z. Elgin, *Considered Judgement*, Princeton, Princeton University Press, 1996, p. 174 ; je renvoie également à son article consacré à l'exemplification, « Making Manifest: the Role of Exemplification in the Sciences and the Arts », *Principia*, vol. 15, n° 3, 2011.

6 LA 87.

7 Gérard Genette, *Fiction et diction*, précédé de *Introduction à l'architecte*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points . Essais », 2004, p. 184-185.

impliquée dans des opérations référentielles décrites au départ comme intrinsèquement déterminées par ce qu'elles symbolisent.

Cette normativité doit en premier lieu être comprise du point de vue des contraintes exercées sur l'usage d'un symbole par le contexte d'une opération symbolique donnée. Aussi pour Genette l'exemplification est-elle une « référence *ad lib* » qui doit être spécifiée par son contexte⁸. En bref, un exemple est un symbole qui a besoin d'être interprété, et cette interprétation est sensible au contexte. La mise au jour de ces contraintes contextuelles a des conséquences importantes concernant l'utilisation que l'on *peut* faire de l'exemplification en sciences et dans les arts. Pour le dire autrement, la valeur épistémique de nos exemplifications (échantillonnages scientifiques, exemples moraux, expressions artistiques) est fonction des jugements d'arrière-plan à l'œuvre dans le procès d'interprétation⁹.

44

Certes, dans le cas de l'exemplification imagée et plus spécifiquement des œuvres d'art, il n'est pas toujours aisé de distinguer entre simple possession et exemplification. Est-ce dire que, lorsque nous sommes confrontés à des œuvres d'art, les contraintes normatives qui s'imposent à nos opérations symboliques se font moins sentir ? Ou, comme le pense Jean-Marie Schaeffer, que toutes les propriétés d'une œuvre d'art ne sont pas des propriétés sémiotiques, *i.e.* des symboles à interpréter¹⁰ ? Ainsi des couleurs d'une représentation artistique.

Normalement la fonction d'un tableau n'est pas de nous apprendre par la voie de l'exemplification monnatrice ce que dénotent les prédicats ou les termes de couleur : la capacité d'identifier les couleurs fait partie des compétences que le peintre présuppose chez son spectateur, plutôt que des enjeux de son acte créateur¹¹.

8 *Ibid.* Voir aussi Jacques Morizot, *Goodman : modèles de la symbolisation avant la philosophie de l'art*, Paris, Vrin, coll. « Essais d'art et de philosophie », 2012 p. 225. Pour Morizot, nous sommes conduits dans l'exemplification « à donner à des éléments d'ordre contextuel une part prépondérante et rarement explicitée ».

9 Catherine Z. Elgin, « Making Manifeste », art. cit. Elgin illustre ce point par les interprétations que l'on peut faire d'un motif à chevron [*herringbone pattern*].

10 Jean-Marie Schaeffer, *Les Célibataires de l'art. Pour une esthétique sans mythes*, Paris, Gallimard, coll. « NRF essais », 1996, p. 311-312.

11 *Ibid.*, p. 323.

Sont concernées ici toutes les propriétés de facture d'un tableau qui ne sont pas immédiatement pensables en termes de propriété sémiotique ou de fonctionnement symbolique. Dans ce genre de cas, peut-être que la fonction référentielle de l'exemplification pourrait être éliminée au bénéfice d'une unique relation physique de possession de propriété, qui n'exigerait pas de la part du spectateur la maîtrise de compétences spécifiques. Faut-il cependant affirmer, comme le fait Jean-Marie Schaeffer, qu'avec l'exemplification « nous naviguons en eaux troubles¹² » ?

En substance, le problème de l'exemplification est le suivant : le réquisit de possession semble parfois entraîner la relation d'exemplification du côté d'une relation d'instanciation, qui ne doit pas être interprétée alors comme une relation symbolique ou sémiotique, mais comme une propriété physique. Pourtant nous pouvons sans doute faire un constat quelque peu différent : si en effet une œuvre n'exemplifie pas dans n'importe quel contexte toutes les propriétés qu'elle possède, pourquoi s'inquiéter qu'elle puisse simplement posséder des propriétés de couleur sans s'y référer ? Cela n'annule en rien le fait qu'une œuvre d'art conceptuel peut, dans un contexte tout à fait particulier, nous rendre attentifs à la fonction sémiotique que peuvent aussi avoir ces propriétés physiques de couleur, comme de renvoyer à l'imaginaire associé à la couleur industrielle de certaines marchandises. Ainsi de l'œuvre du peintre italien Alighiero e Boetti *Rosso Gilera, Rosso Guzzi*¹³ (fig. 2).

Il est vrai, en revanche, que la spécification de la référence par le contexte dont parle Genette n'est pas toujours aisée. Et en effet, la détermination de la référence dans l'exemplification « pose souvent des problèmes¹⁴ ». Mais est-ce là des problèmes qui ne se posent que pour l'exemplification ? La stratégie de Goodman vise en fait à montrer que si des difficultés d'interprétation se posent pour l'exemplification, il

12 *Ibid.*

13 Je renvoie à l'analyse que Remei Capdevila-Werning fait du tableau du peintre italien Alighiero e Boetti. Cette analyse est commentée par Catherine Z. Elgin (« Making Manifest », art. cit.).

14 Gérard Genette, *Fiction et diction*, op. cit., p. 185.



2. Alighiero Boetti, *Rosso Gilera*, dans la série *Insicuro Noncurante*, New York, Museum of Modern Art, 1966-1975, inv. 898.2010.6

reste que la dénotation n'en est pas exempte – comme le montrent, par exemple, les difficultés inhérentes à toute définition ostensive¹⁵. Mais que des difficultés particulières se posent n'indique pas qu'elles ne puissent être résolues. Au demeurant, les cas de Gavagai (indétermination de la dénotation) et l'affaire Mary Tricias (indétermination de l'exemplification) sont heureusement assez rares.

En bref, dans le cas d'une exemplification, une double contrainte s'exerce sur la référence, et qui en assure en fait bien plus la détermination que l'indétermination¹⁶ : d'une part celles qui sont liées à la possession, et qui ne se posent pas dans la dénotation, où n'importe quoi peut faire référence à n'importe quoi ; d'autre part celles qui ont trait à ce « plus » de la référence, et qui doivent être rapportées à des décisions normatives et à des contraintes contextuelles (au titre desquelles il faut bien sûr compter l'intention représentative réalisée dans une exemplification donnée¹⁷), comme lorsque je décide dans des circonstances extraordinaires, de faire référence avec un échantillon de tissu, non au tissu, mais à la forme de l'échantillon.

Aussi, ce qu'un échantillon de tissu exemplifie comme propriété est-il spécifié par un ensemble de décisions, qui ne sont d'ailleurs pas thématiques dans chacune de nos opérations symboliques d'échantillonnage, et qui fixent, pour un utilisateur « averti » (*knowledgeable consumer*¹⁸) à quoi doit ressembler le tissu auquel se réfère un de ses échantillons, c'est à dire de quoi l'échantillon est le « type », de quoi il est mandataire (*proxy*). Car, dans une exemplification, il s'agit bien toujours d'une relation symbolique qui assure le passage de l'instance (que la propriété possédée le soit littéralement ou métaphoriquement) au type. Ainsi de la compréhension que Nelson Goodman donne de l'expression dans les arts, comme un cas particulier d'exemplification :

15 Il faut remarquer qu'on peut se référer par ostension, en dénotant quelque chose « Ceci est un lapin », ou en exemplifiant quelque chose « Faites ceci ».

16 LA 119.

17 Je renvoie au chapitre 6 pour une discussion plus complète de ce point, ainsi qu'à l'article de Mark Textor « Samples as symbols », *Ratio (nexus series)*, n° 3, 2008.

18 Catherine Z. Elgin parle ainsi d'un « *knowledgeable consumer* » qui sait à quoi s'attendre avec un échantillon de tissu (« Making Manifest », art. cit.).

Les propriétés exprimées [l'expression étant une forme métaphorique de l'exemplification] ne sont pas seulement métaphoriquement possédées, mais on y fait également référence, on les exhibe, on leur donne une *valeur typique*¹⁹.

48

En dernière analyse, ces décisions normatives doivent être rapportées à la façon dont nous faisons réellement usage de l'échantillon en question. Ce que montre alors Goodman, pour la référence exemplificationnelle, c'est qu'une détermination de la référence ne peut faire l'économie de la notion d'usage ou, dans un vocabulaire davantage goodmanien, de la notion de *faire*: « l'usage de symbole, c'est-à-dire la fabrication, l'application et l'interprétation²⁰ ». Il y a un *sense-making* comme il y a un *world-making*²¹. Un échantillon n'est un véritable échantillon que du moment où l'on sait l'utiliser, et où l'on en fait un usage déterminé. De façon générale, un exemple n'est parlant [*telling instance*²²] que du moment où l'on en fait un usage déterminé dans des contextes théoriques et pratiques que nous devons connaître et maîtriser. C'est, comme je l'ai dit, le contexte qui fait parler l'exemple, et qui nous dit de quoi l'exemple exactement est un exemple. Déterminer ce contexte, en particulier lorsque nous avons affaire à des exemplifications imagées ou artistiques, peut exiger de la part de l'interprète, « une sensibilité maximale et interminable²³ ». Il est clair que moins l'exemplification est enrégimentée par des pratiques normatives – comme dans le cas de l'échantillon de tissu commercial –, plus la fonction de détermination de la référence par le contexte s'intensifie – comme dans l'interprétation de l'œuvre d'Alighiero e Boetti.

19 LA 117.

20 RP 175.

21 Pour la notion de *sense-making*, rapportée cette fois à la problématique du *Tractatus*, mais éclairante pour comprendre une problématique comme celle de l'échantillonnage, voir Elie Friedlander, *Signs of Sense*, Cambridge (Mass.), Harvard UP, 2001, p. 99-100.

22 Catherine Z. Elgin, *Considered judgment*, *op. cit.*, p. 174: « *What is wanted then is not just an instance or an obvious instance but a telling instance – one that reveals, discloses, conveys aspects of itself* ».

23 LA 279.

Dans le salon d'exposition et de vente d'un tapissier, savoir à quoi se réfère un échantillon, revient à maîtriser un système symbolique sanctionné par une longue histoire. C'est ce que remarque Jacques Morizot, commentant le cas de Mary Tricias : « l'usage *légitime* d'un échantillon n'est pas dissociable d'un ensemble de règles techniques et de traditions collectives en dehors duquel il devient indéterminé voire *déviant*²⁴ ». En rendant ainsi explicite la dimension publique et collective de l'interprétation d'un symbole, on se dirige sans doute aussi du côté d'une interprétation wittgensteinienne du problème posé par l'exemplification. Wittgenstein n'a-t-il pas en effet vu avec quelque pertinence, qu'un échantillon n'est un échantillon de quelque chose de réel, que du fait de son appartenance à un langage ? En d'autres termes, le fait que l'échantillon dût posséder physiquement ou réellement une certaine propriété, pour en être un exemple, ne nous fait absolument pas sortir d'une réflexion de type symbolique²⁵. La logique de l'exemplification est tout sauf un cas de retour du refoulé au sein du paradigme symbolique : comme si quelque chose de réel, qui soit indépendant de nos opérations symboliques – une propriété physique de possession ou d'instanciation – vint en dernière analyse assurer notre référence.

Si l'on suit cette piste interprétative alors, dans le petit récit qui ouvre ces considérations, la charge du ratage revient sans aucun doute à l'utilisation que Mary Tricias fait de l'adverbe « exactement ». En effet, l'adverbe « exactement » ne fait pas partie du « jeu de langage » de l'échantillonnage avec des morceaux de tissu. Dans un tel système symbolique, un tissu n'est jamais *exactement* identique à l'échantillon, mais il lui ressemble *suffisamment* eu égard aux propriétés qu'il possède et qui importent dans le jeu social ici en question : que l'échantillon soit l'échantillon d'une couleur, d'un motif, et d'une texture, qu'il en soit

24 Jacques Morizot, *Goodman : modèles de la symbolisation avant la philosophie de l'art*, op. cit., p. 82.

25 Voir sur ce point Jocelyn Benoist, *L'Adresse du réel*, Paris, Vrin, coll. « Moments philosophiques », 2017, p. 135 et sq.

un « type », au sens où l'entend Austin²⁶. Que la forme de la découpe dans une liasse d'échantillons soit d'une nature particulière, faite avec des ciseaux crantés, et toujours la même, ne compte pas : ce n'est pas un trait pertinent dans le jeu social de l'échantillonnage ; ou disons plutôt c'est un trait qui exemplifie non pas le fait que ce morceau de tissu soit un échantillon de tel tissu, mais qu'il soit un échantillon de tissu tout court²⁷. Or le plus souvent, la valeur de l'échantillon, « c'est précisément de représenter la chose même » – dans l'exemple proposé par Goodman de représenter tel tissu particulier –, et « non de représenter la chose comme échantillon d'elle-même²⁸ ». Demander que le tissu soit *exactement* le même qu'un échantillon, conduit donc ici au ratage : il eût fallu que Mary Tricias demande tout simplement la longueur désirée d'un échantillon de tissu²⁹. Toutefois, si l'on veut dédouaner Mary Tricias de la charge de l'erreur, on peut sans doute aussi s'étonner que le marchand ait pris à ce point au mot sa cliente. Faisons-nous en

26 Pour John L. Austin : « *Est du même type* signifie *ressemble suffisamment à ces états de chose standards avec lesquels*. Ainsi, pour qu'une affirmation soit vraie, un état de chose doit *ressembler* à d'autres, ce qui est une relation naturelle, mais il doit également y *ressembler suffisamment* pour mériter la même *description*, ce qui n'est plus une relation naturelle » (*Écrits philosophiques [Philosophical Papers]*, trad. Lou Aubert & Anne-Lise Hacker, Paris, Éditions du Seuil, coll. « La couleur des idées », 1994.). Pour un commentaire de ce passage, qui est aussi un plaidoyer pour l'exemplification, je renvoie à l'article de Jocelyn Benoist, « A Plea for Examples: Phenomenology as Sensitive Ontology », dans Mitsuhiro Okada (dir.), *Ontology and Phenomenology*, Tokyo, Publications of Keio University, 2009, p. 25-41.

27 « Bien que l'échantillon du tapissier soit normalement un échantillon de sa texture, etc., mais non de sa forme ou de sa taille, si je vous le montre en réponse à question "qu'est-ce qu'un échantillon de tapissier?", il ne fonctionnera pas comme un échantillon du tissu, mais comme échantillon d'un échantillon de tapissier, de telle façon que sa taille et sa forme feront alors partie des propriétés dont il est un échantillon » (WoW 97). Voir aussi LA 87. Pour Goodman c'est un argument de plus en faveur de l'aspect hautement contextuel de l'exemplification.

28 Jocelyn Benoist, *Éléments de philosophie réaliste : réflexions sur ce que l'on a*, Paris, Vrin, coll. « Moments philosophiques », 2011, p. 25.

29 Sur ce point, voir Elie Friedlander, *Signs of Sense, op. cit.*, p. 100, n. 11 : « To arrive at a derminate sense does not mean to add all the dimensions that seem to belong to the general concept of that kind of object, it means expressing what is implicit in a specific attempts to make sense. »

effet toujours les choses « exactement » ? et n'est-ce pas une parodie que de faire les choses si « exactement » ?

Nous sommes alors à même aussi de comprendre les problèmes qui se posent pour l'ostension en général, y compris dans ses modalités dénotatives. Sans usage déterminé, *i.e.* en l'absence de décisions normatives, une définition ostensive n'est précisément aucunement déterminée. Ce qui compte dans le concept de définition ostensive c'est bien davantage encore le premier terme que le second : qu'il s'agisse bien en effet d'une définition, que dans le *jeu de langage* de la définition on nous demande de faire une chose bien particulière, et qu'en général nous sachions très bien le faire : rapporter une étiquette au bon format de l'objet, et non pas à certaines de ses dimensions qui ne seraient pas pertinentes dans tel ou tel contexte déterminé. Cela vaut aussi du problème, certes très éloigné du nôtre, de l'analyse de la proposition dans le *Tractatus*³⁰. Tomber sur le bon format de l'objet, l'élément inanalysable, ne peut se faire en dehors de considérations sur l'usage que l'on fait de cet objet, dans tel ou tel contexte bien défini. Une proposition comme « le livre est sur la table » peut être analysée différemment en fonction du contexte. Dans la plupart des situations, le terme « livre » sera l'objet dernier de l'analyse. Et en fonction du contexte ce ne sera pas toutes les dimensions de l'objet qui seront déterminantes de son sens : non pas la couleur, ou la taille de l'objet, mais sa forme socialisée « livre ».

Pour en revenir alors au problème posé par l'exemplification, il convient de remarquer que dès qu'une chose est utilisée comme exemple de quelque chose d'autre (un autre objet, une performance, des propriétés), il importe au premier chef de savoir de quelle mêmeté il est en réalité question. Je prends la discussion sur la notion de représentation qui ouvre *Éléments de philosophie réaliste*, en particulier les analyses très efficaces de Jocelyn Benoist relatives au studio des Wright à Oak Park, comme une parfaite illustration de ce type de problématique :

30 Ludwig Wittgenstein, *Tractatus Logico Philosophicus*, trad. Gilles-Gaston Granger, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de Philosophie », 1993.

L'ipséité de ce que nous appelons chose même a un caractère perspectival. À vrai dire, face à toute donnée, lorsque nous commençons à poser un problème, la question fondamentale est de savoir ce que nous comptons comme le même ou non³¹.

Dans le cas commenté par Jocelyn Benoist il s'agit d'une exemplification d'une nature particulière. Un intérieur est donné comme étant l'exemple ou la représentation de l'intérieur authentique de la famille Wright lorsqu'elle était encore en vie et habitait Oak Park. Aussi l'intérieur est-il présenté non seulement comme exemplifiant certaines propriétés de l'intérieur authentique des Wright, et donc comme y ressemblant par certains aspects jugés pertinents, mais comme cet intérieur même.

52

Ce à quoi réfère la représentation ici, dans le studio de Wright, qui est un musée, mais aussi un lieu de souvenir, c'est à cette identité même, qu'elle n'est pas, mais dont elle tient lieu³².

Toutefois, même dans ce genre de situation, où une chose est donnée comme son propre échantillon, la question de la mêmeté et, en fait, de la référence continue de se poser. Il y a donc bien une différence à faire entre être un exemple, y compris de soi-même, et être une pure instance. Peut-être que cette distance qui sépare irréductiblement l'exemple de l'instance nous offre également une version de la différence qu'il y a entre une philosophie recherchant l'adresse du réel, même lorsqu'elle le construit, et une philosophie qui prétend l'avoir toujours déjà trouvée, au risque de se rendre elle-même inutile.

En effet, la visite du studio et de l'intérieur des Wright n'est pas sans soulever certaines perplexités quant aux choix représentationnels et muséographiques qui ont été faits. De quoi l'intérieur en question est-il véritablement l'exemple, l'exemple même? De l'intérieur de la maison au moment de la mort de Wright? Au moment où la maison a été construite? Tel qu'il aurait été si les Wright avaient continué d'y habiter? Telle que la maison aurait été si les voisins n'avaient pas fait

31 Jocelyn Benoist, *Éléments de philosophie réaliste*, op. cit., p. 21.

32 *Ibid.*, p. 22.

construire à côté une maison qui répugnait à la sensibilité de Wright ? Une infinité d'autres questions se posent pour chaque objet, disparu, retrouvé, remplacé ou reconstitué. La visite nous montre qu'en réalité si l'intérieur ainsi reconstitué est un échantillon de l'intérieur des Wright, cette représentation engage toute une série de choix qui portent sur des problèmes de référence³³.

À cet égard, je me permets d'ajouter ma propre expérience de la visite du studio de Wright à celle de Jocelyn Benoist. En visitant la grande pièce de jeu au premier étage, je regardais les livres mis en évidence dans la petite bibliothèque. Alors que le guide, ayant fini de relater la longue histoire de reconstitution d'un landau, retrouvé abîmé dans une ville éloignée – conformément à la manie antiquaire que décrit justement Benoist –, demande si un visiteur aurait éventuellement une dernière question, je souhaite naïvement savoir si les livres exposés sont dans l'ordre où Wright avait laissé sa bibliothèque. Contre toutes mes attentes, j'apprends que ces livres n'appartenaient pas à la famille Wright et qu'ils ont été disposés de la sorte pour « faire vrai », sans aucune considération relative aux lectures que Wright aurait lui-même pu faire. Encore que cela puisse « faire vrai », sans doute est-ce une décision muséographique quelque peu inappropriée. C'est donc un problème hautement référentiel (qui implique des décisions parfois étonnantes) que de savoir de quoi un intérieur est en effet l'exemple, et quelles sont les propriétés de l'exemple qui sont ainsi rendues projectibles : l'authenticité du landau et pas celle des livres de la bibliothèque. Il faudrait peut-être parler d'un procès normatif qui vient dialectiser l'idée même d'instanciation : c'est cette idée qui sera développée plus loin sous le concept « de décision projective ».

Évoquons, comme pendant au studio-musée des Wright à Oak Park, le cas de l'Atelier Brancusi. L'atelier-musée est une reconstitution authentique de l'atelier de l'artiste (**fig. 3a**), à condition seulement

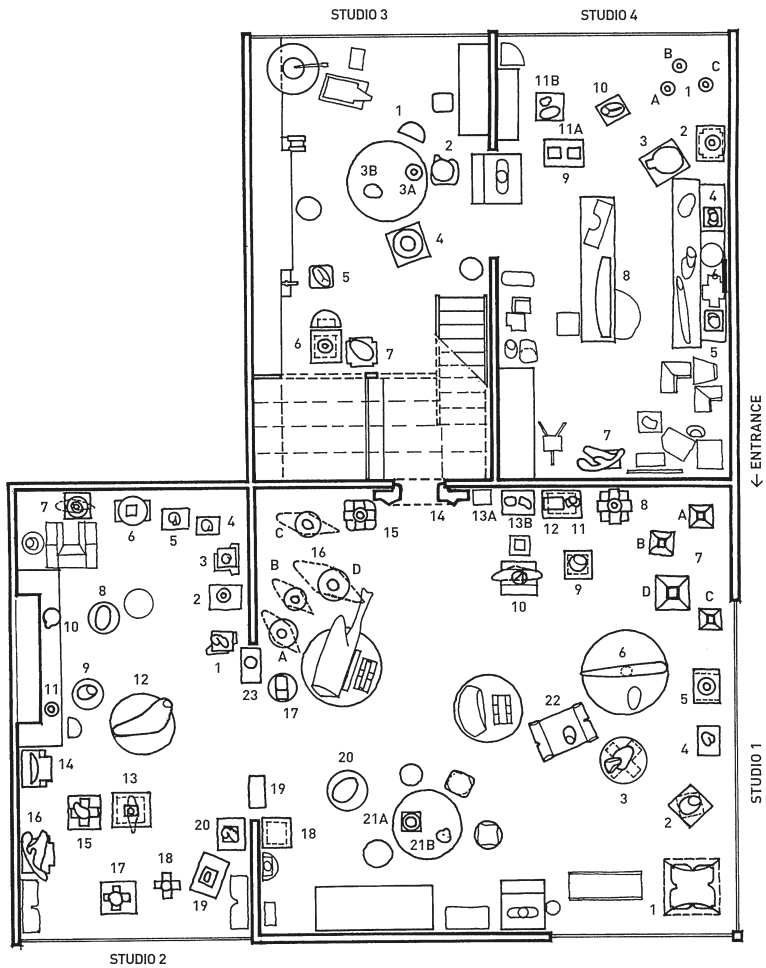
33 Ce qui ne veut pas dire non plus qu'il ne s'agisse ici que de problèmes de référence. La transformation du garage en boutique de musée répond non pas tant à des problèmes concernant l'exemplification, qu'à des stratégies évidentes de marchandisation.

qu'il soit un exemple de l'œuvre d'art totale qu'était par ailleurs cet atelier – ce qui implique bien sûr de prendre toutes sortes de décisions muséographiques eu égard aux positions relatives des sculptures ou « groupes mobiles », des outils et de la lumière³⁴. Relativement à ces traits de l'œuvre, l'Atelier Brancusi est en fait un exemple réussi de l'atelier de Brancusi (fig. 3b), bien qu'il n'en soit pas une instanciation physique, puisqu'il a été déplacé géographiquement de l'impasse Ronsin au musée national d'Art moderne, et de l'avenue du Président-Wilson à la Piazza Beaubourg. Il reste que cette réussite référentielle s'est réalisée en deux temps. Et en effet, sa première installation au sous-sol du musée d'Art moderne en était une reconstitution très approximative, eu égard à certaines propriétés pertinentes de l'œuvre : la taille de *Colonnes sans fin* (n° VII sur la fig. 3c) raccourcie pour la faire entrer dans le musée, et la lumière qui en raison de l'emplacement de l'atelier dans la scénographie du lieu, arrivait du *mauvais* côté.

Pour en revenir au cas de Mary Tricias, il apparaît très clairement que l'échantillon incorrect est un échantillon qui n'exemplifie pas les bons prédicats eu égard à un contexte qui impose certaines contraintes dans la manière de faire référence : le fait que la bonne pratique d'échantillonnage dans le cas des tissus soit celle qui fait attention aux motifs du tissu et non à sa découpe. Si l'on considère maintenant un jeu d'échantillons de couleurs de peinture, un autre « jeu de langage » nous est proposé. Dans ce « jeu de langage », que généralement nous maîtrisons tout aussi facilement, on ne regarde pas, *i.e.* ne comptent pas comme traits pertinents, les motifs, mais seulement la couleur et son éclat³⁵. Pour les échantillons de peinture également nous avons affaire à une pratique fortement enrégimentée, simplement elle possède d'autres règles.

34 C'est un désir exprimé par l'artiste : « Ce legs est fait à charge par l'État Français de reconstituer de préférence dans les locaux du musée national d'Art moderne, un atelier contenant mes œuvres, ébauches, établis, outils, meubles. » La série de photographies de Brancusi « Vue de l'Atelier », au même titre que l'atelier placé sous scellé, ont servi de normes référentielles pour cette opération d'exemplification.

35 RP 20.



3a. Plan de l'Atelier Brancusi, Paris, musée national d'Art moderne



3b. Constantin Brancusi, Le Baiser, pilastre (v. 1919), La Colonne sans fin I (v. 1925),
L'Oiseau dans l'espace, marbre blanc (1925), Colonnes du Baiser (1916-1917),
dans l'Atelier de Constantin Brancusi, Paris, n.d.



3c. Constantin Brancusi, Colonne sans fin III, Centre Georges Pompidou, Paris

Une fois caractérisés les traits qui importent dans un contexte donné, un échantillon peut ensuite être incorrect pour d'autres raisons. En particulier, l'échantillon de tissu peut être incorrect parce que ce qu'il montre du tissu n'est pas précisément judicieux : il ne montre pas tout le motif, ne permet pas de le projeter³⁶ sur une plus grande surface, est trop vieux et représente mal la texture ou la couleur. En d'autres termes, bien que l'échantillon de tissu soit un échantillon des bonnes propriétés dans tel jeu de langage spécifié par le contexte, il en est un mauvais échantillon :

58

Dans le parler commun, nous distinguons effectivement entre n'être-pas-un-échantillon-d'une-certaine caractéristique et être-un-échantillon-mais-pas-un-bon-échantillon. Un morceau coupé dans une pièce de tissu et utilisé comme échantillon n'est pas toujours un bon échantillon³⁷.

Ces mesures de correction qui visent l'adéquation de l'échantillon à ce qu'il est censé représenter et montrer, à une intention représentative (*purpose*), opèrent dans un second temps.

Nous regardons alors un mode d'ajustement aux faits, une fois que sont réglées les questions relatives à la détermination de la référence elle-même. Là encore, le texte de Jocelyn Benoist sur « La représentation » s'avère particulièrement éclairant :

En tant qu'elle représente l'objet comme porteur de cette propriété, une fois de plus, la représentation est correcte ou incorrecte. Ce nouveau type de correction et d'incorrection [est] strictement corrélatif d'une intention représentative qui cette fois porte sur le fait que l'objet ait ladite propriété³⁸.

36 WoW 186-187. Le problème de la projection apparaît dans la discussion sur l'échantillonnage. Parce qu'elle fait intervenir des problèmes techniques concernant la projectibilité, nous traitons de ce problème surtout dans la seconde partie.

37 WoW 184. Et pour une représentation de mauvais échantillons, voir la figure 5, p.185.

38 Jocelyn Benoist, *Éléments de philosophie réaliste*, op. cit., p. 37.

Il s'agit tout simplement de savoir si l'échantillon exemplifie correctement la propriété sélectionnée. Nous avons alors affaire à une norme de correction de second niveau, et qui peut s'avérer cruciale dans les cas d'exemplification métaphorique.

Prenons la série de « para-photographies » de Robert Heinecken, *Lessons in Posing Subjects*. Il s'agit de planches de polaroids, en fait des photographies de photographies tirées de magazines publicitaires. Certaines planches présentent des séries de positions corporelles et d'expressions faciales, sélectionnées par Robert Heinecken en fonction de leur adéquation à des visées symboliques fortement normatives (fig. 4). Certains sourires ou positions des bras et des jambes expriment cependant plus ou moins bien les sentiments d'aisance [*quiet repose*] censés être véhiculés par les photographies. Non pas que ces positions corporelles n'exemplifient pas les bonnes propriétés (littéralement et métaphoriquement), mais parce qu'à partir des images ratées, il est en fait difficile de projeter cesdites propriétés. C'en sont de mauvais exemples, qui ironiquement mettent en lumière le caractère fortement standardisé et normatif des visées représentatives à l'œuvre dans ces images publicitaires :

L'exemple #7 (robe jaune) produit de manière flagrante un effet incorrect en raison de la position trop basse de ses mains. L'exemple #8 croise les doigts d'une façon telle à produire de la tension plutôt que du repos, et perdant avec cela la forme victorieuse du V [« V » shape concept³⁹].

Cette série d'images montre qu'il y a toutes sortes de raisons pour lesquelles un échantillon peut se révéler à l'usage un mauvais échantillon. Ici, comme on le voit, il ne s'agit pas d'un problème d'indétermination de la référence, mais d'un problème de correction d'un second niveau, et qui implique à un premier niveau la notion de projection, et la recherche d'une adéquation avec une certaine intention représentative.

39 Robert Heinecken, *Robert Heinecken. Lessons in posing Subjects*, Bruxelles, Wiels Museum/Triangle Books, 2014.



This pose is often used to create a sense of quiet repose. The thumb and index finger gently grasp the ends of the fingers of the other hand. The hands are positioned at the waist of the body, somewhat below waist level and the wrists are bent slightly, creating the desired V-shape. # 7 (yellow dress) illustrates an incorrect and # 8 (red dress) illustrates the hands too low. # 8 has the hands too low, which tends to produce tension rather than repose, and additionally, loses the "V" shape concept.



4. Robert E. Heinecken, *Lesson in posing subjects [1981-1982]*. Archives Robert E. Heinecken, Center for Creative Photography

Dans les jeux de langage conventionnels, la bonne pratique peut être rapportée à la familiarité avec un certain mode de symbolisation, à une maîtrise des connaissances d'arrière-plan qui sont engagées dans tel ou tel échantillonnage⁴⁰. Toutefois, toutes les pratiques d'échantillonnage ne sont pas aussi aisées à maîtriser que celles standardisées des gammes de couleurs, des livres d'échantillons ou des photographies publicitaires, qui sont d'ailleurs toutes façonnées à des fins d'utilisation commerciale et pratique⁴¹. Nous ne pouvons donc pas toujours aussi facilement mesurer l'exactitude entre un échantillon et ce dont il est l'échantillon. L'exemple des morceaux de tissu pourrait s'avérer trompeur si l'on définissait à partir de lui les standards de correction de toute exemplification, et le type d'adéquation qui est attendu en général entre un échantillon et ce à quoi il se réfère. Aussi Goodman donne-t-il d'autres exemples d'échantillonnage. Ainsi des mesures qualitatives d'un volume donné. Ici nous ne pouvons mesurer l'échantillon correct à la façon dont il représente fidèlement ou non le motif, car ce motif n'est jamais donné.

En effet, lorsque nous faisons un échantillonnage d'un volume, nous ne savons pas quel motif est censé être rendu visible pour des utilisations futures. L'échantillonnage fonctionne alors comme une mesure à l'aveugle, mais qui reçoit par là une fonction hautement informative. L'on doit alors attendre d'un tel échantillonnage que le prélèvement réalisé soit « correct » et « représentatif ».

Quand on prend des échantillons d'eau de mer ou d'eau potable, on ne peut pas savoir que les échantillons sont bons au premier sens [bon au sens défini pour les échantillons de tissu], on compte sur ce qu'on considère comme la bonne manière de prélever des échantillons, et c'est notre base pour supposer que les échantillons reflètent fidèlement le mélange dans le port ou dans le réservoir⁴².

40 Catherine Z. Elgin, *Considered Judgment*, *op. cit.*, p. 177.

41 « The commercial paint samples are designed to supply easy epistemic access to house paint » (*ibid.*). Elgin remarque que, pour cette raison même, ce type d'échantillonnage n'est pas *exemplaire* de toutes les pratiques d'échantillonnage.

42 WoW 186.

Aussi, la définition de ce qu'est un échantillon « représentatif » (*fair sample*⁴³) y est-elle solidaire de décisions normatives, et sensibles aux circonstances de l'échantillonnage, ainsi qu'au type de jeu de langage dans lequel la symbolisation par exemplification appartient. Un échantillon est représentatif ou au contraire ne l'est pas, que du moment où une norme de ce que serait une représentation correcte pour la chose dont il est l'échantillon est en même temps visée. Cette norme peut être à l'œuvre à même la technique utilisée pour obtenir un échantillonnage équitable.

62

En ce qui concerne les symboles par exemplification qui sont plus « difficiles à interpréter⁴⁴ », il est clair qu'ils ressemblent davantage à des techniques d'échantillonnage qu'à des phénomènes plus neutres d'instanciation. Ainsi des pratiques exemplificationnelles dans les arts, où la contrainte contextuelle joue à plein, et où une recherche d'opacité dans la référence est parfois visée à des fins esthétiques⁴⁵.

Dire ce qu'une image exemplifie est l'équivalent d'effectuer une mesure avec des tolérances non fixées. [...] Ce qu'un caractère d'image exemplifie ou exprime dépend non seulement des propriétés qu'il a, mais de celles d'entre elles qu'il symbolise, à savoir qui fonctionnent comme échantillon de lui-même ; ceci est souvent beaucoup moins clair que dans le cas d'une liasse de tailleur. Les systèmes picturaux d'exemplification sont loin d'être aussi normalisés que la plupart de nos systèmes pratiques d'échantillonnage, de jauge ou de mesure⁴⁶.

De fait, l'exemplification joue un rôle différent dans les arts et en sciences⁴⁷. Alors que dans les arts la fonction exemplificationnelle est souvent associée à une saturation du symbole – toutes les propriétés

43 Il me semble que pour cette notion de « *fair sample* », jusque dans les exemples dont il se sert, Goodman est redevable à la théorie de Peirce. Voir par exemple le texte de 1878 « Deduction, Induction, Hypothesis », ou encore le texte de 1883 « The general theory of probable inference », dans *Philosophical writings of Peirce.*, New York, Dover, 1955.

44 RP 20.

45 WoW 103.

46 LA 279.

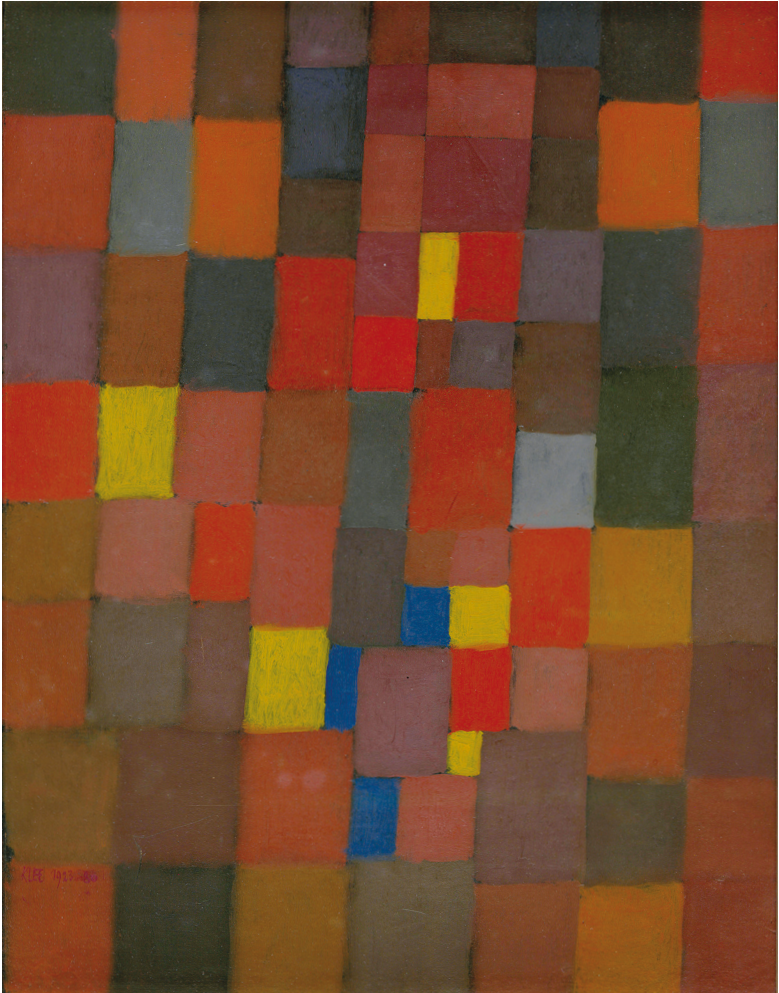
47 Catherine Z. Elgin, « Making Manifest », *art. cit.*

physiques instanciées pouvant en droit être comptées comme des propriétés sémiotiques –, quitte à ce que, comme le remarque Schaeffer, mais en un sens différent, il ne soit plus exactement possible de distinguer, sans force interprétation, entre une propriété qui est exemplifiée et une propriété qui est seulement possédée. Dans les sciences et dans nos pratiques standardisées d'échantillonnages, on recherche au contraire la clarté. Les procédés d'exemplification à l'œuvre dans les expérimentations scientifiques – puisque l'expérimentation y est pensée comme la mise à l'épreuve d'une hypothèse dont elle est justement un exemple – cherchent bien plutôt à neutraliser toute forme de saturation, en simplifiant au maximum le nombre de propriétés engagées, et qui pourraient ainsi intervenir dans l'interprétation. La clause *ceteris paribus* repose sur un tel procédé de simplification ou de dé-saturation.

Pour les arts donc, il faut se rappeler que le moment de l'interprétation, qui comprend la spécification du contexte, est définitionnel de l'opération même de symbolisation. Ainsi de la Colored-Surface Painting. Les peintures abstraites en champs de couleurs de Paul Klee semblent tout d'abord fonctionner comme des échantillons de surfaces colorées, à la manière des échantillons de commerce. Pourtant les propriétés qui sont par là exemplifiées ne sont pas des propriétés de couleurs projetables dans notre intérieur. Ces peintures expriment, c'est-à-dire exemplifient métaphoriquement⁴⁸, par un arrangement étudié des couleurs étalées sur la surface de la peinture, des types de propriétés que n'expriment pas les échantillons de commerce. Dans *Bildarchitecture rot gelb blau* (1923, Zentrum Paul Klee, Bern – **fig. 5**), Paul Klee se réfère ironiquement aux principes d'abstraction prônés par le groupe d'artistes hollandais De Stijl, alors que les gradations chromatiques expriment les accords mineurs et majeurs de la musique, et sont un souvenir des expériences visuelles de Klee lors de ses voyages en Afrique du Nord⁴⁹. Cette ironie nous donne à voir quel usage rhétorique l'on peut aussi faire d'un ratage.

48 LA 116-127.

49 Voir Christine Hopengart & Michael Baumgartner, *Paul Klee. Vie et Œuvre*, Malakoff/Berne, Hazan/Zentrum Paul Klee, 2012.



5. Paul Klee, *Bildarchitecture rot gelb blau*, 1923, Berne, Zentrum Paul Klee

Klee relativise les principes De Stijl en les réduisant à une version excessivement rigide des lieux communs de la théorie des couleurs. Mais le plus important réside dans ce que nous montre le tableau proprement dit : selon les critères De Stijl *Bildarchitecture rot gelb blau*, est un échec lamentable. L'un des principes fondamentaux de la peinture De Stijl, mis en œuvre de manière très rigoureuse par Mondrian, est l'élimination de toutes illusions de profondeur, jusqu'au moindre élément né de la superposition d'un plan à un autre [...], dans l'œuvre de Klee, les petits rectangles aux vives couleurs primaires du titre, rassemblés pour la plupart au centre du tableau ressortent par leur éclat sur les rectangles bruns qui les entourent et s'éloignent vers le fond. Non seulement l'illusion de la profondeur s'en trouve rétablie au sein d'un langage voué à la destruction, mais ce rétablissement se fait par des moyens [l'emploi de la sauce brune si bien caractérisé par Gombrich] décriés par les adeptes de De Stijl et dont l'abandon avait servi depuis des générations à définir la peinture moderniste en tant que telle, à exprimer sa différence vis-à-vis de la peinture académique [...] C'est plus probablement par goût du sabotage que par incompetence que Klee a réintroduit ce jeu de profondeur et de premier plan, tout en imitant un mode pictural né de la volonté d'éliminer ce jeu⁵⁰.

L'échantillonnage est donc toujours la mise en jeu d'un concept, c'est à dire d'une pratique normative d'identification (qu'est-ce qui est un exemple de quoi?), sur laquelle pèsent des contraintes fortes. C'est un point qu'a pour sa part bien vu Jocelyn Benoist lorsqu'il se réfère à la notion goodmanienne d'échantillon. Demander, comme Mary Tricias le fait, qu'une chose soit *exactement* ressemblante à son échantillon – ou interpréter à la lettre cette demande – témoigne d'un côté ou de l'autre, de ce que cet aspect normatif et de ce fait sélectif, n'a pas été correctement saisi. Par ailleurs, la référence par exemplification, parce que pèse sur elle une double contrainte, celle de la possession et celle plus générale et toujours normative de la

50 Angela Lampe, *Paul Klee. L'Ironie à l'œuvre*, Paris, Centre Pompidou, 2016, p. 135, cat. exp. : Paris, Centre Pompidou, 6 avril-1^{er} août 2016.

référence, démontre encore une fois, et de façon exemplaire dans le cas de Mary Tricias, que lorsque nous produisons des versions du monde à l'aide de symboles, une liberté sans contraintes n'a pas de sens. Parce que toute référence est normative (même si la spécification de cette normativité ou l'interprétation, ou la réponse fournie à la question « à quoi réfère-t-on » ne sont pas toujours aisées), fait partie de sa définition, qu'elle puisse précisément être manquée. Bien sûr, avec la fiction Tricias, il s'agit de repérer des contraintes qui s'exercent ailleurs sur des opérations symboliques appartenant à une beaucoup plus vaste famille : exemplifications littérales et métaphoriques (phénomènes expressifs), échantillonnages commerciaux et scientifiques, styles artistiques et genres littéraires. Le cas de Mary Tricias est en ce sens exemplaire !

VÉRITÉ ET FAUSSETÉ MÉTAPHORIQUE

Un ratage symbolique est une référence manquée au réel, ainsi de l'échec de Mary Tricias dans sa transaction commerciale. Une question différente semble se poser lorsque nous utilisons des étiquettes non pas pour dénoter des *faits*, mais en tant que *figures*. Existe-t-il pour la métaphore des critères de correction comme il en existe pour d'autres types d'activités symboliques qui se réfèrent au réel ? J'ai évoqué plus haut le cas de para-photographies de Robert Heineken, en montrant qu'elles étaient sélectionnées sur des critères expressifs. Mais puisque l'expression est une forme métaphorique de l'exemplification, il restait bien sûr encore à démontrer qu'une expression de « quiétude » pouvait être correcte d'une quelconque façon.

Du point de vue du danger que présente pour ceux qui la comprennent mal la philosophie de Goodman – l'autorisation d'une forme de relativisme où tout est permis – la métaphore pose, il est vrai, un problème particulier. Selon une interprétation maintenant classique en philosophie, il semble que la métaphore soit l'ouverture d'un domaine de la fiction, où de référence au réel, il n'est, en fait, jamais question. Au risque sinon de déréaliser l'idée du *worldmaking*, il faut donc régler le problème de la métaphore, régler le problème posé par son absence de

dénotation⁵¹. Une théorie du fonctionnement symbolique ne peut tout simplement pas accepter l'idée d'une référence sans contrainte.

Une interprétation de la métaphore pour laquelle « *anything goes* » est certes tout aussi peu satisfaisante qu'une version en quelque sorte inverse pour laquelle, systématiquement, il y aurait avec la métaphore quelque chose qui ne marcherait pas. Alors la métaphore ne serait pas comprise du point de vue de ce régime particulier de sens qu'est la connotation, c'est-à-dire d'un sens décroché de toute référence, mais comprise plutôt sur le plan d'une dénotation... quoique toujours manquée. Ramenée à son sens littéral, parce qu'à celui-là seulement est accordée une signification quelconque, et avec cela la possibilité que des significations puissent être ou vraies ou fausses, la métaphore s'avérerait en réalité toujours fausse. C'est ainsi que Donald Davidson règle le problème de la référence métaphorique. Ce qui revient bien sûr à affirmer que les métaphores n'ont en fait pas d'autre sens que leur sens littéral :

Cet essai porte sur ce que les métaphores signifient, et la thèse qu'il défend est que les métaphores signifient ce que les mots, dans leur interprétation la plus littérale, signifient, et rien de plus⁵².

Le prix à payer pour ce sauvetage peut certes sembler exorbitant : nos métaphores, ou plutôt les phrases qui en contiennent sont en réalité toutes fausses⁵³. Les métaphores n'ont-elles cependant aucun contenu cognitif ? Pour Davidson, le pouvoir cognitif attribué aux métaphores

51 Gottlob Frege, « Sens et Référence », dans *Écrits logiques et philosophiques*, trad. et intro. Claude Imbert, Paris, Éditions du Seuil, 1994, coll. « Point . Essais », p. 108-109.

52 Donald Davidson, *Enquêtes sur la vérité et l'interprétation*, trad. Pascal Engel, Nîmes, J. Chambon, coll. « Rayon philo », 1993. Pour une présentation plus détaillée du programme davidsonien d'une sémantique des langues naturelles, voir Pascal Engel, *La Norme du vrai. Philosophie de la logique*, Paris, Gallimard, coll. « NRF essais », 1989, p.144-157. Cette sémantique, comme le remarque Engel, est une théorie modeste de la signification, incommodée par le fait que les termes puissent avoir une connotation à côté de leur dénotation.

53 Ce qui pose d'ailleurs un problème pour les métaphores qui sont des négations de métaphores (« la vie n'est pas un long fleuve tranquille »), qui sont littéralement vraies. Sur ce point voir Monroe C. Beardley, « Problèmes anciens, nouvelles perspectives », dans Jean-Pierre Cometti, Jacques Morizot & Roger

est relatif à l'usage que nous en faisons dans le langage, et non à leur signification. Si on laisse ici de côté cette distinction, que l'on peut penser artificielle, entre un sens littéral qui serait indépendant de tout usage, et par ailleurs un usage qui viendrait donner aux métaphores une fonction cognitive que ne leur donne pas leur sens, il est remarquable que la thèse de Davidson affirme exactement l'inverse de l'interprétation déconstructiviste de la position frégéenne : d'un côté la licence la plus totale, et la contamination à tout le langage d'une métaphore à laquelle l'on ne peut demander ni d'être vraie ni d'être fausse, et de l'autre côté l'intégration de la métaphore au langage ordinaire à condition d'accepter qu'elles soient toutes fausses.

68

Nous retrouvons ainsi avec la référence métaphorique, cette ambivalence exactement, qui caractérise l'irréalisme goodmanien : interprété tantôt comme un relativisme incapable de discriminer entre les bonnes et les mauvaises versions du monde, tantôt comme un scepticisme pour lequel toutes nos versions du monde sont dès le départ injustifiables. Le problème de la référence métaphorique offre ainsi une image des difficultés auxquelles se confronte toute théorie du fonctionnement symbolique. Comment en effet une version du monde fonctionne-t-elle ? Car ce n'est pas fonctionner que de fonctionner toujours, sans contrainte aucune, ou de ne fonctionner jamais.

L'originalité de la perspective de Goodman dans *Langages de l'art* est d'intégrer le problème de la métaphore à une théorie générale de la référence pour laquelle la dénotation est le modèle, et de telle sorte que la question d'une certaine adéquation de la métaphore à ce qu'elle dénote puisse quand même y être posée. Rappelons que la dénotation désigne pour Goodman le rapport entre une certaine étiquette (verbale ou non) et ce qu'elle dénote. Une dénotation peut être littérale ou métaphorique, il n'en demeure pas moins que la métaphore est pensée sous le régime de la dénotation⁵⁴. Tandis que le littéral est un certain type de relation

Pouivet (dir.), *Esthétique contemporaine. Art, représentation et fiction*, Paris, Vrin, coll. « Textes clés », 2005, p. 60.

54 Une exemplification peut bien sûr être métaphorique. Mais je rappelle qu'une exemplification, bien qu'elle prenne une direction inverse de la dénotation, continue d'être pensée sur le modèle général fourni par la dénotation.

entre une étiquette et ce qu'elle dénote, la métaphore est comprise par Goodman comme un transfert d'étiquette : une étiquette est métaphorique lorsqu'elle est appliquée à un objet d'un règne différent.

Il faut sans doute procéder à quelques éclaircissements de vocabulaire. Pour Goodman, une étiquette ne fonctionne pas isolément, mais dans son appartenance à une famille d'étiquettes, qu'il appelle *schème*⁵⁵. Chaque étiquette d'un schème s'applique correctement ou non à un certain nombre d'objets, de telle façon qu'ici, comme chez Frege, la question de l'adéquation de l'étiquette à la chose dénotée puisse y être posée. Le *règne* désigne alors l'ensemble des objets que le schème explore à travers ses différentes étiquettes. Dès lors la métaphore va y être définie comme le transfert d'une étiquette d'un règne à un autre, autrement dit comme un changement de règne ou de grammaire ; par exemple, la transposition du schème des couleurs à des sons. Une telle façon de concevoir la métaphore permet de comprendre que la signification métaphorique est maintenue par Goodman dans le cadre d'une théorie générale de la référence, qui ne dédouble ni la signification ni la référence. La métaphore y est comprise comme une certaine façon d'user des étiquettes pour catégoriser le monde, qui est par rapport à la façon littérale, moins usuelle⁵⁶.

Par ailleurs, Goodman ne tombe pas dans le travers inverse qui consiste à assimiler la métaphore à sa seule signification littérale, et qui partant ferait de la métaphore une machine à produire des phrases fausses. Ce que la métaphore conserve du sens littéral, c'est la façon qu'a une étiquette de trier des objets dans son règne d'origine. Il n'y a pas dédoublement de sens, mais déplacement d'une certaine façon d'organiser le monde qui implique une réorganisation du règne d'arrivée. Si, en cela, l'interprétation qu'il propose de la métaphore pourrait sembler proche de celle avancée par Davidson, dans la mesure où c'est bien du sens littéral qu'il est toujours question dans la métaphore – c'est-à-dire, pour

55 LA 103.

56 Ricœur remarque ainsi que Goodman parvient à sortir de l'opposition frégréenne entre dénotation et connotation en pensant la métaphore dans le cadre « d'une théorie franchement dénotative de la référence ». (Paul Ricœur, *La Métaphore vive*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « L'Ordre philosophique », 1970, p. 290.)

Goodman, de la façon dont un emploi métaphorique reflète son emploi littéral dans la réorganisation du monde qu'il propose – les restrictions nominalistes imposées à l'idée de référence (qui l'amènent à parler d'étiquette, et de transfert d'étiquette) préservent pourtant sa théorie d'une conception en réalité problématique du sens littéral, comme une sorte de signification réelle indépendante de tout usage. Il n'y a de référence pour Goodman qu'en tant qu'on fait usage de certaines étiquettes, que ce soit dans leur règne d'origine ou dans un nouveau règne. La distinction opérée par Davidson n'est pas selon lui requise, et s'il l'utilise c'est pour en donner un tout autre sens. La théorie de la métaphore de Goodman évite ainsi les difficultés et de la thèse de Davidson qui ramène toute métaphore à un simple énoncé faux, et la thèse, assimilable à la Déconstruction, pour laquelle la métaphore aurait une signification spéciale, privée, ouverte à l'interprétation, et donc pour laquelle au fond « *anything goes* ».

Toute la force de l'argument de Goodman est de pointer le fait qu'il existe des métaphores fausses, reconnues comme fausses dans une sphère publique qui est celle de toute référence. En fait, du point de vue de la théorie de la référence proposée par Goodman, une conception libérale du sens métaphorique est le résultat du manque d'attention accordée au fait qu'il existe bel et bien des métaphores ratées. C'est un point, que pour sa part, a très bien vu Jocelyn Benoist :

Il n'est pas vrai, de ce point de vue, que *anything goes*. Il y a des métaphores ratées, c'est-à-dire qui ne fonctionnent pas comme métaphores, ce qui renvoie de toute évidence à quelque chose comme un code (ou plutôt des codes) derrière les métaphores, y compris là où elles sont créatives⁵⁷.

De cette attention renouvelée aux échecs de la référence découle une théorie de la métaphore dans son fonctionnement.

Il y a donc deux arguments importants dans le chapitre de *Langages de l'art* consacré à la métaphore : tout d'abord la distinction entre fait et figure, comme variétés de la dénotation, par laquelle Goodman inscrit le

⁵⁷ Jocelyn Benoist, « Les métaphores sont des expressions comme les autres », *Archives de philosophie*, vol. 70, n° 4, décembre 2007, p. 576.

problème de la métaphore au sein d'une théorie générale de la référence, et refuse dès lors « d'exclure le métaphorique du domaine du réel⁵⁸ » ; ensuite la distinction qu'il fait entre ce qui est métaphoriquement vrai (quoique littéralement faux) de ce qui métaphoriquement faux⁵⁹ :

D'une cathédrale gothique dont on dit qu'elle s'élançe et qu'elle chante, on ne peut pas dire qu'elle s'affaisse et qu'elle murmure. Bien que les deux descriptions soient littéralement fausses, seule la première, et pas la seconde, est métaphoriquement vraie⁶⁰.

Qu'il y ait des métaphores qui soient fausses indique aussi qu'elles ne le sont pas toutes ; mais qu'elles soient réussies ou ratées, les métaphores nous disent de toute façon quelque chose sur le monde. Toute référence métaphorique est contrainte par des raisons publiques et ce sont ces raisons que le point de vue de l'erreur permet de mettre au jour. Qu'est-ce donc alors qu'une métaphore ratée par rapport à un énoncé simplement faux ? Et quelles sont « ces contraintes imposées à toute organisation du monde⁶¹ », fût-elle métaphorique ?

L'étiquette transférée dans un nouveau règne emporte avec elle le type de distinction qu'elle est susceptible de faire dans son règne d'origine. Ces découpages antérieurs sont les contraintes qui viennent s'exercer sur nos constructions métaphoriques. Comme le dit Goodman, « c'est la pratique antécédente qui prépare le terrain pour l'application des étiquettes⁶² ». Cette pratique antécédente ou « précédent opératoire » est décrite comme l'extension d'un terme établie au départ par habitude, et qui correspond par conséquent à sa dénotation littérale. En général, lorsqu'une métaphore est ratée, on s'aperçoit qu'insuffisamment d'attention a été accordée à des découpages hérités du passé, soit au sens

58 LA 100.

59 Cette distinction est faite à propos d'une image qu'on dit joyeuse, alors qu'elle est triste. Dire de cette image grise qu'elle est jaune est tout simplement faux, mais dire qu'elle est joyeuse alors qu'elle est triste est littéralement et métaphoriquement faux (LA 101).

60 RP 40.

61 LA 106.

62 LA 106.

littéral de l'expression. Jocelyn Benoist qualifie ainsi la voie sémantique empruntée par la métaphore lorsqu'il remarque qu'« une métaphore brode, sur des codes et des routines sémantiques déjà installés⁶³ ». Cette routine peut désigner ou bien le type de classement « habituel » qu'opère une étiquette utilisée dans son règne d'origine, ou bien comme Benoist y insiste, le classement métaphorique lui-même, lorsque la métaphore est lexicalisée, c'est-à-dire déjà intégrée à notre vocabulaire, comme une signification prête à l'emploi. Dans les deux cas, de la métaphore originale ou de la métaphore lexicalisée, le chemin de la référence est tracé par une façon de dénoter qui au départ est littérale. Dès lors, c'est bien du littéral, en tant que pratique antécédente que dépend la correction métaphorique, dans la mesure où l'application métaphorique « est faite d'après le modèle de l'application littérale⁶⁴ ». C'est ce qui distingue d'ailleurs la métaphore de la simple ambiguïté. Alors que dans une ambiguïté nous avons une étiquette qui a une double signification, dans une métaphore, lexicalisée ou non, l'application métaphorique est calquée sur, et non séparée de l'usage littéral⁶⁵. Il faudrait ainsi dire de la métaphore, ce que parfois Goodman dit du *worldmaking* en général : les nouvelles versions du monde sont élaborées à partir d'anciennes versions du monde déjà à notre disposition.

Le cactus dans son domaine d'application habituelle – la botanique – désigne des plantes à épines et dont la floraison rare est cependant époustouflante. Par transfert de règne, et donc de domaine d'application, je peux attribuer métaphoriquement l'étiquette « cactus » à un certain type d'individus, réservés ou spontanément hostiles, mais ayant par exemple « un bon fond » ; au contraire des plantes vénéneuses qui, d'après la logique de ce transfert de schème, vont plutôt désigner des individus agréables d'apparence, mais dont il faut se méfier. Comme le remarque Elgin, « une fois que l'usage métaphorique de cactus est proposé », c'est à dire une fois le transfert d'étiquettes proposé, « nous avons peu de

63 Jocelyn Benoist, « Les métaphores sont des expressions comme les autres », art. cit., p. 565.

64 LA 107.

65 Catherine Z. Elgin, *Considered Judgment*, op. cit., p. 198.

difficultés pour identifier les gens auxquels on l'applique⁶⁶ », puisqu'alors nous sommes guidés par l'usage littéral et antécédent de l'étiquette cactus, et parce que nous pouvons facilement identifier les traits humains qu'une telle étiquette peut métaphoriquement dénoter. De la sorte, bien qu'il soit littéralement faux de dire que Cécil est un cactus, parce qu'il ne réalise pas de photosynthèse, il est pourtant métaphoriquement vrai de le caractériser comme tel, s'il présente réellement un certain nombre de traits que dénote métaphoriquement l'étiquette « cactus ».

Il est intéressant de remarquer qu'une métaphore fait en général l'objet d'un consensus et d'un accord intersubjectif, et pour cette raison n'a absolument rien de privé⁶⁷. On le voit avec l'exemple du classement métaphorique des gens avec des termes de botanique. Une fois que nous opérons une réorganisation des caractères moraux à partir d'un ensemble d'étiquettes comme « cactus » ou « plante vénéneuse », nous n'avons d'ordinaire pas plus de difficultés à tomber d'accord sur l'application des étiquettes métaphoriques que si nous devons appliquer des étiquettes littérales comme « généreux », « discret » ou « mesquin ». Cela est particulièrement vrai des métaphores lexicalisées qui, à cet égard, fonctionnent tout à fait comme des étiquettes littérales. Avec les métaphores lexicalisées en effet, est déjà rendu explicite par une histoire antécédente le type de classement du monde qu'elles proposent. De ce point de vue, la métaphore est un puissant outil pour augmenter les capacités de discrimination de notre langage (son pouvoir de classement), qui n'en augmente pas le vocabulaire.

L'application métaphorique, une fois définie la forme du réglage qui lui sert de modèle, n'est en aucun cas arbitraire et dépend seulement, comme il en va d'ailleurs pour l'application littérale, du type de traits que possède l'objet dénoté, et auxquels dans un contexte donné nous

66 RP 17.

67 Catherine Z. Elgin, *Considered Judgment*, *op. cit.*, p. 197. Nous renvoyons également à l'article déjà cité de Jocelyn Benoist, « Les métaphores sont des expressions comme les autres », p. 565 : « Ce qui compte dans la métaphore ce n'est pas tant l'intention du locuteur, car après tout celui-ci peut bien avoir les intentions qu'il veut, mais son extériorisation, la façon particulière dont les mots sont utilisés. Il n'y a de métaphore qu'au dehors, et non au dedans. »

faisons référence. C'est ensuite un problème cosmologique – du point de vue de la théorie des symboles de Goodman, un faux problème – que de rechercher pourquoi les choses ont les propriétés métaphoriques qu'elles ont⁶⁸. C'est une question qui pour Goodman n'est en fait pas différente de la question de savoir pourquoi les choses ont les propriétés littérales qu'elles ont.

Il semblerait que ce soit cependant un problème sérieux pour Ricœur. Le refus exprimé par Goodman de s'engager dans cette voie cosmologique est pour lui la preuve qu'il faille introduire *in fine* des considérations sur la teneur eidétique de notre expérience du monde :

74

Le caractère « approprié » de l'application métaphorique aussi bien que littérale d'un prédicat n'est pas pleinement justifié dans une conception purement nominaliste du langage. Si une telle conception n'a aucune peine à rendre compte de la danse des étiquettes, aucune essence n'offrant de résistance au ré-étiquetage, en revanche elle rend plus difficilement compte de la sorte de *justesse* que semblent comporter certaines trouvailles du langage et des arts. [...] La « convenance », le caractère « approprié » de certains prédicats verbaux ne sont-ils pas l'indice que le langage a non seulement organisé autrement la réalité, mais qu'il a rendu manifeste une manière d'être des choses qui, à la faveur de l'innovation sémantique est portée au langage⁶⁹?

Lorsqu'il souligne des termes comme « justesse », « convenance », « caractère approprié », Ricœur remarque que l'application métaphorique a bien ses normes de correction, et qu'elle n'aurait aucun sens s'il n'était pas toujours question à propos de la métaphore, d'une certaine forme d'adéquation au réel. Du point de vue du projet

68 LA 109. J'emploie ici le terme de propriété comme Goodman le fait lui-même. Il est important cependant de signaler qu'un traitement entièrement extensionnaliste du problème de la métaphore est possible, et qui implique de ne faire aucun usage d'une notion comme celle de propriété. Je renvoie au dernier chapitre pour une plus ample discussion de ce problème. Pour ce qui regarde le débat ontologique sur la notion de propriété esthétique, voir l'essai de Roger Pouivet, *L'Ontologie de l'œuvre d'art*, Paris, Vrin, coll. « Essais d'art et de philosophie », 2010 [2^e éd.], chapitre IV.

69 Paul Ricœur, *La Métaphore vive*, op. cit., p. 301.

même de Goodman – de réinscrire la métaphore dans le cadre d’une théorie générale de la référence dont la dénotation sert de modèle –, l’impossibilité d’offrir une raison au fait que certaines choses aient certaines applications métaphoriques, serait ainsi une difficulté insurmontable du nominalisme. Faut-il alors, à la manière de Ricœur, embrasser une nouvelle forme de cosmologie, orientée du côté des propriétés eidétiques du monde, cette « transcendance tombée dans l’immanence⁷⁰ » dont parle Sartre à propos du sens ?

Sans doute convient-il de distinguer le problème du fonctionnement symbolique d’une part, qui regarde la façon dont une étiquette, ou un ensemble d’étiquettes propose une certaine organisation du monde, que l’on peut juger pertinente eu égard à certaines fins pratiques ou théoriques et qui, ce faisant, a des raisons et des critères de correction que l’on peut formuler ; un problème plus métaphysique d’autre part, qui essaye de raccrocher chaque version métaphorique, à une teneur réelle, quoique mystérieuse, de l’expérience – tout du moins à un monde qui lui-même n’en serait pas une version. Conclure du fait que nous pouvons appliquer avec *justesse* certaines étiquettes, à l’existence de propriétés eidétiques, d’un monde que nous n’aurions pas inventé et indépendant de nos diverses projections, étiquetages et organisations, c’est, me semble-t-il, ramener avec quelque force l’enquête sur le fonctionnement symbolique à une question métaphysique, dont on peut se demander avec raison si elle a encore un sens dans ce cadre.

Ricœur trouve beaucoup d’attrait à la formule proposée par Goodman pour désigner la métaphore : une « idylle entre un prédicat qui a un passé et un objet qui cède tout en protestant⁷¹ ». Il y voit la tension constitutive de la métaphore, d’un usage certes contre-indiqué – dans la mesure où l’application métaphorique d’une étiquette résulte d’un transfert de règne, pensé dans les termes d’une « erreur de catégorie » –, mais d’un usage réussi cependant puisque dans une métaphore *juste*, l’objet finit toujours par céder. Il semble pourtant que Ricœur attribue

70 Jean-Paul Sartre, *Saint Genet, comédien et martyr*, Paris, Gallimard, coll. « Œuvres complètes de Jean Genet », 1952 [3^e éd.], p. 283.

71 LA 109.

cette réussite à quelque chose qui serait vrai du monde indépendamment de la façon dont on s'y réfère. Partant, Ricœur attribue cette réussite à autre chose qu'au seul fonctionnement du langage. Goodman ne semble faire dépendre cette justesse que de ce qu'un certain étiquetage littéral ou métaphorique nous permet de faire et de voir, sans qu'il y ait besoin pour cela de faire sortir le monde du langage, pour faire se tenir le monde devant le langage comme sa norme externe. C'est répéter, *in abstracto*, tout ce qui oppose la démarche sémiotique de Goodman, et la quête référentielle dans laquelle s'est embarqué, peut-être à l'aveugle, Ricœur. De ce point de vue, est assez juste la remarque que fait Genette dans *Fiction et Diction*, à propos de l'absence de justification que Goodman oppose à une certaine façon de poser la question de la réussite métaphorique :

76

La sémiotique n'est pas chargée de *fonder* les rapports de signification, mais seulement de les décrire tels qu'ils fonctionnent effectivement ou hypothétiquement. Si la tristesse du gris ou la majesté d'un majeur ne sont que des illusions ou des idées reçues, cela n'empêche pas ces valeurs d'avoir cours⁷².

Encore convient-il de remarquer qu'en détachant la question du fonctionnement de celle du fondement nul n'est rendu sourd – bien au contraire – à l'appel de la normativité contenue en ces termes : « convenance », « approprié », « justesse ». Par ailleurs, une théorie du fonctionnement symbolique ne perd pas de vue ce qu'il peut y avoir de réel et de réussi dans une métaphore. Il doit en fait être possible de reformuler la question de Ricœur concernant la *justesse* de la métaphore, en des termes qui ne recourent pas à une mythologie du monde, mais au seul fonctionnement de nos opérations symbolique. Évidemment,

72 Gérard Genette, *Fiction et diction*, *op. cit.*, p. 186. Il n'en demeure pas moins que la sémiotique de Genette est subjectiviste. Voir à ce sujet l'article de Jean-Pierre Cometti, « Activating Art », *The Journal of Aesthetics and Art Criticism*, vol. 58, n° 3, 2000, p. 237-243 et Roger Pouivet, *L'Ontologie de l'œuvre d'art*, *op. cit.*, p.123-126. Pouivet parle de la position anti-réaliste et non-cognitviste de Genette. La différence entre Goodman et Genette serait donc à propos du rôle joué par la cognition.

cela implique de bien voir que l'attention la plus fine aux détails du réel est à l'œuvre dans une théorie du fonctionnement symbolique. Il s'agit bel et bien de troquer la quête du Monde pour le sol réel de nos pratiques référentielles.

Il est vrai que le problème de la *justesse* ou de la *convenance* est décisif dans la discussion par Goodman de la métaphore. Pourtant, plutôt que de réintroduire ici une question métaphysique, il semble que le problème de la justesse puisse être abordé dans le cadre d'une théorie des symboles et de leur fonctionnement. En effet, la correction métaphorique ne dépend pas d'un guidage aveugle de l'application métaphorique sur son application littérale. C'est-à-dire que la correction métaphorique ne dépend d'un tel guidage que dans la mesure où ce guidage n'est pas aveugle au monde. Une analyse contextuelle doit ainsi se substituer à une réflexion cosmologique. Si l'on ne saurait se demander pour quelle raison une chose a les propriétés métaphoriques qu'elle a, il est bien sûr hautement contextuel de savoir quelles sont les propriétés d'un objet dénoté métaphoriquement, auxquelles se réfère l'étiquette utilisée de façon ainsi métaphorique.

C'est d'ailleurs le plus souvent un manque d'attention au contexte qui rend une métaphore peu pertinente ou pire, tout à fait fausse. À côté du guidage opéré par la pratique antécédente et qui fournit de premières contraintes sur le type d'application métaphorique que l'on peut faire d'une étiquette, apparaissent donc de nouvelles contraintes, attachées à ce qu'on pourrait qualifier d'attention contextuelle⁷³. Or ce sont ces dernières contraintes qui autorisent précisément que l'on puisse parler à propos d'une métaphore de *justesse* et de *convenance*. C'est en fait le contexte défini par le changement de règne qui indique à quelle propriété de l'objet du nouveau règne être attentif, lorsque nous lui attribuons une étiquette qui a un certain pouvoir d'organisation dans son règne d'origine. De même, c'est le contexte réel d'un certain dire qui nous montre ce qu'il faut retenir du sens littéral d'une étiquette

73 Pour une approche contextualiste de la métaphore, voir Israel Scheffler, *Beyond the Letter. A Philosophical Inquiry into Ambiguity, Vagueness and Metaphor in Language*, London, Routledge, coll. « Routledge revivals », 1979, p. 118-131.

lorsque celle-ci est utilisée de façon inhabituelle. Et en cela Jocelyn Benoist a raison de soutenir que la métaphore est une « expression comme les autres », car une telle attention contextuelle est tout autant attendu de l'application littérale d'un terme que de son application métaphorique. Ce que la métaphore a de particulier cependant, c'est une « intensification du contexte », car dans la réorganisation du monde qu'elle propose, la métaphore nous rend attentifs à des détails du réel qui sinon ne seraient pas aperçus.

Dans son article « Les métaphores sont des expressions comme les autres », Benoist discute une phrase de Hugo, qui lui-même commente le Duc de Saint-Simon :

78

L'historien veut et doit raconter qu'un personnage de peu de mérite a été fait inopinément et sans droit officier général, que ce fut une improvisation brusque et violente, que cela porta un coup, que cela fit un bruit affreux, que cela blessa beaucoup de personnes, que cette faveur fut une agression pour d'autres, que cet homme fut en quelque sorte lancé irrésistiblement de bas en haut par une force qui triomphe de tout, qu'on en resta stupéfait et effrayé, que cela parût menacer en quelque façon la tête et l'existence de tout le monde. Le duc de Saint-Simon veut dire tout cela, et il est dans sa nature de le dire d'un mot ; il écrit : « on le bombarda maître-de-camp⁷⁴ ».

L'emploi du verbe « bombarder » par Saint-Simon témoigne de l'intensification du contexte qui se fait jour dans l'application métaphorique d'un terme. Il nous demande de regarder dans la situation dénotée par la métaphore, et décrite dans la longue paraphrase hugolienne, sur quel trait du réel, porte la dénotation métaphorique, c'est-à-dire sur quelle propriété de la chose dénotée métaphoriquement, fonctionne le guidage d'après le sens littéral du verbe « bombarder ». C'est cette attention contextuelle qu'offre de façon économique la formule de Saint-Simon, et de façon plus développée et impressionnante

74 Victor Hugo, « Les tas de pierres », *Œuvres Complètes*, Paris, Pauvert, 1963, p. 1530, texte cité par Jocelyn Benoist, dans « Les métaphores sont des expressions comme les autres ».

la paraphrase de Hugo. Aussi le commentaire de Victor Hugo est-il une parfaite illustration du caractère en réalité toujours motivé, bien que contre-indiqué d'une application métaphorique.

Le contexte permet en général de décider sur quelle propriété de la chose dénotée porte la référence métaphorique, et comment nous pouvons rapporter ces propriétés au genre de choses que dénote habituellement l'étiquette dans son domaine d'origine. En plus du guidage par la pratique antécédente, « des conditions de pertinence très contraignantes⁷⁵ », définies par le contexte, s'imposent ainsi lorsque nous faisons une métaphore. Plutôt, comme le remarque avec beaucoup de justesse Israel Scheffler, c'est le contexte lui-même qui indique de quelle façon il faut comprendre le sens littéral qui doit servir de guide à l'application métaphorique :

L'application littérale guide l'interprétation de la métaphore, lorsqu'elle est correctement complétée par une compréhension du contexte⁷⁶.

De même que ce ne sont pas n'importe quels traits de la chose dénotée métaphoriquement et auxquels se réfèrent d'autres prédicats, qui comptent pour la métaphore, de même ce ne sont pas n'importe quels autres prédicats attachés au sens littéral d'une l'étiquette qui sont importés dans un nouveau règne, mais seulement ceux qui sont importants, relativement à un contexte. Scheffler parle d'une mention-*sélective* de prédicats⁷⁷. Toute paraphrase réussie d'une métaphore le montre avec une certaine forme d'élégance, comme la paraphrase de Victor Hugo commentée par Benoist, ou celle de Scheffler à propos de la « jeune pousse⁷⁸ ».

75 Jocelyn Benoist, « Les métaphores sont des expressions comme les autres », art. cit., p. 571.

76 Israel Scheffler, *Beyond the Letter*, op. cit., p. 128.

77 *Ibid.*, p. 31 et sq. Ou aussi Israel Scheffler, « Rituel et Référence », dans Roger Pouivet (dir.), *Lire Goodman. Les voies de la référence*, Combas, Éditions de l'Éclat, coll. « Lire les philosophies », 1992, p. 80 : « Un terme est employé de façon caractéristique non seulement pour dénoter mais aussi pour mentionner sélectivement, c'est à dire pour choisir des mentions appropriées. »

78 *Ibid.*, p. 126. Il est intéressant que Scheffler propose une paraphrase d'une comparaison et non d'une métaphore. En réalité il en va pour l'une comme pour

Par conséquent, spécifier le contexte est décisif non seulement pour produire la métaphore, mais encore pour la justifier, car c'est le guidage sur le sens littéral qui, dans une situation contextuelle, permet de distinguer la métaphore de la simple ambiguïté. Une telle conception contextualiste de la métaphore, telle que Scheffler la voit à l'œuvre chez Goodman, permet de répondre pour partie à l'inquiétude de Ricœur au sujet de la « justesse » des métaphores et de l'absence de justification qu'il en trouve dans *Langages de l'art*. La question posée par Ricœur peut en effet être reformulée comme une question normative. Une métaphore, contrairement à une ambiguïté, ne fait pas seulement juxtaposer deux extensions pour une même étiquette, mais se rapporte à son sens littéral d'une manière en fait déterminée. La prise en compte du contexte permet alors d'expliquer le travail que fait le sens littéral, comme elle permet de mettre au jour les différents chemins qui relient une application métaphorique à un passé littéral⁷⁹.

Ce sont donc les conditions de pertinence définies par un contexte qui expliquent pourquoi nous pouvons rater une métaphore, c'est-à-dire en faire une d'inappropriée, de maladroite, d'usée ou de gratuite : autant de variétés de ratage symbolique qui permettent de comprendre comment une métaphore peut être incorrecte, sans que soit posée la question de sa vérité ou fausseté littérale. Le point de vue de l'erreur permet de remarquer, une nouvelle fois, qu'à côté de la simple vérité littérale, il y a de multiples façons de manquer le réel. Le cas de la métaphore le met particulièrement bien en évidence dans la mesure où avec elle, il

l'autre, car la métaphore n'est qu'une forme elliptique de comparaison. Plus intéressant sans doute que de remarquer le caractère elliptique de la métaphore sur la comparaison, est de remarquer que comparaison et métaphore sont toutes deux elliptiques par rapport à leur paraphrase. C'est à l'esprit que revient la tâche de compléter cette ellipse, en mettant au jour quels traits pertinents de l'objet dénoté littéralement et de l'objet dénoté métaphoriquement doivent être rapprochés.

79 Un éclairage contextuel qui peut certes se faire de concert avec une philosophie des formes symboliques, ou une psychologie du développement mais qui de toute façon ne peut pas être annulée, même dans une perspective comme celle de Cassirer qui fait appel à l'animisme indigène.

n'est en fait jamais question de vérité littérale⁸⁰. Puisqu'une métaphore propose une réorganisation du monde, une nouvelle catégorisation, celle-ci, envisagée d'un point de vue cognitif, définit ses propres critères de correction. Une métaphore peut en un sens être adéquate à l'objet dénoté, sans que cette métaphore soit informative ou intéressante : ainsi d'une métaphore gratuite ou usée.

La correction de la catégorisation métaphorique dépend de facteurs tels que les suivants : que l'ordre rendu possible par l'application métaphorique soit utile, éclairant et informatif ; que les affinités qu'il met en lumière entre les référents métaphoriques et littéraux de ses termes soient intéressantes, importantes ou, pour le moins, qu'elles soient intelligentes⁸¹.

Pour comprendre qu'une métaphore puisse être correcte ou incorrecte, sans être ni tout à fait vraie, ni tout à fait fausse, il convient donc de penser la métaphore à nouveaux frais, en relation à ce qu'elle peut faire, et ce qu'elle nous montre de ce réel qu'elle contribue aussi à façonner. Ce niveau cognitif, où la correction métaphorique est envisagée du point de vue de l'intelligence et de la pertinence de la version du monde qu'elle propose, est bien sûr également celui où se fait jour la sensibilité de la métaphore au contexte où elle s'énonce, et dans laquelle certains aspects du réel sont visés de façon motivée.

En se rendant ainsi attentif à la défaite toujours possible de nos actes de référence, Goodman adopte à propos de la métaphore une forme de faillibilisme qui vaut en fait pour toute activité référentielle. En effet, puisque « nos normes de vérité sont révisables⁸² », la métaphore n'est pas davantage protégée qu'une dénotation littérale, d'un problème d'étiquetage :

80 Ce qui est bien différent que de dire que le sens littéral n'y joue aucun rôle, bien au contraire.

81 RP 17.

82 LA 109.

Les normes de vérité sont à peu près les mêmes, que le schème utilisé soit ou non transféré. Dans l'un et l'autre cas, l'application d'un terme est faillible, et donc sujette à correction⁸³.

Bien sûr, nous pouvons faire de mauvaises métaphores pour diverses raisons ayant trait à leur manque de pertinence, mais nous pouvons aussi tout simplement nous tromper en appliquant l'étiquette « triste » à une peinture, quand bien même cette métaphore serait une bonne métaphore pour caractériser des choses non douées de sensibilité, comme des peintures.

82 S'agissait-il, par là, d'en revenir à une forme d'adéquation au réel dont le modèle serait donné par la vérité factuelle et littérale? N'est-ce pas un même manquement, si j'applique l'étiquette rouge à une peinture grise ou si j'applique l'étiquette joyeuse à une peinture triste? Non, car il y a des énoncés, et parmi ceux-ci de nombreuses métaphores, pour lesquels c'est une entreprise vaine que de vouloir leur attribuer strictement une valeur de vérité. Plutôt, s'agit-il d'affirmer qu'il y a certaines métaphores, en particulier celles qui sont fortement lexicalisées, pour lesquelles la question de la vérité peut se poser exactement de la même façon que pour des énoncés littéraux? C'est d'ailleurs aussi ce qu'observe Jocelyn Benoist :

Il faudra remarquer qu'en dépit des tentatives maladroites de discrimination d'une certaine analyse philosophique, il est indubitable que, dans de nombreux cas, les métaphores prétendent à une vérité au sens le plus standard du terme⁸⁴.

Pour reprendre l'exemple donné par Benoist, si je dis qu'une fille est une sorcière, l'on peut tout à fait me rétorquer « Mais non c'est un ange! Elle est adorable », et m'en fournir des raisons. Que fournir des raisons puisse être une affaire compliquée, n'empêche pas que quelqu'un qui utiliserait des étiquettes comme « sorcière » ou « ange » et quelqu'un

83 LA 109.

84 Jocelyn Benoist, « Les métaphores sont des expressions comme les autres », art. cit., p. 573.

qui utiliserait des étiquettes comme « méchante » ou « adorable » ne se retrouvent en fait exactement dans la même situation épistémique – celle décrite par Goodman lorsqu’il parle de faillibilisme. Remarquer qu’une métaphore puisse être fautive en un sens très commun ne nous engage donc pas à ramener tout énoncé métaphorique à un énoncé pour lequel il y aurait un sens à dire qu’il est ou vrai ou faux. Plus simplement, il s’agit de remarquer que « les difficultés à déterminer la vérité ne sont en aucune façon l’apanage de la métaphore⁸⁵. » À cet égard encore, les métaphores sont bien des expressions comme les autres. Elles ont des critères de pertinence, des normes de correction, et ne sont réussies qu’à la condition qu’une attention suffisante soit accordée aux détails du réel, laquelle doit pouvoir elle-même être éprouvée. Comme le rappelle Goodman, lorsqu’on applique une étiquette, que ce soit de façon littérale ou métaphorique, on peut soumettre son jugement à des tests : comparer avec d’autres jugements, rechercher des jugements qui corroborent ou infirment, examiner les circonstances concomitantes, enfin « regarder de nouveau⁸⁶ » ce à quoi l’on se réfère.

Voilà donc ce qu’on peut dire de la référence métaphorique : loin que toutes nos métaphores ne soient fautes, elles essayent toutes de saisir quelque aspect du réel, et y parviennent avec plus ou moins de réussite. Nous pouvons nous tromper en appliquant une étiquette, ou en choisir une d’inappropriée, de peu de pertinence dans tel contexte que spécifie l’énoncé. Nous pouvons également opérer un reclassement étrange du monde qui ne tient pas assez compte du type d’opération que l’étiquette réalise dans son domaine d’origine. Le risque alors c’est de n’être pas compris. Aussi existe-t-il diverses façons pour une métaphore de rater ou de manquer sa cible. Mais une telle faillite possible du fonctionnement métaphorique indique surtout que la métaphore est inscrite par Goodman dans le cadre d’une théorie dénotative de la référence, pour laquelle la question de l’adéquation à certaines visées représentatives est à chaque fois posée. Loin d’ouvrir la porte à un relativisme pour lequel

85 LA 110.

86 LA 110.

tout se vaut, à une sphère privée de la référence où l'on n'échange pas de raisons, à une déconstruction si radicale du sens que plus aucun jugement ne serait même formulable, la référence métaphorique ne fait que rendre plus évidents encore les types de contraintes qui s'exercent sur la dénotation en particulier, et sur nos divers actes symboliques en général. Entrent en compte comme critères de correction de nos références métaphoriques, d'une part le rôle conservateur joué par l'application littérale sur l'application métaphorique ; d'autre part la nouveauté introduite par une réorganisation du monde qui intensifie la dimension contextuelle de toutes nos références, et augmente les contraintes de pertinence.

84

IDENTITÉ, FAUSSETÉ ET FAUSSAIRE

L'illusion est ici plus parfaite mais elle n'est pas indécélable, et en tout état de cause, l'important n'est pas que le truquage soit invisible, mais qu'il y ait ou non truquage, de même la beauté d'un faux Vermeer ne peut prévaloir contre son inauthenticité.

André Bazin, *Qu'est-ce que le cinéma?*

Le risque que la métaphore ne mette le langage hors du réel est maintenant écarté. La métaphore se trouve en effet réinscrite dans le cadre d'analyse très général offert par la dénotation. Qu'en est-il maintenant pour les opérations de symbolisation qui ne sont pas verbales ? Est-ce que la théorie des symboles peut prendre en charge également le genre de normativité attaché à la production, à la présentation et à la conservation des œuvres ? Sans doute est-ce là un des enjeux de la réflexion de Goodman à propos de l'authenticité des œuvres. Il s'agit en effet de décider quand une œuvre est fausse, *i.e.* contrefaite. Or comme le montre d'une manière très originale Nelson Goodman, ces décisions sont sous la dépendance de l'analyse syntaxique des symboles en jeu.

Il est important pour Goodman que les critères d'identité syntaxique qui définissent l'authenticité d'une œuvre valent quels que soient par

ailleurs les autres critères de correction qui puissent être formulés relativement au mérite esthétique d'une œuvre, à sa façon d'être exécutée, activée, exposée, ou de se référer au réel. D'une certaine façon, il est vrai que Nelson Goodman inaugure une nouvelle façon de faire de l'esthétique, plaçant au second plan la question du mérite artistique des œuvres d'art. La définition du beau est dans *Langages de l'Art* tout simplement introuvable ! Pourtant, l'efficacité de son analyse syntaxique des œuvres ne se trouve pas pour cela annulée.

L'un des grands mérites de cette théorie des symboles, c'est d'avoir mis au jour la différence qui existe entre différents régimes syntaxiques des œuvres d'art. Cette différence a partie liée avec la réflexion de Goodman sur l'authenticité. Et en effet, n'être pas authentique, pour une exécution musicale ou pour une peinture, est une chose bien différente. Alors que le critère d'authentification pour une exécution musicale est la conformité avec la partition, une conformité qui est évaluée en fonction de critères d'abord syntaxiques ou orthographiques, la « correspondance exacte quant aux séquences de lettres, aux espacements et aux signes de ponctuation⁸⁷ », dans le cas d'une peinture il en va autrement. Il se peut en effet que deux tableaux soient superficiellement identiques, c'est-à-dire impossible à distinguer au simple regard, et cependant nous n'admettons pas qu'il s'agisse de la même œuvre. Nous sommes plutôt habitués à considérer l'un comme l'original, et le second comme sa contrefaçon. La contrefaçon est donc un type de fausseté qui menace certaines formes artistiques seulement, comme la peinture, la sculpture ou la gravure. Pour des œuvres, dont le critère d'identité est fixé par une notation (partition ou alphabet), c'est-à-dire la combinaison ordonnée de certains signes ou caractères, il n'y a pas de sens à vouloir les contrefaire. Jouer exactement la partition de *Begleitmusik zu einer Lichtspielszene*, ce n'est pas la contrefaire, c'est l'exécuter, que ce soit devant un public ou comme bande musicale d'une œuvre cinématographique. En musique, « on ne rencontre rien de tel qu'une contrefaçon d'une œuvre connue⁸⁸ ».

87 LA 149.

88 LA 146.

Ce qui définit l'identité d'une œuvre partitionnable dépend de ses propriétés constitutives⁸⁹. Toutes ces propriétés constitutives n'ont pas immédiatement un sens esthétique. Elles sont formelles et dépendent d'une sémiotique logique. Les œuvres qu'on « ne peut pas contrefaire » sont donc des œuvres pour lesquelles l'histoire de leur production n'entre pas comme critère d'identité. L'identité de l'œuvre y est plutôt définie comme une relation de concordance entre les différents exemples de l'œuvre, fixée par une notation (la partition pour une œuvre musicale, une chorégraphie ou toute œuvre partitionnable, l'identité orthographique pour une œuvre littéraire). Le modèle de ces arts que Goodman nomme « allographiques » est l'œuvre musicale, authentique dans toutes les versions écrites et exécutions qui satisfont aux réquisits orthographiques et syntaxiques de la partition. Certes, une composition musicale peut aussi être mal attribuée. On peut très bien imaginer un faussaire qui écrirait une symphonie en l'attribuant faussement à Schönberg ; ou tout simplement se référer au quatuor « Sérénade », attribué à Jean-Sébastien Bach, alors qu'il a été composé par Hoffstetter. Le point cependant pour Goodman est de distinguer entre certains arts partitionnables, dont les œuvres admettent un nombre en droit ouvert d'exécutions ou de répliques, et d'autres formes artistiques dont les propriétés esthétiques reposent sur le caractère en un sens non reproductible de l'œuvre.

Au contraire des arts allographiques, les arts autographiques font ainsi entrer comme critère d'identité des œuvres, l'histoire originale de leur production. Cette définition historique de l'identité partage une commune intuition avec la théorie causale de la référence que formule

89 LA 150. Sur la distinction entre propriété constitutive et propriété contingente d'une œuvre, voir Roger Pouivet, *L'Ontologie de l'œuvre d'art*, *op. cit.*, p. 209 : « L'identité est assurée par les propriétés constitutives de la chose dans le système symbolique, notationnel ou non, auquel elle appartient. » Pouivet parle d'une différence entre propriétés formelles et propriétés fonctionnelles : ainsi, lorsqu'il examine l'analyse faite par Goodman de la variation, p. 84-85. Les propriétés fonctionnelles d'une œuvre sont les propriétés contextuelles qui interviennent dès que des décisions projectives doivent en fait être prises. Je renvoie bien sûr ici au problème rencontré par Mary Tricias.

Kripke dans *La Logique des noms propres*⁹⁰. En effet pour Kripke, la référence est assurée par l'histoire d'un nom qui se transmet de proche en proche, sur le modèle du baptême. Pour Pouivet, il s'agit là d'un critère d'identité quasi généalogique, qui s'applique d'ailleurs à d'autres choses que les œuvres d'art, et en particulier à « toutes les choses dont l'identité suppose qu'on s'assure de l'origine [...] ». Ainsi, « pour savoir si le *Linceul de Turin* est bien la toile qui a enveloppé le Christ enseveli, il faut remonter jusqu'à ce moment, s'assurer qu'il a bien été enseveli dans cette toile et de son histoire jusqu'à aujourd'hui⁹¹ ». C'est très exactement la logique que Kripke voit à l'œuvre dans les désignateurs rigides, et qui en histoire de l'art se manifeste matériellement et socialement par des actes d'authentification et d'attribution⁹². Pour les œuvres d'art autographiques, discriminer les propriétés constitutives des propriétés contingentes est bel et bien impossible : tous les traits de l'œuvre comptent en quelque sorte au titre de l'identité de l'œuvre, si bien que l'on est obligé de mettre en œuvre un critère d'individuation très fin. Ce que Jean-Pierre Cometti désigne d'ailleurs comme le problème de la « porte étroite⁹³ ». Pour ces œuvres, en effet, dont l'identité est assortie à l'histoire de leur production – éventuellement discontinuée –, des décisions doivent souvent être prises pour régler des problèmes d'authentification (enjeu historique et économique des attributions), ou

90 Saul A. Kripke, *La Logique des noms propres* [*Naming and Necessity*], trad. Pierre Jacob & François Recanati, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Propositions », 1982.

91 Roger Pouivet, *L'Ontologie de l'œuvre d'art*, *op.cit.*, p. 202-203

92 Bernard Lahire, *Ceci n'est pas qu'un tableau. Essai sur l'art, la domination, la magie et le sacré*, Paris, La Découverte, coll. « Laboratoire des sciences sociales », 2015, chapitre 5, « Authentification, attribution » : « L'attribution consiste, pour un historien d'art ou un expert indépendant, à accorder la paternité d'une œuvre donnée à un artiste singulier. » Le sel de l'analyse de Lahire consiste à montrer que ce désir de vérité de l'attributionnisme doit être compris dans un horizon lui-même social. « L'authentification repose sur un désir de vérité entièrement guidé par les nécessités de la magie sociale de l'œuvre d'art » (*ibid.*, p. 277).

93 Voir à ce sujet l'excellent livre de Jean-Pierre Cometti, *Conserver/Restaurer. L'œuvre d'art à l'époque de sa préservation technique*, Paris, Gallimard, coll. « NRF essais », 2016. Je renvoie en particulier au deuxième chapitre, « Identité, intégrité, authenticité : la porte étroite ».

de conservation des œuvres (que faut-il conserver de l'œuvre? qu'est-ce qui compte pour une propriété essentielle de l'œuvre?).

En bref un type de fausseté défini par la contrefaçon existe, qui n'a trait qu'aux seuls arts autographiques, pour lesquels l'histoire de la production compte comme norme de correction de l'œuvre. Plus encore, la possibilité d'être contrefait est, pour Goodman, définitionnelle des arts autographiques : une œuvre est autographique si et seulement si la distinction entre l'original et une contrefaçon a pour elle un sens⁹⁴.

Pour les œuvres allographiques, le respect formel de la notation sert de norme de correction d'une nature particulière, parce qu'explicite :

88

Vérifier l'orthographe ou épeler correctement, voilà tout ce qui est requis pour identifier un exemple de l'œuvre ou en produire un nouvel exemple⁹⁵.

Selon ce second standard de correction, l'exécution d'une composition musicale, quels que soient les mérites de son exécution⁹⁶, ne pourra pas être qualifiée d'exécution réussie (ni même d'ailleurs d'exécution ratée), si une seule note jouée n'est pas conforme à ce que la partition prescrit. Comme le remarque très justement Pouivet, « le constructionnalisme de Goodman est articulé à la recherche d'un critère efficace d'identité », et semble faire peu de cas de la recherche de critères qualitatifs. Bien que cette norme d'identification pour les arts allographiques soit très stricte, elle a en même temps quelque chose de novateur, en ceci que l'identité des œuvres se trouve libérée de l'histoire de leur production, de leur « aura⁹⁷ ». L'intérêt

94 LA 147.

95 LA 150.

96 Roger Pouivet, *L'Ontologie de l'œuvre d'art*, op. cit., p. 209. Un critère différent d'identité, qui tient compte de la qualité, de l'intention de l'œuvre et du contexte musico-historique de l'œuvre, est proposé par Jerrold Levinson, « Ce qu'est une œuvre musicale », dans *Essai de philosophie de la musique*, trad. et intro. Clément Cannone & Pierre Saint Germier, Paris, Vrin, coll. « MusicologieS », 2015.

97 Je renvoie ici bien sûr au texte de Walter Benjamin sur la disparition de l'aura, *L'Œuvre d'art à l'ère de sa reproductibilité technique*, dans *Écrits Français*, éd. et intro. Jean-Maurice Monnoyer, Paris, Gallimard, coll. « Folio. Essais », 2003. C'est ce concept d'aura, ou de « magie sociale de l'œuvre », qui se trouve au cœur de l'analyse sociologique et critique proposée par Bernard Lahire dans *Ceci n'est pas qu'un tableau*, op. cit.

de Goodman pour les arts allographiques témoigne doublement de ce qu'il peut y avoir d'émancipateur dans le concept d'un art reproductible, détaché de la personnalité de son producteur, et de sa préférence pour les analyses de type syntaxique, et plus généralement du privilège que reçoit, dans sa théorie des symboles, la logique sur l'histoire⁹⁸.

Il reste que d'autres aspects d'une œuvre allographique, par exemple d'une exécution musicale, qui n'ont pas exactement trait à la notation elle-même, ou qui en sont des à-côtés, peuvent également entrer en compte dans un jugement relatif à sa réussite : ainsi de tous les aspects et sentiments que l'œuvre exprime et exemplifie, ou de ce qu'avant l'époque romantique, on désignait par l'ornementation de l'œuvre. C'est là aussi toute la richesse et la complexité de l'analyse symbolique proposée par Goodman. Il convient en fait de tenir compte à la fois des propriétés fonctionnelles et des propriétés constitutives d'une œuvre, sachant que cette frontière est elle-même mobile – quel que soit le régime, autographe ou allographique, de l'œuvre⁹⁹.

-
- 98 À ce sujet voir la critique de W. J. T. Mitchell, « Realism, Irrealism, and Ideology: A Critique of Nelson Goodman », *The Journal of Aesthetic Education*, vol. 25, n° 1, 1991, p. 23-35 ; *Iconology: Image, Text, Ideology*, Chicago, University of Chicago Press, 1986, p. 53 et sq. Mitchell remarque ainsi (p. 153) la très grande formalité du concept goodmanien d'histoire, facilement assimilable à un critère en fait syntaxique : la différence entre allo et autographie.
- 99 Jean-Pierre Cometti remarque ainsi que certaines propriétés fonctionnelles d'une œuvre d'art autographe (en particulier celles qui regardent leur activation) peuvent contextuellement compter comme des propriétés constitutives de l'œuvre, ce qui bien sûr a des conséquences sur la manière de les exposer et conserver. À tel point que certaines œuvres de l'art conceptuel, dont les propriétés fonctionnelles (activations, protocoles d'expositions) prennent le dessus sur les propriétés dites constitutives, peuvent ainsi être mieux comprises en tant qu'œuvres allographiques. La frontière même entre les arts autographiques et allographique doit donc sans cesse être questionnée. À vrai dire, la notion de syntaxe doit être complètement détachée de la matérialité des œuvres : il y a des œuvres d'art plastique partitionnables, et des œuvres d'art musicales qui peut-être ne le sont pas (ainsi des improvisations). Sur l'importance des partitions dans l'art conceptuel, je renvoie à l'article d'Ivan Clouteau, « Activation des œuvres d'art contemporain et prescriptions auctoriales », *Culture et Musées*, 2004-3, « Les médiations de l'art contemporain », p. 23-44.

Une telle complexité doit par conséquent nous inviter à la plus grande prudence, y compris lorsque nous sommes en possession d'un « critère efficace d'identité ».

Une exécution musicale exemplifie et exprime aussi normalement bien des à-côtés de l'œuvre ou de la partition [...] Les propriétés exemplifiées non prescrites par la partition ne sont pas constitutives et peuvent varier librement d'une exécution à l'autre sans affecter le statut d'aucune exécution, quelle qu'elle soit en tant qu'exemple authentique (même s'il est condamnable) de l'œuvre. Que nous puissions avoir une exécution molle d'une œuvre héroïque est par trop évident¹⁰⁰.

90

Certes, le problème n'est plus alors celui de l'identité de l'œuvre exécutée, mais de la détermination de certaines normes de justesse. Nous sommes en effet capables de discriminer entre des exécutions authentiques qui, sans être pour cela particulièrement *réussies*, possèdent néanmoins toutes les propriétés constitutives de son identité, et d'autres exécutions qui, exemplifiant ou exprimant certaines autres propriétés esthétiques bien que non constitutives de l'œuvre, atteindraient pour cela quelque justesse supplémentaire. En revanche, il est tout à fait envisageable d'annexer certaines de ces propriétés contingentes ou fonctionnelles aux propriétés constitutives de l'œuvre; comme le préconisent d'ailleurs certaines théories musicales. C'est une autre dimension de la porosité de la frontière entre propriétés constitutives et fonctionnelles de l'œuvre (expressives, contingentes, d'exécution, etc.¹⁰¹). Des solutions d'écriture musicale peuvent ainsi être envisagées afin de déterminer les moyens d'exécution d'une œuvre et de compter ses aspects expressifs comme partie de son identité syntaxique, et de réduire ainsi le nombre de propriétés contingentes qui sont prises en compte dans nos jugements

100 LA 280.

101 Pour une discussion de ce problème – en fait, une discussion d'ontologie de l'œuvre musicale –, je renvoie au texte de présentation de Clément Canonne & Pierre Saint-Germier, « Qu'est-ce qu'être fidèle à une œuvre musicale ? », dans Jerrold Levison, *Essais de philosophie de la musique*, op. cit. Voir aussi Stephen Davies, *Musical Works & Performances. A Philosophical Exploration*, New-York, Oxford Clarendon Press, 2001.

sur l'interprétation de l'œuvre (ainsi des indications du rythme, du tempo ou du caractère musical : piano ou allegro pour le *tempo*, *con fuoco*, *con grazie*, *furioso* ou *rustico* pour le caractère). Quels que soient les critères adoptés, il est important pour une œuvre allographique que ses propriétés soient définies à partir d'une notation seulement. C'est à cette condition seulement qu'il y a des exemples de l'œuvre, bien qu'il n'y ait pas de contrefaçon possible.

Une œuvre allographique est toujours en ce sens « partitionnable », et c'est cela qui définit son identité en tant qu'œuvre. On pourrait ainsi imaginer une partition de musique idéale qui inscrirait à titre de propriétés constitutives toutes les propriétés fonctionnelles de l'œuvre : indication de tempo, de rythme, des interprètes et du lieu d'exécution¹⁰². Il s'agirait en quelque sorte d'accomplir pour l'identité de l'œuvre musicale, ce que Frege visait pour l'identité des pensées, puisque « la simple lettre parfois ne suffit pas à l'expression de la pensée¹⁰³ ». Toutefois une difficulté évidente se pose : ces propriétés contextuelles, qui contribuent souvent à la justesse de l'exécution, à la *Werktreue*, ne sont en fait jamais éliminables complètement.

La partition, en tant qu'abstraction symbolique, reste lacunaire et ne peut prétendre rendre compte de toutes les propriétés de l'œuvre. Il y a toujours une sous-détermination de la partition par rapport aux propriétés constitutives de l'œuvre¹⁰⁴.

Il n'est pas possible de factoriser à l'infini toutes les propriétés fonctionnelles d'une œuvre, comme il n'est pas possible de réduire

¹⁰² On peut cependant remarquer que la modernité musicale ne va pas forcément dans ce sens, accordant de plus en plus d'importance à l'improvisation musicale, jouant sur l'indétermination de l'écriture musicale et favorisant des interprétations de plus en plus ouvertes des œuvres. Voir Umberto Eco, *L'Œuvre ouverte [Opera aperta]*, trad. Chantal Roux de Bézieux, Éditions du Seuil, coll. « Points / Sciences humaines », 1979.

¹⁰³ Gottlob Frege, « La pensée », dans *Écrits logiques et philosophiques*, trad. et intro. Claude Imbert, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points . Essais », 1994.

¹⁰⁴ Clément Canone & Pierre Saint-Germier, « Qu'est-ce qu'être fidèle à une œuvre musicale ? », dans Jerrold Levison, *Essais de philosophie de la musique*, op. cit., p. 206.

la métaphore à son seul sens littéral¹⁰⁵. Goodman en est conscient, et c'est bien pour cette raison que sa théorie de l'art est tout à la fois conditionnelle et contextualiste¹⁰⁶. Certes la partition infinie est un idéal logique, en revanche la signification d'une métaphore, ce qu'exemplifie un échantillon, comme la justesse d'une exécution musicale, se décide en contexte¹⁰⁷.

En dernière analyse, c'est bien encore un certain point de vue adopté sur le faux, qui permet de mettre au jour quelles sont les normes de correction attendues d'une œuvre eu égard à son identité ou à l'authenticité de son exécution, et plus encore qui indique la voie du second parcours d'investigation de *Langages de l'art*, et de la théorie des systèmes symboliques qui lui est attachée. La réflexion de Goodman sur le problème du faux parfait et son corollaire (l'impossibilité de contrefaire certaines œuvres) définit ainsi les termes d'un premier niveau du programme esthétique de Goodman – la théorie de la notationalité – qui fonde ce que Morizot appelle une « typologie des modes sémiotiques à la base de leur identification¹⁰⁸ ». Cette typologie des modes sémiotiques est bien de part en part normative.

92

105 Il n'est pas non plus possible de réduire toutes les versions du monde à un Monde unique. Sur ce terrain épistémologique et métaphysique, Goodman est particulièrement explicite: « Il n'est pas question de mettre en facteur les multiples systèmes afin de découvrir les caractéristiques communes qui leur servent de base » (RP 50).

106 Je renvoie au chapitre VI de ce livre pour un exposé plus détaillé de cette approche contextualiste.

107 On peut commencer par souligner le fait que l'exigence d'authenticité, en terme de fidélité parfaite à l'œuvre, et à sa partition, est un concept historiquement situé. Voir Lydia Goehr, *The Imaginary Museum of Musical Works. An essay in the philosophy of music*, Oxford, OUP, 1992, chap. 4, « Musical Production without the Work-Concept ». Dans l'histoire récente, ce modèle de fidélité presque infinie à la partition a été encouragé par certains mouvements musicaux, comme le *Early Music Movement*, mais il est loin d'être mis en avant par toutes les expérimentations musicales modernistes.

108 Roger Pouivet (dir.), *Lire Goodman, op. cit.*, p. 27. Les deux autres niveaux de la construction – qui ne correspondent pas à l'ordre de présentation du livre lui-même – portent sur les opérations symboliques de la référence (dénoter, exemplifier, exprimer, dépeindre), et sur l'interprétation des œuvres en fonction de leur coordonnées intentionnelles, et leur contexte.

En revanche, s'il s'agit bien avec la réflexion sur les contrefaçons de s'engager sur la voie d'une typologie des modes sémiotique, il reste que le problème de l'identité des œuvres n'est pas un problème seulement formel et engage également certaines attitudes cognitives, pour l'auditeur de musique comme pour l'amateur de tableau. C'est un nouvel exemple de la manière dont Goodman reconduit le projet épistémologique. En quel sens alors notre compréhension se trouve-t-elle engagée par ce problème doublement pratique et formel de l'identification des œuvres? Le défi pour les œuvres autographiques sera par exemple de savoir s'il existe des différences esthétiques entre une œuvre et sa contrefaçon parfaite. Supposons par exemple que par des moyens radiographiques élaborés on soit parvenu à montrer que telle peinture attribuée à Vermeer n'en est pas une, en quoi notre appréciation de l'œuvre s'en trouve-t-elle affectée? C'est que la perception que l'on peut avoir d'une œuvre est modifiée par la connaissance des œuvres qui la contrefont. Ainsi, pour les arts autographiques, l'identification d'une œuvre est bien solidaire de son appréciation – appréciation économique aussi bien que cognitive. Quand bien même un tableau authentique de Vermeer et sa contrefaçon seraient indiscernables « au simple regard » – et même au regard avisé qui reconnaît le blanc de céruse – notre perception des œuvres s'en trouve renouvelée, du moment où l'on sait lequel des deux tableaux est un faux. D'où le peu de sens qu'il y a à parler d'un regard qui serait « simple » ou « innocent ». Notre perception est bien plutôt construite par les concepts qui sont à notre disposition. Sitôt que l'on possède un concept pour les œuvres de Vermeer, et un nouveau concept pour les faux Vermeer, nous sommes à même de nous rendre attentifs à de petites différences qui, jusqu'alors, étaient passées inaperçues. L'expert (bien que lui-même puisse également se tromper) est ainsi celui qui a exercé son œil pour discerner ce genre de différences, qui dans la peinture font une différence – et encore plus sur le marché de l'art. Ou plutôt, faudrait-il dire, le plus souvent l'expert est celui qui a l'autorité requise pour nous rendre attentifs à ce genre de différences.

L'affaire Van Meegeren l'illustre de façon paradoxale, puisque l'expert, en possession d'un faux concept de la « manière Vermeer », parasité par une série de fausses attributions, qui en avaient modifié les

caractéristiques, en était réduit au simple regard de l'amateur (fig. 6a). Sitôt que la supercherie fut révélée par le faussaire, le regard sur les faux Vermeer qu'il avait produits changea. Ce n'est qu'à la condition de posséder un concept différencié pour les tableaux de Vermeer et pour ceux de Van Meegeren, que l'œil devient capable de faire des discriminations (fig. 6b), qu'il n'était pas possible de faire quand les Van Meegeren étaient eux-mêmes comptés comme des exemples de l'art de Vermeer. L'argument de l'indiscernabilité perceptuelle, commun à Arthur Danto¹⁰⁹ et à Nelson Goodman, est chez ce dernier mis à l'épreuve d'une histoire cognitive réelle.

94

Une meilleure information à présent facilite la discrimination. En présence d'un unique tableau peu familier, l'expert avait à décider s'il ressemblait *suffisamment* aux Vermeer connus pour être du même artiste. Et toutes les fois qu'un Van Meegeren était ajouté au corpus des tableaux acceptés comme des Vermeer, les critères d'acceptation se trouvaient modifiés d'autant¹¹⁰.

La connaissance du faux a donc bien ici, dans cette affaire, le pouvoir de nous rendre attentifs à certains traits de l'œuvre qui peuvent contribuer, par la suite, à fixer des normes de correction et d'authentification : les aspects de l'œuvre ou de son style, liés à l'histoire de sa production et de sa réception. L'anecdote à propos du faussaire Van Meegeren nous indique aussi que la notion de ressemblance, qui entre dans la définition de l'identité d'une œuvre ou d'un style, c'est-à-dire la classe des exemples d'une œuvre, n'a pas de fondement naturel, mais est une notion en réalité normative, ou comme l'écrit Wittgenstein « une balance d'un type

109 Arthur Danto, *La Transfiguration du banal. Une philosophie de l'art*, trad. Claude Hary-Shaefter, Paris, Éditions du Seuil, 1989, p. 86-87. Danto a raison de dire que le problème qu'il pose est exactement inverse à celui que pose Nelson Goodman. La possibilité de l'indiscernabilité – fût-elle seulement fictive – est pour Danto une condition même d'un renouvellement de l'esthétique; pour Goodman l'indiscernabilité est une conséquence d'un manque d'attention accordé à certains traits stylistiques.

110 LA 145.

insolite¹¹¹ ». Il s'agit bien pour l'expert de savoir si une peinture ressemble *suffisamment* à la « classe-de-précédents¹¹² » de Vermeer pour être rangée comme exemple de l'art de Vermeer. Or cette décision implique des normes qui ont des conséquences pour l'identification de l'œuvre, sa catégorisation, et la façon de l'évaluer sur le marché de l'art. En bref, l'histoire de l'œuvre, pour les arts autographiques, inclut l'histoire de leur production comme elle inclut aussi celle de leur attribution. Le loup du relativisme n'en est pas pour cela introduit dans la bergerie de l'art. Il est en fait plus intéressant, comme le suggère de Goodman, de s'intéresser à ce qui cognitivement change dans notre regard sur l'œuvre, plutôt qu'au problème de l'absoluité ou de la relativité des œuvres et de leur mérite. Historiquement d'ailleurs, le problème de l'authentification est bien solidaire d'un progrès de notre compréhension de l'art, et d'une attention renouvelée pour les détails et les propriétés de facture des œuvres.

Lorsque les experts sont conduits par les nécessités des institutions à chercher les preuves tangibles de la présence du singulier, ils investissent avec passion l'étude des détails¹¹³.

Alors que pour les arts allographiques, c'est d'abord la maîtrise de la syntaxe qui permet de discriminer entre les bons et les mauvais exemples d'une œuvre, dans la mesure où la notation fixe d'avance

111 Ludwig Wittgenstein, *Leçons et conversations sur l'esthétique, la psychologie et la croyance religieuse*, suivies de *Conférences sur l'éthique* [*Lectures and Conversations / Lectures on Ethics*], éd. Cyril Barrett, Paris, Gallimard, coll. « Folio. Essais », 1992.

112 LA 145. Pour la façon dont la notion de ressemblance se fixe normativement, je renvoie au chapitre 4, « Le Vleu hors les murs », p. XXX ; à John L. Austin, « *Est du même type signifie ressemble suffisamment à ces états de chose standards avec lesquels* » (« La vérité », dans *Écrits philosophiques*, op. cit., p. 98) ; ainsi qu'à Jocelyno Benoist, « A Plea for Example », art. cit., p. 10-11.

113 Bernard Lahire, *Ceci n'est pas qu'un tableau*, op. cit., p. 305. Que l'on pense aux techniques d'investigations de l'historien d'art Giovanni Morelli, étudiées par Carlo Ginzburg dans *Mythes, emblèmes, traces. Morphologie et histoire*, trad. Monique Aymard, Chritian Paoloni, Elsa Bonan et al., Lagrasse, Verdier, 2010. Sans doute est-ce cette part cognitive de l'esthétique qu'oblitére une approche trop radicale, et essentiellement fictive, de l'indiscernabilité.



6a. Dirk Hannema, directeur du musée Boijmans, & Netty Pappenheim-Luitwieler, dans l'atelier de Luitwieler, observant les *Pèlerins d'Emmaüs*, que le musée vient d'acquérir pensant qu'il s'agit d'une œuvre de Vermeer, 1938 (Musée Boijmans)



6b. Des experts examinent la *Cène* de Van Meegeren
lors de sa vente aux enchères à Rotterdam, le 31 août 1984
(Archives nationales des Pays-Bas)

quels traits de la syntaxe sont significatifs, font une différence ; pour les arts autographiques, ce pouvoir de discrimination s'opère au contact des œuvres et par des décisions normatives, comme celle d'accepter une peinture comme exemple d'une œuvre. Ces décisions, qui ne sont pas non plus arbitraires, bien que mêlant inextricablement des expertises scientifiques et des logiques sociales, exercent par la suite une influence sur notre regard. En fait, pour le cas des arts autographiques, le pouvoir de discrimination n'est pas tributaire d'une notation et de sa maîtrise, mais d'un travail du regard, d'un perfectionnement de notre compréhension des œuvres et de la manière dont elles fonctionnent en tant que symboles saturés où la moindre différence peut faire une différence. Il est clair que pour ce genre d'expertise, comme pour juger de la conformité d'une exécution à sa partition, aucune formule relativiste ne saurait être recevable.

MAUVAIS COMPAGNONNAGE, COMMUNAUTÉ MALHEUREUSE ET CARTE FALLACIEUSE

La Structure de l'apparence est conçue tout à la fois comme une introduction à la théorie des systèmes constructionnels et comme l'essai d'une construction du monde des apparences qui s'appuie sur un nouveau langage logique, hautement formalisé. Pour cette raison, *La Structure de l'apparence* possède une technicité que n'ont pas les autres textes publiés de Goodman. Une présentation des cas de dysfonctionnement à l'œuvre dans les systèmes constructionnels suppose donc d'entrer, par moments, dans des considérations techniques. Toutefois, il s'agirait de garder à l'esprit que Nelson Goodman est avant tout un philosophe et que si nous entrons dans certains détails techniques, c'est toujours pour des raisons qui, en dernier ressort, sont philosophiques.

La Structure de l'apparence se présente comme une révision de la théorie de la constitution élaborée par Carnap quelques années auparavant dans *l'Aufbau*¹¹⁴. Puisque *l'Aufbau* est une façon de se référer au réel qui en

¹¹⁴ Rudolf Carnap, *La Construction logique du monde* [*Der logische Aufbau der Welt*], trad. Thierry Rivain, intro. et éd. Élisabeth Schwartz, Paris, Vrin, 2002, p. 47.

propose une construction logique et puisque cette construction est par endroit défectueuse, nous pourrions peut-être trouver dans les défauts de *l'Aufbau* un modèle de ce qui peut constituer un ratage symbolique, un modèle de ce que Goodman nommera par la suite une version ratée du monde. Encore s'agirait-il de comprendre ce qu'est un système constructionnel, et en quel sens un système constructionnel peut être une version, réussie ou ratée, du monde? C'est donc maintenant qu'il s'agit d'entrer dans certains des détails techniques de la première philosophie de Nelson Goodman.

Carnap présente dans *l'Aufbau* une théorie de la construction, assortie d'un essai de construction du monde qui en est l'illustration. La logique de cette construction est la suivante : à partir d'une base prélogique – les éléments de vécu ou erlebs (*Elementarerlebniss*) qui sont des coupes de notre flux de vécu – et d'un ensemble défini de relations logiques, construire, afin qu'ils puissent être réduits aux éléments de la base, des ensembles d'objets de plus en plus vastes, des plus petits objets physiques aux ensembles culturels¹¹⁵. Ce projet répond à la philosophie constructionnaliste ainsi qu'Hacking la définit : « montrer comment ou prouver que, des entités importantes et variées, des concepts, des mondes, ou quoi que ce soit d'autre peuvent être construits à partir de matériaux différents¹¹⁶ », *i.e.* établir des « routes de construction »,

115 Pour une présentation plus détaillée de *l'Aufbau*, et plus exactement de la lecture qu'en fait Goodman, voir Jules Vuillemin, *La Logique et le monde sensible. Étude sur les théories contemporaines de l'abstraction*, Paris, Flammarion, coll. « Nouvelle bibliothèque scientifique », 1971; Roger Pouivet, « Goodman dans les années 30, reconstruire *l'Aufbau* », dans Frédéric Nef & Denis Vernant (dir.), *Le Formalisme en question: le tournant des années trente*, Paris, Vrin, coll. « Problèmes et controverses », 1998, p. 337-359; Johanna Seibt, « The "Umbau". From Constitution Theory to Constructional Ontology », *History of Philosophy Quarterly*, vol. 14, n° 3, juillet 1997, p. 305-348.

116 Ian Hacking, *Entre science et réalité: la construction sociale de quoi? [The Social Construction of what?]*, trad. Baudouin Juriant, Paris, La Découverte, coll. « Textes à l'appui. Anthropologie des sciences et des techniques », 2001, p. 73. Pour Hacking un tel type de constructionnalisme caractérise les projets de Russell, Carnap, Goodman et Quine. Il s'agit d'une famille constructionniste « à l'intérieur de la maison de Kant » (*ibid.*, p. 72).

une fois explicités certains « termes primitifs¹¹⁷ ». La question qui se pose alors est de savoir comment de telles constructions sont possibles, et sous quel régime de normativité elles s'inscrivent, puisqu'il est clair que construire ainsi un monde dont on ne serait que faire, n'aurait pas véritablement de sens.

100

Dans le système constructionnel de Carnap, les termes primitifs sont identifiés comme nos plus petits vécus autopsychiques, les *erlebs*. Un problème se pose d'emblée. En effet, autant pour des raisons logiques (ils constituent la base du système), que pour des raisons que Carnap rapporte aux développements de la *Gestalt Psychologie*, c'est à dire la mise en avant d'une priorité de la forme sur ses éléments décomposés, Carnap affirme que ces termes sont inanalysables. Pour parvenir à abstraire les concepts empiriques que sont les qualités sensibles à partir d'une base de vécu, il faut donc recourir à une sorte de fiction philosophique: la notion de *quasi-analyse*. Par ce geste qui mime l'analyse, des quasi-composantes d'*erlebs* sont mises au jour, auxquelles correspondent les « qualités » dans le langage ordinaire (nos catégories de couleurs par exemple¹¹⁸). Aux fins de la démonstration, il va donc s'agir de faire *comme si* on pouvait analyser un *erleb* en ses différents constituants qualitatifs (couleur,

117 PP 29.

118 La version la plus sophistiquée de la méthode de la quasi-analyse a été donnée par Carnap dans un manuscrit non publié, datant de 1923, *Die Quasizerlegung*. La quasi analyse y est ainsi définie: « [...] on sait, pour chaque élément d'une classe donnée, quels sont les autres éléments avec lesquels il est apparenté. On cherche une description de cette classe qui n'utiliserait que ces données, mais qui associerait à ses éléments des quasi-composantes (*Quasi-bestandteile*) ou quasi-trait (*Quasi-merkmale*), et telle qu'il serait possible de traiter chaque élément pour soi, sans référence aux autres, sur la base des quasi-composantes » (*Die Quasizerlegung. Ein Verfahren zur Ordnung nichthomogener Mengen mit den Mitteln der Beziehungslehre*, p. 4, en ligne: <http://digital2.library.pitt.edu/islandora/object/pitt%3A31735061847822/viewer#page/4/mode/2up>, consulté le 1^{er} février 2018). La traduction reproduite ici est de Jean Baptiste Rauzy qui commente ce nouveau matériel dans un texte non publié « *Zu meiner Uberraschung*. Carnap et la Quasi-Analyse dans le manuscrit de 1923 ». Il apparaît dans cette version que certaines des difficultés mises en avant par Goodman auraient en fait déjà été résolues. Ainsi de la difficulté de compagnonnage réglée par le théorème n° 7 du manuscrit de 1923.

odeur, place), en comparant ses parties avec des parties d'autres *erlebs*. Cette comparaison repose sur une relation logique de « rappel de ressemblance ». Il s'agit, pour reprendre l'expression employée par Jean-Baptiste Rauzy, d'une « émulation » ou imitation de l'analyse dans un cadre structural donné par les différentes relations de « rappel de ressemblance¹¹⁹ ». Ainsi, à partir de l'analyse de plusieurs *erlebs* et des relations qu'ils entretiennent entre eux, l'on parvient à extraire lesdites qualités abstraites comme classes (cercle de ressemblance) de tous les *erlebs* qui ont telle ou telle qualité en commun. À partir des cercles de ressemblance entre *erlebs*, sont construites toutes nos qualités sensibles : ils sont la représentation extensionnelle des qualités constituées.

La méthode de construction par abstraction des dites qualités s'appuie sur la relation logique de « ressemblance partielle » (c'est-à-dire la notion carnapienne de rappel de ressemblance) entre *erlebs*. Par exemple deux *erlebs* e1 et e2 seront dits partiellement se ressembler s'ils ont une « quasi » partie constituante en commun. Cette méthode est ainsi résumée par Carnap dans la préface qu'il rédige à la seconde édition de *l'Aufbau* :

Le système établi dans ce livre prend les vécus élémentaires pour éléments fondamentaux (§ 67). Il n'utilise qu'un seul concept fondamental, une relation particulière entre les vécus élémentaires¹²⁰.

Dans *l'Aufbau*, Carnap poursuit son analyse à partir de l'exemple de la couleur. Par cette méthode de quasi-analyse, on parvient, dans l'idéal, à abstraire les différents ensembles de couleur (rouge, bleu, jaune, etc.) à partir de la comparaison des différents *erlebs*.

Afin de constituer ces classes en utilisant la comparaison des listes de paires d'*erlebs* et la relation primitive de ressemblance, il faut ajouter deux règles logiques formulées par Carnap au § 70 de *l'Aufbau* :

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 7.

¹²⁰ Rudolf Carnap, *La Construction logique du monde*, *op. cit.*, p. 47.

Les membres d'une classe de couleur pris par paires doivent toujours être parents selon la couleur [A]. Aucune chose en dehors de la classe ne peut avoir une parenté de couleur avec toutes les choses de la classe [B]¹²¹.

Avec ces deux règles, A et B, il devient dès lors possible de « découvrir des classes de couleur *authentiques* sur la base d'une liste qui nous a seulement indiqué quelles sont les paires composées de deux choses ayant quelque unité en commun¹²² ». Au §70, Carnap donne un exemple de construction par abstraction qu'il présente comme une sorte de modèle de *l'Aufbau*¹²³. En lieu et place des *erlebs*, nous avons une liste d'expériences ou de choses colorées, que Goodman reproduit dans *La Structure de l'apparence*, V, 3. Nous est donnée une liste nommant chaque paire formée de choses qui possèdent quelque couleur (ou quelque lettre) en commun¹²⁴.

À partir de cette liste, et des deux règles formulées supra, on parvient à abstraire lesdites qualités comme classes d'*erlebs*. Par exemple, la classe des *erlebs* 1, 2, 3, 6 prise dans une liste de six *erlebs* qui partagent tous la lettre *b* est étiquetée K1. En bref, et conformément à une logique constructionnelle, une qualité a été abstraite à partir d'une base de vécu et d'une relation logique de ressemblance. L'intuition de Carnap, c'est que les objets – quelle que soit leur taille – peuvent être obtenus par des procédés similaires de construction.

Le problème d'une telle construction, remarque Goodman, est qu'elle présuppose des « circonstances favorables » à l'analyse : qu'il n'existe pas, par exemple, de qualité qui se trouverait en accompagner une autre dans toutes nos expériences phénoménales et qui cependant serait différente. Goodman appelle « difficulté de compagnonnage », l'inconvient qui résulterait de telles circonstances. Carnap lui-même avait repéré cette

121 *Ibid.* ; SA 148.

122 Rudolf Carnap, *La Construction logique du monde*, *op. cit.*, § 70 ; SA 150.

123 Il faut à ce titre rappeler, que *l'Aufbau* est d'abord une théorie de la constitution, et non un essai de constitution en bonne et due forme. Les exemples de construction que Carnap donne sont donnés à titre illustratif. Voir Rudolf Carnap, *La Construction logique du monde*, *op. cit.*, § 106 ; Johanna Seibt, « The "Umbau" », art. cit., p. 307.

124 Rudolf Carnap, *La Construction logique du monde*, *op. cit.*, p. 149.

difficulté dès le *Manuscrit de 1923*, et c'est ainsi qu'il la présente dans l'*Aufbau*:

Pourtant si les choses de l'ensemble d'origine avaient été telles que certaines circonstances défavorables s'étaient présentées, la méthode n'aurait pas abouti. S'il arrivait, par exemple, qu'une certaine couleur, disons r, ne se présente que dans les choses dans lesquelles b se présente aussi, on n'aurait pas pu construire deux classes de couleurs séparées pour r et b¹²⁵.

Ainsi, la difficulté du compagnonnage décrit la configuration malencontreuse où deux couleurs qui se retrouvent à chaque fois exactement dans les mêmes *erlebs*, qui servent de base à la construction logique, sont définies comme indiscernables à l'intérieur dudit système constructionnel. C'est une pareille configuration qu'imagine Goodman dans la Table IV¹²⁶. Dans ce cas une décision doit être prise : retenir la couleur qui apparaît dans le plus grand nombre de concrets phénoménaux, la couleur dite la plus « sociale¹²⁷ », et éliminer son compagnon.

Toutefois, il résulte de cet inconvénient de construction, une sorte d'appauvrissement du réel, dans la mesure où au moins une couleur que nous sommes normalement capables de discerner¹²⁸, n'est pas comptée comme étant une couleur. Nous pouvons par exemple imaginer une situation où une tache jaune apparaîtrait dans le coin supérieur gauche de mon champ de vision, en même temps, et dans tous les mêmes *erlebs* qu'une tache rouge qui apparaîtrait dans le coin inférieur droit. Si une

125 *Ibid.*, § 70; SA 150.

126 SA 150.

127 Joëlle Proust, *Questions de forme: logique et propositions analytiques de Kant à Carnap*, Paris, Fayard, 1986, p. 310.

128 Évidemment un problème, et ce sera un argument dans la défense par Carnap de la quasi-analyse, est de pouvoir définir ce qu'est la discernabilité phénoménale dans un cadre constructionnel. Si par l'analyse des relations, deux qualités sont rendues indiscernables, c'est peut-être bien qu'elles ne le peuvent être d'un point de vue phénoménal également, car ce sont des comptes rendus phénoménaux qui permettent au premier chef de faire une analyse de type relationnelle.

telle difficulté n'intervient qu'en cas de « circonstances défavorables », elle est cependant gênante, dans la mesure où pour l'éliminer il s'agit de recourir à ce que Goodman appelle des suppositions extrasystématiques :

Si une circonstance défavorable de ce genre se produit (si une certaine couleur ne se présente que comme compagnon d'une autre, n'apparaissant que dans les choses où l'autre apparaît aussi) la méthode d'analyse proposée échouera. Nous devons donc *supposer* que la condition défavorable ne se produit pas. Cette supposition est justifiée par le fait que la probabilité pour qu'une condition défavorable se produise est d'autant plus petite que les choses sont plus nombreuses¹²⁹.

104

Carnap met ainsi en œuvre une forme de raison probabilitaire : si l'on tient compte de suffisamment *d'erlebs*, il est très peu probable que cette circonstance malheureuse ne se produise. Pourtant se trouvent introduites des hypothèses empiriques qui annulent la réussite du projet constructionnel, en présupposant, de manière *ad hoc*, quelque chose du monde, que le système vise dans le même temps à construire logiquement.

Selon Carnap, le problème du compagnonnage n'est pourtant pas un problème qui concerne la quasi-analyse elle-même, mais un problème de discernabilité qui se joue au niveau de notre expérience du monde. Aussi, Carnap essaye-t-il de disculper la méthode de la quasi-analyse, du type d'anormalité qu'elle peut être forcée de construire sur une base extensionnelle de vécus.

La construction vise seulement à donner une reconstruction rationnelle de ce qui se passe effectivement dans le développement de notre connaissance perceptive, et si certaines configurations défavorables de l'expérience se trouvent avoir lieu, la personne en question en viendrait aussi dans la réalité à des résultats *incorrects*, c'est-à-dire à des systèmes de qualité différents des systèmes *normaux*¹³⁰.

129 SA 151.

130 Lettre du 28 janvier 1938 de Carnap à Goodman. Sur cette correspondance encore inédite, nous renvoyons à l'excellent article de Johanna Seibt, « The "Umbau" », art. cit. Il faut également rappeler que des éléments de réponse au problème

Si donc le but de la quasi-analyse est d'offrir une reconstruction logique des concepts empiriques d'observateurs en situation, et que ces observateurs voient, en raison de certaines circonstances défavorables, deux couleurs comme étant toujours accompagnées, alors il n'y aurait pas de raison de vouloir les distinguer dans le système constructionnel¹³¹. Il n'y a donc qu'à la condition d'admettre, *par ailleurs*, un ordre *normal* des couleurs, un ordre presque divin¹³², qu'il est raisonnable d'appeler difficulté ou « incorrection » ce qui se présente autrement dans la construction logique. En somme, la quasi-analyse interdit tout point de vue latéral sur la construction, point de vue seulement à partir duquel une notion comme celle de « résultat incorrect » pourrait avoir un sens. Il est de ce point de vue particulièrement intéressant que Carnap et Goodman cherchent à se renvoyer chacun « l'objection » des hypothèses extralogiques.

Quand bien même la quasi-analyse serait requalifiée comme une procédure imparfaite, il reste que la construction réelle de Carnap est défectueuse. Autrement dit, il ne suffit pas d'appeler ces raisons « externes » au projet de construction logique pour les éliminer tout court. D'ailleurs, si Carnap utilise lui-même des notions comme « incorrection », « systèmes *normaux* » ou « couleurs *authentiques* », c'est bien qu'il envisage un problème de normativité qui est indépendant de la procédure logique de la quasi-analyse *stricto sensu*. Plus exactement, Carnap formule « des conditions d'adéquation » qui engagent une distance minimale entre les concepts empiriques qu'il faut construire et le système constructionnel lui-même. C'est ainsi que la question des « circonstances défavorables » peut même, seulement, avoir un sens. Il est à ce titre remarquable que Carnap qualifie de « défavorables » de telles circonstances dans la mesure où l'adjectif vient qualifier une

soulevé par Goodman avaient été avancés dès le manuscrit de 1923 sur la quasi-analyse.

131 Rudolf Carnap, *La Construction logique du monde*, *op. cit.*, § 81; Johanna Seibt, « The "Umbau" », *art. cit.*, p. 314.

132 Joëlle Proust, *Question de forme*, *op. cit.*, p. 314; Brice Halimi, « Boa Constructeur », dans Sandra Laugier (dir.), *Carnap et La Construction logique du monde*, Paris, Vrin, coll. « Problèmes et controverses », 2001.

circonstance qui ne *devrait* pas se produire. Certes, affirme Joëlle Proust, c'est dans un second temps seulement que nous comparons le système obtenu par construction logique à partir d'une base extensionnelle de vécus, avec d'autres formes d'accès au monde, et de façon privilégiée celui des sciences empiriques. Par là, le procédé de la quasi-analyse serait sauvé puisque ce n'est pas à lui de « se prononcer sur le caractère normal ou anormal de ses résultats¹³³ ». En somme, l'important pour Proust c'est de sauvegarder la possibilité théorique d'une distinction entre l'analytique et le synthétique.

106

Le prix à payer pour sauvegarder cette distinction est cependant bien élevé. En effet, il pourrait se faire qu'en cas de circonstances défavorables, certains concepts empiriques – ceux qui figurent dans nos énoncés scientifiques –, ne puissent jamais être construits. Dès lors, nous serions en possession de moins de concepts ou de qualités abstraites dans le système constructionnel, que dans le monde que l'on cherchait au départ à construire. La difficulté de compagnonnage, puisqu'elle menace l'isomorphisme recherché entre le monde et la *structure de l'apparence* est ainsi perçue par Goodman, non pas comme une situation défavorable qui ne serait *que* relative à une procédure logique (et donc extérieure à toute considération normative), mais comme un problème beaucoup plus général, ayant trait à ce que Rauzy appelle « les artefacts de la représentation¹³⁴ », c'est-à-dire un artefact ou un dysfonctionnement symbolique à part entière.

Et en effet, il est important pour Goodman qu'un système constructionnel conserve une certaine isomorphie extensionnelle avec le monde qu'il vise à construire. Pour le dire autrement, et comme réponse à l'objection de Carnap, l'on voit mal pourquoi l'on ne pourrait pas repérer une difficulté à l'aune de ce point de vue dit « extérieur » – qui n'est pas forcément le point de vue de Dieu, qui de toute façon n'est pas le seul point de vue possible, enfin qui est le point de vue que

133 Voir à ce sujet les formules employées par Joëlle Proust dans *Questions de forme*, *op. cit.*, p. 315 : « Il n'entre pas dans la responsabilité de la quasi-analyse de sélectionner une bonne image du monde. [...] La quasi-analyse n'a pas à se prononcer sur le caractère normal ou anormal de ses résultats. »

134 Jean-Baptiste Rauzy, « *Zu meiner Überraschung* », art. cit., p. 7, 11.

précisément l'on cherche à reconstruire –, et essayer de revoir de façon interne la construction, comme le fait Goodman, en modifiant la base atomique (qualia) et la relation logique fondamentale (chevauchement). L'on voit mal en fait, comment éviter que ne soit posées des questions de normativité dans la construction elle-même, sous prétexte qu'il faudrait disculper, et prémunir de l'erreur, le niveau de l'analyse formelle. De fait, le critère d'isomorphie extensionnelle proposé par Goodman entre le système et le monde sert en quelque sorte à internaliser des normes de corrections, considérées par Proust, et dans une certaine mesure par Carnap, comme externes.

D'une façon plus générale encore, l'objection de latéralité n'est peut-être pas une objection qui puisse recevoir un sens du point de vue d'une théorie de l'échec. En effet, tout échec, même un échec de type constructionnel, suppose un écart entre la construction et ce qu'il y a à construire. Sans cet écart, sans considération au sujet de ce qu'il y a à construire, un tel discours est impossible, et l'analyse constructionnelle court le risque d'être une version sans dehors, et pour cette raison absolue. Il n'en reste pas moins que cette latéralité ne doit pas être un pas de côté métaphysique, mais engager au contraire des considérations internes au système. Ainsi des décisions constructionnelles relatives à ce qui compte comme relations pertinentes dans le monde des apparences, des relations que par la suite la construction logique doit pouvoir restituer. Et alors, le problème n'est pas celui de l'introduction d'un point de vue métaphysique au sujet de l'ordre supposé réel des couleurs, mais simplement un soupçon jeté sur la méthode d'abstraction proposée par Carnap, que permet d'éviter, dans *La Structure de l'apparence*, la substitution d'une base réaliste à une base particulariste¹³⁵. L'essentiel est

135 Pour ces distinctions, voir SA 136-138. Sans doute est-ce la raison pour laquelle le système de Goodman n'est pas réductible à un système particulariste et matérialiste, ainsi que le prétend Michael Dummett, dans son article de 1957, « Nominalism » (dans Catherine Z. Elgin, *The Philosophy of Nelson Goodman*, New-York/London, Garland, vol. 1, 1997, p. 46-47). Par ailleurs comprendre que le critère de l'isomorphisme extensionnel puisse être interprété comme une tentative pour internaliser des contraintes en apparence extérieures au système, permet de comprendre son utilité plus générale. Là encore je ne souscris pas à la

de trouver une position qui soit capable de rendre apparente la différence entre le correct et l'incorrect, sans que cette position ne soit déplacée par rapport à nos pratiques symboliques, comme c'est le cas dans toute forme de réalisme métaphysique. Ainsi, la discussion entre Carnap et Goodman à propos de la difficulté de compagnonnage est décisive si l'on veut pouvoir donner sens à un dysfonctionnement symbolique dans un cadre constructionnel.

108

La méthode d'abstraction préconisée par Carnap se heurte à une seconde difficulté, qui concerne la définition de la relation logique de ressemblance. Parce que toute l'analyse de Carnap repose sur une telle relation, cette difficulté pourrait « être désastreuse pour la construction proposée¹³⁶ ». Le problème, comme Peirce l'avait une première fois remarqué, c'est que deux choses se ressemblent toujours entre elles sous quelque aspect¹³⁷. Rapporté à la méthode de construction proposée par Carnap au § 70, le problème logique de la ressemblance prend la forme de la « communauté imparfaite ». Une communauté est imparfaite lorsque les individus qui la composent ne présentent pas de qualité en commun.

Dans un ensemble comme celui-ci, bien que toutes les choses prises deux à deux aient une qualité en commun, aucune qualité n'est commune à toutes les choses de l'ensemble¹³⁸.

Dans la construction logique proposée par Carnap, le problème que pose la ressemblance est en fait celui du passage de la ressemblance dyadique, c'est-à-dire la ressemblance entre deux concrets phénoménaux, à la ressemblance qui regroupe un certain nombre de

critique qu'en fait Dummett, dans son article de 1956, « Constructionalism » (dans Catherine Z. Elgin, *The Philosophy of Nelson Goodman*, op. cit., p. 29).

¹³⁶ SA 152.

¹³⁷ Voir l'article « Seven Stricture on Similarity », dans PP 437-448. Voir aussi Charles Sanders Peirce, « Illustrations of the logic of science », no VI, « Deduction, induction and Hypothesis », *Popular Science Monthly*, vol. 3, août 1878, en ligne : https://en.wikisource.org/wiki/Popular_Science_Monthly/Volume_13/August_1878/Illustrations_of_the_Logic_of_Science_VI, consulté le 9 mars 2018.

¹³⁸ Cet ensemble est donné par exemple par les paires d'origine : 1.br ; 2.rg ; 3.gb.

ces concepts phénoménaux sous une même classe¹³⁹. Seule en effet une ressemblance qui est commune à tous les éléments d'une classe, permet d'obtenir un concept comme celui de qualité ou d'espèce. Or la construction de Carnap repose uniquement sur une relation dyadique: le rappel de ressemblance.

Dans son commentaire de *l'Aufbau*, Goodman imagine ainsi un cas de figure où aucune qualité réelle ne parvient à être construite par la procédure logique recommandée par Carnap. Soit la liste de vécus phénoménaux présentée dans la Table VI de *La Structure de l'apparence*: 1.bg; 2.rg; 3.br, 4.r; 5.b; 6.g. En suivant les deux règles de construction [A] et [B], nous obtenons la classe {1, 2, 3}. Et pourtant, aucune qualité n'est en fait commune à ces trois vécus phénoménaux.

Quelle est la couleur commune à 1, 2 et 3? *Il n'y en a pas*. Bien que la circonstance défavorable discutée en premier lieu ne soit pas là pour nous gêner, nos règles ont donc totalement échoué¹⁴⁰.

La « difficulté de la communauté imparfaite » désigne précisément ce défaut, plus désastreux sans aucun doute pour le système de *l'Aufbau* que semble ne le penser Carnap lorsqu'il évoque la possibilité que ne se forment des cercles de ressemblance accidentels¹⁴¹. En un sens, cette difficulté dans la construction de Carnap est précisément aggravée du fait qu'aucun appel à des circonstances favorables ne peut ici la résoudre. Ce sont là, sans équivoque possible, *les règles qui échouent* à faire le travail de l'abstraction. En adoptant cette méthode de construction, nous obtenons plus de classes qu'il n'y a de qualités. Pour le dire encore autrement, nous obtenons des qualités qui tout simplement n'existent pas, qui sont « fallacieuses » (*spurious*).

139 PP 443.

140 SA 152.

141 Il n'est pas exactement certain que cette difficulté n'ait pas en fait été vue dès le début des années 1920 par Carnap au moment où il discutait du projet de *l'Aufbau* avec les autres membres du cercle de Vienne. Sur cette histoire, qui a son intérêt, mais qui nous emmènerait trop loin, voir l'excellente mise au point de Johanna Seibt, « The "Umbau" », art. cit., p. 314, n. 22.

Contrairement à la difficulté de compagnonnage, un changement de base n'évite pas qu'une telle difficulté ne se produise à nouveau. Ainsi, une version différente de la communauté imparfaite apparaît, lorsqu'il s'agit comme propose de le faire Nelson Goodman, de définir les concrets en tant que conjonction de certains qualia, par exemple des qualia de temps, de lieu, de couleur.

La notion de conjonctivité globale de trois qualia ou plus était provisoirement conçue comme signifiant que chacun d'eux était conjoint avec chacun des autres, mais on se trouve devant un fait simple et embarrassant : un groupe de qualia reliés de cette manière peut néanmoins n'appartenir à aucun concret. Supposons que la couleur c intervient dans la place d , que c intervient dans le temps f , et que d intervient en f ; supposons donc que : $\text{Wh } c,d. \text{ Wh } c,f. \text{ Wh } d,f$. Il se peut encore que c , d et f n'appartiennent à aucun concret¹⁴².

Goodman illustre ce point par l'analogie suivante : un vétérán qui dirait « J'étais avec l'U.S. Army à Pearl Harbor, et au moment de l'attaque japonaise », pourrait très bien avoir été avec l'U.S. Army à Pocatello au moment de l'attaque japonaise, et à l'U.S. Army à Pearl Harbor en 1945¹⁴³. Le problème reste donc entier de savoir comment obtenir des ensembles corrects dans une base réaliste. La solution consiste pour Goodman à opérer une « révision » de la relation logique retenue, et passer de la conjonctivité simple (Wh) à la conjonctivité globale (W) qui n'opère plus seulement entre deux qualia, mais aussi sur des sommes de qualia, par exemple une relation de conjonctivité entre le quale (c) et la somme de qualia ($d+f$) ; suivant en cela une intuition du langage ordinaire qui distingue entre les deux formules « être en cette place et être en ce temps » et être « *en cette place en ce temps* ». Seule dans la seconde formule apparaît une notion de somme.

Puisque la distinction entre classe réelle et cercle de ressemblance accidentel est l'introduction, de fait, d'un point de vue normatif dans un cadre constructionnel, à *quel titre* et sur quel critère opérons-nous une

142 SA 187.

143 SA 188.

telle distinction ? Pour le dire autrement, qu'y a-t-il de nécessairement gênant à la constitution d'une mauvaise classe de qualité ? En un sens, Jules Vuillemin a raison de remarquer que « la communauté imparfaite » n'est une objection recevable que si l'on postule « qu'une classe de qualité *doit* correspondre à un élément commun¹⁴⁴ ». Apparaît ainsi une forme de dissociation entre deux définitions d'une classe de qualité, selon des usages très différents : un usage linguistique qui a sa normativité propre (notre grammaire des couleurs par exemple), et un usage logique, qui en l'absence de ce premier usage, demeure indéterminé¹⁴⁵.

Pourtant il n'y a pas besoin de sortir d'un cadre constructionnel pour adresser un problème comme celui de la mauvaise ressemblance, ou de la communauté imparfaite. Comme nous l'avons remarqué plus haut, par cette méthode de construction abstractive nous obtenons plus de classes qu'il n'y a en fait de qualités. La difficulté de la communauté imparfaite est donc la conséquence d'une définition trop vague de la notion même de qualité. Dans le système de l'*Aufbau*, la qualité y est définie « comme toute classe de choses qui se ressemblent l'une l'autre¹⁴⁶ ». Or, munie d'une pareille définition, nous pouvons former une infinité de classes, en comptant toutes les choses qui se ressemblent deux à deux. Eu égard au critère d'isomorphisme extensionnel préconisé par Goodman, toute communauté imparfaite introduit bien un dysfonctionnement symbolique : « puisqu'il y aurait plus de classes satisfaisant le *definiens* qu'il n'y a de qualités, le réquisit de l'isomorphisme serait violé¹⁴⁷ ». Et c'est pour cette raison qu'une classe de qualité *doit* correspondre à un élément en commun. En réalité, la construction de Carnap échoue pour des raisons qui sont strictement constructionnelles. Des raisons qui ont

144 Jules Vuillemin, *La Logique et le monde sensible*, op. cit.

145 Sur ce problème voir Alberto Raggio, « *Family resemblance predicates – Modalités et réductionnisme* », dans *Wittgenstein et le problème d'une philosophie de la science*, Paris, CNRS éditions, 1970, p. 204 : « La similitude avec les prédicats de ressemblance de famille est évidente : les éléments d'un ensemble qui devraient être associés à un certain prédicat, d'après l'usage linguistique selon Wittgenstein, et d'après une certaine construction logique selon Carnap n'ont rien en commun. »

146 SA 140.

147 SA 140.

trait à la manière dont est définie, dès le départ, la notion de qualité dans un contexte qui est celui du problème de l'abstraction¹⁴⁸.

Remarquer cela permet par suite de comprendre que la difficulté de la communauté imparfaite est l'illustration d'un problème plus général concernant la relation de ressemblance. Pour le dire autrement, le problème n'est pas tant celui de la constitution de mauvaises classes de ressemblance, que l'indétermination essentielle de la notion logique de ressemblance¹⁴⁹. Comme l'avait remarqué une première fois Peirce, deux choses se ressemblent toujours d'une quelconque façon. Par conséquent, il est inévitable de renforcer la notion logique de ressemblance par les concepts que nous avons par ailleurs à notre disposition, et qui lui fournissent un contenu de l'extérieur. Par exemple des « classes de choses qui, dans le langage ordinaire, ont une qualité donnée en commun¹⁵⁰ ». C'est en raison même du déficit de contenu logique de la notion de ressemblance qu'un point de vue latéral sur la construction est rendu nécessaire. Il nous semble alors que ce serait, une nouvelle fois, manquer sa cible, que de reprocher à Goodman d'adopter un point de vue dit « externe » sur la construction, quand cette construction est de toute façon bancale sans cet écart ou cette distance¹⁵¹.

Il est intéressant d'ailleurs que le point de vue latéral incriminé ne soit pas le point de vue de Dieu, mais celui fourni par notre langage ordinaire. En effet, c'est bien d'une grammaire des couleurs qu'il s'agit, qui est déjà en notre possession, et qui fixe pour nous certaines des distinctions et différences qu'il nous importe de conserver dans une reconstruction

148 Pour le critère de l'isomorphisme et quelques-unes de ses conséquences, en particulier la notion d'exactitude, voir SA 38-39. Sans doute une analyse identique pourrait être faite de la notion de compagnonnage, où le critère d'isomorphisme extensionnel n'est pas non plus satisfait mais cette fois dans l'autre sens.

149 Ce second problème apparaît avec plus de netteté dans des textes ultérieurs de Goodman. Ainsi dans FFF ou PP, « Seven Stricture on Similarity », art. cit.

150 SA 140.

151 On retrouve une objection semblable dans l'article que Dummett consacre au projet constructionnel de Goodman. Dummett remarque ainsi l'usage équivoque que Goodman fait du pronom « nous », qui désigne tantôt le locuteur d'une langue de qualia, tantôt son lecteur qui maîtrise une autre langue : celle, par exemple, de la grammaire ordinaire ou physique des couleurs. Voir Michael Dummett, « Constructionalism », art. cit., p. 25-26.

logique¹⁵². C'est donc en raison même de l'indétermination logique du concept de ressemblance que nous devons faire appel à un autre concept de la ressemblance, hérité de notre langage, et à l'aune duquel vont pouvoir être distinguées une bonne et une mauvaise ressemblance. Il est clair que la solution que Goodman apportera plus tard à la nouvelle énigme de l'induction est de cette veine-là!

Réapparaît ainsi avec la difficulté de la communauté imparfaite, le problème auparavant posé au sujet de la difficulté de compagnonnage, de la place qu'il faut ménager dans une optique constructionnelle au réel qu'il s'agit précisément de construire (cette fois désignée par notre grammaire ordinaire des catégories de couleurs). Il me semble que c'est cette distance entre le réel à construire (et qui n'en est pas pour cela un monde réel qui serait lui-même indépendant de toute construction) et le système constructionnel lui-même, qui ouvre la démarche constructionnelle à des considérations normatives : qu'est-ce qu'une bonne construction logique ? comment une construction peut-elle être défectueuse ? ou ratée d'une quelconque autre façon ? quel trait du monde importe, que nous voulons conserver dans notre système constructionnel ?

Sans doute faudrait-il alors rapporter la recherche d'une forme de correction qui soit tout à la fois interne au système, et en même temps définie en fonction du monde que l'on cherche à construire, aux notions d'exactitude (*accuracy*) et de convenance qui sont centrales dans la théorie du *worldmaking*. Du reste, elles l'étaient déjà dans *La Structure de l'apparence*, comme l'indique l'élaboration par Goodman de la notion d'isomorphisme extensionnel. Plus encore, ces notions ne sont pas étrangères au projet constructionnel de Carnap, du moins tel qu'il avait été explicité dans le manuscrit de la *Quasi-Zerlegung*. Dans ce manuscrit, qui introduit au concept et aux procédures de la Quasi-Analyse, Carnap énumère les différents types de contraintes susceptibles de s'exercer sur nos procédures constructionnelles. Ainsi des notions « d'approximation de la relation de ressemblance », ou encore de « conditions d'adéquation » qui viennent s'ajouter, en tant que contraintes normatives, aux éléments

152 SA 39.

et à la relation de base. Ne s'agissait-il pas pour Carnap de définir une normativité que Goodman essaye de ressaisir d'une autre façon avec le critère d'isomorphisme? Dans ce contexte (qui sans doute n'était pas suffisamment explicité dans l'échantillon de quasi-analyse proposé dans l'*Aufbau*), la recherche d'une adéquation se fait bien d'un point de vue qui est interne au système et non en recourant à des procédures extrasystématiques. Il reste que Goodman, contrairement à Carnap, a travaillé dans le sens d'une élimination de ces difficultés de construction en proposant une révision du système de l'*Aufbau*¹⁵³.

114

Tout système constructionnel est atteint par des difficultés regardant les rapports qui existent entre ses constructions logiques, et le monde des apparences phénoménales qu'il vise à construire. Un écart se creuse entre le symbole et le monde auquel il se réfère quand, quelque chose du monde phénoménal est passé sous silence (difficulté de compagnonnage), ou lorsque deux façons de s'y référer impliquent des définitions concurrentes de la ressemblance (difficulté de la communauté imparfaite). Un système constructionnel est correct, si cet écart, comme celui qu'il y a entre *definiens* et *definiendum*, d'après le critère de l'isomorphisme extensionnel, n'est pas celui d'une différence relativement aux choses qui nous importent. Je propose d'appeler dysfonctionnement symbolique l'écart entre un symbole et une intention représentative, ce qui se passe lorsque quelque chose qui nous importe devrait être représenté par une opération symbolique, et ne l'est pas.

Ce type de dysfonctionnement symbolique est rendu particulièrement manifeste lorsqu'on passe du niveau de l'analyse formelle à celui de la représentation cartographique. Il est question au dixième chapitre de *La Structure de l'apparence* d'une « topologie de la qualité ». Dans le vocabulaire des systèmes constructionnels, la topologie concerne la mise en ordre des qualités par le moyen de représentations graphiques. Il s'agit

153 Il est vrai que Carnap considérait la quasi-analyse comme un exercice d'abord formel, et qu'il attachait peu d'importance à l'essai de construction réelle qu'il propose dans l'*Aufbau*. Goodman y cherchait au contraire un moyen de produire des définitions. Sans doute est-ce là la différence principale entre Carnap et Goodman, voir sur ce point Johanna Seibt, « The "Umbau" » art. cit., p. 318.

d'un problème qui est « en premier lieu mathématique »¹⁵⁴, et qui est abordé de façon tout à fait indépendante de la reprise par Goodman de certaines difficultés de construction présentes dans l'*Aufbau*¹⁵⁵.

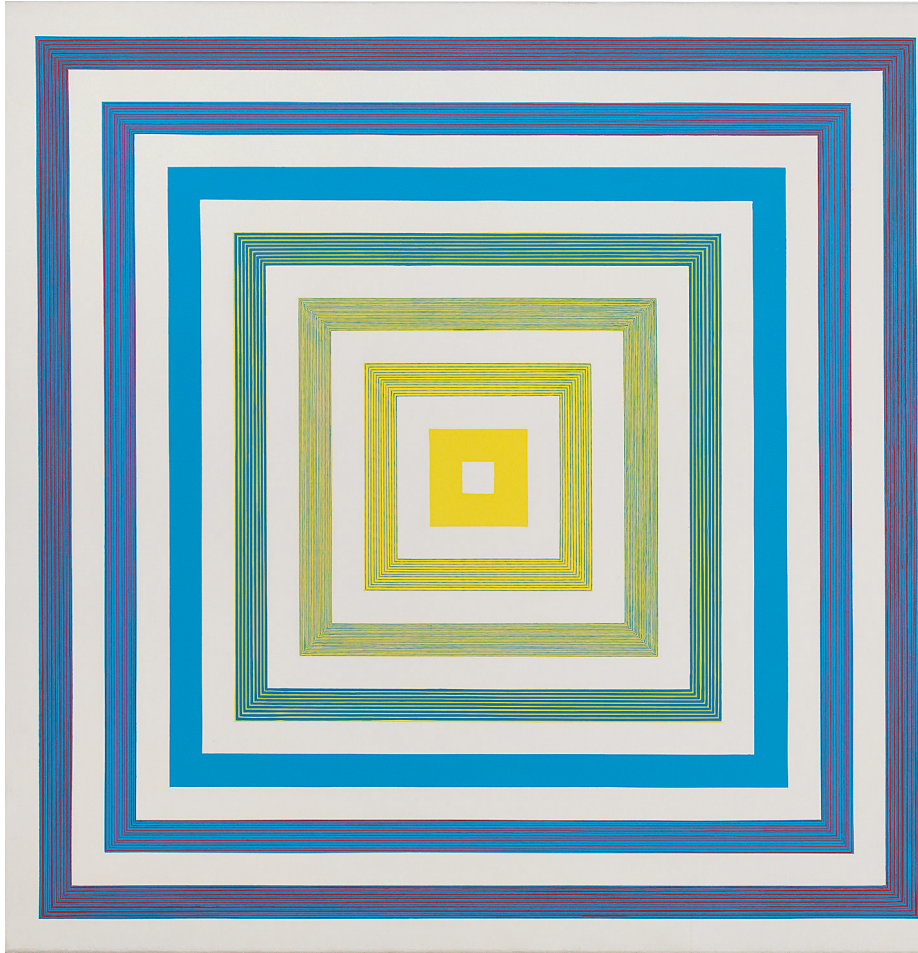
Le problème central consiste à construire pour chaque catégorie de qualia, une carte qui assignera à chaque quale dans la catégorie une position unique et représentera la similitude relative des qualia par une proximité relative de la position¹⁵⁶.

Les qualia ne parvenant pas soigneusement étiquetés et différenciés, la topologie doit procéder ici également par construction logique. En dressant des cartes qualitatives, on procède à la construction logique d'un ordre de qualité. Les principes de cette construction sont les suivants : sur la base de toutes les informations que nous avons à notre disposition, c'est-à-dire l'ensemble des descriptions de qualia (description 1 : couleur-de-la-tache-ronde-qui-se-trouve-maintenant-à-tel-endroit-de-mon-champ-de-vision ; description 2 : couleur-de-la, etc.) et, à partir de certaines relations logiques qui mesurent la proximité entre qualia, *construire une carte* qui assigne une position à chacun des qualia décrits. La proximité entre qualia est définie à partir d'une relation logique d'appariement [*matching*]. Deux qualia sont identiques s'ils sont appariés exactement aux mêmes qualia, deux qualia sont proches s'ils sont appariés à un grand nombre de qualia, deux qualia se côtoient s'il n'existe pas de qualia intercalés entre eux. Sur la base des informations que nous avons à notre disposition pour une certaine catégorie de qualia,

154 SA 240, 263 : « Le constructionnisme est contraint d'affronter des aspects du problème qui d'ordinaire ne se situent pas dans le champ de la philosophie. Il doit non seulement définir les prédicats d'ordre élémentaires au moyen d'un prédicat primitif choisi, mais il doit aussi découvrir pour lui-même comment construire des arrangements complets au moyen de ces prédicats d'ordre. Le dernier problème est plus proprement mathématique. »

155 SA 239 : « Du problème séculaire de la relation entre les qualités et le concret nous passons maintenant à un problème beaucoup plus récent. Les problèmes de l'abstraction et de la concrétion, bien qu'ils puissent se présenter sur un mode logique moderne, ont une généalogie claire qui remonte aux Grecs. Le problème de l'ordre n'hérite pas d'une telle prétention au respect philosophique. »

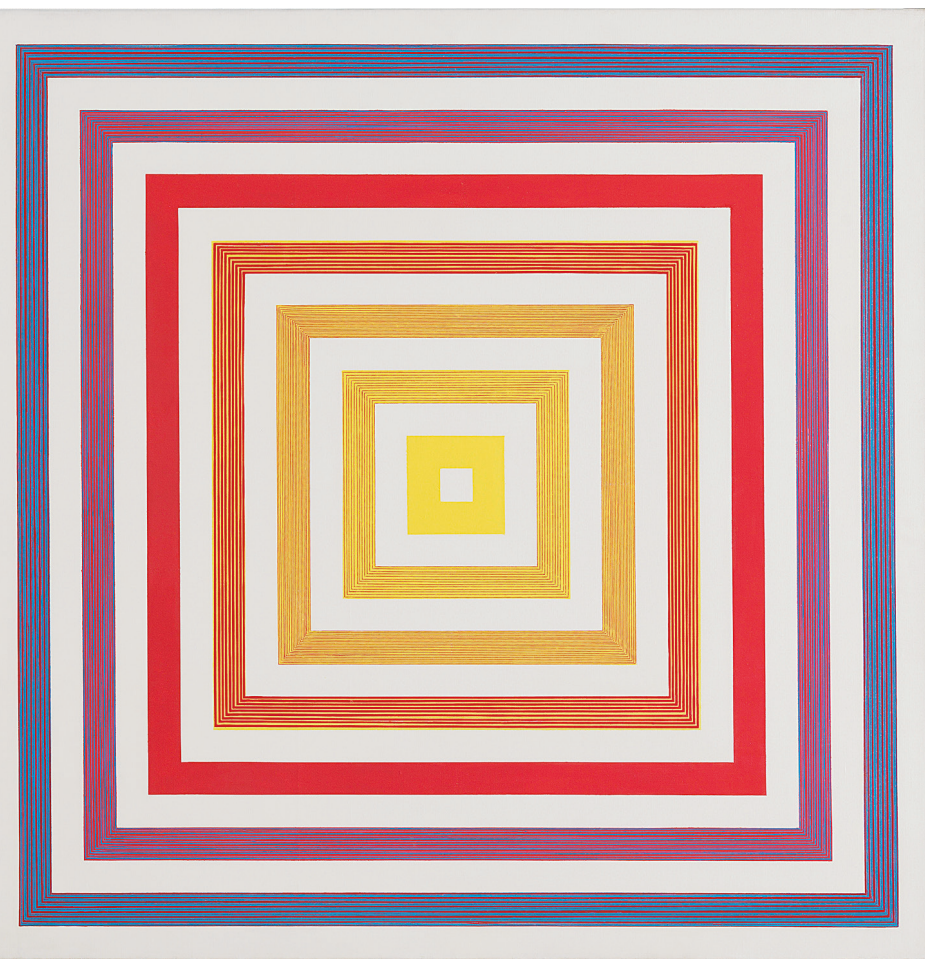
156 SA 240.



7. François Morellet, *Du jaune au violet*, 1956, huile sur toile,
110,3 x 215,8 cm, musée national d'Art moderne, inv. AM 1982-15

L'œuvre *Du jaune au violet* de François Morellet montre de manière sensible deux types d'ordonnancement régulier et linéaire des qualités de couleur. Dans les deux transitions proposées, la distance entre le jaune et le violet est maintenue identique.

Cette œuvre d'art est une illustration opportune des recherches topographiques entreprises par Goodman dans *La Structure de l'apparence*.



et avec ces quelques relations logiques il est ainsi possible d'ordonner un règne c'est-à-dire de le cartographier (fig. 7). Il s'agit seulement de donner un sens spatial et cartographique (en formulant certaines conventions cartographiques¹⁵⁷) aux mesures de proximité relative entre qualia au sein d'une catégorie, obtenues ailleurs par la mesure du degré d'appariement¹⁵⁸.

Il existe différents types d'arrangements spatiaux qui sont fonction et d'un respect de règles de base (qui concernent les définitions du côtoiemment et de l'intercalarité) et des conventions cartographiques de la représentation¹⁵⁹. L'arrangement linéaire ouvert désigne un arrangement simple des qualités où deux qualités se côtoient, qui sont appariées, et qui n'ont pas d'éléments entre eux. Dans les arrangements linéaires, les qualia sont enchaînés, de telles façons à ce que les qualia en bout de chaîne ne soient appariés qu'à un seul autre quale. Ainsi d'un arrangement de crayons de couleur dans une boîte. Les arrangements polygonaux sont des arrangements linéaires clos. Ainsi de la sphère des couleurs.

Pour ordonner une certaine catégorie de qualia où les rapports d'appariement sont plus nombreux et non linéaires (autrement dit, où la notion de voisinage immédiat ne peut être déduite de façon univoque de celle de côtoiemment parce qu'un élément peut avoir plus de deux voisins), des arrangements plus complexes peuvent être mobilisés, qui font apparaître des cartes en volume (cubique ou tétraédrale), des arrangements en cellules carrées ou en cellules triangulaires¹⁶⁰. Une telle

118

157 On décide de relier les voisins immédiats par un segment, par une lettre les éléments identifiés.

158 Pour un aperçu de la mesure de l'appariement, voir SA 263-275. Pour une présentation plus générale de la notion d'appariement, voir PP 423-424, « Order from Indifference », § 1, « Basis ». Il n'est pas exclu que cette mesure soit obtenue par des tests d'ordre psychologique. La question psychologique ou phénoménologique concernant cette mesure est posée dans un article non publié de Jérôme Dokic & Paul Égré, « L'identité des *qualia* et le critère de Goodman », en ligne : http://paulegre.free.fr/Papers/goodman_de1.pdf, consulté le 12 mars 2018. Les deux auteurs se posent en particulier des questions concernant le problème relatif à l'idée de discriminabilité indirecte, c'est-à-dire une discriminabilité qui serait fondée sur des critères d'abord logiques.

159 SA 280-281.

160 SA 282-283.

entreprise cartographique offre, par l'artifice de la construction d'un ordre au sein de chaque catégorie de qualia, de faire apparaître certains types de relations, qui seraient sinon passées inaperçues. Il s'agit bien de réaliser des progrès dans la définition des prédicats de forme et de mesure¹⁶¹, et d'en éprouver la fécondité de façon pragmatique. Une carte, à condition de fonctionner correctement, est ainsi mesurée aux différents services qu'elle peut rendre. Qu'est-ce alors que fonctionner pour une carte? Une analyse des cas d'échecs cartographiques permet de facilement mettre au jour les contraintes logiques qui s'exercent sur nos essais de construction, lorsque nous obtenons des cartes incorrectes ou ce que Goodman nomme des « cartes fallacieuses ».

L'entreprise cartographique offre en fait différentes occasions de dysfonctionnement symbolique, lorsque les cartes obtenues reflètent mal ou incorrectement les relations de côtoiements entre les qualités (cartes fallacieuses) ou lorsque l'ordre y est irrégulier (carte irrégulière). Un problème se pose tout d'abord à propos des arrangements linéaires qui ont des *anomalies*. Un exemple d'arrangement linéaire irrégulier est un ensemble d'éléments X, Y, Z, T, R, S ayant pour quale x, y, z, t, r, s (chaque élément désigne un quale et son fief est l'ensemble des qualia auxquels un quale est apparenté). L'anomalie dans cet arrangement (représenté par la **figure 8**) vient de que deux qualia dans l'ensemble linéaire sont appariés à r, et ne sont pas appariés à s, qui côtoie r.

$$X = x + y + z$$

$$Y = x + y + z + t$$

$$Z = x + y + z + t + r$$

$$T = y + z + t + r$$

$$R = z + t + r + s$$

$$S = r + s$$

8. Ordre irrégulier

¹⁶¹ SA 239. Pour un usage de la notion de cartographie en dehors du projet constructionnel défini dans *La Structure de l'apparence*, voir Jérôme Dokic & Paul Égré, « L'identité des qualia et le critère de Goodman », art. cit. Ils font un usage des définitions goodmaniennes dans le champ de l'histoire naturelle en dressant une carte des relations de proximité entre différentes populations de salamandres.

L'ordre linéaire des qualia qui en résulte, est une carte *xyztrs*. Cet ordre respecte la condition [1], qui entre dans la définition du côtoïement : aucun intervalle entre éléments non appariés n'est inclus dans un intervalle entre éléments appariés ; toutefois il contrevient à une règle plus forte [2], qui entre également dans la définition : l'intervalle entre deux éléments appariés quelconque est moindre qu'entre deux intervalles non appariés quelconques¹⁶². La carte est irrégulière puisqu'elle n'est pas en conformité avec la règle cartographique la plus forte. C'est la définition que Goodman retient pour la régularité dans ce contexte topologique¹⁶³. Il convient cependant de remarquer que d'un point de vue pratique, et plus seulement formel, les arrangements irréguliers présentent d'autres conséquences indésirables : produisant une asymétrie dans la relation de « différence juste perceptible¹⁶⁴ ». En bref, il se peut qu'un quale *z* puisse être le plus proche parent d'un autre quale *s* (sa plus petite différence), sans que ce quale *s*, n'ait le quale *z* comme plus proche parent.

Une proposition cartographique alternative permet cependant de rectifier cette irrégularité. Alors, en procédant à une *rectification* de la carte, l'on peut faire en sorte que la carte respecte la règle de base la plus forte et la plus contraignante [2]¹⁶⁵ :

En composant un arrangement, nous pouvons compenser les irrégularités en faisant par des espacements les ajustements appropriés, c'est à dire en incluant dans notre carte certaines positions auxquelles nous n'affectons aucun quale. En utilisant ainsi plus de positions qu'il n'y a de qualia à cartographier, et en sélectionnant judicieusement les

162 SA 267-268 ; et la formule logique en langage nominaliste D10.02, qui utilise la notion logique de fief (= ensemble des qualia appariés à un quale). Cette formule sera complexifiée pour les arrangements non linéaires, puisque pour ces arrangements, le côtoïement ne garantit pas le voisinage immédiat. Il faut alors ajouter à la notion de fief, celle de baronnie (voir SA 286-288).

163 L'irrégularité doit être définie par rapport à la notion de régularité, ainsi définie par Goodman : « Conformité avec la règle cartographique la plus forte » (SA 299).

164 Il s'agit d'un problème qui a beaucoup préoccupé Goodman, et qui a peut-être été à l'origine de la présentation du problème de la topologie dans *La Structure de l'apparence* ; voir aussi PP 51-52.

165 SA 277-279 ; PP 428-431.

positions qu'il faut laisser vacantes, nous pouvons satisfaire la règle la plus forte et réparer les anomalies de la différence juste perceptible¹⁶⁶.

Dans l'exemple donné supra, il nous faudrait rajouter une position vacante *v* de telle sorte à combler un vide entre les qualia *r* et *s*. Une telle rectification est philosophiquement intéressante : elle montre une certaine forme de liberté prise par le système constructionnel sur le monde phénoménal, dans la mesure où le système invente une place dans la carte à laquelle n'est rattaché aucun moment de l'expérience. Il en va de ce que j'appellerais bien volontiers une forme de pragmatisme constructionnel¹⁶⁷. Cette rectification imaginative est justifiée afin de faire face à des anomalies qui se présentent sinon dans l'ordre établi des qualia, et dans la compréhension de la notion de différence juste perceptible. En un sens, le problème des cartes est presque inverse à celui identifié à propos de la difficulté de compagnonnage : ici on invente un quale pour obtenir un classement sans anomalies, qui offre une bonne compréhension de la notion de différence juste perceptible, et qui est conforme aux règles logiques, là-bas on essaye de sauver un quale que la construction pouvait manquer de reconnaître ; ici l'apparence est forcée par la structure, là-bas l'apparence exerce une pression sur la structure. Telles sont les ambiguïtés de *La Structure de l'apparence* qui en disent beaucoup sur le type d'accroche avec le réel qui est attendu d'une version du monde : parfois cette accroche regarde du côté de l'apparence phénoménale, d'autre fois, comme lorsque nous traçons une courbe de points en physique, la simplicité de la construction prévaut sur l'exactitude empirique. Ce sont ces considérations, en fait pragmatiques, qui justifient la tournure prise par la dernière philosophie de Goodman.

¹⁶⁶ SA 277.

¹⁶⁷ Dokic et Égré n'ont pas particulièrement pris la mesure de ce pragmatisme constructionnel, qui n'est pourtant pas tellement distinct de la notion qu'ils développent, en l'attribuant à De Clercq et Horsten, « d'approximation de la relation d'identité », par ajout d'un chemin entre des positions cependant non appariés. Voir Rafael De Clercq & Leon Horsten, « Closer », *Synthese*, vol. 146, n° 3, 2005, p. 371-393.

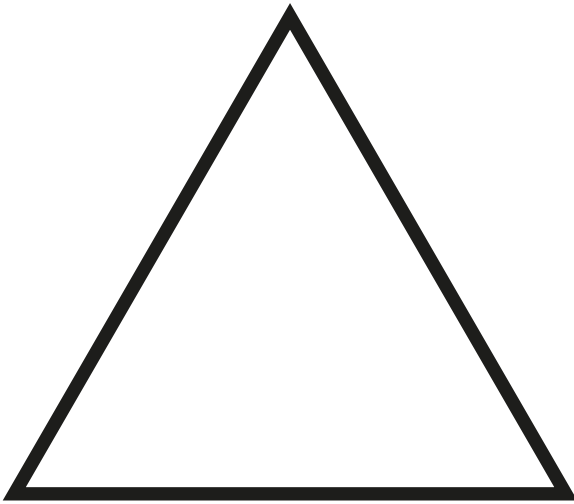
Au § 11 de *La Structure de l'apparence*, Goodman présente d'autres cas de ratages cartographiques qu'il appelle « cartes fallacieuses » et qui ont trait aux conventions que nous avons adoptées pour la cartographie. Ces cartes sont de trois sortes.

(1) Cas des ces cartes fallacieuses quel que soit l'intervalle-M retenu comme pertinente pour la mesure de l'appariement. L'intervalle-M est défini comme la distance maximale de tous les éléments appariés à un élément donné, il mesure en quelque sorte la finesse de grain de la carte. Un exemple de carte fallacieuse (1) est donné par un unique triangle isolé (fig. 9). Soit ce triangle représente trois qualia également appariés, et donc qui possèdent le même fief, et par conséquent sont identiques et devraient n'avoir qu'une seule position ; soit il représente des qualia qui ne s'apparient pas, et par conséquent ne sauraient être des voisins immédiats¹⁶⁸. Une telle carte est, si l'on veut, une contradiction logique. Formulé autrement, selon les conventions cartographiques adoptées, une telle carte assigne plus d'une position à un unique élément. Au-delà même du problème relatif au pouvoir représentationnel de la carte (ce que ce triangle représente : par exemple certaines relations entre qualia), la carte est fautive en vertu des conventions cartographiques sur lesquelles nous nous sommes au départ accordées.

(2) Cas des cartes rendues fallacieuses par le choix malheureux de l'intervalle-M. Un carré isolé est une « carte authentique¹⁶⁹ » d'un ensemble de quatre éléments si l'intervalle-M est 1, mais non si cet intervalle est de 2, car alors l'on se retrouve dans la situation précédemment décrite du triangle isolé. On peut ramener tout exemple de carte (2) à un cas de carte (1) pour un intervalle-M suffisamment grand, c'est à dire en diminuant suffisamment la finesse de grain de la carte. Dans chacune de ces situations topographiques, la carte assigne plus d'une position à un unique élément, défini par l'identité de son fief. Pour le dire autrement, deux éléments représentés sur la carte comme séparés, ont en réalité des fiefs identiques, ce qui est contradictoire.

168 SA 290.

169 SA 291.



9. Carte fallacieuse quel que soit l'intervalle-M considéré

(3) Cas des cartes fallacieuses, où des relations semblables entre différents éléments « ne sont pas représentées de manière *consistante* sur la carte¹⁷⁰ ». La transformation d'une carte en polygone plat par un double tétraèdre régulier illustre ce rétablissement d'une consistance constructionnelle. Sur la carte fallacieuse (le polygone), il semblait en effet qu'un point *a* soit plus éloigné d'un point *c* que d'un point *b*, alors que rien dans la liste des données, dressée à partir de l'observation de la carte, et si l'on retient comme intervalle-M 2, ne le justifie. La carte modifiée (fig. 10) rétablit l'équidistance de toutes les positions d'un quale avec tous les autres, sauf un (le quale *f* pour le quale *a*), qui constitue la pointe opposée de la figure en double tétraèdre.

124

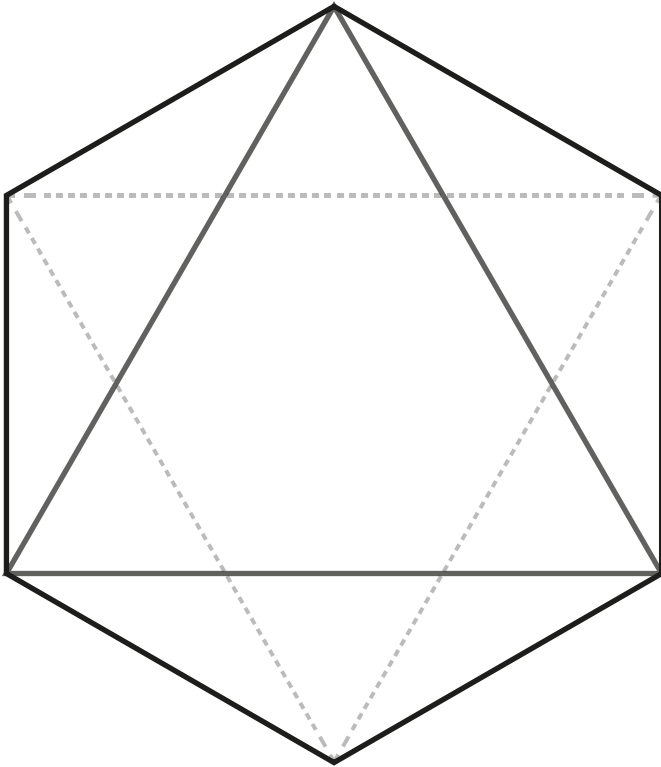
Un aspect intéressant des remarques de Goodman sur les cartes fallacieuses consiste dans la méthode rectificative employée par Goodman : l'observation d'une carte donnée, en raison des conventions cartographiques acceptées, indique des relations entre qualia dont on peut faire une liste. Par la suite un examen de cette liste de qualia à partir de laquelle on suppose que la carte a été obtenue selon nos définitions topologiques, engage une rectification de la carte qui s'avère fallacieuse, soit que la carte se présente comme une contradiction logique (1) ou (2), soit qu'elle présente trop ou trop peu de relations de voisinage (3).

Dans tous les cas qui viennent d'être mentionnés, nous avons rejeté certaines cartes qui se proposaient à nous et préféré d'autres cartes qui se conformaient à nos définitions [du côtoïement]¹⁷¹.

Ainsi de la carte du double tétraèdre, davantage consistante, parce qu'elle se conforme mieux à la définition avancée du côtoïement où les mêmes fiefs, pour un intervalle-M donné, sont présentés de la même façon. Lorsque la production d'une carte en accord avec nos définitions est possible, il faut donc préserver la définition et modifier la carte (cas des cartes rectifiées et des cartes fallacieuses envisagées supra), lorsqu'il n'existe aucune carte qui soit compatible avec nos définitions de la relation de proximité, alors c'est cette relation-là qu'il est nécessaire de

170 SA 291.

171 SA 292.



10. Le polygone (hexagone, en noir) et une carte corrigée (tétraèdre, en pointillés)

modifier, comme le montre la redéfinition de la notion de côtoïement pour les arrangements irréguliers. Une autre possibilité encore est de modifier les conventions cartographiques adoptées si celles-ci sont sources d'anomalies trop nombreuses.

126

Aussi, la normativité qui est à l'œuvre dans la production d'un ordre des qualités est-elle indiquée au dixième chapitre de *La Structure de l'apparence* par le vocabulaire utilisé par Goodman et par l'ambition de *rectifier* une *irrégularité* ou une *anomalie*, de *modifier* des représentations *fautives*, d'*augmenter* des cartes à *problème*. Encore une fois, la portée normative de toute activité symbolique apparaît en négatif dans une réflexion sur les différents cas de dysfonctionnement symbolique que repère Goodman (ordre irrégulier, cartes fallacieuses, et l'on pourrait ajouter à cette liste le cas des arbres à problème). Il est vrai qu'une recherche de la bonne représentation cartographique, de la bonne symbolisation, prend un sens particulier dans le cadre des systèmes constructionnels, où l'on ne résonne pas à partir d'un ordre réel des qualités, ou un ensemble de *definiens* à construire. La topologie se heurte immédiatement à des ratages inhérents au fonctionnement interne des cartes : conventions cartographiques et définitions adoptées. C'est ce qu'indique Jean-Baptiste Rauzy en présentant les cartes fallacieuses comme un exemple « d'illusion représentationnelle ».

Dans un cas d'illusion représentationnelle, le symbole est déclaré illusoire indépendamment de ce dont il est la représentation :

On peut faire voir une anomalie lorsqu'on considère les cartes attentivement en procédant de manière interne, sans aller chercher les traits de ce qui est représenté en dehors de la représentation elle-même. Les cartes fallacieuses ne sont pas illusoire dans leur correspondance à la réalité, mais relativement à leur prétention de représentation ou ce qu'on a appelé leur pouvoir représentatif¹⁷².

C'est parce qu'elle présente des relations qui ne sont pas consistantes entre elles qu'une carte fallacieuse rate sa visée. Autrement dit, l'erreur

172 Jean-Baptiste Rauzy, « Les illusions représentationnelles », *Cahiers Philosophiques de Strasbourg*, 2005, § 5, « Les cartes trompeuses de Goodman », p. 25.

est le fait de ce que Rauzy appelle « la structure d'accueil », la structure représentationnelle. Il n'y est pas question d'un rapport au-dehors. Sans doute est-ce ce qui justifie la liberté que Goodman prend avec le monde phénoménal dans le cadre du pragmatisme constructionnel qu'il adopte en contexte topologique. De fait, si un arrangement linéaire non régulier doit être rectifié c'est, comme on l'a vu, afin de préserver les vertus de la régularité pour nos définitions et mesures de l'ordre. Il s'agit donc, là aussi, d'une négociation jouée entre cartes et définitions (parfois gagnée contre le monde phénoménal lui-même : dans les cartes rectifiées, on invente une position à laquelle n'est assigné aucune qualité), qui n'implique aucun point de vue extérieur à la construction.

Dans ce contexte, le problème asémantique ou métaphysique de la latéralité n'a ainsi pas besoin d'être posé. Ces considérations topologiques offrent en fait à Goodman l'occasion de radicaliser une intuition qui était déjà à l'œuvre dans les premiers chapitres de *La Structure de l'apparence* : il convient bel et bien de circonscrire la normativité à l'échelle du symbole lui-même, dans son pouvoir de symbolisation. Il me semble donc que ce critère alternatif de normativité, qui ne s'en remet pas à la recherche d'une adéquation entre le langage et du donné (une réalité indépendante du langage, au point de vue de laquelle on essaierait, latéralement, de se placer), est central pour comprendre ce qui sera plus tard en jeu dans la notion de projection. La notion d'isomorphisme, comme critère de correction de nos définitions, trouve également là sa justification, puisqu'il s'agit d'un critère qui vient contrôler les fonctions représentationnelles internes au système.

À condition d'entrer dans le détail des analyses constructionnelles, il apparaît ainsi que certains procédés de construction logique sont disqualifiés, et que la relativité des systèmes constructionnels que Goodman défend est solidaire de contraintes fortes qui s'exercent sur le type de reconstruction que l'on est en droit ou non de faire ; en un sens, peut-être, si fortes qu'il n'est pas sûr qu'un autre système que celui que propose Goodman, dans *La Structure de l'apparence*, est même formulable. Vuillemin soulignait d'ailleurs que, réagissant aux difficultés

de l'*Aufbau*, « Goodman abandonne le principe de tolérance¹⁷³ ». À côté des révisions cartographiques locales, est à l'œuvre dans *La Structure de l'apparence* une révision plus fondamentale qui concerne le rapport que le système de Goodman entretient avec l'*Aufbau* de Carnap. En introduisant une nouvelle méthode de calcul (calcul des individus), et en substituant le problème de la concrétion à celui de l'abstraction, il importe pour l'héritier de Carnap de surmonter les difficultés du compagnonnage et de la communauté imparfaite. La discussion qui s'en suit du principe de tolérance en est bien sûr solidaire. À la tolérance carnapienne¹⁷⁴ sans doute s'agissait-il pour Goodman d'opposer l'intolérance du langage dans ses pouvoirs représentationnels.

173 Jules Vuillemin, *La Logique et le monde sensible, op. cit.*, p. 305.

174 Rudolf Carnap, *The Logical Syntax of Language*, London, Kegan Paul, coll. « International library of psychology, philosophy and scientific method », 1937.

GRUE IN PROGRESS

One afternoon I was sitting with some children in the grass and they asked me “Why is the sky blue?” – “Because the sky is blue.” – “I wanta know *why* the sky is blue.” – “The sky is blue because you wanta know why the sky is blue.” – “Blue blue you,” they said.

Jack Kerouac, *The Dharma Bums*

129

PREMIÈRE PARTIE
Epic/fail

Le nom de Nelson Goodman est très souvent associé à celui du vleur (*grue*), ce prédicat de couleur très étrange, responsable d'un cas de dysfonctionnement symbolique au caractère exceptionnel. Par exceptionnel, j'entends surtout le fait que le vleur fournit, en négative, la norme de toute opération symbolique réussie. Seulement, pour voir dans le vleur autre chose qu'une pédanterie de logicien, il faut commencer par en prendre l'exacte mesure, en se rendant attentif au problème très général que soulève l'introduction de ce prédicat.

Il y a en effet des raisons philosophiques à demander au vleur, plutôt qu'à un autre cas de ratage, de jouer ce rôle heuristique. Déjà, ce serait suivre le fil des préoccupations de Goodman et expliciter comment son œuvre s'inscrit dans le double héritage de la pensée logique du cercle de Vienne et du pragmatisme américain. De plus, c'est à l'occasion de la formulation d'une solution à cette énigme-là que Goodman élabore les concepts philosophiques (implantation, projectibilité) qui constituent la pierre de touche d'une théorie du fonctionnement, pour toutes nos activités symboliques. Ces concepts témoignent en fait de ce style philosophique ou cette manière de répondre à des difficultés que Hilary Putnam qualifie de « métaphilosophie » de Nelson Goodman¹.

1 « La théorie de l'implantation repose sur la métaphilosophie de Goodman », Hilary Putnam, avant-propos à FFF 11-12.

LE VLEU DANS LE PROJET 1953 :
UNE INTRODUCTION DU PROBLÈME ET DE SA SOLUTION

130

La nouvelle énigme de l'induction est présentée par Goodman à l'occasion des *Sherman Lectures*, données à Londres en mai 1953. L'essai *Faits, fictions et prédictions* est ainsi composé des textes du dit « Projet 1953 » et d'une autre conférence prononcée en mai 1946, au cercle philosophique de New York. Comme indiqué dans l'introduction à la première édition, ces conférences traitent de « problèmes étroitement liés² » : la première traite du problème logique posé par les contrefactuels ou conditionnels irréels et les suivantes traitent de ce même problème, mis en relation avec d'autres difficultés logiques relatives au possible, aux dispositions et à la validité logique de l'induction. Toutes ces questions sont « étroitement liées » parce qu'elles concernent la forme nomologique ou légale [*law-like*] de certains énoncés. Ainsi, un conditionnel contrefactuel sera dit valide s'il énonce une relation causale ou légale entre une certaine condition et un événement physique, entre (a) « gratter une allumette » et (b) « l'allumette s'enflamme ». De même, une propriété dispositionnelle indique une forme de rapport causal entre la propriété et le porteur de ladite propriété. Dans telles conditions qu'il faut bien sûr spécifier, un corps pourra être dit *inflammable*. Enfin, la question de l'induction concerne la possibilité de passer de cas connus à des cas inconnus, ou des cas passés à des cas futurs, sur la base du repérage d'une régularité ayant forme de loi. *Faits, fictions et prédictions* s'inscrit ainsi dans l'héritage de la question humienne concernant l'induction et la causalité. Il s'agit en fait pour Goodman de justifier la forme nomologique de certains énoncés selon un dispositif ontologique minimal que l'on pourrait qualifier de huméen³. Il se trouve que la nouvelle énigme de l'induction grève d'une façon encore inédite la possibilité de s'en remettre à une logique de type causal.

2 FFF 17.

3 FFF 43: « Toute tentative de tracer la distinction en se référant à une notion de force causale peut être écartée sur le-champ comme étant de nature non scientifique. »

Dans la première moitié du xx^e siècle, les questions de la justification de l'induction, de la preuve empirique, et de la confirmation ont été largement débattues par les positivistes logiques du Cercle de Vienne qui épousent un même dispositif huméen⁴. *Faits, fictions et prédictions* doit certainement se lire à la lumière d'un problème qui concerne la philosophie des sciences. La reformulation du problème de l'induction par Goodman s'inscrit pourtant en porte à faux de la tonalité victorieuse de certains écrits viennois, organisant l'entrée d'une sémantique de type pragmatiste sur le terrain de l'empirisme, ancien et nouveau. C'est alors que la philosophie de Nelson Goodman touche de plus près la radicalité d'une nouvelle forme de scepticisme philosophique. Il reste que la solution formulée par Goodman n'est pas exactement sceptique, et ne cède d'aucune façon à la tentation du relativisme. Il faudrait plutôt voir dans ce problème de philosophie des sciences une autre forme d'un dysfonctionnement symbolique qui, comme tel, se charge de mettre au jour la normativité de nos opérations symboliques dans leur plus grande généralité. Il conviendra donc par la suite de mettre le vleur au diapason de la théorie des symboles.

La conférence de 1946, « Dans de beaux draps », requalifie le vieux problème de la causalité en ces termes : « un énoncé général est nomologique si et seulement s'il est acceptable avant la détermination de toutes ses instances », c'est-à-dire qu'il opère une généralisation à partir de cas observés, et qu'il fait certaines prédictions concernant des cas encore non observés⁵. L'enjeu est bien sûr d'explicitier ce que l'on entend par « acceptable ». Car il s'agit de discriminer entre les énoncés *acceptables* et ceux qui ne le sont pas – ceux qui seraient par exemple des énoncés seulement accidentels. La seconde conférence vise donc à préciser les critères d'acceptabilité de certains énoncés, spécifiés en termes

4 Pour un compte rendu de ces débats voir, Israel Scheffler, *Anatomie de la science. Étude philosophique de l'explication et de la confirmation*, trad. Pierre Thuillier, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Science ouverte », 1966 ; Carl Gustav Hempel, *Aspects of scientific explanation, and other essays in the philosophy of science*, New-York, The Free Press, 1965.

5 FFF 45.

de « projectibilité ». La principale contribution de Goodman à ce débat aura été de démontrer qu'aucun critère syntaxique (comme la généralité seulement formelle de l'énoncé) ne permet de faire la discrimination recherchée entre énoncés nomologiques et énoncés accidentels. Puisque l'ontologie adoptée par Goodman est huméenne, l'on ne saurait non plus s'en remettre à des concepts métaphysiquement chargés (cause ou espèces naturelles). En bref, pour justifier nos inférences inductives, ni la syntaxe ni un projet sémantique lesté de présupposés métaphysiques ne sont d'aucun secours.

132

Une loi doit être comprise à partir de ce qu'elle permet de faire et de la manière dont on l'utilise : c'est un énoncé utilisé pour faire certaines prédictions. Une telle définition, à la grammaire contraposée, est empruntée par Goodman à Hume : « Je veux seulement mettre en relief l'idée humienne selon laquelle ce n'est pas parce qu'une proposition est une loi qu'on l'utilise pour effectuer une prédiction, mais c'est parce qu'elle est utilisée pour faire une prédiction qu'on l'appelle loi⁶. » Dès la conférence de 1946, la référence à Hume indique ainsi comment reformuler la question : il ne faut pas fournir une justification métaphysique du concept de causalité, mais enquêter sur la normativité à l'œuvre dans certaines de nos prédictions.

Bien sûr, l'acceptabilité d'un énoncé en tant qu'hypothèse de forme nomologique dépend de la façon dont l'hypothèse a été par le passé confirmée par une certaine quantité de preuves empiriques. Essayer de donner une « définition positive de la dépendance en question⁷ », c'est ainsi regarder d'abord du côté des théories de l'induction et de la confirmation. Pourtant, il apparaît bien vite que la confirmation n'est pas un critère suffisamment clair pour parvenir à une définition positive de cette dépendance. En 1946 déjà, Goodman précisait que le problème de savoir quand un prédicat « peut à partir de cas connus, être projeté sur des cas inconnus » doit être substitué au problème de savoir « quels sont les énoncés confirmables⁸ ». En un sens donc, le passage d'une théorie

6 FFF 45.

7 FFF 47.

8 FFF 49.

de l'induction à une théorie de la projection, qui introduit au thème de la normativité, était déjà esquissé dans la conférence de 1946. Il reste que celle-ci s'arrêtait à ce constat sans développer davantage ladite théorie de la projection :

À ce point de la discussion, je n'ai encore aucune solution à ces problèmes. Pourtant celle-ci doit être trouvée. En effet, le fait d'accepter un énoncé ne lui confère l'autorité de gouverner des cas contrefactuels, qui ne peuvent être directement vérifiés, que s'il existe un lien entre le fait d'accepter l'énoncé et la possibilité de faire des prédictions vérifiables. [...] Le critère provisoire de loi proposé ici est raisonnablement satisfaisant parce qu'il exclut les énoncés indésirables et ramène ainsi un aspect de notre problème à la question de savoir comment définir les circonstances dans lesquelles un énoncé est acceptable⁹.

« Définir les circonstances dans lesquelles un énoncé est acceptable » : il s'agit toujours chez Goodman de proposer une théorie du fonctionnement symbolique.

Partant de ce constat, le projet de 1953 introduit une réflexion sur la normativité du langage. Dans la première conférence « Le trépas du possible », Goodman met en perspective les difficultés soulevées par les contrefactuels, en comparant leur forme logique à celle des propriétés dispositionnelles et à la modalité du possible. Il s'agit de redéfinir *possibilia*, dispositions et contrefactuels, de façon à ce que les difficultés que ces termes soulèvent ne soient plus relatives à la fiction [*fiction*], mais à la relation logique qui existe entre certaines prédictions [*forecast*] et certains faits observés [*fact*¹⁰]. En d'autres termes, Goodman élabore un programme d'annexion d'un certain nombre de fictions à une logique de type inductive. « Le trépas du possible » signale l'élimination desdites entités problématiques par leur reformulation en des termes qui font apparaître le concept

9 FFF 49.

10 Une telle formulation a ici pour objectif d'éclairer la relation entre les trois termes figurant dans le titre de l'essai de 1954.

de projection. C'est alors qu'est introduit « le vieux problème de l'induction¹¹ », à partir de la présentation qu'en fit Hume dans *Le Traité de nature humaine*. Goodman montre que le principe psychologique de l'habitude répond en un sens parfaitement à la question que se posait Hume puisqu'il suffit à opérer la distinction désirée entre des prédictions valides et invalides. *So far so good*.

Il reste cependant à définir plus précisément quelles sont les règles de formation des inférences inductives correctes, comme cela a pu être établi pour la logique déductive avec la théorie des syllogismes. Il revient à ce que Goodman appelle « théorie de la confirmation », de le faire. Telle quelle, il s'agit bien plus d'une théorie de l'exemplification « qu'est-ce qu'être un *exemple* positif d'une hypothèse ? », qu'une théorie de la confirmation. De fait, toute théorie de la confirmation prend en charge, sur le terrain privilégié de la philosophie des sciences, une difficulté qui sera plus tard placée au cœur de la discussion du fonctionnement symbolique : nos pratiques exemplificationnelles. Carl Hempel fut le premier à mettre en avant les paradoxes logiques qui grèvent une théorie positive de la confirmation¹². Ces paradoxes trouvent cependant, et selon une suggestion de Goodman, une résolution dans l'appel à des informations dites « complémentaires¹³ ». En un sens, c'est là une nouvelle entrée de la pragmatique sur le terrain d'une analyse purement syntaxique.

Un tel recours à des preuves empiriques non mentionnées, ou tacites, n'est cependant d'aucun secours pour l'énigme que propose Goodman. De ce point de vue, il y a entre la nouvelle énigme de l'induction, et les paradoxes logiques de la confirmation la même différence qu'il y a entre la difficulté de la communauté imparfaite

11 C'est Popper qui pour la première fois appela le « problème de l'induction » « le problème de Hume ». Goodman reprend cette appellation devenue classique en précisant pourtant qu'il faut distinguer « le problème de Hume » du problème que se posait réellement Hume dans le *Traité de la Nature humaine*, voir FFF 77-78.

12 Pour une présentation de ces paradoxes, voir le premier chapitre dans Carl G. Hempel, *Aspects of scientific explanation, op. cit.*

13 FFF 85 : « L'erreur de notre définition consiste à ne pas prendre en considération toutes les preuves empiriques énoncées. »

et le mauvais compagnonnage. La nouvelle énigme de l'induction concerne l'utilisation d'un prédicat de couleur désigné par l'étiquette « vleu » [*grue*]. Le vleu est défini de la sorte : « s'applique à toutes les choses examinées avant *t* pour peu qu'elles soient vertes, et à toutes les autres choses pour peu qu'elles soient bleues¹⁴ ». En quoi l'introduction d'un prédicat si artificiel peut-il inquiéter nos inférences ordinaires, et rendre inopérantes les théories de la confirmation qu'élaborent au même moment Hempel et Carnap ? Comme je vais essayer par suite de le démontrer, la force du vleu réside justement dans son artificialité. Ainsi introduit, le prédicat « vleu » remplit sa tâche avec une très grande efficacité logique : rendre impossible toute justification syntaxique de l'induction. En effet, d'après la définition retenue pour le *vleu*, il s'avère que l'hypothèse H1 « toutes les émeraudes sont *vleues* » est aussi bien confirmée par le passé (l'ensemble de nos preuves empiriques) que l'hypothèse H2 « toutes les émeraudes sont vertes ». Alors comment être sûr que la prochaine émeraude observée, c'est-à-dire après le temps (*t*), que l'on peut repousser aussi loin qu'on voudra, sera verte et non *vleue*, à savoir bleue ? Puisque nous sommes ainsi mis en présence de deux prédictions incompatibles, également confirmées par les observations passées, s'effondre la possibilité d'élaborer une logique inductive qui soit consistante.

Dans la dernière conférence, intitulée « Vers une théorie de la projection », Goodman se propose de résoudre cette énigme en faisant appel à un nouveau critère logique : la « projectibilité » d'un prédicat¹⁵. Un prédicat est dit projectible s'il est bien implanté, c'est-à-dire s'il a été suffisamment projeté dans le passé ou s'il bénéficie de l'implantation de prédicats apparentés. La plus ou moins grande implantation d'un prédicat permet ainsi de définir son degré de projectibilité et un prédicat avec un degré élevé de projectibilité est un prédicat que l'on préférera utiliser pour faire des prédictions. Ainsi se trouve réglé le problème de savoir quel prédicat utiliser entre vert et *vleu*, car le prédicat « vert » a,

14 FFF 88.

15 Pour une définition de la projectibilité, voir FFF 102.

comme le dit Goodman, la « biographie la plus impressionnante¹⁶ ». Goodman définit donc la normativité à l'œuvre dans les énoncés nomologiques (et selon laquelle certaines prédictions sont considérées comme « acceptables »), en termes d'usage linguistique : « Les racines de la validité inductive se trouvent dans notre façon d'utiliser le langage¹⁷ ». C'est, comme je l'ai remarqué plus haut, introduire une sémantique de type pragmatique sur le sol de l'empirisme. Une telle solution permet aussi de répondre aux différents problèmes logiques soulevés par l'emploi d'énoncés irréels, de termes dispositionnels ou de termes d'espèces.

136

J'ai essayé dans ce paragraphe de donner une présentation rapide des différentes étapes de l'argumentation de *Faits, fictions et prédictions*. La plupart des points qui ont été ici introduits mériteraient bien sûr, chacun, un examen plus approfondi. Il faut néanmoins procéder à un rapide résumé de l'énigme du vleur afin de saisir de quelle façon la découverte de la théorie de la projectibilité s'origine dans une problématique de type fonctionnel ; afin de découvrir aussi que c'est un ratage tout à fait exceptionnel, celui des prédictions utilisant l'étiquette « vleur », qui met au jour ce critère ultime de la normativité : l'usage passé de la langue. Il est donc important, en cette première étape de l'analyse, de bien comprendre que l'argument principal de Goodman repose sur ces deux inventions conceptuelles que sont « l'implantation » et « la projectibilité ». En plus de l'étude du texte de 1954, de sa construction, et de sa recontextualisation au sein des débats logiques concernant la confirmation et la falsification, je voudrais ainsi montrer quelle portée la solution de cette énigme revêt pour une théorie du fonctionnement symbolique et comment s'y déploie cette dynamique de l'erreur présentée dans les deux premiers chapitres. En somme, il convient d'appréhender le vleur comme un cas exceptionnel de dysfonctionnement symbolique,

16 FFF 104.

17 FFF 124. Il y a un paradoxe ici que nous essayerons plus loin d'interroger au sujet de la méthode de Goodman. Il défend une position qui tout en combattant la méthode de la philosophie du langage ordinaire semble épouser certains de ses traits les plus saillants.

un ratage majestueux, ce que les catalogues d'infortunes appellent si justement *Epic Fail*.

HISTOIRES ET MÉCANIQUES PROJECTIVES

Le problème de l'induction ne s'est tout d'abord posé qu'en rapport à un problème concernant les énoncés contrefactuels, aussi appelés énoncés irréels. Dès l'été 1944, Goodman travaille sur un manuscrit intitulé *Two Essays on Not-Being*. Goodman y propose une définition des conditionnels contrefactuels, ainsi qu'une méthode de réduction aux contrefactuels des notions de « disposition » et « potentialité ». La conférence de 1946, « Dans de beaux draps », est une présentation des difficultés logiques auxquelles Goodman s'est confronté dans cette première tentative. Goodman était alors à la recherche d'une technique visant à reformuler en termes d'énoncés réels des entités fictives ou non réelles telles que *possibilia*, dispositions, potentialités, selon une stratégie philosophique qu'on caractérise en métaphysique analytique contemporaine comme « actualiste ». Même si cette tentative a échoué, elle montre que l'essai de 1954 s'origine au départ dans une problématique nominaliste¹⁸. En bref, il s'agit de « traduire » des énoncés fictifs « en énoncés relatifs aux choses réelles » pour que, par après, il soit possible de régler la question de leur vérité par une simple constatation de faits¹⁹. Cette stratégie se distingue de celle qu'on qualifie parfois de réalisme modal et qui entend résoudre le problème des possibles ou des

18 Sur les différentes stratégies nominalistes déployées par Goodman, nous renvoyons à l'article de Claude Panaccio, « Stratégies nominalistes », dans Catherine Z. Elgin (dir.), *The Philosophy of Nelson Goodman*, vol. 1, *Nominalism, Constructivism, and Relativism in the Work of Nelson Goodman*, New York, Garland, p. 163-172; ainsi qu'à la thèse inédite d'Alexandre Declos, *La Métaphysique de Nelson Goodman*, sous la dir. d'Isabelle Thomas-Fogiel & Roger Pouivet, université de Lorraine, 2017.

19 FFF 73. Ce programme est apparenté à la théorie de la fiction que Goodman élabore par ailleurs, et dans un texte en réalité antérieur. Voir PP, « On Likeness of Meaning ». Ce dernier texte est inspiré, au moins pour ce qui concerne sa partie critique, du fameux texte de Quine « On What There Is », repris dans Willard Van Orman Quine, *Relativité de l'ontologie*, trad. Jean Largeault, Paris, Aubier-Montaigne, coll. « Analyse et raisons », 2008.

contrefactuels par le recours à une logique qui postule l'existence d'une multitude de mondes parallèles. Dans une telle logique, un énoncé irréel, fictif ou possible pourra être évalué comme vrai ou faux à condition que soit précisé le monde auquel il est rapporté. Pour Goodman, cette solution est beaucoup trop onéreuse dans la mesure où elle repose sur une ontologie lourde, peuplée « d'une infinité de mondes possibles²⁰ ».

La stratégie de Goodman consiste donc à substituer à une métaphysique des mondes possibles une théorie de la projection qui offre de rendre compte des énoncés concernant les « possibles » ou les énoncés dispositionnels en termes d'énoncés projetés par l'esprit et relatifs à des choses réelles. Comme le souligne ainsi Goodman, « cette façon d'aborder le sujet déplace la question vers la mécanique de la projection²¹ ». Dans un cadre extensionnaliste, un énoncé dispositionnel peut en effet être retraduit en termes d'énoncé « projectible », c'est-à-dire comme une étiquette que l'on peut appliquer, selon une logique qui est en son fond inductive, à certaines choses réelles – par exemple l'étiquette « inflammable » à toutes les choses réelles qui s'enflamment dans certaines conditions que l'on peut spécifier²². Ainsi également des *possibilia* et, par suite, de la causalité. L'important est de ne pas faire « référence à des pouvoirs occultes²³ » pour régler des problèmes qui ont trait à notre usage réel du langage.

L'objectif principal de mon propos a été de démontrer que le discours, même lorsqu'il traite des entités possibles, n'a nul besoin de transgresser les frontières du monde réel²⁴.

C'est là le cœur de la position actualiste. Il est intéressant que le nominalisme à l'œuvre dans la redéfinition par Goodman du problème de la causalité, soit solidaire d'une théorie du fonctionnement symbolique. Un énoncé dispositionnel est une étiquette en -able ou -ible qui s'applique à des choses, à l'exclusion d'*autres choses*. Cette mécanique

20 FFF 74; la critique du réalisme modal est plus directe encore dans WoW.

21 FFF 70.

22 FFF 62.

23 FFF 61.

24 FFF 74.

projective comporte des règles qui en assurent le fonctionnement correct ; tout simplement qui assurent que n'importe quelle étiquette en -able ou -ible ne puisse pas être appliquée à n'importe quel type de chose. De même, les énoncés contrefactuels (re-traductibles en énoncés dispositionnels), la modalité du possible, la causalité même (et plus tard Goodman accordera un même traitement aux énoncés de fiction), sont certaines façons que nous avons de projeter des énoncés. Il reste évidemment à déterminer quelles contraintes s'exercent sur ces fictionnalisations ou projections de l'esprit.

Est ainsi éliminé tout ce que Goodman qualifiait dans le manuscrit de 1944 de « *non-être* », et au premier chef le concept de cause qui se trouve engagé dans le règlement classique de ce type de difficultés logiques. Nous sommes ainsi mis de plain-pied dans une ontologie de type huméenne. Mais, plutôt que de comprendre le nominalisme comme une problématique séparée ou comme un tempérament philosophique (ce qu'en un sens il est aussi), il apparaît dès les textes des années 1940 et 1950 que ce nominalisme, pour Goodman, est solidaire d'une théorie du fonctionnement symbolique (traduction des entités problématiques, en étiquettes sur lesquelles pèsent différents types de contraintes qu'il reste à préciser), et de l'idée que nous faisons des versions du monde en utilisant des symboles – de sorte que parler de choses possibles comme du monde réel, c'est à chaque fois faire des descriptions du monde, sans qu'il ne faille pour cela distinguer entre un monde réel et des mondes possibles, qui sont en fait autant de chimères philosophiques. Par ailleurs, une lecture strictement nominaliste du problème de l'induction serait d'autant plus limitée, si elle conduisait à invisibiliser le contexte de sa formulation : les discussions sur la confirmation et la falsifiabilité dans les débats épistémologiques des années 1930 et 1940, en Europe et aux États-Unis. La lecture la plus efficace consiste justement à comprendre « la mécanique de la projection » élaborée par Goodman comme la théorie qui permet de répondre à ces deux problématiques qui semblent tout d'abord étrangères : l'entreprise de retraduction logique qui obéit à une conscience nominaliste et le débat épistémologique concernant la confirmation empirique. Comme je vais essayer de le démontrer par la suite, la notion de projection se trouve impliquée exactement à ces deux

étages: une logique de la confirmation ou de l'exemplification, et une logique de l'anticipation catégoriale ou inductive.

Le problème du non-être est donc en fait un problème relatif à la manière dont l'esprit produit un certain type d'énoncés à des fins cognitives. Cette production ne se fait pas à vide, mais repose sur l'observation du passé, et la façon dont ce passé peut précisément être projeté dans le futur. Or le rapport entre passé et futur détermine un certain type de problème logique, connu dans les années 1940 comme le problème de l'induction ou bien de la confirmation. À la fin de la conférence « Dans de beaux draps », Goodman rappelle d'ailleurs qu'une solution au problème des contrefactuels doit en passer par une théorie de l'induction et de la confirmation :

140

Le chercheur se tourne naturellement vers les théories de l'induction et de la confirmation pour s'enquérir des facteurs distinctifs et des circonstances qui déterminent si oui ou non une phrase est acceptable sans que la preuve soit complète²⁵.

À ce stade de la démonstration, un traitement strictement nominaliste de la question reste muet, ne fournissant pas suffisamment de critères pour des notions comme « projetable à partir de ce qui a été observé » ou « acceptable ». Le problème de la *fiction* (ou des possibles) concerne dès lors le type de relation qui s'établit entre certains *faits* (actuels) et certaines *prédictions*, c'est-à-dire la relation de confirmation.

Une théorie de la confirmation regarde la façon dont une preuve empirique peut servir de confirmation à une hypothèse scientifique. En ce sens, elle est à la théorie de l'induction, ce que l'implication logique est à la théorie de la déduction²⁶. Alors qu'une inférence déductive trouve sa validité dans le respect d'une certaine forme logique, donnée par la théorie des syllogismes (la forme de l'implication logique), l'inférence inductive trouve sa validité dans la confirmation empirique. Évidemment, ce type d'inférence pose des problèmes logiques

25 FFF 47.

26 Rudolf Carnap, « On the Application of Inductive Logic », *Philosophy and Phenomenology Research*, vol. 8, n° 1, septembre 1947, p. 133 ; FFF 82.

particuliers : qu'est-ce qu'une vérification empirique ? Comment isoler l'observation empirique de la théorie qui la soutient ? Une hypothèse vérifiée un grand nombre de fois est-elle une hypothèse vérifiée de façon certaine ? Ou seulement de façon probable ? Une hypothèse confirmée est-elle une hypothèse vérifiée ? Quelle forme ont les hypothèses susceptibles d'être confirmées ?

Du point de vue d'une histoire des concepts de vérification et de confirmation, le texte de Goodman intervient dans ce que l'on pourrait qualifier de troisième moment. L'élaboration d'une théorie logique de la confirmation succède à une première élaboration de la notion dans le contexte d'une discussion sur la signification (critère vérificationniste la signification), et à sa refonte par suite d'une libéralisation de l'empirisme. Il s'agit pour Goodman d'élaborer une théorie de la confirmation qui indique *comment* une hypothèse scientifique peut être instanciée par une observation qui la confirme ou l'infirme. Jusque-là, le concept de vérification empirique avait été désigné comme critère de signification sans que ne soit éclairci le sens que pouvait précisément avoir ce concept dans le cadre d'une enquête empirique. Il faut donc que la théorie de la confirmation fournisse un contenu logique à l'idée de vérification.

Hempel a en vue une telle entreprise²⁷ lorsqu'il indique, dans l'introduction de ses *Études sur la confirmation*, qu'il existe des énoncés susceptibles d'être vérifiés et d'autres non. Le critère vérificationniste de la signification requiert bel et bien une analyse logique de la notion de confirmation empirique. En particulier, un problème se pose pour nos lois scientifiques qui sont des énoncés de forme universelle. La difficulté réside dans l'incommensurabilité entre le caractère fini de nos observations et la valeur universelle que nous attribuons à nos énoncés de forme nomologique. Tout simplement, il n'est pas possible de confirmer un énoncé de forme universelle par une suite d'observations finies

27 Hempel participe aux réunions du cercle de Vienne dans les années 1929-1930, alors qu'il est un élève de Reichenbach à Berlin. Lorsqu'il émigre aux États-Unis, il participe activement à cette rencontre de la philosophie américaine et du positivisme logique. Carnap, de son côté, dès le milieu des années 1930, adhère à une révision du positivisme logique en faveur d'un empirisme plus libéral, et il poursuit aux États-Unis l'élaboration d'une théorie de la confirmation.

qui le corroborent. Dans le contexte d'une philosophie des sciences, deux stratégies très différentes pour régler le problème de l'induction sont alors proposées : une méthode anti-inductiviste et une approche purement syntaxique. Alors que Popper abandonne définitivement l'entreprise logique qui vise à justifier l'induction, en préconisant une méthodologie de la science qui repose sur la seule déduction²⁸, Hempel affronte le problème de l'induction à la lumière d'une théorie syntaxique de la confirmation, suivant la voie ouverte par Carnap dans *Testabilité et Signification*. Goodman discute cette seconde option dès la conférence de 1946.

142

Il se trouve en effet que la théorie de la confirmation se heurte à de nombreuses difficultés logiques, exposées par Hempel dans son article séminal « A Purely Syntactical Theory of Confirmation²⁹ ». Une première difficulté concerne en particulier la possibilité qu'une hypothèse d'ordre général soit en fait confirmée par des observations empiriques qui ne seraient pas à son propos. Par exemple, l'énoncé de forme générale « Tous les corbeaux sont noirs » est confirmé, en vertu de l'équivalence logique avec cet autre énoncé « tous les objets non noirs sont des non-corbeaux », par n'importe quelle observation faite à propos de la couleur du mobilier de ma chambre. Le paradoxe des corbeaux résulte de la conjonction de deux règles : (1) le critère de Nicod selon laquelle toute instance positive d'une hypothèse augmente son degré de confirmation ; et (2) la condition d'équivalence logique des

28 Karl Raimund Popper, *La Logique de la découverte scientifique*, trad. Nicole Thyssen-Rutten & Philippe Devaux, Paris, Payot, coll. « Bibliothèque scientifique », 1973, Appendice 1*, p. 320-321 : « Une théorie de l'induction est superflue. Elle n'a pas de fonction dans une logique des sciences. Les théories scientifiques ne peuvent jamais être justifiées ou vérifiées. [...] Le mieux que nous puissions dire relativement à une hypothèse est qu'elle a été jusqu'à présent capable de prouver sa valeur et qu'elle été plus féconde que d'autres, bien qu'en principe l'on ne puisse jamais la justifier, la vérifier ni même prouver qu'elle est probable. Cette évaluation de l'hypothèse repose seulement sur les conséquences déductives (les prévisions) que l'on peut en tirer : il n'est même pas nécessaire de mentionner le terme induction. »

29 L'argument est repris dans le premier chapitre de Carl G. Hempel, *Aspects of scientific explanation, op. cit.*

énoncés³⁰. Nous trouvons un exposé de ce paradoxe dans *Faits, fictions et prédictions*:

On arrive donc à la conclusion inattendue, qu'en affirmant d'un certain objet qu'il n'est ni noir ni un corbeau, on confirme l'hypothèse: tous les corbeaux sont noirs. La perspective de pratiquer l'ornithologie sans craindre les intempéries est tellement alléchante qu'elle doit cacher un piège³¹.

Ce paradoxe repose sur ce que Hempel appelle une « illusion psychologique³² ». L'erreur consiste à ne pas prendre en compte un certain nombre de preuves empiriques implicites, que cependant nous avons à notre disposition. Autrement dit, l'ornithologue de salon omet certaines hypothèses auxiliaires, qui sont pourtant faites de manière tacite lors de nos inférences inductives ordinaires, à savoir que toutes les choses noires ne sont pas des corbeaux.

Dans ces cas de confirmation qui ont l'apparence redoutable d'un paradoxe, bien souvent nous ne jugeons pas effectivement la relation à une hypothèse H d'une unique preuve empirique donnée E (nous ne respectons pas ainsi la règle méthodologique fictive, caractéristique de tous les cas de confirmation, d'après laquelle nous n'avons pas d'autres preuves pertinentes pour H que celles incluses dans E); plutôt, nous introduisons de façon tacite, une confrontation de H avec un corps de preuves qui consiste en E, en conjonction avec des informations additionnelles que nous avons en fait à notre disposition³³.

Du point de vue de cette théorie, la contribution de Goodman consiste à montrer qu'il est possible de rendre apparente par une analyse syntaxique ces hypothèses auxiliaires ou informations additionnelles. Il faut pour

30 Carl G. Hempel, *Aspects of Scientific Explanation, op. cit.*, § 4 et Israel Scheffler, *Anatomie de la science, op. cit.*, § 3, « L'étude de Hempel sur la confirmation qualitative ».

31 FFF 84.

32 Carl G. Hempel, *Aspects of Scientific Explanation, op. cit.*, p. 18 et Israel Scheffler, *Anatomie de la science, op. cit.*, p. 190 et sq.

33 Carl G. Hempel, *Aspects of Scientific Explanation, op. cit.*, p. 18.

cela considérer les contraires de l'hypothèse *inopportune* « Tous les objets non noirs sont des non-corbeaux », et de l'hypothèse que l'on cherche à projeter en tant que loi. Or ces hypothèses contraires ne parviennent pas à recevoir le même degré de confirmation pour les mêmes observations empiriques, en raison du travail réalisé en silence par les informations additionnelles. En bref, l'idée défendue par Goodman c'est que des énoncés logiquement équivalents « Tous les corbeaux sont noirs » (1) et « Toutes les choses non noires sont des non-corbeaux » (2) peuvent avoir des contraires (3) et (4) qui ne sont pas logiquement équivalents.

(1): $(x) (Cx \supset Nx)$

(2): $(x) (\neg Nx \supset \neg Cx)$

(3): $(x) (Cx \supset \neg Nx)$

(4): $(x) (\neg Nx \supset Cx)$

144

Que (3) et (4) ne soient pas logiquement équivalents signifie que ces hypothèses ne sont pas infirmées et confirmées par les mêmes preuves. Alors que l'observation (5) « qu'un corbeau (a) est noir », $[Ca \supset Na]$ est une preuve de (1) et donc de (2) selon le paradoxe observé par Hempel, il se trouve que (5) infirme (3), mais n'infirme pas (4) car il se pourrait que toutes les choses non noires et quelques choses noires soient des corbeaux (des infirmations et confirmations différentes pour les deux contraires [3] et [4] auront lieu en présence d'autres preuves, par exemple en présence de [6] « qu'une chose non noire et un non-corbeau³⁴ »). Dès lors, il faut mettre en avant l'idée d'une « confirmation sélective » de nos hypothèses eu égard à un ensemble de preuves empiriques que possède celui qui fait une inférence ordinaire. La théorie de la confirmation, élaborée par Hempel et améliorée par le dispositif des hypothèses contraires introduit par Goodman, implique alors que « n'importe quoi ne saurait confirmer n'importe quoi³⁵ » et offre de

34 Israel Scheffler, *Anatomie de la science*, op. cit., p. 213 et sq.

35 Présenté ainsi, le traitement par Goodman du paradoxe de la confirmation a quelques parentés avec le problème de la définition des conditions pertinentes et de la coterabilité pour les contrefactuels. Il s'agit à chaque fois d'avoir recours à des informations additionnelles. Et de même que la théorie de la confirmation est insuffisante à justifier l'induction en l'absence d'une discussion sur ce qui fait

fournir des règles syntaxiques pour l'inférence inductive. L'attention philosophique accordée aux hypothèses inopportunes permet de réaliser des progrès dans la tâche de définir d'une façon qui soit syntaxiquement correcte la relation de confirmation.

Aperçues depuis ce point de vue syntaxique pourtant, les théories de l'induction et de la confirmation n'avancent pas de solution au problème particulier que pose Goodman dans *Faits, fictions et prédiction*, et qui regarde l'introduction du prédicat « vleu ». De fait, la question posée par Goodman n'est pas de type syntaxique, mais de type normatif: qu'est-ce qui justifie que certains énoncés soient acceptés en tant qu'énoncés susceptibles de recevoir une confirmation empirique? En somme, si la théorie de la confirmation proposée par Hempel permet de répondre à la question de savoir quand une hypothèse est confirmée, elle ne répond pas à la question de savoir quand un énoncé est plus simplement confirmable en vertu de sa forme nomologique³⁶. Parce que Goodman attend de la justification qu'elle aille encore plus loin, il se confronte au problème de Hume dans toute sa radicalité. Dire qu'un énoncé est confirmable, c'est en effet dire qu'il a une forme légale. L'objet du troisième chapitre de *Faits, fictions et prédictions* est de montrer comment s'opère ce passage d'une théorie de l'induction à une théorie de la confirmation, et d'une théorie de la confirmation à une théorie de la projection.

Du problème de la justification de l'induction, nous sommes passés au problème de la définition de la confirmation. Après certains travaux sur ce dernier problème, il nous reste à distinguer entre les hypothèses confirmables et celles qui ne le sont pas. On pourrait représenter ainsi l'évolution de la question centrale: au départ, nous avons: « Pourquoi un exemple positif d'une hypothèse permet-il de prédire d'autres

la forme nomologique d'un énoncé; de même pour les contrefactuels, voir aussi FFF 34-40.

36 Pour la distinction entre le problème de l'induction tel qu'il est thématiqué par Popper, par Carnap ou par Hempel, et le problème de Hume dans ce qu'il a de plus inquiétant, voir l'essai de Quentin Meillassoux, *Après la finitude. Essai sur la nécessité de la contingence*, Paris, Éditions du Seuil, 2005. Meillassoux montre remarquablement bien la façon dont le problème de Hume se double en un problème épistémique, et un doute plus radical.

exemples »? [le problème de l'induction] Nous sommes passés ensuite à « Qu'est-ce qu'un exemple positif d'une hypothèse? » [le problème de Hempel]. Il nous reste maintenant à résoudre la question cruciale suivante : « Quelles sont les hypothèses qui sont confirmées par leurs exemples positifs? » [le problème de la projection³⁷].

146

Cette logique est à l'œuvre dès l'article de 1946³⁸ lorsque Goodman remarque que la théorie syntaxique de Hempel ne peut rien contre l'introduction d'une sémantique étrange. Bien que Goodman n'emploie pas encore le prédicat « vleu », l'énigme qu'il propose repose déjà sur le même type de raisonnement. Goodman invente en effet un prédicat P semblable au vleu : « est pioché avant le jour VE et est rouge, ou est pioché après et est non-rouge³⁹ ». Une hypothèse qui utiliserait un tel prédicat P, pour faire des prédictions sur la couleur d'une bille qui serait piochée dans un certain échantillon, serait aussi bien confirmée par les preuves empiriques observées avant le jour VE qu'une hypothèse qui serait formulée plus simplement en termes de rouge. Puisqu'on peut inventer des prédicats de telle sorte à ce que n'importe quoi soit confirmé par n'importe quoi, et ce quelques soient les restrictions syntaxiques adoptées, l'inquiétude qui entoure la notion de confirmation se voit dramatiquement rouverte. Pour Goodman, la question devient ainsi celle de savoir quand un prédicat est « projectible », c'est-à-dire quand il reçoit une forme légale qui le rend confirmable par des preuves empiriques.

La force de l'argument de Goodman est de montrer que c'est là une question qui concerne un cas particulier de disposition. Le prédicat « projectible » est bien en effet un terme dispositionnel. Or, pour décider quand on est-ce qu'on peut projeter le prédicat « projectible », il s'agit, comme pour n'importe quelle étiquette en -ible ou -able, de regarder les projections passées, c'est-à-dire les prédicats *actuellement*

37 FFF 93. Sont indiquées entre crochets des précisions.

38 Nelson Goodman, « A query on confirmation », *The Journal of Symbolic Logic*, vol. 11, n° 3, septembre 1946, p. 383.

39 *Ibid.* ; FFF 47.

projetés⁴⁰. En bref, pour résoudre une difficulté engendrée par un dérapage sémantique, une analyse syntaxique doit mettre les mains dans le cambouis de notre pratique linguistique effective. Mais puisque la syntaxe n'a pas de main, il convient, pour répondre à l'énigme, de se placer sur un terrain davantage pragmatique. Compte tenu de l'histoire de nos projections passées, c'est le prédicat « vert » et non le prédicat « vleur » qui est le plus projectible !

Il est remarquable que l'essai de 1954 retrouve ainsi le problème de la traduction logique des entités fictives et celui de la confirmation empirique sur un terrain commun qui est celui de « la mécanique de la projection ». Ce terrain avait été découvert dès les années 1940, comme le montrent et le manuscrit de 1944, « Two essays on Not-Being », et l'article de 1946, « A Query on Confirmation ». Toutefois en 1946 aucun critère valable n'est avancé pour discriminer entre des prédicats qui sont projectibles et d'autres qui sont improjectibles, et c'est pourquoi l'orientation nominaliste du projet demeure muette quant à une définition de la projectibilité. Dès lors, par rapport à l'état de la question en 1946, la théorie de la projection, qui introduit le concept d'implantation, constitue la seule avancée significative.

PROLONGATION DU DOUTE

Alors même que j'ai, par endroits, suggéré la profondeur du doute qui accompagne le traitement d'un problème comme celui de la causalité, j'ai jusqu'ici délibérément circonscrit ce problème à des questions de format épistémologique : qu'est-ce qu'une bonne hypothèse ? Comment peut-on la vérifier, la confirmer ? Il existe à côté de cela, une lecture de la nouvelle énigme de l'induction qui fait droit à ce type d'inquiétude philosophique, une inquiétude davantage métaphysique

40 FFF 96. Je renvoie ici à la présentation de cet argument dans le livre de Daniel Cohnitz & Marcus Rossberg, *Nelson Goodman*, Chesham, Acumen, coll. « Philosophy now », 2006. Il s'agit de la position actualiste que Goodman défend à propos des dispositions.

qu'épistémologique. Il est clair que les questions que pose Goodman dans le texte sur l'induction s'adossent aussi à une telle inquiétude.

Même si le prédicat « vleur » remplit une fonction bien précise au sein de l'argument de Goodman, la nouvelle énigme de l'induction semble toucher, en vérité, à un problème plus grave, celui de la référence. La question soulevée par Goodman, même si elle constitue seulement un moment particulier de l'argumentation, a cette gravité qui qualifie un questionnement sceptique : comment savons-nous que nous avons utilisé le prédicat « vert » et non le prédicat « vleur » dans nos observations empiriques passées ? Y a-t-il quoi que soit dans la forme du prédicat « vert » qui nous justifie à penser que c'est là un prédicat plus naturel que le vleur, ou qu'une prédiction à partir du prédicat « vleur » est en fait impossible ? Le prédicat « vleur » est défini de telle sorte à ce que l'on ne puisse rapporter nos prédictions sur les émeraudes à un fait indubitable concernant nos observations passées : il n'y a tout simplement aucun fait dans notre passé qui puisse jouer un rôle fondationnel et nous assurer que nous avons bien jusqu'à présent utilisé le prédicat « vert » et non le mauvais prédicat. Pour reprendre l'expression de Kripke dans *Règles et Langage privé*, il n'y a pas de « *fact of the matter*⁴¹ » auquel rapporter nos intuitions.

Afin justement de déconstruire cette idée d'un « *fact of the matter* », Goodman démontre l'absence de priorité épistémique du vert sur le prédicat « vleur ». Intuitivement, il nous semble que le vert est un concept plus naturel que le vleur, parce qu'il découpe la nature à ses bonnes articulations et qu'il rassemble des choses qui se ressemblent, « premier » au moins en ceci que le prédicat « vleur » est construit à partir de la position originale du « vert » (vert avant *t* ou bleu). Il ne faut pourtant accorder aucune valeur constitutive à ce genre d'intuitions qui sont dépendantes de notre langage et de notre histoire. Nous pourrions d'ailleurs tout aussi bien décider de construire le prédicat « vert » à partir

41 Saul Kripke, *Règles et langage privé. Introduction au paradoxe de Wittgenstein*, trad. Thierry Marchaisse, Paris, Éditions du Seuil, coll. « L'ordre philosophique », 1996, p. 21 et sq. Ce problème de la ressemblance intervient également dans la détermination de la référence par exemplification, et bien sûr dans la dépiction.

des prédicats « vleu » et « blert » : « Vert signifie Vleu avant *t* ou Blert ». En un geste que Kripke qualifie de wittgensteinien, Goodman démontre ainsi que des concepts comme ceux de naturalité ou de positionnalité sont des concepts relatifs à un langage de base⁴². Plus encore, Goodman démontrerait, ainsi que Wittgenstein, que la notion de ressemblance est tout à fait inséparable de notre pratique, et donc inutilisable pour la fonder.

On retrouve de-ci de-là dans « Seven Strictures on similarity » des accents wittgensteiniens. Pour Goodman, comme pour Wittgenstein, ce que nous appelons similaire (voire le même pour Wittgenstein) se montre dans notre pratique et ne peut l'expliquer⁴³.

Kripke voit là les traits d'une argumentation sceptique dans l'énigme de l'induction, qu'il rapporte à cette « nouvelle forme de scepticisme » que Wittgenstein invente dans *les Recherches philosophiques*. Il semblerait ainsi que puisse s'esquisser, par moments, ce glissement d'un problème seulement épistémologique « Qu'est-ce qu'une bonne confirmation ? », à un problème sceptique plus profond qui se caractérise par l'effondrement de nos critères, et la remise en cause de nos intuitions⁴⁴.

Kripke remarque cette parenté entre Wittgenstein et Goodman alors qu'il commente les paragraphes des *Recherches* consacrés au *rule-following*. La question posée par Wittgenstein à propos de la règle d'addition concerne plus exactement les justifications que nous pouvons donner du fait que nous suivons *bien* la règle, c'est-à-dire que nous la suivons correctement. Quels critères avons-nous pour en décider ? L'argument de Wittgenstein consiste à montrer qu'essayer d'apporter une réponse

42 Il en va de même pour la notion de transversalité qu'a introduit Theodore Sider, et que Markus Gabriel reprend à son compte. Voir Markus Gabriel, *Pourquoi le monde n'existe pas [Warum es die Welt nicht gibt]*, trad. Georges Sturm, Paris, J.C. Lattès, 2014, p. 160-165. Gabriel a bien vu cependant que les prédicats transversaux sont introduits afin de montrer que tous les prédicats sont équivalents à condition « d'autoriser des propositions vraies », p. 162.

43 Saul Kripke, *Règles et langage privé*, *op. cit.*, p. 73.

44 *Ibid.*

à une telle question, d'accepter le « défi lancé par le sceptique⁴⁵ », c'est s'embarquer dans une régression infinie (il faut une règle pour interpréter la règle), et que les solutions envisagées pour mettre fin à cette régression (l'appel à une notion platonicienne de signification, à une notion de disposition, de simplicité, le recours à un état mental de ce que serait l'addition) sont toutes insatisfaisantes⁴⁶. Il n'y a absolument aucun fait, de quelque nature qu'il soit, qui permette de mettre fin à la régression, à la dialectique de la règle et de l'interprétation. C'est le problème résumé au § 201 des *Recherches*, et qui qualifie « la nouvelle forme de scepticisme » que Kripke attribue à Wittgenstein :

Notre paradoxe était celui-ci : une règle ne pourrait déterminer aucune manière d'agir, étant donné que toute manière d'agir peut être mise en accord avec la règle. La réponse était : si tout peut être mis en accord avec la règle, alors tout peut aussi la contredire. Et de ce fait, il n'y aurait donc ni accord ni contradiction⁴⁷.

L'idée importante de Kripke, qui nécessite d'en passer par une goodmanisation symétrique du problème posé par Wittgenstein, est de montrer que l'argument sceptique reste absolument sans réponse, et que le piège de la sémantique ouvre le questionnement philosophique à la normativité de nos pratiques.

Pour rendre compte du problème de Wittgenstein, à savoir qu'une règle peut toujours être mise en accord avec une nouvelle interprétation, Kripke distingue ainsi deux règles différentes pour l'addition : l'addition proprement dite (+) et la quiddition (). Ces deux règles arithmétiques entretiennent entre elles le genre de rapport que le vleur entretient avec le vert dans le scénario de Goodman. En effet, addition et quiddition sont identiques pour tout x et y , si $\sum x, y < 57$. Seulement, d'après la règle de la quiddition, si on quidditionne x et y et si cette somme est supérieure

⁴⁵ *Ibid.*, p. 21.

⁴⁶ Ces différentes solutions sont envisagées par Kripke dans son examen du paradoxe de Wittgenstein, *op. cit.*, p. 17-69.

⁴⁷ Ludwig Wittgenstein, *Recherches philosophiques*, trad. Françoise Dastur, Maurice Élie, Jean-Luc Gautero *et al.*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de philosophie », 2005, p. 126 ; Saul Kripke, *Règles et langage privé*, *op. cit.*, p. 69.

à 57 alors le résultat de la quiddition est 5⁴⁸. Admettons à présent que nous n'ayons jamais additionné dans le passé des valeurs supérieures ou égales à 57, alors en effet nous n'avons aucun moyen (aucun critère pour cela) de décider si nous avons jusqu'ici, c'est-à-dire dans le passé, suivi la règle de l'addition ou la règle de la quiddition.

L'idée est qu'en l'occurrence je vais appliquer cette même fonction ou règle que j'ai déjà si souvent appliquée par le passé. Mais comment savoir quelle était cette fonction ? Dans mon passé d'additionneur, je n'ai calculé qu'un nombre fini de cas illustrant cette fonction. Or, par hypothèse, nous savons que je n'ai jamais additionné que des nombres plus petits que 57. Il se peut donc que par le passé j'aie utilisé « plus » et « + » pour dénoter une fonction que j'appellerais « quus » et écrirait « »⁴⁹.

Lorsque nous regardons nos additions passées, aucun fait ne permet de décider si nous avons suivi la règle de l'addition ou la règle de la quiddition, de la même manière que dans le scénario de Goodman, aucun fait ne permet de décider si dans le passé nous avons utilisé le prédicat « vert » ou le prédicat « vleu ». L'important, et dans le scénario de Goodman, et dans le scénario de Kripke, est l'impossibilité de faire appel au passé ou à un autre type de factualité (naturalité du prédicat ou de l'opération) pour décider si nous agissons conformément à la règle, ou si nous faisons des prédictions valides sur une base inductive. En l'absence d'une telle factualité, la régression ne bute contre rien, et s'en va chercher des justifications à l'infini. Dans le paradoxe du *rule-following*, cette régression prend la forme de la dialectique de la règle et de son interprétation ; elle est caractérisée dans l'énigme de l'induction par le fait que « n'importe quoi peut confirmer n'importe quoi⁵⁰ ». Ces deux conclusions de mi-parcours sont bien, au sens où les caractérise Kripke, des conclusions sceptiques.

Encore convient-il de distinguer entre deux types de conclusions sceptiques : celles qui ont trait à des problèmes localisés ou

48 Saul Kripke, *Règles et langage privé*, op. cit., p. 19.

49 Ibid., p. 18. Autrement dit, $\vdash (x) \exists y, x, y = x + y$ si $\exists x, y < 57$, sinon 5.

50 FFF 94.

épistémologiques (« Est-ce que j'agis conformément à la règle de l'addition ? » « Est-ce que ma prédiction est valide ? ») ; celles qui fragilisent le sens lui-même, et qui pour cette raison peuvent être dites métaphysiques. La question se pose alors de savoir dans chaque cas si un scepticisme épistémologique bascule dans un scepticisme plus profond qui met en cause l'idée même que l'on puisse signifier quoi que soit⁵¹. Kripke par exemple est très attentif à ce qui distingue un scepticisme seulement épistémologique « Que faut-il répondre à la question $57 + 68$? » d'un scepticisme métaphysique qui nous oblige à rejeter l'échelle du langage : si nous ne pouvons décider de la signification du signe « + », et le distinguer du signe \cdot , nous ne pouvons pas davantage décider de la signification d'aucun terme, et alors le sol s'effondre sous nos pieds. Pour Wittgenstein, cette seconde forme de scepticisme est le signe que nous avons quitté le sol du langage et que nos formulations sont dépourvues de sens. Dès lors, plutôt que de chercher une réponse nécessairement insatisfaisante (platonisme, dispositionalisme, mentalisme) au paradoxe sceptique concernant l'idée même de signification, il faut remonter la dialectique dans le sens opposé, et comprendre en quel sens notre question initiale emporte avec elle un non-sens.

Il ne semble pourtant pas qu'un tel effondrement soit occasionné par la nouvelle énigme de l'induction. Il ne semble pas non plus qu'une remontée de la dialectique vers le sol de notre usage ordinaire soit envisagée par Goodman, comme une réponse satisfaisante au problème logique qui le préoccupe. C'est une différence importante entre les deux scénarios, que Goodman maintienne son scepticisme dans le cadre d'un débat sur le concept de confirmation ; et, par conséquent, que le problème de l'induction ne soit pas un problème concernant la signification en général. Kripke lui-même en est conscient, lorsqu'il affirme que c'est surtout pour la méthode (la stratégie) qu'il faut comparer l'énigme de

51 Saul Kripke, *Règles et Langage Privé*, op. cit., p. 50, 75-76. Sur la distinction entre deux formes de scepticisme dans le paradoxe du rule-following, voir l'article de James Conant, « Two varieties of scepticism », dans Günter Abel & James Conant (dir.), *Rethinking Epistemology*, Berlin, De Gruyter, 2012.

l'induction au paradoxe du *rule-following*. Goodman n'est en fait pas vraiment préoccupé par un doute qui pourrait fragiliser le sens lui-même, il « ignore quasiment le problème que pose la signification⁵² ». En un sens donc, le scepticisme de Goodman est maîtrisé (et peut-être parce que Goodman n'a pas vu le problème dans toute sa radicalité). Le sol du langage ne s'y dérobe pas à son tour.

Dès lors, il est difficile d'affirmer que l'énigme de l'induction est secrètement wittgensteinienne, ou même « kripkensteinienne⁵³ ». Une pareille réticence à lire l'énigme de l'induction comme un paradoxe sceptique concernant « l'idée même de signification » devrait aussi avoir des effets sur la façon dont il faut entendre la solution que Goodman apporte au problème de l'induction, avec son concept « d'implantation ». Pourtant, quand bien même, on pourrait émettre des réserves sur l'interprétation de Kripke – en particulier sur sa compréhension de la solution que Wittgenstein apporte à son propre paradoxe ou sur sa façon de lire l'énigme de l'induction comme un exemple de ce paradoxe –, elle n'en est pas moins remarquable à plusieurs égards. Elle permet de voir que se joue autre chose dans l'énigme de l'induction qu'une simple complication logique à propos de nos raisonnements inductifs. Elle offre de voir que l'énigme de l'induction est aussi un problème de philosophie du langage, au sens où l'induction est une façon de projeter des prédicats sur le monde, qui ont un degré de projectibilité que leur confère leur implantation dans une forme de vie. La comparaison avec Wittgenstein permet ainsi de resituer plus clairement le propos de *Faits, fictions et prédictions* dans le cadre d'une théorie du fonctionnement symbolique, en montrant que s'y jouent des questions en leur fond linguistiques : que faisons-nous avec certaines étiquettes, lorsque nous faisons des inductions ? Qu'est-ce qui favorise la correction de certaines projections ?

52 Saul Kripke, *Règles et langage privé*, op. cit., p. 73.

53 Si l'on soutient que Kripke n'a pas bien compris le problème du *rule-following* qui est exposé dans *Les Recherches philosophiques*, alors on qualifiera de kripkensteinien le problème exposé par Kripke dans *Règles et langage privé*. Il s'agit là d'un prédicat presque goodmanien : Wittgenstein avant (*t*) ou Kripke !

Est donc à l'œuvre, dans l'énigme de l'induction, une théorie du fonctionnement en général, qui concerne à la fois notre usage des catégories, des symboles, et du langage.

Je n'ai parlé aujourd'hui que du problème de l'induction, mais tout ce qui a été dit peut aussi bien s'appliquer au problème plus général de la projection. Comme nous l'avons déjà noté, la prédiction de cas à venir à partir de cas passés est une espèce dont le genre est la projection d'un ensemble quelconque à un autre⁵⁴.

154

En cela, le scénario du *vleu* partage bien avec celui du « *rule-following* » une préoccupation concernant la manière dont notre langage fonctionne et dont nous nous rapportons au monde. Envisager l'énigme de l'induction comme un problème sceptique, un problème « sceptique » au sens où Wittgenstein aurait inventé une nouvelle forme de scepticisme, permet de mieux comprendre le rôle que peut jouer le prédicat incorrect « *vleu* », et par là les notions d'implantation et de projectibilité, pour une théorie plus générale du fonctionnement. La lecture de Kripke offre ainsi une reformulation de l'énigme de l'induction qui fait grossir le thème de la normativité (qu'est-ce qu'une prédiction correcte?) en dehors des champs de la philosophie des sciences et de la logique de la confirmation.

La nouvelle énigme de l'induction a plusieurs adresses. Une adresse nominaliste, tout d'abord, puisqu'il s'agit pour Goodman de rendre compte du comportement de certains énoncés en faisant abstraction du concept de cause, et dans une perspective qui se rattache plus ou moins clairement à une métaphysique de type huméenne. Une adresse empiriste, ensuite, lorsque l'énigme est rapportée aux difficultés de la théorie de la confirmation élaborée alors par Hempel et Carnap, dans le cadre d'une discussion plus générale des notions de signification, d'expérience et de vérification. Une adresse wittgensteinienne, enfin, s'il est en effet question dans la nouvelle énigme de l'induction, de répondre à un problème concernant la signification. Sans doute y a-t-il de bonnes raisons de

vouloir à chaque fois rattacher l'énigme de l'induction à tel ou tel problème philosophique déterminé. Je préférerais cependant une interprétation de l'énigme qui fasse davantage ressortir ce que les notions de projectibilité et d'implantation doivent à une problématique de type symbolique. Plutôt que d'inscrire la nouvelle énigme de l'induction dans l'histoire de la philosophie, je propose, l'adossant au point de vue de l'erreur présenté au premier chapitre, de l'inscrire dans la théorie des symboles de Goodman.

LE FORMAT DU VLEU

Il est clair que la nouvelle énigme de l'induction présente un cas de dysfonctionnement tout à fait original. Le paradoxe entraîné par l'introduction d'un nouveau prédicat n'est pas le résultat d'une définition défectueuse (ainsi des dysfonctionnements symboliques à l'œuvre dans l'*Aufbau*), il est bien plutôt une difficulté inventée à des fins de construction. Le vleu est conçu de telle sorte que la recherche d'une forme nomologique pour nos énoncés se heurte à des obstacles en fait beaucoup plus importants que ceux posés par des cas anormaux indésirables (le paradoxe des corbeaux) ou des hypothèses scientifiques qui n'auraient pour elles que l'apparence de lois. À condition de le prendre au sérieux, le prédicat « vleu » fait bien déraiper jusqu'à l'idée de signification. C'est en ce sens que Kripke fut l'un des premiers à remarquer la radicalité de l'énigme. Il s'agit, avec la nouvelle énigme de l'induction, d'orchestrer un dérapage qui mette en scène le problème de la détermination de la référence en général.

Le vleu nous fait entrevoir une situation catastrophique occasionnée par ce que Goodman appelle le « problème endémique de la projection⁵⁵ ».

On pourra évidemment demander si nous avons vraiment besoin de nous préoccuper des prédicats *aussi peu familiers* que « vleu », ou même des hypothèses accidentelles en général, puisqu'il est peu probable que nous les utilisions comme base de prédiction. Notre définition convient pour les hypothèses qu'on emploie normalement : que désirer

55 FFF 93-95.

de plus ? En un sens rien ; mais seulement au sens où l'on ne désire pas de définition, pas de théorie de l'induction et pas de philosophie de la connaissance du tout. On s'en passe fort bien dans la recherche scientifique et dans la vie de tous les jours. Mais, si nous cherchons une théorie, alors nous ne pouvons justifier l'existence d'anomalies grossières issues de notre proposition en affirmant qu'elles n'apparaissent pas dans la pratique. Elles n'en sont pas moins *cliniquement pures* et révèlent au grand jour les symptômes d'une maladie destructrice et très répandue⁵⁶.

Cette remarque dit très exactement pourquoi le vleur a quelque chose d'endémique et de pathologique pour toute théorie du fonctionnement symbolique. Par ailleurs, elle offre de comprendre ce que Goodman attend de la philosophie.

156

Il y est en fait question de la fonction des définitions en philosophie. Il faut rappeler à ce propos trois choses : premièrement, une définition ne peut se contenter de décrire ce que nous faisons, quand bien même l'on pourrait se passer de l'analyse philosophique dans la conduite de notre vie ; deuxièmement, l'accord avec ce que nous faisons doit pourtant servir de critère à notre définition ; troisièmement, toute définition répond au format d'une question. La nouvelle définition obtenue pour l'inférence inductive (une induction correcte doit projeter des prédicats bien implantés) permet donc de faire quelque chose qu'une première définition, reposant sur l'argument de l'ajustement mutuel entre pratiques inductives et règles de l'inférence inductive, ne permettrait pas encore de faire : distinguer les prédictions normales des prédictions anormales, par une caractérisation de la forme nomologique (c'est ce qui est en œuvre dans la théorie proposée par Goodman de la projectibilité). La question de Hume – du moins ainsi que l'interprète Goodman –, qui demande qu'une discrimination soit faite parmi nos prédictions entre celles qui sont valides et celles qui ne le sont pas, peut certes appeler une réponse déflationniste, une réponse qui s'identifie à la seule description de nos pratiques. Il en va tout autrement de la question

posée par Goodman, en tant qu'y est à l'œuvre une réflexion sur la normativité de certaines de nos opérations symboliques. L'enjeu alors est de compter le passé, *i.e.* certaines régularités linguistiques, dans la définition d'un énoncé prédictif normal, ce qui est, comme je le pense, une tout autre stratégie que celle qui consiste à annuler le sens d'une question par le recours à la dimension non théorique de notre pratique ordinaire.

Goodman justifie ainsi l'introduction du prédicat « vleu » en précisant la fonction exacte qu'il remplit dans le cadre de l'énigme de l'induction. Bien que ce prédicat soit anormal, bien qu'il s'agisse d'une anomalie que l'on ne rencontre pas dans la pratique, pas même dans la pratique philosophique⁵⁷, l'emploi de ce prédicat est justifié par ce dont il témoigne : l'inquiétude que suscite l'absence de justification de notre pratique inductive et le type de normativité à l'œuvre dans notre emploi du langage (l'implantation de certains de nos prédicats qui entre en compte pour une définition de la projectibilité). Il n'y a donc aucune raison de ne pas considérer ce prédicat, de ne pas vouloir régler les anomalies qui en sont les conséquences immédiates, au motif que nous ne le rencontrerions pas dans la pratique. En fait, l'introduction dudit prédicat demande précisément l'inverse, c'est-à-dire qu'une telle pratique puisse être davantage justifiée. Comment ? En faisant ressortir sa normativité implicite. C'est cette demande-là qui est véritablement théorique. En bref, l'introduction du vleu vise à questionner la normalité du vert, et ce n'est qu'en un second temps, que cette normalité peut servir à annuler ce qu'il y a de dérangeant dans le vleu. C'est ainsi que l'on passe du recours indéterminé à notre pratique ordinaire, à la prise en compte de cette dernière (la notion d'implantation) dans le cadre d'une théorie extensionnaliste de la référence.

57 Le concept de « cause » est problématique lorsqu'on en fait un usage métaphysique. En un sens différent, le vleu est problématique dans n'importe quel contexte. Il reste que le vleu est aujourd'hui, de façon très paradoxale, de mieux en mieux implanté dans notre pratique philosophique. Que le vleu ait aujourd'hui un passé a sans doute une conséquence : qu'il y ait de plus en plus de contextes où le prédicat « vleu » est devenu réellement projetable. Toutefois, il s'agit là de contextes très bien délimités : les débats en philosophie contemporaine.

La fonction du v_{leu} est clinique : le dysfonctionnement occasionné par le v_{leu} met au jour le fonctionnement normal du vert, comme la maladie met au jour le fonctionnement normal de l'organisme⁵⁸. Pourtant, il ne faudrait pas croire que le vert soit un prédicat naturellement plus sain que le v_{leu}. Tout au contraire, la nouvelle énigme de l'induction vise à montrer que le découpage du monde en espèces est fonction de notre pratique linguistique. Dès lors, cette « clinique » philosophique ne cherche pas la normalité dans la nature du vert, mais dans notre pratique de l'étiquette « vert ». D'ailleurs, le prédicat « vert », du point de vue des propriétés métaphysiques qu'il serait censé révéler, *i.e.* du point de vue d'une sémantique essentialisée, est tout autant *gruesome* ou tératologique que le prédicat « v_{leu}⁵⁹ ». C'est bien là le sens de la demande de justification qui était plus haut formulée. L'énigme de l'induction a une fonction : rendre saillant le mécanisme de la projection, qui comme le fait apparaître une interprétation sceptique du problème, regarde le fonctionnement symbolique dans son ensemble.

Avec l'invention du prédicat « v_{leu} », nous nous trouvons alors en présence d'une erreur dont la forme est dépendante de la fonction qu'elle remplit dans l'analyse. En ce sens, il faut rappeler, avec Hacking, l'élégance de la construction par Goodman de ce prédicat qui semble au premier abord si « extraordinairement inintéressant » :

-
- 58 L'analogie entre analyse et clinique rappelle la manière dont Foucault ou Deleuze pouvaient qualifier leur approche de clinique, lorsqu'ils prenaient comme objet tout ce qui pouvait se situer au delà d'une certaine frontière tracée par la norme : la folie, la mort, la maladie.
- 59 Je remercie ici Alexandre Declos pour m'avoir rendu attentif à ce point, en m'initiant aux subtilités de la méréologie. Sans doute cette remarque devrait également conduire à remettre en cause le diagnostic fait par Morizot d'une coupure entre la philosophie à l'œuvre dans *La Structure de l'apparence*, censée porter seule cette analyse méréologique, et la théorie des symboles formulée plus tard par Goodman. Si en effet le problème de la référence est identifiable à des problèmes relatifs à l'option métaphysique adoptée par Goodman dans les années 1950 (universalisme méréologique), alors il n'est pas vrai que « l'analyse méréologique n'ait aucune contrepartie effective dans le fonctionnement symbolique où la dimension référentielle devient prévalente ». Voir l'analyse faite par Jacques Morizot dans *Goodman. Modèles de la symbolisation*, Paris, Vrin, 2012, p. 227.

Un artisan qualifié est celui qui produit l'objet parfait et unique répondant à son souhait, sans aucun mouvement superflu, sans matériau inutile. Goodman n'est rien d'autre qu'un artisan qualifié⁶⁰.

C'est en ce sens qu'il y a quelque chose de très artisanal dans la formulation de la nouvelle énigme de l'induction : il s'agit de la construction d'un ratage qui permet de mettre au jour, de façon clinique, le fonctionnement normal de la pratique inductive.

À cet égard au moins, il semble que la construction de l'énigme du v_{leu} touche de près à la forme du discours irréal de certains paragraphes des *Recherches philosophiques*. Certes, je ne voudrais pas remettre en cause la frontière que Goodman s'efforce de tracer entre description et construction, mais il est frappant de voir que ces deux activités ont partie liée, dans la mesure où, à sa pointe extrême (l'invention extravagante du prédicat « v_{leu} »), le but de la construction est de parvenir à saisir ce qu'est la normativité de notre pratique ordinaire (et c'est précisément là un des enjeux de la construction des couleurs dans *La Structure de l'apparence*). À l'inverse, mais de façon symétrique, la philosophie du langage ordinaire construit des situations extra-ordinaires qui visent à rendre pensable un point de vue de côté sur nos pratiques et notre langage. C'est ce que remarque Cavell lorsqu'il nous engage à lire les saynètes des *Recherches philosophiques* comme une sorte d'« histoire naturelle fictive⁶¹ ». Bien sûr, il existe des différences significatives entre l'invention par Goodman du prédicat « v_{leu} » et le type de jeux de langage dont les premiers paragraphes des *Recherches philosophiques* nous demandent de faire l'expérience sur un mode irréal – y aurait-il ainsi un sens à parler, dans la perspective de Wittgenstein, « d'anomalie grossière » pour décrire le jeu de langage des constructeurs ? Et pourtant,

60 Ian Hacking, *Le Plus Pur Nominalisme. L'énigme de Goodman, v_{leu} et usage du v_{leu}*, trad. Roger Pouivet, Combas, Éditions de l'Éclat, coll. « Tiré à part », 1993, p. 9. L'expression « si extraordinairement inintéressant » est également de Hacking.

61 Stanley Cavell, *Dire et vouloir dire [Must we mean what we say. A book of essays]*, trad. Sandra Laugier & Christian Fournier, Paris, Éditions du Cerf, coll. « Passages », 2009, p. 155.

il n'est pas absurde de dire qu'avec le prédicat « vleu », Goodman nous invite à imaginer une forme de vie différente de la nôtre, ou plutôt, l'impossibilité d'imaginer une telle forme de vie. Plus encore, cet exercice a pour but d'atteindre la normativité qui règle notre pratique courante : la définition de la projectibilité en termes des prédicats les mieux implantés.

Le vleu est donc un ratage symbolique d'une nature toute particulière. On interprète généralement le « vleu » comme la mise au jour d'un défaut de construction des théories syntaxiques de la confirmation. Je pense qu'il serait préférable de l'interpréter comme la construction d'un défaut, *i.e.* la fabrication philosophique d'un échec, dont la fonction est avant tout de nous montrer ce qui normalement fonctionne bien dans notre pratique inductive. D'où le peu de sens qu'il y a à vouloir résoudre l'énigme de l'induction sur un terrain syntaxique, ou sur le terrain d'une sémantique essentialisée. Le vleu me semble ainsi une remarquable illustration de cette théorie des échecs présentée au premier chapitre. Il reste que la force de ce dysfonctionnement peut passer inaperçue dans certaines lectures qui sont parfois faites de l'énigme de l'induction : soit que le vleu est interprété comme une « erreur facile », soit comme une « pédanterie » de logicien. D'où l'importance aussi de parvenir à resituer le format exact de la question posée par le vleu, et de comprendre ce que cette question a de général pour une théorie du fonctionnement symbolique. À ce sujet, Hacking affirmait avec quelque ironie qu'il « sympathisait avec le désir d'oublier le vleu », si sa trivialité pouvait détourner notre attention des problèmes plus profonds, que le vleu sert pourtant à formuler. Reste maintenant à examiner ces problèmes plus profonds, ce qui, comme nous allons le voir, suppose également de changer de terrain, et de déplacer le vleu hors les murs.

Que le prédicat « vleu » ait cette fonction, clinique, de montrer quel type de normativité est à l'œuvre dans nos activités symboliques, montre en fait que le problème de l'induction, sur le format duquel le prédicat « vleu » est inventé, est peut-être en un sens secondaire. Il faudrait alors faire cet effort qui consiste à passer du problème de l'induction à un problème plus général concernant le langage et, à la suite de Hacking,

penser les discussions sur le vleu, « comme une esquisse d'une recette pour poser des problèmes⁶² ». Dans les chapitres suivants, je vais rendre plus manifestes encore, de quelles façons, l'énigme de l'induction est centrale pour une théorie du fonctionnement symbolique. Je ne suis pas encore entré dans les détails de la solution que propose Goodman à sa propre énigme, abordée dans le cinquième chapitre. Toutefois il est important de remarquer qu'on ne saurait comprendre cette solution, et partant ce qu'il en est du fonctionnement symbolique en général, sans rapporter cette solution au véritable format de la question posée par l'énigme, et qui concerne un problème de normativité du langage. C'est en comprenant que le vleu assume une fonction clinique, c'est-à-dire d'exposition, de mise en visibilité du fonctionnement, qu'un sens davantage philosophique peut être assigné à l'idée d'implantation, partant, à notre pratique.

62 Ian Hacking, *Le Plus Pur Nominalisme*, *op. cit.*, p. 16. Je renvoie également à cette autre formule de Hacking: « L'induction n'est rien de plus qu'une façon croustillante de proposer une difficulté générale. »

SECONDE PARTIE

La projection du monde

LE VLEU HORS LES MURS

Mme de Clèves acheva de danser, et pendant qu'elle cherchait des yeux quelqu'un qu'elle avait dessein de prendre, le Roi lui cria de prendre celui qui arrivait. Elle se tourna, et vit un homme qu'elle crut d'abord ne pouvoir être que M. de Nemours, qui passait par-dessus quelque siège pour arriver où l'on dansait.

Madame de Lafayette, *La Princesse de Clèves*

Si l'énigme de l'induction a une fonction paradigmatique pour la théorie du fonctionnement que je souhaite mettre au jour, c'est que le mécanisme de la projection, qui sert de formulation à sa solution, a des effets dans l'ensemble de l'œuvre de Nelson Goodman. Ainsi, dans l'introduction qu'il rédige à la quatrième édition de *Faits, fictions et prédictions*, en 1983, Goodman remarque que la « pertinence » du livre « s'étend au-delà du champ de l'induction et même de la philosophie¹ ». Cette conséquence avait sans doute déjà été anticipée par la mention, en conclusion de la première édition de l'ouvrage, d'un « problème endémique » à propos de la projection. Il est clair que le trouble jeté par l'introduction du prédicat « vleu » déborde le problème classique de la recherche d'une justification pour notre pratique inductive. J'ai, au troisième chapitre, examiné une première forme de ce débordement : la manière qu'a le doute, au sujet de nos inductions, de contaminer l'idée même de signification. C'était justement la force de l'interprétation sceptique de Kripke de rendre explicite le parallélisme entre l'énigme de l'induction et le paradoxe wittgensteinien du *rule-following* et, derrière cela, toute théorie de la signification. Si l'on atténue la coloration sceptique de l'analyse de

1 FFF 24.

Kripke, nous pouvons assigner un autre sens à ce débordement : le type de problématique qui concerne l'induction a une portée pour comprendre le fonctionnement à l'œuvre dans l'ensemble de nos actes de référer, dans toutes nos activités symboliques. C'est ainsi que l'on passe du caractère endémique d'un problème à l'extension du champ de pertinence de sa solution. Il existe par exemple un usage de la solution de Goodman en dehors du champ de la philosophie, comme l'indiquent l'ouvrage collectif *How Classification works, Nelson Goodman among the Social Sciences*, les travaux de Hacking sur le concept de maltraitance infantile², ainsi que les travaux en psychologie du développement initiés par Bruner³.

La pertinence du vleur, pour une théorie du fonctionnement symbolique, Goodman l'a en général signalée dans des ouvrages et articles postérieurs – alors que se dessinait peut-être plus nettement l'unité de sa pensée. Tâchons d'en restituer ici le fil, en montrant comment ces usages du vleur sont reliés au problème de plus grande portée du bon et du mauvais fonctionnement symbolique. À la lumière de cette exposition systématique, parce qu'il s'agit de donner un sens au vleur en dehors de son contexte d'origine, s'éclaire aussi l'intitulé de ce chapitre : « Le vleur hors les murs ».

NOUVEAUX COMPAGNONNAGES

Sur fond des difficultés logiques repérées par Goodman dans l'*Aufbau*⁴ et affrontées dans *La Structure de l'apparence*⁵, s'invente une reformulation du problème des genres naturels – c'est-à-dire de la projection des

2 Mary Douglas & David L. Hull (dir.), *How Classification Works: Nelson Goodman among the Social Sciences*, Edinburgh, Edinburgh University Press, 1992; Ian Hacking, *Entre science et réalité. La construction sociale de quoi?*, trad. Baudouin Jurdant, Paris, La Découverte, 2001, « La fabrication d'un genre : le cas de l'enfance maltraitée ».

3 Jérôme Seymour Bruner, François Bresson, Albert Morf & Jean Piaget, *Logique et perception*, Paris, PUF, coll. « Études d'épistémologie génétique », 1958.

4 Rudolf Carnap, *La Construction logique du monde [Der logische Aufbau der Welt]*, trad. Thierry Rivain, intro. et éd. Élisabeth Schwartz, Paris, Vrin, coll. « Mathesis », 2002.

5 SA.

noms d'espèces – dans l'énigme de l'induction. De fait, le problème de l'induction et le problème de la construction du concept de qualité dans *l'Aufbau* ne sont peut-être qu'un seul et même problème. Une telle reformulation de l'énigme de l'induction signale ainsi la solidarité des notions de construction de monde et de mécanique projective. L'important est de comprendre en quel sens exactement projeter des étiquettes s'identifie à l'activité de construire des mondes, en quel sens exactement peut-on dire du monde qu'il est en projets!

J'ai montré au deuxième chapitre à quel type de dysfonctionnement symbolique, qualifié ailleurs d'erreur de construction, était sujet un système constructionnel. Lorsque Goodman commente l'essai de Carnap dans *La Structure de l'apparence*, il accorde en effet une attention toute particulière à deux erreurs de construction : la communauté imparfaite et la difficulté de compagnonnage. Comment de telles difficultés, telles que je les ai précédemment caractérisées, peuvent-elles rencontrer le genre de problèmes formulés dans l'énigme de l'induction ? Comment et où est-ce que les difficultés du compagnonnage et de la communauté imparfaite rencontrent-elles les prédicats « vert » et « vleu » ?

Il se trouve que l'énigme de l'induction met en scène un nouveau prédicat, le vleu, défini de telle sorte à ce que sa confirmation, par les expériences passées, accompagne toujours la confirmation du prédicat normal « vert », par les mêmes expériences. Si l'énigme de l'induction est la sophistication d'un problème concernant la confirmation, c'est bien en effet parce que les prédicats « verts » et « vleus » sont confirmés exactement par les mêmes expériences ; et qu'eu égard à ces expériences-là, les prédicats « verts » et « vleu » sont, pour ainsi dire, de « mauvais compagnons ». C'est ainsi que Jean-Philippe Narboux présente les choses :

Le compagnonnage ressurgit au sens précis où le *green* est englué dans le *grue* : le *green* colle au *grue*, comme collait à toute qualité dont elle fut toujours accompagnée la qualité qui ne se dégageait pas d'elle⁶.

6 Jean-Philippe Narboux, « Construction ou schématisation », dans Sandra Laugier (dir.), *Carnap et la construction logique du monde*, Paris, Vrin., coll. « Problèmes et controverses », 2011.

La difficulté du compagnonnage dans *La Structure de l'apparence*, comme dans *Faits, fictions et prédictions*, désigne bien un tel défaut de différenciation. Deux qualités, qui *devraient* être différenciées par l'analyse, sont rendues indiscernables dans la construction. Dans *La Structure de l'apparence*, la difficulté de compagnonnage apparaît comme un défaut propre à la re-construction carnapienne ; toutefois un problème se posait quant à la possibilité de qualifier, de l'extérieur, une construction particulière comme dysfonctionnelle. D'une certaine manière, dans l'énigme de l'induction, cette difficulté est d'emblée écartée. Plutôt que d'avoir à identifier un défaut dans la construction, nous sommes sollicités par la construction d'un défaut : le prédicat « vleu » est construit de telle sorte à ce que les mêmes expériences qui confirment l'hypothèse des émeraudes vertes, confirment aussi l'hypothèse des émeraudes vleues. C'est précisément là sa fonction clinique, c'est-à-dire un prédicat fait à la mesure de la difficulté qu'il est censé occasionner.

Certes il existe d'importantes différences entre ces deux difficultés. Alors que la difficulté était occasionnée dans *La Structure de l'apparence* par des circonstances défavorables – figurent dans la liste qui sert de base à la re-construction rationnelle, deux qualités qui se retrouvent exactement dans les mêmes *erlebs* –, aucune circonstance de ce genre n'intervient dans le problème de l'induction... et ce sera précisément l'objet des réponses de Goodman aux objections qui lui ont été faites, que de montrer qu'aucune circonstance défavorable, aucune complication épistémique n'intervient dans la définition du vleu ! Au contraire, c'est la fonction du vleu de faire dysfonctionner la relation de confirmation, en l'absence de circonstances défavorables, ou plutôt comme conséquence d'une définition au départ conçue comme défavorable à la relation de confirmation.

Il est cependant remarquable que ces deux cas de dysfonctionnement soient bien concernés par le même problème : la définition des catégories et espèces naturelles (et en particulier de nos noms de couleurs). En bref, alors que dans *La Structure de l'apparence* est en jeu la construction de nos qualités de couleur, dans *Faits, fictions et prédictions*, est en jeu le problème de leur usage. Alors, « des qualités ne pouvaient pas être

abstraites qui auraient dû l'être » ; à présent, « une qualité peut être prédite qui ne devrait pas pouvoir l'être⁷ ». Dans les deux cas de mauvais compagnonnage, une conséquence défavorable se produit qui regarde la façon dont nous classons le monde à partir de certains noms. Dans le premier cas il nous manque une couleur, dans le second il y en a une de trop.

Et puisqu'on se situe alors sur le terrain de la catégorisation du réel, l'énigme de l'induction n'est-elle pas également une manière de rejouer la difficulté de la communauté imparfaite ? Cette difficulté, je le rappelle, met en évidence, pour les systèmes constructionnels, l'impossibilité de constituer des classes naturelles à partir d'une relation dyadique de ressemblance (x ressemble à y). Or précisément l'énigme de l'induction montre que l'on peut faire se ressembler n'importe quelles choses entre elles (les choses vleues par exemple), de sorte que la notion de ressemblance n'acquiert un sens qu'à partir du moment où une norme d'identification y est également en jeu. C'est-à-dire, à partir du moment où une décision est prise, au sujet de *quoi* est identique à *quoi*. La théorie de la projectibilité indique que cette décision est prise à l'échelle de notre pratique linguistique. La régularité – quelles choses exactement se répètent, et peuvent ainsi jouer une fonction de confirmation – est donc bien, à un autre niveau que celui de la construction des classes de couleur, un problème d'identification. Aussi le problème de la régularité qui est en jeu dans l'énigme de l'induction n'est-il qu'une retraduction, dans le contexte de l'induction, d'un problème que *La Structure de l'apparence* avait déjà une première fois désigné comme celui de la ressemblance.

Plus encore, la mécanique projective offre la solution d'une difficulté qui, dans *La Structure de l'apparence*, n'avait pas véritablement été réglée : une justification de nos prédicats et de nos catégories ordinaires – ce que Goodman appelle, dans la préface à la quatrième édition, un problème « d'espèce naturelle ». Du mauvais compagnonnage des qualités de couleur, des communautés accidentelles et imparfaites aux mauvaises inductions utilisant le prédicat « vleu », un problème de classification s'est ainsi substitué au problème de l'abstraction des qualités. Et ce

7 *Ibid.*

problème de classification concerne tout à la fois la stricte séparation des couleurs entre elles, donc l'élimination des mauvais compagnonnages, et la mise en ordre du monde, ce qui suppose une clarification de la notion de ressemblance. Avec la théorie de la projection, ce sont ces deux problèmes qui sont réglés, mais d'un point de vue linguistique plus encore que d'un point de vue logique. Ce point de vue, comme nous allons le voir, est celui de la projection du monde.

RE-PROJETER L'ESPACE DES QUALITÉS : DE L'INSTINCT AU SYMBOLE

170

On finira bien par admettre, en effet, que tout *fait image* et que le moindre objet, auquel n'est pas assigné un rôle symbolique particulier, est susceptible de figurer n'importe quoi. L'esprit est d'une merveille promptitude à saisir le plus faible rapport qui peut exister entre deux objets pris au hasard et les poètes savent qu'ils peuvent toujours, sans crainte de se tromper, dire de l'un qu'il est *comme* l'autre [...].

André Breton, *Les Vases communicants*

Que la nouvelle énigme de l'induction soit une façon de reconduire la logique à son fondement, *i.e.* le découpage du monde, est une chose qu'a très bien vu Quine dans son article « Espèces naturelles⁸ ». Or toute réponse à ce problème en passe nécessairement par une clarification de la notion de ressemblance. L'interprétation que Quine donne de l'énigme mérite cependant d'être examinée dans le détail, d'autant plus si, comme je le pense, Quine propose un argument en fait irréconciliable avec la théorie goodmanienne de la projection.

L'article « Espèces naturelles » est rédigé dans un ouvrage en hommage à Hempel, avant d'être publié en 1969 avec d'autres essais, dans *Relativité de l'ontologie*. Aussi, n'est-ce pas un hasard si la question qui ouvre

8 Willard Orman Van Quine, *Relativité de l'ontologie et autres essais* [1969], trad. Jean Largeault, Paris, Aubier, 2008, chapitre 5, p. 131-156.

l'article part du vieux problème de l'induction : « Qu'est-ce qui tend à confirmer une induction ? » En un sens, la lecture de Quine ne détache pas la nouvelle énigme de l'induction de son terrain d'élaboration initial : l'empirisme humien. Il reste que Quine relie cet ensemble de problèmes à la définition des espèces naturelles.

J'ouvrirai mes remarques en reliant le premier casse-tête [les corbeaux noirs] au second [les émeraudes *vleues*], puis le second au don inné que nous avons des espèces naturelles.

Il y a donc une façon de comprendre le paradoxe des corbeaux en termes de mécanique projective. Quine remarque en effet que le problème relatif à la confirmation d'un énoncé comme « toutes les choses non noires sont des non-corbeaux », peut être interprété comme un problème concernant un énoncé non-projectible, c'est-à-dire un énoncé qui ferait des prédictions à partir de noms d'espèces qui ne sont pas habituellement projetés et qui pour cette raison ne sont pas correctes (non-corbeaux ; non noirs). D'un point de vue logique, ce qui est à l'œuvre dans le paradoxe de Hempel, c'est cette constatation toute simple : les complémentaires d'hypothèses projectibles ne sont pas « forcément projectibles⁹ ». Autrement dit, la projectibilité d'une hypothèse ne se transmet pas à ses complémentaires logiques, si ces dernières hypothèses ne sont pas familières.

Il convient alors d'examiner ce qui est en jeu lorsque nous faisons usage de noms pour désigner certaines espèces de choses. Qu'est-ce en effet qu'une espèce projectible ? une espèce qui, comme le dit encore Quine dans *The Web of Belief*, est un trait que nous remarquons dans la nature et à partir duquel nous pouvons faire des prédictions ?

Le vert est un trait que naturellement et spontanément nous projetons dans des prédictions futures à partir d'observations passées [...] le vleu n'est pas un de ces traits. Il est significatif que nous n'ayons pas de mot pour vleu ; ce n'est pas un trait que nous remarquons¹⁰.

9 *Ibid.*, p. 132.

10 Willard Orman Van Quine, *The Web of Belief*, New York, Random House, 1970, p. 87.

L'énigme de l'induction est immédiatement retraduite par Quine dans les coordonnées d'un problème concernant notre classement du monde en termes d'espèces naturelles, et par conséquent comme un problème de division du monde et de l'être. Si le contenu que Quine donne au concept de projection est sans doute très éloigné de l'intuition réelle de Goodman, assurément sa retraduction du problème de l'induction fait droit à sa très grande généralité.

Une telle présentation a tôt fait de rencontrer le concept de ressemblance, puisqu'il s'agit en un sens de déplacer les coordonnées de l'énigme, d'un problème épistémologique à propos de l'induction à un problème plus général regardant les traits que nous remarquons dans la nature. De ce point de vue l'analyse de Quine va bien dans le sens d'un élargissement de la question posée par l'induction.

172

La question de savoir quels traits sont projectibles peut dès lors être simplement reformulée comme suit : qu'est-ce qui compte au titre de la similarité ? Partager le fait-d'être-vert compte comme de la similarité, mais non partager le fait-d'être-*vleu*. Est-ce que notre regard pour la projectibilité est le même que notre regard pour la similarité ? Ce ne sont en fait qu'un seul et même problème¹¹.

Quine montre ainsi que l'énigme du *vleu* rappelle immédiatement le type de difficulté logique qui était déjà à l'œuvre dans la difficulté de la communauté imparfaite. Il est clair pour Quine que nous sommes en présence de trois notions apparentées sur un plan logique : la notion d'espèce, la notion de ressemblance, et la notion de projectibilité. Projectibilité et ressemblance sont des noms pour un même problème¹², et « la notion d'espèce et la notion de similarité ou de ressemblance ont l'air d'être des variantes ou des adaptations d'une notion unique¹³ ».

Pourtant, aucune théorie des ensembles ne permet de définir avec succès ce qu'est une espèce. L'examen quinenien de la notion d'espèce

11 *Ibid.*

12 *Ibid.*

13 Willard Orman Van Quine, *Relativité de l'ontologie, op. cit.*, p. 134.

naturelle prend là encore la mesure des difficultés relatives au concept logique de ressemblance déjà repérées par Goodman.

Toutes choses se ressemblent deux à deux sous quelque aspect. Deux choses partagent autant de traits que n'importe quelle autre paire de choses, si nous ne faisons aucune discrimination sur ce qu'il faut appeler un trait ; les choses peuvent être regroupées de façon arbitraire en une infinité de manières¹⁴.

Pour cette raison encore, l'entreprise menée par Carnap dans *l'Aufbau* peut bien être placée sous le signe de l'échec¹⁵. Les concepts de ressemblance et d'espèce naturelles qui sont ainsi apparentés, à la fois sur un plan étymologique [*kind-akind*¹⁶] et sur un terrain logique, se révèlent, dans une perspective anti-Réaliste, impossibles à définir. Quel secours pouvons-nous tirer de la théorie si l'on veut éviter tout à la fois deux conséquences désagréables : la croyance métaphysique en une harmonie préétablie entre l'ordre de la nature et notre entendement d'une part, l'arbitraire d'autre part ?

Quine trouve ce secours dans nos pratiques ordinaires, qu'il retraduit dans les coordonnées d'une épistémologie naturalisée. Malgré l'incapacité de la logique à dénouer le problème de la ressemblance, il n'en demeure pas moins que les notions d'espèces et de similarité sont fondamentales pour la conduite de notre vie :

Toute espérance raisonnable dépend de la similitude entre des circonstances, en même temps que de notre tendance à escompter que des causes similaires engendreront des effets similaires¹⁷.

Parce que ces notions sont d'une importance vitale pour nous, et qu'elles nous paraissent naturelles, animales, inconscientes¹⁸, Quine

14 Willard Orman Van Quine, *The Web of Belief*, *op. cit.* Un arbitraire qui sans doute a plus de valeur poétique, que logique : ainsi de la citation de Breton placée en exergue.

15 Willard Orman Van Quine, *Relativité de l'ontologie*, *op. cit.*, p. 137-138, 140.

16 *Ibid.*, p. 134.

17 *Ibid.*, p. 134.

18 *Ibid.*, p. 140-141.

affirme qu'elles sont en quelque sorte « innées¹⁹ ». Aussi pour Quine les difficultés de la communauté imparfaite et du compagnonnage se trouvent-elles réglées à l'étage de nos inférences innées, pré-linguistiques. En bref, Quine mise sur certains standards de classification que nous appliquons au monde sur le modèle d'une ostension qui n'est pas troublée par l'inscrutabilité de la référence, ou plutôt d'une perception de formats de ressemblance et d'identité qui sont présumées pour toute ostension. Il y a donc une innéité pré-linguistique, défendue en des termes similaires par Chomsky, responsable du fait que l'enfant reconnaît et trie les choses immédiatement avant toute maîtrise du langage. Tout l'argument de Quine repose ainsi sur la confrontation de deux évidences : les espèces naturelles revêtent un intérêt vital, bien qu'elles soient « étrangères » à la logique.

Pour Quine, une théorie de l'induction n'est pensable qu'à partir du constat de la réussite de nos intuitions ordinaires – cet « espace inné des qualités » ; quand bien même par la suite, mais dans leur continuité, la science peut se substituer à ces intuitions ordinaires, « lorsque ce vestige d'animalité est complètement résorbé par la théorie²⁰ ». Pour Goodman, il s'agit au contraire d'inscrire la mécanique de la projection au niveau de notre humanité symbolique et non de notre animalité instinctive. C'est pour des raisons philosophiques très différentes que l'épistémologie quinienne et l'épistémologie goodmanienne affirment se passer de la notion logique de ressemblance ! D'un côté la ressemblance est placée en retrait du langage (et donc de l'induction), de l'autre côté elle est absorbée par nos pratiques linguistiques. Au fond, Quine n'insiste sur la gravité de la situation logique de la notion de ressemblance qu'afin de mettre en avant la simplicité, voir l'animalité, de la notion en cause.

19 Quine suit ici Chomsky dans une interprétation innéiste du problème de l'induction. Voir *Théories du langage, théories de l'apprentissage. Le débat entre Jean Piaget et Noam Chomsky*, trad. Yvonne Noizet, Paris, Éditions du Seuil/Centre Royomont pour une science de l'homme, 1979.

20 Willard Orman Van Quine, *Relativité de l'ontologie, op. cit.*, p. 157.

Notre œil pour la ressemblance ou pour la projectibilité est, en son sens le plus grossier, une partie de notre héritage animal²¹.

C'est une partie de notre patrimoine animal. Il est intéressant de relever la nature caractéristique animale de cette norme, attestée par son manque de statut intellectuel²².

Sans doute le naturalisme dans lequel Quine finira par s'engager impliquait une telle naturalisation de l'idée d'espèce. La question n'est pas ou plus de construire, d'obtenir par abstraction²³, cet espace de qualité, mais de savoir pour quelle raison il rencontre si bien l'ordre existant dans la nature; autrement dit, pourquoi cet espace de qualité découpe la nature en ses bonnes articulations, ce que Quine désigne comme « un problème à propos du monde ».

À cette dernière question, Quine offre une réponse de type darwinienne, plus fortement évolutionniste encore dans *A Web of Belief* que dans l'article « Espèces naturelles²⁴ ». Si l'espace des qualités est un gène inné, alors le gène a été sélectionné, qui assurait les meilleures inductions, c'est à dire qui rencontrait la nature à ses articulations :

Une sensibilité innée à certains traits, et une insensibilité à d'autres, vont avoir une valeur pour la survie, dans la mesure où les traits qui y sont favorisés sont favorables à la prédiction²⁵.

Quine parvient ainsi à rendre compte de cette harmonie rencontrée en pratique entre nos prédictions et notre observation de la nature, en des termes non-Réaliste. Seulement il n'est pas sûr que Quine n'ait pas, par là, troqué une métaphysique pour une autre. Il est de toute façon

21 Willard Orman Van Quine, *The Web of Belief*, op. cit., p. 88.

22 Willard Orman Van Quine, *Relativité de l'ontologie*, op. cit., p. 141.

23 Narboux remarque que pour Quine le problème de l'abstraction est toujours « second par rapport à des compagnonnages ou des sécessions intrinsèques qui ne sont tributaires ni d'elle ni du langage », art. cit., p. 154.

24 Sur cette réponse évolutionniste, voir l'introduction de Sandra Laugier à l'essai de Willard Orman Van Quine, *Relativité de l'ontologie*, op.cit., p. XXIV.

25 Willard Orman Van Quine, *The Web of Belief*, op. cit., p. 98.

douteux que l'idée de sélection naturelle soit une interprétation correcte du concept goodmanien d'implantation²⁶. Plus grave, il n'est pas sûr qu'une solution évolutionniste soit à la hauteur du problème posé par le vleu²⁷. Encore une fois, il faut distinguer entre (1) une manière de comprendre le problème posé par le vleu, qui lui offre de nouvelles possibilités (Kripke, Quine), et (2) une manière d'y répondre qui perd la force de la question d'abord posée (la solution conventionnaliste de Kripke, et la solution évolutionniste de Quine).

La force de la reformulation quinienne du problème de l'induction est de bien comprendre que la question de la ressemblance ou de la similarité est indissociable de la question de la projection et de la notion d'espèce. Pourtant, sa solution consiste à présupposer un format de la ressemblance, un degré en quelque sorte animal de la ressemblance, qui seul rend possible que l'on puisse résoudre des problèmes qui se posent pour un degré supérieur de ressemblance – celui de la définition des classes de qualité. Ce degré inférieur de la ressemblance regarde par exemple l'identification des couleurs, qui pour Quine est réglée par l'ostension simple. Pour Quine le problème du vleu est en fait toujours-déjà résolu : le vert, en tant que terme de masse, permet ce type d'ostension simple qui peut « être appris à la faveur d'un processus ordinaire de conditionnement ou d'induction ».

C'est ainsi seulement que l'on peut comprendre que Quine ne fait pas sien un doute sceptique, soulevé par Wittgenstein déjà, quant à la manière dont se réalise pour nous l'apprentissage des noms de couleurs :

Je ne suis pas embarrassé, comme Wittgenstein, par des cas simples d'ostension²⁸.

À suivre l'argument exposé par Quine, autant affirmer d'emblée : « je ne suis pas embarrassé, comme Goodman, par des ressemblances simples qui regardent les couleurs ». Car c'est bien en étayant, sur un

26 Jakob Steinbrenner, Oliver R. Scholz & Gerhard Ernst, *Symbole, Systeme, Welten: Studien zur Philosophie Nelson Goodmans*, Heidelberg, Synchron, 2005, p. 102.

27 PP 358; FFF 22.

28 Willard Orman Van Quine, *Relativité de l'ontologie*, op. cit., p. 44.

plan évolutionniste, une telle affirmation, qu'il répond à l'énigme de l'induction. La question pourrait se poser de savoir si l'énigme de l'induction n'est pas précisément formulée de telle sorte à ce que la mise au jour d'un degré même animal ou minimal de la ressemblance ne puisse avoir de sens. Comme le montre Narboux :

Les couleurs ne sont pas moins artificielles aux yeux de Goodman que les espèces naturelles aux yeux de Quine. C'est bien ce contraste, d'importance stratégique dans *Natural Kinds*, qui se trouve contesté. Parce que le recours au concept de ressemblance n'est pas moins suspect pour rendre compte de la topologie de qualités que pour rendre compte de la signification, des espèces ou de l'induction, on peut soupçonner qu'en exemptant de son argument ce qu'il appelle les cas simples d'ostension, Quine réintroduit en sous-main ces ressemblances données qu'il s'était pourtant d'abord agi, pour lui comme pour Goodman, de congédier radicalement²⁹.

Maintenant, quand bien même il y aurait désaccord ici entre Quine et Goodman sur ce qu'il faut entendre comme une justification de la réussite de nos classements et découpages et, plus fondamentalement encore, sur une certaine façon de comprendre le doute que fait peser sur tout le langage l'introduction du prédicat « vleu », l'on peut remarquer qu'il existe une lecture de l'énigme de l'induction qui relie directement *Faits, fiction et prédictions* avec le problème posé par la construction carnapienne des qualités, avec l'analyse logique de la notion de ressemblance, et par conséquent avec *La Structure de l'apparence*. Que les problèmes de la projectibilité et de la similarité soient un seul et même problème, comme le dit Quine, voilà sans doute quelque chose que Goodman pourrait affirmer pour son compte. Resterait alors à opposer « un style projectif de construction³⁰ » de l'espace des qualités, à l'étrange genèse que Quine en propose ; et comprendre en quel sens il en va véritablement d'une projection du monde et non de sa reconstruction causale.

29 Jean-Philippe Narboux, « Construction ou schématisation », art. cit., p. 152.

30 *Ibid.*, p. 143.

La nouvelle énigme de l'induction, lue à la lumière de *La Structure de l'apparence*, est un problème relatif à la définition et l'usage des espèces naturelles (du vert ou de l'émeraude selon la forme que prend la formulation de l'énigme). Aussi Ian Hacking suggère-t-il d'interpréter *Faits, fictions et prédictions* dans le sillage de la philosophie de Locke, *i.e.* dans le sens d'un « plus pur nominalisme³¹ ».

Le problème posé par Goodman avec le prédicat « vleur » serait ainsi mieux compris comme l'actualisation d'un problème plus ancien relatif aux essences et espèces naturelles ; un problème que sur le modèle de Locke, Goodman envisagerait d'un point de vue nominaliste et donc anti-métaphysique.

178

Hommes de science et métaphysiciens ont coutume d'introduire une différence ontologique entre les espèces naturelles et les autres classes. Les philosophes soutiennent souvent que les membres d'une classe bien faite partagent quelque attribut réel ou essence, ou bien ont une ressemblance absolue les uns à l'égard des autres. Je pense que la distinction dépend plutôt d'une accoutumance linguistique³².

Il n'existe pas, de façon absolue, un ordre de la nature et une liste d'essences sur les modèles desquels l'esprit humain forgerait ses propres catégories, comme si, pour reprendre la dichotomie que critique Hacking, il y aurait des classes avant que l'on ne procède à des généralisations ou anticipations. Cet ordre n'existe pas davantage en un sens délesté de son poids métaphysique, comme dans le naturalisme « quinien ». Plutôt que de s'appuyer sur l'intuition fragile d'un espace inné de qualités bien ordonnées, la force de l'argument de Goodman serait de montrer qu'il n'existe pas de « pure classification³³ », *i.e.* un premier classement du monde – en termes de vleur ou en termes de vert – avant que nous ne

31 Ian Hacking, *Le Plus Pur Nominalisme. L'énigme de Goodman, vleur et usage du vleur*, trad. Roger Pouivet, Combas, Éditions de l'Éclat, coll. « Tiré à part », 1993.

32 LA 263.

33 Ian Hacking, *Le Plus Pur Nominalisme*, *op. cit.*, p. 116-117.

nous mettions à utiliser ces prédicats « vert » et « vleu », en procédant à certaines prédictions, généralisations, anticipations.

Aussi doit-on s'efforcer de ne pas prendre le problème des espèces selon deux perspectives séparées : (1) une question métaphysique relative à un ordre dans la nature, avant que ne s'en mêle notre langage ; (2) une question logique ou épistémologique concernant les généralisations inductives que nous sommes en droit de faire sur la base d'observations passées. Les noms pour les espèces, la classification du monde et les généralisations prédictions que nous faisons sont une seule et même chose, le résultat d'un usage qui se situe au niveau de notre pratique linguistique.

L'énigme de l'induction apprend aussi qu'il n'y a rien de particulier aux classifications que nous utilisons, si ce n'est que nous les utilisons³⁴.

Cette pratique linguistique assure une fonction normative qui constitue un ensemble donné en une espèce ou *kind*, et qui permet de décider tout ce qui est un exemple de l'espèce en question.

Une classe devient une espèce une fois seulement qu'elle a été distinguée, selon quelque principe, d'autres classes³⁵.

Il est important que ce principe soit déterminé par ce que nous faisons avec le langage – les normes d'identification que nous mettons en œuvre – et non par quelque ordre naturel qui précéderait notre façon de catégoriser le monde.

Il est donc une lecture de l'énigme du vleu en termes d'espèce, mais qui détache cette notion d'espèce de la signification qu'on lui attribue en histoire naturelle, une signification selon laquelle il y aurait des espèces naturelles que l'on pourrait classer ou décrire avant que nous les utilisions (comme dans la perspective naturaliste de Quine), que ce soit pour des inductions ou pour tout autre type de projection. Hacking souligne à cet effet, la distinction que Goodman fait lui-même entre « espèce

34 *Ibid.*, p. 9.

35 Peter McCormick, *Starmaking: Realism, Anti-realism, Irrationalism*, Cambridge (Mass.), MIT Press, 1996, p. 159.

naturelle » (*natural kind*) et « espèce pertinente » (*relevant kind*) : non pas qu'il existerait des espèces d'élite ou espèces naturelles, à côté de noms pour des espèces plus communes, mais que dans notre langage il n'y a pas même de sens à qualifier de « naturelles » les genres ou les espèces que nous sélectionnons (comme le vert) pour faire des inductions.

Je dis pertinents plutôt que naturels pour deux raisons : tout, d'abord, naturel est un terme qui, excepté les espèces biologiques, ne saurait recouvrir des genres artificiels tels que des œuvres musicales, des expérimentations psychologiques ou des types de machines ; ensuite, naturel suggère quelque priorité catégorielle absolue ou une priorité psychologique, alors que les genres en question sont plutôt à comprendre dans le contexte d'une habitude ou d'une tradition³⁶.

Une conséquence de cette presque-métaphysique inductive, c'est qu'il n'y a pas de nature, que le langage chercherait à capturer selon ses propres articulations. Le motif de la projection acquiert un sens bien plus poétique qu'esthétique : il ne s'agit pas de reproduire le monde dans le langage, mais de le constituer par projection. C'est en ce sens que Ian Hacking parle d'un *kind-making*. Il ne sert à rien de se mettre dans la position d'imaginer une nature qui précéderait les noms qui viennent identifier – et ce faisant produire – certaines régularités.

Selon cette perspective, que peut signifier l'improjectibilité du vleur ? La réponse de Goodman est contenue dans cette simple remarque : il se trouve que nous utilisons le vert et non le vleur, autrement dit que le vleur est un prédicat que nous n'avons pas l'habitude de projeter. Hacking reconnaît la radicalité d'un tel nominalisme, mais il entrevoit aussi ce que cette réponse peut avoir en un sens d'insatisfaisant :

Le point de vue extensionnel de l'improjectibilité ne va pas au cœur des choses. [...] Nous en sommes venus à vivre avec le discours sur la coutume et l'habitude, mais Hume, au moins ne parlait pas de pratiques simplement verbales³⁷.

³⁶ WoW 26.

³⁷ Ian Hacking, *Le Plus Pur Nominalisme*, op. cit., p. 102.

Que signifie alors aller au cœur des choses? Il n'est pas évident qu'Hacking fournisse une réponse satisfaisante à cette question en cherchant à anthropologiser l'improjectibilité du vlieu. Certes une lecture ethnographique de l'improjectibilité parvient à fournir de la chair à la thèse de l'interdépendance du langage et du monde, mais elle n'en change pas le format. Identifier l'improjectibilité à une figure de l'incommensurabilité, c'est encore se situer sur le terrain des discours sur l'habitude³⁸. En bref, c'est encore l'inutilisabilité d'un monde en vlieu, incommensurable au nôtre, qui offre un critère et une raison de son improjectibilité. La force de la lecture de Hacking se situe en fait ailleurs : il est le premier à avoir si clairement identifiée la problématique de l'induction à la problématique plus tardive du *worldmaking*.

Ce changement de perspective est d'ailleurs assumé par Goodman qui, dans la préface à la quatrième édition de *Faits, fictions et prédictions*, rapporte le cas de la prédiction à une espèce du *worldmaking*. Il apparaît alors pour Goodman que l'usage des catégories d'espèce, et donc aussi la question plus générale de la projectibilité, sont concernés par la façon dont nous faisons des mondes par des moyens symboliques. Plus exactement, la solution pragmatico-linguistique au problème de l'induction, qui peut également s'entendre comme un moyen de répondre aux défis logiques soulevés par les constructions par abstraction, est présentée au titre de ces façons de faire et défaire le monde par « composition » et « décomposition » que Goodman décrit dans le second chapitre de *Manières de faire des mondes*³⁹.

En bref, nous organisons le monde, c'est à dire nous le composons, en utilisant certaines étiquettes ou certains prédicats plutôt que d'autres. Le monde inuit, par exemple, a une composition qui lui est propre

38 Hacking fait référence ici à la notion élaborée par Kuhn d'incommensurabilité dans le contexte de son histoire des paradigmes scientifiques. Voir Ian Hacking, *Concevoir et expérimenter. Thèmes introductifs à la philosophie des sciences expérimentales*, trad. Bernard Ducrest, Paris, Christian Bourgois, coll. « Épistémè essais », 1989, chapitre 5, « Incommensurabilité ». Je renvoie en particulier à ces formules qui reçoivent leur pleine signification dans le contexte goodmanien du *worldmaking*: « Les langages des différentes théories sont les manifestations linguistiques des divers mondes dans lesquels nous pouvons habiter », p. 119.

39 WoW 22-23.

dans la mesure où différentes étiquettes sont utilisées pour désigner des formats différents de neige. À vrai dire, les Inuits ne semblent pas immédiatement comprendre l'identité de notre concept de neige, comme nous ne saurions immédiatement comprendre l'identité des choses vleues. C'est donc bien l'usage des étiquettes et des prédicats, c'est-à-dire le repérage de genres dans un contexte extensionnel, qui décide de notions comme celles d'« identité », de « similarité », ou de « répétition ». C'est ainsi que Goodman comprend la formule de Wittgenstein des *Recherches philosophiques*: « maintenant nous pouvons continuer⁴⁰ ». Le « maintenant » signifie que le rapport de répétition, comme dans l'action d'additionner, a été saisi. Exactement de la même façon qu'un format de ressemblance peut être correctement ou incorrectement saisi dans un cas de référence exemplificationnelle.

Dès lors, en fonction des espèces qui seront retenues dans telle ou telle version, différents mondes peuvent être composés: « les mondes diffèrent par les genres qu'ils retiennent comme pertinents⁴¹ ». Le débat sur la ressemblance et la construction logique des qualités rejoint ainsi la problématique plus tardive du *worldmaking* qui est attachée, comme je le montrerai dans un dernier chapitre, à une ontologie pluraliste. Il est remarquable toutefois qu'il s'agisse bien d'une même impulsion qui depuis *La Structure de l'apparence* et la lecture de l'*Aufbau* est « constructionnelle ». Il semble d'ailleurs que dans *Manières de faire des mondes*, Goodman entrevoit avec plus de netteté encore, les fils qui relient les deux textes de 1951 et 1954. Ainsi, le problème de la projectibilité *y* est interprété comme un problème relatif aux différents schèmes d'organisation que nous pouvons produire pour saisir le réel, autrement dit comme une manière de « disposer nos filets pour capturer ce qui

40 Il convient en revanche de remarquer que cette formule de Wittgenstein est plus équivoque qu'il n'y paraît. Dans les paragraphes des *Recherches* consacrées au Rule-Following, la formule est susceptible d'être entendue de façon ironique comme le type de justification que fournit le platonicien: « Maintenant j'ai saisi la signification de la suite, je peux la continuer ». Or précisément ce type d'interprétation de la signification est problématique pour Wittgenstein. Encore une fois, il n'est pas sûr que Goodman ait saisi toute la profondeur de ce nouveau scepticisme inauguré par Wittgenstein.

41 WoW 26.

peut constituer des ressemblances et des différences significatives ». Or la notion de schème d'organisation⁴² renvoie directement à la façon dont Goodman comprend l'entreprise de l'*Aufbau*, comme une tentative de construction du monde, attentive à saisir les relations structurelles entre les éléments donnés dans la base. En somme, projeter, c'est un peu la même chose que cartographier. De la même façon qu'un classement du monde en termes de vert ne retient comme pertinents que certains traits du monde, certains aspects seulement du monde sont représentés sur une carte, c'est-à-dire ceux qui figurent dans la légende. Ainsi, un schéma d'organisation est une façon de saisir le monde dans ses rapports structuraux qui met entre parenthèses les problèmes de genèse et de fondation, de priorité épistémique. Tandis que Quine essaye de justifier pourquoi le vert est une catégorie plus naturelle que le *vleu*, et ce faisant un « trait » que l'on est *forcé* de reconnaître d'une manière ou d'une autre, Goodman ne reconnaît aucune forme de priorité épistémique au vert, et encore moins l'intuition d'un innéisme conceptuel à la Chomsky.

La problématique du *worldmaking* permet aussi de comprendre que le concept de ressemblance n'est pas naturalisable. À un niveau naturel où le problème de l'organisation catégoriale du monde n'interviendrait pas, la ressemblance ne signifie rien sinon que toutes choses se ressemblent toujours deux à deux sous quelque aspect. Pour que la ressemblance ait un sens qui ne soit pas trivial, il faut qu'y soit à l'œuvre une normativité, une norme d'identité et de similarité, imposée aux choses de l'extérieur par une certaine façon de catégoriser le monde. Comme on le voit avec l'exemple du concept de neige, qui emporte avec lui un certain concept de l'identité pour les choses qu'on désigne comme de la neige, et qui ailleurs peuvent désigner des états du monde très différents. La normativité ne se joue donc pas sur le plan de la nature, d'une découpe du monde en ses articulations naturelles, mais sur le plan du langage, d'une découpe du monde en ses articulations pertinentes, pour certaines fins, dans certains contextes. Il est donc tout à fait clair que Goodman participe de

42 La notion de schème qui est ainsi mobilisée ne signifie pas que Goodman souscrive à un dualisme de type schème conceptuel/monde.

ce mouvement visant à rendre solidaires l'ontologie et une sémantique de type pragmatique. Pour le dire avec les mots d'Umberto Eco :

Le problème des doubles semble ontologique, en fait, il est plutôt pragmatique. C'est l'usage qui décide de la « description » sous laquelle, selon un but pratique donné, certaines caractéristiques seront prises en considération pour déterminer si deux objets sont objectivement semblables et par conséquent interchangeable⁴³.

On comprend dès lors qu'il soit tentant de rapprocher la notion de *worldmaking* et des compositions et décomposition dont toute version du monde est solidaire, de celle wittgensteinienne de changement d'aspect.

184

« Vleu » ne peut constituer une catégorie pertinente pour l'induction *dans le même monde* que vert⁴⁴.

C'est d'ailleurs ainsi que Narboux présente le prédicat « vleu ». L'introduction du prédicat vleu doit aussi s'entendre à la façon d'une contre-histoire naturelle, comme un changement d'aspect de notre conceptualisation ordinaire. Désigner le monde avec l'étiquette « vleu », ce serait comme opérer « un changement des limites du sens », « une opération catégoriale à la faveur de laquelle il apparaît qu'il y a une pluralité de systèmes catégoriaux qui sont autant de systèmes symboliques ou de grammaire⁴⁵ ». Il est sûr qu'une telle interprétation a le mérite de faire ressortir l'unité de la pensée de Goodman, de *La Structure de l'apparence à Manières de faire des mondes* ; une unité aperçue depuis la notion de catégorisation.

On comprend alors comment la mécanique de la projection, et la perspective du *worldmaking* permettent de résoudre certaines difficultés classiques inaugurées par la philosophie transcendantale. Pour Goodman en effet, la question de savoir comment nos concepts sont

43 Umberto Eco, *Les Limites de l'interprétation*, trad. Myriem Bouzaher, Paris, Grasset, 1992, p. 179-180.

44 WoW 28.

45 Jean-Philippe Narboux, « Construction et Schématisation », art. cit., p. 154-155.

taillés à la mesure du monde que l'on perçoit, pour quelles raisons les conditions de possibilité de l'expérience sont également les conditions de possibilité des phénomènes, est réglée à l'échelle de nos pratiques linguistiques. Nous avons l'habitude de projeter certains prédicats, d'opérer des découpes ou saisies catégoriales du monde, qui nous le donnent à voir d'une certaine façon. Ces façons valent alors comme autant de mondes, auxquels, selon certaines modalités et circonstances, nous nous référons. Goodman, fidèle ici à la tradition du post-kantisme américain, poursuit le geste inauguré par Kant d'un changement de perspective en épistémologie. L'erreur de Kant fut cependant de croire qu'il y avait une unité phénonémale du monde et partant une unique structure catégoriale de l'esprit⁴⁶. Au lieu de pluraliser la notion de monde, Kant retrouva l'ordre que les métaphysiciens observaient dans la nature, au niveau de l'entendement lui-même, en se demandant – et c'est la toute la question de la première *Critique* – comment ces deux ordres pouvaient finalement se rencontrer au niveau de notre expérience phénoménale. En un sens Kant n'a pas tiré jusqu'au bout les conséquences de la dialectique transcendantale, car ce qu'il aurait dû abandonner, c'est bien cette notion unitaire de monde⁴⁷.

De fait, le moment de la déduction est pour Goodman fort dispensable. Ce sont nos habitudes linguistiques – de projeter certains prédicats – et donc de décider de certaines ressemblances et certaines identités, qui est la raison d'une rencontre, qui n'a rien d'une coïncidence fortuite. En toute rigueur il ne faudrait même pas parler de rencontre entre notre

46 Il faut lire ici l'avant-propos à *Manières de faire des mondes*. Goodman est redevable à son professeur C.I. Lewis d'une telle lecture de Kant, qui met l'accent sur le caractère pragmatique et instrumentale des catégories de l'entendement. Hilary Putnam est un autre représentant de ce kantisme américain. C'est aussi la thèse défendue par Ernst Cassirer, en hommage à qui est délivrée la conférence qui ouvre le premier chapitre de *Manières de faire des mondes*. Cassirer parle plus exactement « d'un élargissement progressif, dans l'idéalisme critique, du concept de réalité et du concept d'esprit ». Voir Ernst Cassirer, *Philosophie des formes symboliques*, trad. Jean Lacoste & Ole Hansen-Love, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Le Sens commun », 1985, p. 20.

47 Pour une orchestration contemporaine de ce thème, voir Markus Gabriel, *Fields of Sense. A New Realist Ontology*, Edinburgh, Edinburgh UP, 2015.

saisie du monde et le monde lui-même, puisque ce sont là une seule et même chose : nous rencontrons le monde dans l'exacte mesure où nous le façonnons, et l'ordre que nous y trouvons n'est autre que celui que nous y mettons.

L'organisation est subordonnée au langage et ne dépend pas d'un aspect inévitable ou immuable de la nature de la connaissance humaine⁴⁸.

186

Pour le dire autrement, il n'y a pas de sens à se demander pour quelles raisons nous observons des régularités dans la nature, puisque ces régularités (et ainsi les jugements normatifs d'identité et de ressemblance) sont le résultat de formats de prédiction que nous projetons sur le monde, bref de régularités qui se situent dans notre langage, dans nos habitudes projectives. Pourquoi vouloir alors chercher une réponse plus satisfaisante au problème de l'improjectibilité ? En réadressant la notion d'implantation sur un sol psychosociologique – l'interprétation ethnographique de Hacking court sans doute ce risque – nous serions en réalité ramenés en deçà de la philosophie de Kant, au niveau de la psychologie de Hume. Toute la force de la solution goodmanienne est de montrer que c'est du fait que nous parlons, et donc que nous projetons certains prédicats sur le monde, que des régularités peuvent se mettre à apparaître.

La mécanique projective mise en œuvre dans *Faits, fictions et prédictions* est donc ce qui vient se substituer au moment de la déduction transcendantale.

Comment peut-on être sûr que l'ordre qui vient à nous, épousera la forme de l'ordre que nous avons inventé⁴⁹ ?

Pour Goodman, il entre dans la logique même des notions de catégories ou d'espèces – dans leur grammaire pourrait-on dire – qu'elles rencontrent un ordre dans le monde. Cet ordre, elles en sont tout simplement les garantes.

48 FFF 106.

49 PP 419.

Exactement de la même façon, répond Lewis, que je peux être sûr que mon système de classement, aussi misérable qu'il soit, peut trier tous mes courriers. [...] Aucun malin génie ne peut nous frustrer en produisant quelque chose qui ne rentrerait pas quelque part. Que tout ce que nous rencontrons va s'ajuster avec nos schèmes d'organisation ne dépend d'aucune présupposition au sujet de ce que nous allons rencontrer, mais seulement du soin accordé à une division raisonnable de notre schéma d'organisation, une division qui puisse en particulier fournir un panier vide [c'est-à-dire une case « autre » ou « divers »⁵⁰].

Pour Goodman, fidèle ici à la ré-orchestration par Lewis de la notion kantienne de catégorie, un schéma d'organisation du monde nous offre ainsi une limitation de la variété, la possibilité d'identifier de la régularité et de faire entrer le réel sous le régime du normatif. Dès lors que nous opérons un certain classement du monde en termes de choses, le monde que nous observons, loin de refléter un ordre qui serait indépendant du classement que l'on en fait, est exactement tel que nous le classons, il est donc rempli des prédicats, traits, objets que nous projetons sur lui⁵¹.

L'uniformité de la nature dont nous nous émerveillons ou l'irrégularité contre laquelle nous protestons font partie d'un monde que nous faisons nous-mêmes⁵².

Il n'y a donc pas de miracle de la corrélation entre la structure de notre esprit et la structure du monde, pas non plus d'ordre à chercher dans la nature, l'ordre est précisément engagé du fait que nous façonnons un monde en projetant sur le réel certains formats de description et d'identification. Par conséquent, il n'existe pas non plus une liste finie de catégories qui rendent possible une expérience du monde. Les catégories

50 PP 419.

51 Dans son travail sur « l'enfance maltraitée », Hacking propose une certaine façon de classer le courrier du monde avec un nouveau tiroir « la maltraitance infantile ». Toutefois Hacking précise qu'à la différence de Goodman, son travail de chercheur en sciences sociales, le conduit à renforcer le caractère nécessaire de tels classements. Voir Ian Hacking, *Entre science et réalité*, op. cit., p. 177.

52 WoW 26-27.

que nous formons, et qui sont en ce sens historiques, sont fonction de nos intérêts théoriques et pratiques. Une telle présentation marque le passage de ce que Goodman appelle « l'absolutisme subjectif » – qui est le résultat de la révolution kantienne – à une forme de pragmatisme conceptuel, où les schèmes catégoriaux sont décrits comme des outils à la disposition du sujet connaissant⁵³.

L'a priori kantien se trouve ainsi historicisé⁵⁴ en une multitude de genres, d'espèces pertinentes, de catégories que nous projetons sur le monde, et qui nous le donnent à voir en de multiples façons. C'est une part importante de l'héritage de C. I. Lewis dans la philosophie analytique des années 1950 et 1960 que d'avoir ouvert le kantisme à une telle lecture. Goodman fut un des premiers à incorporer cette lecture du kantisme à sa propre philosophie, se déclarant l'héritier de « ce courant de la philosophie moderne qui va de Kant à Lewis » et se « prolonge aujourd'hui dans l'analyse des différents systèmes symboliques⁵⁵ ». Solidaire de cette relativisation de *l'a priori*, l'emploi par Goodman des notions de catégories ou de schèmes conceptuels, offre ainsi une redéfinition de la question transcendantale. Nous sommes en quelque sorte renvoyés d'une question de fait (empirisme humien) à une question de droit (la question transcendantale), et de nouveau d'une question de droit à une question de fait (la mécanique de la projection). Seulement de Hume à Goodman, ce ne sont pas les mêmes faits, pas les mêmes régularités qui sont mobilisés.

53 PP 416.

54 Le thème de l'historicisation de *l'a priori* s'inscrit de façon parallèle dans le kantisme analytique d'inspiration pragmatiste et dans l'épistémologie historique française. Ian Hacking à la croisée de ces deux traditions en a offert une présentation très ample dans son ouvrage *Historical Ontology [L'Ontologie historique]*, Cambridge (Mass.), Harvard UP, 2002.

55 WoW. L'idée que le pragmatisme est un prolongement, ou une radicalisation du geste moderne inauguré par Kant est une idée que l'on retrouve également (et ce n'est pas le moindre des paradoxes quand on sait ce que Goodman pouvait penser du bergsonisme), dans l'interprétation que Bergson donne de James : « La structure de notre esprit est donc en grande partie notre œuvre. C'est par là que le pragmatisme continue le kantisme. » (Henri Bergson, « Sur le pragmatisme de William James », dans *La Pensée et le mouvant. Essais et conférences*, Paris, PUF, coll. « Quadrige », 2009, p. 249.)

Le succès que la notion de projectibilité rencontre en dehors du champ de la philosophie (dans les sciences principalement, en poésie également), est lié à cette conception du *kind-making* comme une manière de multiplier et pluraliser notre compréhension du monde, en y observant de nouvelles régularités, autorisant de nouveaux jugements d'identité selon une logique qui est au cœur aussi bien de l'histoire naturelle que des sciences humaines (psychologie, sociologie, anthropologie).

LES DÉCISIONS PROJECTIVES DE LA THÉORIE DES SYMBOLES

La mécanique projective intervient dans des procédés d'induction manifeste. Comme je viens de le montrer, la taille du monde (classification, catégorisation) s'identifie à un problème de prédiction, *i.e.* de projection de certains formats d'identités. C'est ainsi que l'on peut interpréter la nouvelle énigme de l'induction comme une réponse apportée au problème kantien de la déduction transcendantale. Tous les phénomènes de projection ne sont cependant pas si explicites. Et s'il est vrai qu'une telle mécanique projective est à l'œuvre dans notre usage du langage en général, la tâche de l'analyse philosophique consistera à caractériser nos opérations symboliques comme des cas d'induction non manifeste. C'est une thèse centrale de *Langages de l'art*, qui n'a jusqu'ici jamais vraiment été commentée. Pourtant, il apparaît très clairement que pour Goodman toute activité référentielle implique une maîtrise des symboles qui fait appel à la notion de projection.

Apprendre et pratiquer un langage quel qu'il soit, c'est résoudre un problème de projection⁵⁶.

Maîtriser un langage, verbal ou non verbal (par exemple un standard de représentation picturale), c'est maîtriser des étiquettes, c'est-à-dire être en mesure de décider quel objet est un exemple de l'étiquette en question. C'est un enjeu important de l'analyse des systèmes notationnels que de

56 LA 240.

rendre explicites ces décisions : maîtriser une notation⁵⁷, c'est parvenir à attribuer à chaque marque ou inscription, le caractère qui lui correspond et dont il est un échantillon. Une telle activité suppose ainsi de prendre ce que Goodman appelle des « décisions projectives⁵⁸ ».

Ces décisions sont plus nombreuses encore pour les langages naturels que pour les systèmes notationnels. En général, c'est au moment de l'adoption d'une notation que sont prises ces décisions d'ordre syntaxique (quelle marque rapporter à quel caractère). Nos langages non notationnels sont cependant concernés par des difficultés supplémentaires. En effet, dans nos langages naturels, tout objet peut être rapporté à plusieurs étiquettes ou prédicats. Ainsi un objet vert est un exemple de l'échantillon ou étiquette « objet vert », mais c'est encore un échantillon de cet autre prédicat non-projectible « objet vert examiné avant *t* ou kangourou », de la même façon qu'une émeraude observée avant *t* et qui s'est trouvée être verte, est à la fois un échantillon de l'étiquette « objet vert » ou « objet vleur⁵⁹ ».

Pour les langages naturels, décider quel prédicat utiliser, au sens où Goodman parle de « décision projective⁶⁰ », c'est donc faire un choix entre différentes alternatives logiquement équivalentes. Dictées par l'usage passé, ces décisions n'ont toutefois rien d'arbitraire. En fait, « effectuer de tels choix » doit se comprendre comme « l'activité dominante de tout apprentissage ». C'est en ce sens notamment que les questions ontologiques sont ré-adressées par Goodman ; déplacées sur le terrain de l'usage normé de la langue. Alors que pour Quine l'apprentissage de la langue présupposait une sorte de grammaire innée des noms d'espèce, pour Goodman, ce sont ces noms d'espèces, ces étiquettes, qui sont en premier lieu concernés par l'apprentissage de la langue.

L'idée d'une taille parfaite du monde qui ne nécessiterait aucune décision projective, ne saurait avoir de sens pour Goodman que pour

57 Remarquons ici que nos langages ordinaires ne sont pas des systèmes notationnels parfaits, comme l'est au contraire le système d'écriture musical.

58 LA 241.

59 LA 241.

60 WoW 28; LA 241.

les systèmes notationnels parfaits, et dans la mesure seulement où des décisions ont déjà été prises lors de l'adoption du système :

Dans un système notationnel, rien n'est un échantillon de plus d'une classe-de-concordance ; rien ne concorde avec deux caractères qui ne sont pas coextensifs. Aussi il ne subsiste aucun choix peut-être [...] Ce qui s'est passé, en fait, c'est que les décisions ont déjà été prises en adoptant le système. [...] D'où il résulte que, aussi longtemps que nous utilisons ce système, nous sommes exempts des problèmes majeurs de la projectibilité⁶¹.

De fait, lorsque nous adoptons un système notationnel, nous définissons les rapports entre inscription et caractère, et entre échantillon et classe-de-concordance de telle sorte à ce que les réquisits syntaxiques (disjointure, différenciation finie des caractères) et sémantiques (la concordance entre des caractères et des objets doit être sans ambiguïté) ne puissent jamais être violés. Cela suppose qu'aucune inscription ne puisse être un échantillon de plus d'un caractère⁶², aucun caractère un échantillon de plus d'une classe-de-concordance, ou encore aucune exécution musicale un exemple de plus d'une partition⁶³. Dans les systèmes notationnels, des décisions sont donc prises au moment de l'adoption du système et de la sélection de ses classes-de-concordance, des « tris soigneux » pour séparer les inscriptions en « classes nettes » sont faits⁶⁴, de sorte à éliminer les problèmes de classement ; ces problèmes précisément qui sont présentés dans *La Structure de l'apparence* comme ceux de la difficulté de la communauté imparfaite (mauvaise classe de concordance) ou de la difficulté du compagnonnage (manque de disjointure syntaxique).

61 LA 241.

62 LA 169.

63 LA 242.

64 LA 176. Il se peut que l'adoption d'une notation n'ait pas ce caractère délibéré et inaugurée par un ensemble de définitions. Un schéma symbolique peut aussi s'imposer par l'usage. Alors c'est « l'observation qui permet de juger si les réquisits pour une notation sont satisfaits ».

Des décisions ont donc été prises dans une notation, afin qu'il soit rendu « impossible qu'un objet soit affecté par un caractère du système à une espèce naturelle ou authentique, et par un autre à une collection aléatoire ou artificielle⁶⁵ ». Toutefois, puisque nos langages ordinaires ne satisfont pas à de tels réquisits, il faut bien que des problèmes particuliers de projection y soient posés. Ainsi d'un langage ordinaire pour lequel certains réquisits notationnels sont violés est troublé par des « distinctions nobiliaires entre les différentes manières de classer un objet⁶⁶ ». Une décision projective doit être prise pour distinguer si un objet vert est un échantillon de l'espèce ou de l'étiquette noble « objet vert » ou des espèces non nobles « objet vert avant *t* ou kangourou », « objet vleu ». Les métaphysiques de la bonne jointure (langage et monde) sont prisonnières d'une commune illusion : croire que nos langues naturelles puissent être décrites comme des systèmes notationnels parfaits, et rejeter l'échelle de leur condition d'apparition.

Dès lors, la mécanique projective concerne notre façon de parler en général, l'apprentissage de la langue, et non une difficulté logique propre aux inférences inductives. Sans doute est-ce la raison pour laquelle la solution que propose Goodman à l'énigme de l'induction est précisément linguistique. L'important est de bien voir que le procédé logique de l'induction et notre manière ordinaire de parler, référer, indiquent un mécanisme identique, manifeste pour les inférences inductives, « cachée » pour la plupart de nos opérations symboliques. Si nos actes référentiels sont concernés par une forme cachée ou discrète d'induction, c'est bien que « faire référence à » implique à chaque instant toutes sortes de décisions qui en général ne sont pas explicitées. Ainsi dans la stylistique, les pratiques d'échantillonnage ou les phénomènes de supplémentation décrits par Goodman dans *Manières de faire des mondes*.

65 LA 242.

66 LA 242.

Comme je l'ai indiqué au deuxième chapitre, le décalage entre possession et référence dans nos opérations exemplificationnelles laisse la porte ouverte à toutes sortes de dysfonctionnement. Des erreurs étaient par exemple possibles dans un échantillonnage – et nous renvoyons ici aux infortunes de Mary Tricias⁶⁷ – qui indiquent que pour ce type de référence en particulier, des décisions doivent être prises pour déterminer à quelle étiquette exactement renvoie un de ses échantillons. Autrement dit, l'écart qu'il y a dans l'exemplification entre possession et référence montre que la pratique de l'échantillonnage est directement tributaire d'une mécanique projective. Cette dépendance est bien sûr augmentée lorsque l'échantillonnage procède à l'aveugle, comme dans l'exemple de l'échantillonnage d'un volume d'eau :

Dans de tels cas, nous considérons qu'un échantillon est représentatif s'il est pris de façon représentative – c'est-à-dire s'il est pris de manière conforme à la pratique avérée quand on prend des échantillons de cette sorte. [...] Notre problème est un problème de projection – décider dans quelles circonstances les propriétés exemplifiées par un échantillon peuvent être projetées sur un ensemble plus large ou sur d'autres échantillons de cet ensemble. Tout comme l'accord avec la pratique inductive est requis pour déterminer quels prédicats sont projectibles, l'accord avec la pratique d'échantillonnage est requis pour déterminer quels échantillons sont représentatifs⁶⁸.

Mais le cas particulier présenté par l'échantillonnage à l'aveugle ne fait que révéler une dépendance bien plus générale des opérations exemplificationnelles à l'égard de certaines décisions interprétatives. En effet, toute exemplification emporte avec elle une décision. Il faut que soit décidé de quoi une chose, un prédicat, une étiquette, une marque, une preuve empirique, une œuvre, est l'exemple. Le problème de l'exemplification est donc une dimension du problème de la projection.

67 WoW.

68 RP 22.

Savoir exactement quelles sont, parmi l'ensemble des propriétés qu'il possède, celles auxquelles un exemple se réfère, en appelle ainsi à ces décisions projectives que Goodman identifie à des inductions cachées. Parfois ces décisions projectives sont tues, et peuvent être rapportée à un usage ayant une forme stéréotypée, à une connaissance tacite du système particulier de symbolisation adopté dans tel ou tel contexte social⁶⁹, parfois ces décisions projectives sont le résultat d'un travail et s'accompagnent d'un progrès de notre compréhension. Encore que des décisions projectives puissent être, pour des cas d'exemplification complexes, le résultat d'un travail cognitif, il ne faudrait pas pour cela les excepter d'une réflexion sur l'usage. C'est bien, en un sens, parce que nous faisons quelque chose de particulier avec ces exemples, parce que nous en faisons à strictement parler des exemples, que nous parvenons à leur donner une signification. Un fragment de réalité n'a pas de sens en soi : c'est donc bien à l'étage du faire et de l'usage, fût-il sophistiqué, que des décisions projectives peuvent être prises. En l'absence de décisions, nous n'aurions plus – pour reprendre un mot de Wittgenstein – que le signe sans le symbole.

En sciences par exemple, nos décisions projectives, bien qu'elles puissent être tacites, ne sont pas neutres. Elles sont paradigmatiques plus que stéréotypiques. Il est vrai que le problème de la confirmation – reformulée comme un cas d'exemplification qui regarde les relations entre une hypothèse et certaines de ses instances – ouvre une réflexion sur notre pratique scientifique. Lorsqu'une hypothèse ou une généralisation inductive est confirmée par une observation empirique, le problème est de savoir si l'observation empirique est bien un exemple positif de l'hypothèse en question. Or décider quelle preuve empirique est pertinente, eu égard à la confirmation ou l'infirmité d'une théorie, n'est pas une décision qui est théoriquement neutre, c'est-à-dire qui puisse être prise sur le seul terrain de la logique. Il en va de décisions relatives à la façon correcte de réaliser certaines expérimentations, de compter comme pertinentes ou non certaines données, de faire des approximations, et de prendre en compte, ou non, certains résultats.

⁶⁹ LA 87.

Vous voyez qu'aucune expérience ne peut se répéter exactement. Il y aura toujours quelque chose de différent [...] Lorsque vous dites que vous répétez une expérience, ceci revient à dire que vous répétez tous les traits d'une expérience qui sont, selon la théorie, significatifs. En d'autres mots, vous répétez l'expérience à titre d'*exemple* de la théorie⁷⁰.

Ainsi l'interprétation logique de la relation d'exemplification doit être suppléée par de nouvelles interprétations, qui font appel à certaines décisions projectives que l'on peut spécifier en contexte.

Qu'il y ait des décisions projectives qui soient prises – et certaines décisions qui sont tellement confondues avec notre usage et notre manière de penser qu'elles passent inaperçues – pour savoir si une donnée empirique est ou non une preuve d'une théorie, est sans doute une autre manière de formuler le fait qu'une preuve empirique est toujours « chargée de théorie ». Il faut s'entendre alors sur la part qui revient à l'inertie et à l'invention dans ces pratiques projectives de la science. Une preuve peut être chargée de théories, au sens où elle emporte avec elle toutes les décisions projectives passées qui forment un certain paradigme⁷¹ à l'aune duquel nous observons la nature, et y percevons certains modèles habituels. Toutefois, il revient également au scientifique de proposer de nouveaux modèles, à condition qu'ils aient un caractère projetable : c'est la part qui revient en propre à l'invention.

Nos concepts stylistiques fournissent un autre exemple du style de conceptualité engagée par la référence exemplificationnelle. Identifier une œuvre d'art comme appartenant à un style et proposer un concept stylistique, à la faveur de l'observation d'un ensemble d'œuvres ayant certaines ressemblances que nous jugeons pertinentes pour comprendre leur fonctionnement, sont des activités en réalité projectives. C'est une forme de ce que Goodman appelle la « perception de modèle ». Le style

70 LA 217.

71 Ici encore nous nous référons au modèle de l'histoire des sciences fourni par Thomas Samuel Kuhn dans *La Structure des révolutions scientifiques* [1962], trad. Laure Meyer, Paris, Flammarion, coll. « Champs . sciences », 2008.

doit dès lors se comprendre comme une opération exemplificationnelle d'une nature particulière.

Un trait stylistique tel que je le conçois, est un trait qui est exemplifié par l'œuvre et qui contribue à la situer dans un corpus significatif d'œuvres parmi d'autres. Les traits caractéristiques de tels ensembles d'œuvre constituent le style⁷².

196

Lorsque je maîtrise les critères d'identification d'un style, je peux projeter certains des aspects formels qui le caractérisent, sur les œuvres que je sais appartenir à ce style ; et, de ce fait, en augmenter ma compréhension. Je peux également projeter sur de nouvelles œuvres une étiquette stylistique « comédie de re-mariage », « théâtre post-dramatique », et déterminer si ces nouvelles œuvres en sont des exemples pertinents. Dans les deux cas, le classement des œuvres à partir de critères stylistiques, et l'identification de traits stylistiques, entrent en jeu dans notre compréhension et appréciation de l'art. Le problème du style nous offre alors de comprendre que toute activité projective est aussi une affaire cognitive.

L'identification de formes visuelles revêt le plus souvent un aspect cognitif. En particulier, identifier des styles, inventer de nouveaux classements des œuvres, projeter comme concept stylistique certaines caractéristiques formelles, c'est « découvrir les façons non manifestes qu'une œuvre a de différer ou de ressembler à d'autres œuvres⁷³ ». Les normes d'identités, de ressemblances, de similarité, sont des normes qui apparaissent à l'issue d'un travail que nous effectuons par l'exercice du regard et l'éducation de notre sensibilité, par ce que Jean-Marie Schaeffer désigne comme des phénomènes d'« attentionnalité⁷⁴ ». Dès lors, il est possible d'élaborer des programmes d'éducation artistique visant à améliorer notre attention à certains phénomènes stylistiques, et de perfectionner d'autant notre capacité de discrimination

72 ATA 44.

73 WoW 64.

74 Jean-Marie Schaeffer, *Les Célibataires de l'art. Pour une esthétique sans mythe*, Paris, Gallimard, coll. « NRF essais », 1996.

sensorielle. Une telle orientation cognitive fut à l'origine des travaux et expérimentations réalisés dans le cadre du Projet Zéro⁷⁵.

En stylistique, l'identification de l'œuvre, son attribution, et son authentification nous informent « de la façon dont une œuvre doit être regardée⁷⁶ » ; par exemple être regardée comme un Vermeer ou comme un Van Meegeren. « Vermeer » et « Van Meegeren », dans ce contexte, fonctionnent comme des concepts stylistiques. Reconnaître qu'il y a là deux peintres différents, et plus exactement un peintre de l'école flamande et un célèbre faussaire du xx^e siècle, par conséquent deux corpus distincts d'œuvres, permet d'aiguiser notre perception, et notre compréhension des œuvres. Notre perception d'une œuvre est dépendante des distinctions que nous sommes capables de projeter sur un corpus d'œuvres, parce que nous avons travaillé sur ce corpus, et avons exercé notre capacité à faire de telles distinctions : l'attentionnalité.

Réciproquement, les traits et aspects que nous pouvons discerner comme représentatifs d'un style sont dépendants de leur projectibilité. C'est leur « caractère projetable » qui fixe leur représentativité ou exemplarité. Il faut donc que les corrélations observées entre différentes œuvres regroupées dans un style soient des facteurs projetables : par exemple l'école artistique ou l'auteur, et non l'heure de conception, ou le nombre de consonnes dans un texte. En stylistique comme en sciences, le problème est bien de faire la part entre des hypothèses pertinentes, et des hypothèses seulement accidentelles, c'est à dire *ad hoc*. Les traits que dans une œuvre nous comptons comme stylistiques acquièrent une projectibilité du fait qu'ils sont eux-mêmes fortement implantés dans notre façon de regarder le monde, ou corrélés à d'autres prédicats qui bénéficient d'une forte implantation dans notre langue. Ainsi des prédicats comme « frisson », « *thriller* », « polar », « western », « *road movie* », « *campus movie* », « science-fiction » qui permettent d'opérer certains classements stylistiques des œuvres cinématographiques américaines. D'autres classements, plus inédits, mettent en avant des propriétés étonnantes que les œuvres exemplifient,

75 ATA.

76 WoW 64.

ainsi des « comédies de remariage », qui toutes relatent l'histoire d'un couple en crise qui s'achève sur un remariage⁷⁷. Dans un cas il s'agit de repérer, sans présupposer une conception lourde de l'intentionnalité⁷⁸, des traits stylistiques dans une œuvre ; dans l'autre cas il s'agit de repérer des régularités qui puissent faire style. À chaque fois est en jeu une certaine forme d'attention – qui a un sens cognitif – à des régularités projectibles. Pour Gérard Genette, l'attentionnalité est d'ailleurs ce qu'exige de nous une littérarité qui s'entend de façon conditionnelle⁷⁹, c'est-à-dire condition de notre propre activité cognitive et des contextes dans lesquels sont insérées les œuvres. Tout élément du discours peut être tenu, selon les conditions, et le contexte, comme stylistique ou non. Le style en art, comme les espèces naturelles en science sont conditions de la manière dont on construit le monde en le composant, définit certains formats d'identité, érigent certaines régularités comme artistiques ou scientifiques.

Dès lors, la mécanique projective demande aussi de nous un effort : soit qu'il s'agit de découvrir de nouvelles catégories ou espèces pertinentes pour mettre au jour des régularités (naturelles, sociales, esthétiques) qui sinon ne seraient pas apparues, soit qu'il s'agit d'exercer notre perception à percevoir des différences et des ressemblances qui, comme le dit Goodman, ne sont pas au premier abord « manifestes ». Il convient donc encore une fois de nuancer une lecture du *worldmaking* qui serait par trop relativiste : on ne fait pas des catégories à l'envie, pourvu qu'il y ait un panier vide⁸⁰ dans lequel ranger tout ce qui n'entre pas dans notre classement ; il faut aussi que nos catégories soient intéressantes, pertinentes, et corrélées (en esthétique comme en sciences) à des facteurs projetables. Cela ne veut pas dire non plus que, parce qu'un

77 Stanley Cavell, *À la recherche du bonheur. Hollywood et la comédie du remariage*, trad. Christian Fournier & Sandra Laugier, Paris, Cahiers du cinéma, coll. « essais », 1993.

78 Pour un aperçu d'une théorie du style, attachée à la notion d'intentionnalité, voir Richard Wollheim, *Painting as an Art*, Princeton, Princeton UP, 1987, p.27.

79 Gérard Genette, *Fiction et diction, précédé de Introduction à l'architexte*, Paris, Éditions du Seuil, 2004, p. 218.

80 PP 419.

effort de compréhension est impliqué, des habitudes et en particulier des habitudes linguistiques ne jouent plus aucun rôle. Quel que soit l'effort qu'il faut accomplir de notre côté pour percevoir de nouvelles régularités, il faudra que, d'une manière ou d'une autre, ces régularités soient corrélées à des prédicats que nous avons l'habitude de projeter. L'importance de la recherche, le rôle joué par la compréhension, n'annule pas l'idée que l'ordre se situe dans le langage et non dans la nature, comme s'il y avait dans la nature un ordre, que le langage devrait essayer par après de découvrir ou recomposer.

Plus encore qu'une voie particulière de la référence, la relation d'exemplification, qui engage dans sa définition même un motif projectif, semble ainsi fournir un modèle général du fonctionnement symbolique. La confirmation empirique, l'échantillonnage, la notion de style, ne sont que des cas particuliers de ce qu'on peut fort bien caractériser comme une « nébuleuse exemplificationnelle⁸¹ ».

LA TRADUCTION INDUCTIVE

La théorie du fonctionnement symbolique est une théorie de la projection. En explicitant les ramifications de l'énigme de l'induction dans la théorie des systèmes symboliques, l'on parvient en fait à faire ressortir un type d'argument, présenté pour éliminer le prédicat « vlieu », comme constitutif de la théorie des symboles.

Il y a une autre façon encore d'indiquer la parenté qui existe entre l'énigme de l'induction et les problèmes relatifs à l'usage des symboles. Cela suppose pourtant de changer de perspective et d'examiner de quelle façon l'induction manifeste peut être reformulée dans les termes de la théorie des symboles proposée dans *Langages de l'art*. C'est là un des enjeux de ce que Goodman nomme « la traduction inductive ».

La théorie de la notation présentée au quatrième chapitre de *Langages de l'art* distingue différents traits des systèmes symboliques. J'ai déjà

81 Voir Jacques Morizot, *Goodman : modèles de la symbolisation avant la philosophie de l'art*, Paris, Vrin, coll. « Essais d'art et de philosophie », 2012, chapitre 2.

montré qu'une notation, c'est-à-dire un système notationnel, doit respecter certains réquisits syntaxiques et sémantiques. Parmi ces réquisits figurent ceux de la différenciation syntaxique et sémantique. Un système symbolique syntaxiquement et sémantiquement dense est incorrectement différencié : pour une inscription donnée quelconque du système, il existe ainsi une infinité de caractères différents auxquels elle pourrait correspondre, et cette indifférenciation vaut aussi entre chaque caractère et sa classe-de-concordance. Une telle densité est caractéristique de ce que Goodman appelle les systèmes analogiques :

Les systèmes analogiques sont donc à la fois syntaxiquement et sémantiquement indifférenciés au dernier degré : pour tout caractère, il en existe une infinité d'autres tels que pour une marque donnée, il ne nous soit pas possible de déterminer si la marque n'appartient pas à tous, et tels que, pour un objet, il ne nous soit pas possible de déterminer si l'objet ne concorde pas avec tous⁸².

Partant de cette distinction fondamentale, il est possible de discriminer entre des machines qui fonctionnent de manière analogique et des machines qui fonctionnent d'après une notation. Une machine est dite analogique si elle viole à chaque instant ces deux réquisits notationnels – elle est très exactement « l'antithèse d'un système notationnel⁸³ ». La plupart des images fonctionnent normalement comme des machines analogiques ; ainsi de la jauge de pression toute simple avec une face circulaire et une aiguille pour indiquer la mesure de la pression⁸⁴. Les machines digitales⁸⁵ (*digital*) fonctionnent au contraire comme des systèmes symboliques discontinus et parfaitement différenciés ; ainsi de la montre-écran ou digitale dont les caractères indiquent de façon univoque une mesure du temps, et dont les inscriptions indiquent de façon univoque un seul caractère à chaque fois. Goodman fournit donc

82 LA 196.

83 LA 196.

84 LA 192.

85 Je conserve ici la traduction en usage dans les publications des œuvres de Nelson Goodman en français du terme *digital*. *Digital* est le terme utilisé en anglais pour numérique. Un système digital est donc un système numérique.

une explication de la distinction entre l'analogique et le digital dans le vocabulaire de sa théorie des systèmes symboliques. Qui plus est, une telle explication offre de comprendre que le régime analogique ne se réduit pas exactement à l'image, et le digital au décompte de chiffres⁸⁶. Des inconvénients et des avantages sont associés à chacun de ces systèmes. Alors que les machines digitales sont plus précises, et permettent d'effectuer des mesures scientifiques, les machines analogiques fournissent davantage d'information, et ont une fonction exploratoire⁸⁷.

Un problème intéressant de la théorie des symboles, relatif à cette distinction entre l'analogique et le digital, concerne maintenant le passage d'un système à l'autre. Passer d'un système analogique à un système digital – comme c'est le cas lorsque nous transformons un instrument de mesure analogique en un instrument de mesure exact et différencié – suppose que l'on supprime toute ambiguïté sémantique et toute indifférenciation syntaxique entre les inscriptions. Le plus souvent, cela suppose qu'on diminue le niveau d'information générale offert par un système analogique⁸⁸. En effet, une image nous donne en général plus d'informations qu'une description⁸⁹. Au contraire, passer d'un

86 LA 195.

87 LA 197.

88 Le procédé de l'effacement comme codage d'un message analogique en un message digital est utilisé par Dretske pour décrire la façon dont le cerveau enregistre l'information phénoménal et en fait un tri. On trouve de telles considérations dans Fred Dretske, *Knowledge and the Flow of Information*, Stanford, CSLI Publications, 1999, chapitre 6, « Analog and Digital Coding ». Seulement Dretske utilise le vocabulaire analogique/digital en un modifiant légèrement le sens, pour rendre encore plus apparent le procédé de l'effacement. Ainsi l'idée même d'information digitale signifie pour Dretske un message qui a été dépouillé de toute information additionnelle, tandis que le régime analogique implique nécessairement un tel surplus. Bien que l'indifférenciation syntaxique ou sémantique du régime analogique favorise une telle interprétation, en revanche dans la perspective de la théorie des systèmes symboliques, on peut imaginer un système symbolique qui ne véhicule que très peu d'information mais en revanche beaucoup d'ambiguïté, comme un dessin linéaire d'Hokusai.

89 En toute rigueur une description, parce qu'elle est faite dans un langage ordinaire, n'obéit pas au réquisit de différenciation sémantique des systèmes digitaux. Par ailleurs, l'image numérique montre qu'il est possible de traduire sans reste une image en un système digital. Toutefois ce procédé de traduction de l'image en texte est un problème classique du langage, que désigne déjà la formule d'Horace

système digital à un système analogique emporte d'autres contraintes : il faut fournir des informations supplémentaires.

Des supplémentations interviennent quand, disons, un instrument analogique remplace un instrument numérique pour enregistrer des données, ou pour comptabiliser des fonds collectés, ou encore quand un violoniste interprète une partition⁹⁰.

Fournir une courbe à partir d'un ensemble de points met en œuvre un tel procédé de supplémentation. Ainsi les scientifiques, pour établir des corrélations entre les données récoltées, engendrent « quantité d'interpolations pour remplir des courbes suggérées par de rares données et ériger des structures élaborées sur la base de maigres observations⁹¹ ». Des passages d'un système à l'autre sont donc réalisés fréquemment. Goodman s'attache plus particulièrement au procédé de supplémentation, qui « illustre certaines fonctions importantes des symboles », et en particulier... le procédé ordinaire de l'induction!

L'engendrement d'une courbe à partir de points met en œuvre un phénomène de supplémentation. Ce type d'engendrement peut être réalisé à partir de types différents de machines, chacune ayant ses propres règles de construction. Une machine qui, à deux points, associerait systématiquement une droite passant par ces deux points serait une calculatrice capable de maîtriser des fonctions mathématiques simples (c'est-à-dire des fonctions de type affine). Une machine qui au contraire fournirait les points manquant par un simple tirage au sort, sans tenir aucun compte des évidences empiriques, ne serait guère plus qu'une machine à roulette. Elle n'en fournirait pas moins une illustration du

« *Ut pictura poesis est* ». Fred Dretske ne s'embarrasse pas de ces difficultés lorsqu'il distingue le niveau d'information phénoménale ou analogique, et le niveau d'information neuronale ou digitale. L'exemple qu'il prend est celui d'une tasse de café. Cette information traduite en langage digital prendra la forme de la description « La tasse contient du café ». Dans un langage analogique, on aura au contraire une image de la tasse qui contient du café, et dans cette image sont contenues bien d'autres informations : la couleur du café, de la tasse, le niveau du volume, etc. Voir *Knowledge and the flow of information*, op. cit., p. 137.

90 WoW 34.

91 WoW 32.

phénomène de la supplémentation. Ces deux exemples de machines fournissent de fait deux cas limites. Il est cependant possible d'envisager des machines capables de manier des courbes variées et d'éliminer celles qui ne sont pas corroborées par les évidences empiriques (la liste finie de positions de points à notre disposition). Il n'empêche que certaines décisions devront être prises, afin que la machine se détermine à dessiner une seule courbe parmi toutes celles possibles, en accord avec les évidences empiriques. C'est dans ces choix qu'interviennent des décisions, identifiables en fait aux décisions projectives de l'inférence inductive. Les procédés ordinaires d'induction s'interprètent alors comme le passage d'un régime digital à un régime analogique.

Imaginons une courbe qui puisse tenir compte non seulement des évidences empiriques, mais encore du passé ; c'est-à-dire une machine capable de tenir compte du tracé des courbes passées, traitant le même genre de donnée empirique.

Après élimination des courbes incompatibles avec les données présentes, [la machine] peut découvrir des problèmes antérieurs dont les ensembles de données incluent en propre l'ensemble présent, et procéder à l'annulation de toute courbe qui est en contradiction avec l'un de ces ensembles plus globaux. Elle prend donc en compte non seulement l'évidence empirique immédiate, mais celle des cas passés connexes⁹².

Il reste que, une machine qui pourrait tenir compte du passé, si elle peut manier suffisamment de courbes, peut encore trouver une infinité de courbes qui s'accordent et avec les évidences empiriques (les points déjà donnés) et avec les problèmes connexes traités dans le passé :

Les éliminations sur la base des données présentes et passées laisseront toujours un large choix d'alternatives – si large en réalité qu'aucune prédiction concernant les points restants n'est exclue.

Dès lors, une telle machine se trouverait exactement dans la même situation que quelqu'un qui voudrait faire des prédictions sur la couleur des émeraudes.

92 LA 201.

Il est en effet possible d'inventer une infinité de prédicats comme le vœu qui sont confirmés par les expériences passées. Ni les évidences empiriques présentes, ni la consultation du passé ne permet d'éliminer l'appel à des décisions projectives. Pour le cas des machines qui effectuent des suppléments en produisant des courbes, il arrive donc toujours un moment où ces machines doivent choisir entre deux méthodes : consulter une échelle de préférence fixe ou recourir à des procédés aléatoires ; autrement dit, se transformer en calculatrice ou en machine à roulette. Or ces deux attitudes sont pour Goodman « fautives » puisqu'elles reposent, en dernière analyse, sur un choix arbitraire. Il est cependant possible d'envisager une machine qui « corrige ces deux fautes⁹³ », à condition que cette machine soit capable de « contracter des habitudes » et donc de procéder spontanément à des décisions projectives.

Supposez qu'une machine soit conçue de manière à ce que, lorsqu'elle fait un choix quelconque à la suite de son premier choix, elle consulte non seulement les données intéressant les problèmes présents et les problèmes passés apparentés, mais également la liste de ses propres choix passés. Parmi les courbes qui restent après les effacements, sur la base de toutes les données, elle choisit, ou au moins donne l'avantage à celle qui a été utilisée le plus souvent auparavant. Et elle s'en tient à une courbe une fois qu'elle l'a choisie jusqu'à ce qu'elle soit forcée d'en changer du fait de nouvelles données. L'habitude en effet établit ou modifie une évaluation préférentielle ; et il en résulte souvent un choix unique⁹⁴.

Une telle machine ressemblerait assurément à l'esprit humain lorsqu'il procède à des inférences inductives, et les courbes qui recevraient la préférence de l'ordinateur seraient semblables à la préférence que nous-mêmes avons pour les prédicats bien implantés !

93 Il faut remarquer comment Goodman emprunte ici le vocabulaire de la faute et la correction. En quoi consistent véritablement les fautes des machines « têtues » [pigheaded] ou « tête-en-l'air » [henheaded], n'est cependant pas clair (LA 202).

94 LA 203.

La supplémentation dont il est question ici illustre la traduction d'un message digital avec un nombre donné de point, à un message analogique représenté par une courbe ayant une infinité de points⁹⁵. Plus encore, les différents modèles de supplémentation envisagés sont en relation directe avec le problème de l'induction. Et en effet, seule la dernière machine est la traduction du procédé à l'œuvre dans l'induction ordinaire : ni l'attention accordée aux évidences empiriques, ni le recours au passé ne sont des critères suffisants pour qu'une induction ait lieu. En d'autres termes, l'implantation est une contrainte plus forte sur l'induction qu'une simple consultation du passé. L'important est de bien voir qu'il existe une différence essentielle entre une machine qui se contenterait d'être en accord avec les observations passées, et une machine qui contracterait des habitudes en fonction de son histoire et qui, ce faisant, aurait son propre passé. Seule cette dernière introduit de la normativité. Une supplémentation correcte implique que soient prises certaines décisions projectives, en accord avec une pratique normative réglée, de préférence à toute forme de choix arbitraire. Se trouve ainsi révélée, en même temps qu'une traduction de l'induction dans les termes de la théorie des symboles, une nouvelle ramification du problème de l'induction dans la problématique plus générale du *worldmaking*. Non seulement le mécanisme de la projection est impliqué dans notre usage des catégories d'espèces, et dans ce que Goodman appelle les procédés de composition et décomposition de monde, mais il est encore impliqué dans cet autre procédé du *worldmaking*: la supplémentation⁹⁶.

Cette analyse des machines analogiques met en évidence certains traits généraux du fonctionnement cognitif en général. D'une part que « l'évidence empirique n'entre en jeu qu'à travers l'application d'un symbole général⁹⁷ ». En absence d'usage réglé, nous avons le signe vide sans le symbole, en l'absence d'une règle normative pour identifier des choses, nous n'aurons jamais *l'évidence* empirique. C'est d'ailleurs un point qui apparaît dès l'énigme de l'induction : il est en

95 LA 199.

96 WoW 32-35.

97 LA 202.

effet impossible d'établir une théorie de la confirmation empirique, qui ne tienne pas compte de la fonction normative de certains découpages du monde. D'autre part, « les alternatives sont des symboles généraux qui diffèrent en extension et non des particuliers isolés ». Dans l'analyse des machines analogiques, ces alternatives sont des courbes différentes. La notion même de décision projective implique que notre esprit traite en permanence des symboles alternatifs également possibles. Enfin, « les habitudes pertinentes ne peuvent se développer que par l'usage de tels symboles ». Autrement dit, l'habitude concerne une régularité qui se situe à même le langage, dans son usage, et non dans les phénomènes eux-mêmes. L'examen du passage entre deux régimes distincts, le digital vers l'analogique, offre ainsi une compréhension du fonctionnement cognitif à l'œuvre dans toute opération symbolique. C'est peut-être l'un des rares moments où Nelson Goodman s'aventure du côté d'une philosophie de l'esprit.

PROJETER LA PROJECTION

Que ce soit à un degré très élémentaire du fonctionnement symbolique comme l'apprentissage de la langue et la maîtrise des systèmes discursifs ou notationnels, pour l'exemplification et la pratique de l'échantillonnage, qui interviennent dans beaucoup de nos actes référentiels, ou bien pour cette forme d'induction que nous avons attachée à la découverte de catégories et à leur projection sur le monde, toute activité symbolique implique des décisions projectives, nécessaires à son fonctionnement, et qui souvent passe inaperçues. D'où la force de cette notion « d'induction cachée » – cachée parce ce qu'elle se situe le plus souvent au niveau de nos pratiques et usages linguistiques. Il n'y a pas d'autre contenu possible au concept goodmanien d'implantation. Un des objectifs du second chapitre était de faire apparaître cette induction cachée, rendre visibles les différentes décisions qui sont prises lorsque nous nous engageons dans des opérations référentielles, en montrant les dysfonctionnements possibles de toute référence. L'introduction du prédicat « vleu » le fait de façon extraordinaire, d'où son importance pour une théorie du fonctionnement symbolique. On pourrait dire, en paraphrasant

Gaston Bachelard, que la philosophie de Goodman, cherchant la règle derrière l'exemple, la loi à propos du fait, la courbe derrière les points, est « métaphysiquement inductive⁹⁸ ».

Que cette induction soit cachée ne signifie pas qu'elle puisse être réduite à des décisions qui sont prises à un niveau qui ne serait pas cognitif, quelle que soit la manière dont on imagine ce niveau (biologique ou psychologique). Toute projection a des conséquences sur la façon dont nous concevons le monde, c'est-à-dire sur la façon dont on y perçoit des différences, des ressemblances, des régularités, formule des jugements d'identité ou de similarité. L'histoire des sciences et l'histoire de l'art attestent de deux façons différentes, mais dans un geste commun (la perception de modèles), de la solidarité entre mécanique projective et fonction cognitive⁹⁹. Il est clair qu'un même procédé, qui est aussi un argument philosophique, est à l'œuvre dans l'ensemble du corpus goodmanien.

La mécanique de la projection est découverte sur le terrain de la philosophie des sciences, toutefois elle n'y est pas circonscrite comme la formulation d'une solution à un problème logique local. Dès le départ, en réalité, le concept de la projection est élaboré pour répondre d'une part à une série de problèmes apparentés à l'induction – la causalité, les contrefactuels, les possibilita –, d'autre part à une perplexité logique – la notion de ressemblance –, dont la difficulté de la communauté imparfaite était une première formulation. La façon dont ces problèmes sont apparentés, est un indice du caractère très général de la problématique que Goodman met au jour dans *Faits, fictions et prédictions*. Dès lors que nous nous engageons dans une opération référentielle, un certain nombre de décisions projectives sont prises, qui peuvent ne pas être aperçues par celui qui est, dans le langage, à son aise. S'il existe une unité de la pensée de Nelson Goodman, il est donc tout à fait raisonnable de

98 Gaston Bachelard, *Le Nouvel Esprit scientifique*, Paris, Félix Alcan/PUF, coll. « Nouvelle bibliothèque scientifique », 1934, p. 10.

99 Sur la comparaison entre science et art voir Thomas Samuel Kuhn, *La Tension essentielle*, trad. Michel Biezunski, Pierre Jacob, Andrée Lyotard-May & Gilbert Voyat, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 1990 chapitre 14 ; LA chapitre 6.

la chercher dans l'argument central de l'énigme de l'induction. Il faut rendre ici justice à la tentative élaborée par Gehrard Ernst¹⁰⁰ de présenter une forme de raisonnement propre à Goodman, découvert pour la première fois pour résoudre le problème de l'induction, et qui serait par la suite remobilisé dans la problématique plus tardive du *worldmaking*, et dans sa théorie des symboles. Ernst analyse la forme de cet argument dans l'énigme de l'induction :

1. Les prédicats « vert » et « vleur » sont rendus symétriques. La symétrie ne peut être rompue par une comparaison directe à des preuves empiriques. Cette rupture ne peut se produire que par la reconnaissance que le vert et non le vleur est une catégorie correcte ;

208 2. Les catégories correctes, qui correspondent ici aux prédicats projectibles, sont indiquées par notre usage de la langue ;

3. Plutôt que l'implantation ne dérive de la projectibilité des prédicats, donc de la bonne catégorisation, c'est cette dernière qui dérive de l'implantation.

La première étape (1) correspond au format de l'énigme, telle que j'ai moi-même essayé de le caractériser au troisième chapitre : symétrie des prédicats « vert » et « vleur », impossibilité de s'en remettre à ce que Kripke désigne comme « *fact of the matter* », et mise en évidence du caractère clinique du prédicat « vleur ». L'impossibilité de recourir à des preuves empiriques pour régler la question, montre la profondeur du scepticisme qui est en jeu dans la formulation de l'énigme, mais se fait également l'écho des débats qu'il pouvait y avoir dans l'entreprise des positivistes viennois et de leurs héritiers immédiats – en particulier l'impossible distinction entre hypothèse ou théorie et fait empirique, ou encore la difficulté de la définition ostensive. Retraduit dans les termes d'une réflexion sur la référence par exemplification, le problème se pose comme celui de savoir comment distinguer parmi les propriétés que possède un échantillon celles auxquelles il se réfère, c'est-à-dire distinguer les propriétés qui sont seulement possédées et celles qui sont aussi exemplifiées. Or pour ces propriétés une symétrie existe aussi,

100 Jakob Steinbrenner, Oliver R. Scholz & Gerhard Ernst, *Symbole, Systeme, Welten*, op. cit., p. 99-109.

qui empêche que l'on puisse avoir recours à des faits empiriques. Les difficultés qui se posent pour l'exemplification ont diverses traductions théoriques et pratiques : les pratiques d'échantillonnage, mais aussi des problèmes particuliers de stylistiques (quel œuvre est un exemple de quel style) ou la référence métaphorique. Enfin, en ce qui concerne le problème du *worldmaking*, Ernst explique qu'il est en son fond un problème de démarcation : comment distinguer entre toutes les versions du monde, celles qui font véritablement des mondes ? Certainement, tout le sel de la position irréaliste de Goodman, résulte de ce qu'aucun recours à des faits empiriques n'a ici de sens, puisqu'il n'existe pas de monde déjà fait en dehors des différentes versions que nous pouvons en donner. Il convient donc de donner à cette figure de pensée une portée très générale. Il est frappant de constater que ces difficultés s'organisent à partir de la confrontation de prédicats, de propriétés, ou de versions symétriques, et plus encore que cette symétrie est construite de telle façon à rendre inutile une confrontation directe avec les faits. D'une manière ou d'une autre le format du problème dans les trois situations qu'analyse Ernst (induction, exemplification, *worldmaking*) renvoie à la difficulté du compagnonnage, compagnonnage de prédicats symétriques, qu'aucune comparaison avec les faits (puisque ils en sont abstraits) ne permet de désolidariser. La retraduction d'un problème d'abstraction (qui emporte avec lui la difficulté de compagnonnage) comme un problème de projection, désigne à mon sens l'essentiel de la contribution de Goodman à la théorie du fonctionnement symbolique, et peut-être aussi l'esquisse d'une « philosophie de l'esprit ».

S'agissant de la deuxième étape de la *Gedankefigur* que met en avant Ernst (2), il faut remarquer qu'il est toujours possible de casser la symétrie, dont l'élaboration constitue l'énigme même, dès lors que nous avons recours à notre usage réel de la langue, que ce soient les prédicats que nous projetons (le vert et non le vleu), les échantillonnages sanctionnés par la pratique, ou les versions du monde que nous utilisons. Le vert réussit et le vleu échoue. Il n'y a aucune autre explication à cela, que pragmatique : le vert est un prédicat que nous utilisons réellement. Encore une fois, il apparaît que nous ne pouvons pas faire ce que nous voulons en matière de référence (il y a des mauvaises versions du monde

qui ne font à proprement parler aucun monde, du moins aucun monde que nous pouvons utiliser). Ce qui fait fonctionner la référence, c'est une certaine pratique partagée de la langue, qui menace de passer inaperçue (un certain sens de l'obvie y étant associée), si nous n'en passons pas par une théorie du dysfonctionnement ou de la référence ratée. Dans le cas de l'énigme de l'induction, ce procédé est rendu particulièrement explicite du fait que le *vleu* est un prédicat tétatologique qui a été construit afin de lui faire jouer ce rôle.

210

Enfin, le troisième point que met en avant Ernst (3) indique la force du constructionnalisme de Goodman. Il n'y a pas de sens à aller chercher en dehors de notre langage, de nos symboles, les raisons cachées de leur fonctionnement. Ce n'est pas seulement, comme le pense Kant, qu'il existe une corrélation entre les phénomènes, et notre esprit, mais c'est que le problème de la corrélation est en réalité un faux problème. En l'absence d'un monde indépendant de ses versions, d'essences naturelles indépendantes de notre façon de construire la ressemblance, il n'y a tout simplement pas à chercher cette corrélation. C'est en quelque sorte un fait grammatical que les catégories que nous utilisons soient aussi les bonnes catégories – ce qui évidemment ne veut pas dire qu'on ne puisse pas changer de catégories. Il faut rappeler ici la réponse que fait Goodman à l'argument de l'harmonie préétablie :

La raison pour laquelle les prédicats valables bénéficient seuls d'une solide implantation est justement que les prédicats bien implantés sont, de ce fait, devenus des prédicats valables¹⁰¹.

Avons-nous cependant véritablement gagné quelque chose à élaborer une énigme philosophique particulièrement redoutable, afin de montrer au terme de sa résolution, qu'il n'y a parmi nos deux prédicats symétriques, un seul pourtant que nous utilisons ? À quoi sert de construire le *vleu* si c'est pour l'éliminer, en invoquant des raisons qui semblent, en un certain sens, extérieurs au problème – l'usage, l'implantation ? Déjà, nous avons gagné de nouveaux concepts : les concepts d'implantation et de projectibilité. Il faut d'ailleurs sans doute rappeler ici que la

101 FFF 107.

solution de Goodman a le même caractère endémique que le problème qu'il a aperçu. *Manières de faire des mondes* et *Langages de l'art* nous montrent quelques-uns des usages que nous pouvons faire du vlieu, et surtout de la notion de projectibilité, hors les murs de l'induction. Enfin, il n'est pas non plus absurde de penser qu'une thérapeutique soit à l'œuvre dans l'énigme de l'induction : c'est sans doute ici que l'héritage wittgensteinien de Goodman est le plus manifeste. Dire que nous pouvons faire des prédictions avec le vert, que l'hypothèse « toutes les émeraudes sont vertes », n'a pas la même signification avant que l'énigme de l'induction ne soit formulée, et après qu'elle ne soit en un sens résolue – quand bien même cette solution aurait, comme le pense Kripke, une tonalité sceptique.

Gerhart Ernst fournit ainsi une description d'une figure de pensée qui se retrouve à plusieurs étages de l'œuvre de Goodman. Fidèle également à une certaine lecture allemande de la notion d'usage (*Gebrauch*¹⁰²), rapportée en particulier à notre usage de la langue, Ernst insiste sur la fonction normative dévolue à la notion d'implantation. On peut s'étonner en revanche que Ernst accorde une place si restreinte à l'autre invention conceptuelle de *Faits, fictions et prédictions*, la notion de projectibilité. En effet, si Ernst voit bien que la distinction entre prédicats projectibles et prédicats improjectible constitue le nœud de l'énigme de l'induction, rapportée au problème de l'exemplification ou à celui du *worldmaking*, la notion de projectibilité ne semble plus jouer pour Ernst un rôle si fondamental. Il me semble que c'est cette notion de projection justement, qui permet de comprendre aussi la différence qu'il y a entre référence et possession pour l'exemplification, ou entre bonne et mauvaise version du monde. La figure de pensée qu'Ernst trouve commune à différentes étapes de l'argumentation de Goodman,

102 Il faudrait sans doute faire remonter cette tradition à l'emploi du terme d'usage dans *l'Anthropologie au point de vue pragmatique* de Kant, et bien avant cela encore à la scolastique. On la retrouve chez Heidegger ou chez Wittgenstein. On peut citer ici le dernier ouvrage d'Agamben comme un exemple récent de cet usage philosophique de la notion d'usage ou de *Gebrauch*, voir Giorgio Agamben, *L'Usage des corps*, trad. Joël Gayraud, Paris, Éditions du Seuil, coll. « L'Ordre philosophique », 2015.

n'est pas autre chose qu'une description de la mécanique projective. Or il est important de remarquer que l'idée de projectibilité est en un sens plus originale que celle d'implantation¹⁰³.

212

Projeter, c'est appliquer à des cas non manifestes ce qui a été observé de cas manifestes. Formulée ainsi, l'idée de projection acquiert son sens le plus général, applicable aussi bien aux inférences inductives et à la définition des énoncés de forme nomologique, qu'à diverses formes d'induction cachée à l'œuvre dans notre emploi d'étiquettes linguistiques, lorsque nous opérons des catégorisations du réel, appliquons un concept, solidaire encore d'un phénomène comme celui de la supplémentation. Par ailleurs, une « mécanique projective » est engagée dans chacun de nos énoncés. Nos étiquettes et symboles possèdent une dose minimale de généralité, dans la mesure où ils sont ouverts et réapplicables en droit à de nouvelles situations. Il pourrait de ce fait également revenir à une théorie de la projection d'éclaircir la manière dont un mot peut être projeté dans de nouveaux contextes ; c'est très exactement ce qui est à l'œuvre dans la référence métaphorique, retraduite dans le vocabulaire de la projection. Il faudrait dans ce cas distinguer entre une ouverture de nos symboles qui est problématique – qu'un symbole puisse être interprété d'une infinité de manières, toutes en accord avec les faits – et une ouverture qui est liée à la texture même de nos concepts. La généralité de nos concepts signifie tout simplement qu'ils ne sauraient en droit être déterminés « dans toutes les directions », bien qu'ils soient parfaitement déterminés dans tous les cas où nous les utilisons. Sans doute cette entente de la notion de « projectibilité » pourrait être rapportée à celle développée par Waismann de « texture ouverte¹⁰⁴ ». Nos concepts empiriques sont en droit déterminables en d'autres directions, dans des contextes nouveaux ou inédits. Il me semble que la notion de projectibilité offre ainsi de comprendre l'ouverture constitutive de la signification, le fait par exemple que l'esprit doive

¹⁰³ Sans doute est-ce la raison pour laquelle la philosophie de Goodman est irréductible aussi bien à l'empirisme humien, qu'à une philosophie de l'ordinaire – quelle que soit d'ailleurs sa formulation.

¹⁰⁴ Friedrich Waismann, « La vérifiabilité », dans *Philosophie des sciences*, trad. et éd. Sandra Laugier & Pierre Wagner, Paris, Vrin, 2004, vol. 1, p. 325-360.

opérer certaines supplémentsations, certains passages du manifeste au non-manifeste : compléter la signification d'un concept empirique, comprendre comment il peut être utilisé dans un nouveau contexte, ou tout simplement comprendre comment ce symbole réfère de telle ou telle façon, et non de toutes ces façons également autorisées par une comparaison avec les faits.

Dans le cas de l'induction manifeste, la mécanique projective sert à refermer une ouverture, logiquement problématique... celle de l'amplification inductive. La façon qu'a Goodman de rapporter ce trait – le défi de l'ouverture – à tout fonctionnement symbolique constitue sans aucun doute l'originalité de sa théorie du fonctionnement. Il s'agit bien en un sens de projeter la projection. Au départ nous avons un problème de généralité (la généralisation ou l'amplification inductive) et, à l'arrivée, la théorie des symboles de Goodman nous engage à considérer la généralité du problème lui-même, en d'autres termes, les ramifications inattendues de la notion de projectibilité du côté d'une théorie générale de la référence (exemplification, métaphore, notation, dépicition).

Qu'on la rapporte au problème de l'induction amplifiante, à diverses formes de supplémentation, ou à des formes d'induction moins manifestes, la mécanique projective est associée à une difficulté : il faut que des décisions soient prises pour savoir comment l'on passe du manifeste au non-manifeste, des cas examinés à ceux qui ne le sont pas encore, de l'emploi connu de certains mots à des emplois plus inédits, de la différence qu'il y a entre posséder et référer ; en bref, que des décisions soient prises qui organisent un partage normatif, en l'absence de toute détermination directe par les faits. Cette difficulté prend tour à tour la forme de l'indétermination de la référence, de l'échec de la définition ostensive, du passage du discret au continu. Des décisions doivent être prises car nous n'avons pas de règles explicites pour savoir comment utiliser un symbole – en droit, ouvert à une infinité d'utilisations possibles.

Qui cependant peut prendre de telles décisions ? Et comment de telles décisions sont prises ? Il est clair que la philosophie de Goodman, même lorsqu'elle se rapproche d'une philosophie de l'esprit, n'a rien à dire

sur des notions comme l'intention (individuelle ou collective), ou la convention. Ces difficultés m'ont souvent fait penser à la question que pose Stanley Cavell dans *La Voix de la raison* : « Qui constitue l'autorité lorsque tous sont maîtres¹⁰⁵ ? » Il est remarquable que le problème de Cavell soit justement de mettre en discussion ce qu'il entend par projeter un mot ; c'est-à-dire pour le problème qui le concerne, projeter un mot dans de nouveaux contextes, ou des contextes plus étendus.

Il me fallait mettre en discussion deux points : ce que cela signifie de dire qu'on *apprend un mot dans certains contextes*, et ce que j'avais en tête en parlant de *projections appropriées dans des contextes plus étendus*¹⁰⁶.

214

Il s'agit bel et bien d'opérer cette projection à des cas non manifestes que Goodman caractérise lui sous la forme d'une mécanique projective. Cavell remarque que maîtriser la langue ne peut jamais être le résultat d'un apprentissage fini de règles explicites, qui passerait par une relation entre un maître et un enfant. En vertu du caractère intrinsèquement général du langage, parce que nous sommes toujours amenés à projeter sur des cas non manifestes, à réutiliser un mot dans un nouveau contexte, à opérer certaines supplémentations, à « découvrir de nouvelles manières dont les objets se découvrent », à transférer un certain type de classement du monde dans un nouveau contexte, il se trouve que les voies de « l'initiation ne sont jamais closes ». Pour Cavell, nous sommes toujours comme l'enfant qui doit être initié aux nouvelles projections d'un mot dont il ne maîtrise pas encore exactement la grammaire. Goodman décrit l'opération métaphorique comme une idylle contrariée, peut-être est-ce vrai également de l'enfance ? Devant une métaphore inconnue, nous sommes bien tous en effet comme l'enfant de Cavell.

Dire que Goodman et Cavell partagent une certaine compréhension du caractère général, et par conséquent du problème de la généralité de la langue, ne signifie pas cependant que leurs réponses soient de même

105 Stanley Cavell, *Les Voix de la raison. Wittgenstein, le scepticisme, la moralité et la tragédie* [*The Claim of Reason*], trad. Sandra Laugier & Nicole Balso, Paris, Éditions du Seuil, coll. « L'Ordre philosophique », 1996, p. 275.

106 *Ibid.*, p. 274. Je souligne.

nature. Pourtant, il est vrai que jusqu'à une certaine façon de comprendre la projection comme une dialectique de ce qui est permis et ce qui ne l'est pas, Goodman et Cavell partagent des intuitions philosophiques fortes. C'est précisément cela que Cavell appelle la grammaire :

D'une part il s'agit de la conviction que le langage est chose partagée, que les formes sur lesquelles je m'appuie pour faire sens sont des formes humaines, que celles-ci m'imposent des limites humaines, et que lorsque j'énonce, moi, ce que nous pouvons dire et ne pouvons pas dire, j'exprime des contraintes que les autres reconnaissent, donc auxquelles ils obéissent (consciemment ou non¹⁰⁷).

Une fois le problème du fonctionnement symbolique rapporté à une mécanique projective, il faut bien, il est vrai, expliquer pourquoi nous opérons seulement certaines des projections que nous pourrions faire : pourquoi nous projetons le vert et non le vlieu, pourquoi nous faisons des additions et non des *quidditions*, pourquoi nous pouvons projeter le mot « remplir » pour dire remplir une bouteille ou remplir un formulaire – expliquer quelle analogie nous y voyons –, et pourquoi nous pouvons comprendre l'expression se remplir d'orgueil, et non se remplir d'audace ou de génie. Cavell a bien vu que nos concepts et nos mots sont ouverts – ouverts à des interprétations nouvelles, ou projetables dans de nouveaux contextes, non déterminés dans toutes les directions possibles –, à condition qu'ils ne soient pas non plus susceptibles de recevoir n'importe quelle interprétation. Goodman aura vu, au sujet des problèmes qui se posaient alors à lui, qu'un symbole est infiniment ouvert, et qu'en faire un usage déterminé, ne va pas sans prendre quelques décisions, que l'on peut bien alors interpréter comme l'adresse de la normativité.

Cavell évoque à propos de la projection une dialectique qui se joue à même le langage entre ouverture et intolérance.

107 *Ibid.*, p. 65 ; Sandra Laugier, *Wittgenstein: les sens de l'usage*, Paris, Vrin, 2009, p. 21.

Quoique le langage soit tolérant, et permette la projection, toute projection ne sera pas pour autant acceptable, entendons apte à communiquer. Car le langage est au même titre et définitivement intolérant¹⁰⁸.

En bref, une action ou un événement sur lesquels ou dans lesquels un concept est projeté, doit également appeler cette projection et, en l'absence de cet appel, la projection est impossible et la référence ratée. Cet appel pourtant n'est pas à la charge du monde seul, mais du langage qui ainsi le désigne. N'est-ce pas une façon tout à fait correcte de décrire un transfert métaphorique, de comprendre l'improjectibilité du vœu ou l'erreur de Mary Tricias ?

216

Si la métaphore est comme le dit Goodman une idylle, il faut bien en un sens que l'objet *cède* à sa nouvelle désignation métaphorique, autrement dit que quelque chose *appelle* la projection sur lui d'un classement employé ailleurs. Mais ce n'est pas tant l'objet qui cède, parce qu'il y aurait à l'extérieur du langage, un monde qu'il faudrait parvenir à qualifier, dont il faudrait restituer justement l'ordre, quelque surprenant ou inattendu qu'il puisse être. Ce serait là encore adopter une posture métaphysique, et introduire une conception presque magique de la référence. L'intolérance du langage est une intolérance du langage et non du monde. C'est peut-être ce que Cavell saisit lorsqu'il dit qu'il nous faut à la fois « la variation extérieure et la constance intérieure si nous voulons qu'un concept accomplisse sa tâche¹⁰⁹ ». C'est le concept lui-même qui impose une certaine forme, un format de ressemblance, et c'est cette forme même qui constitue par suite sa constance intérieure. Il n'est pas exclu que par après l'on puisse vouloir faire jouer de nouveaux tours à cette constance. Lorsque Goodman parle de classement du monde en termes d'étiquettes, il faut bien mesurer que les contraintes de classement, l'intolérance dont parle Cavell, est le fait de nos étiquettes,

108 Stanley Cavell, *Les Voix de la raison*, op. cit., p. 276.

109 La variation extérieure, car elle seule rend possible la généralité du langage, le fait qu'un concept puisse être réutilisé, puisse être ouvert (*ibid.*, p. 282-283).

et non du monde. Avec d'autres étiquettes, avec un autre classement, le monde n'aurait sans aucun doute pas le même air.

Qu'il s'agisse seulement d'appliquer un concept, ou qu'il s'agisse de faire fonctionner un symbole, selon les diverses modalités que Goodman rapporte à une forme d'induction cachée, la notion de projectibilité est inséparable des notions de contrainte ou d'intolérance. Ce ne sont tout simplement pas tous nos symboles, tous les classements du monde, tous les traits d'un symbole, tous les aspects d'un échantillon, d'un concept, qui sont projetables ailleurs. D'où le fait qu'une opération référentielle emporte avec elle la possibilité de son ratage. Qu'il existe des degrés variés de projectibilité est lié au fait que quelque part des décisions projectives ont été prises ou pourront être prises, des décisions qui sont en fait liées à notre usage des termes, à notre usage de la langue. À cet étage de l'usage, nous sommes certainement un peu tous enfant, un peu tous les maîtres.

FÉLICITÉS. ÉBAUCHE D'UNE THÉORIE DU FONCTIONNEMENT SYMBOLIQUE

Pourquoi, enfant, je fus si ému en apprenant qu'on ne dit pas « reusement » mais « heureusement ».

Le mot « reusement », jusqu'alors personnel et fermé, s'ouvrait en « heureusement », inséré dans tout un cycle sémantique, partagé, socialisé.

Michel Leiris, *Biffures*

IMPLANTATION (1) : RÈGLES DE PROJECTIBILITÉ EN CONTEXTE EXTENSIONNEL

Il humanisera l'objet et ses frivoles défaites, il rendra aux lèvres chétives, le moteur du pain, les saisons de l'eau, il ouvrira les paupières aux zodiaques de l'amour. Quotidiennement il justifiera l'évidence. Mais dans l'ordre de la beauté, il préférera toujours un visage à son poème le plus digne. Au midi de la justice, il saluera la feuille blanche comme plus HAUTE que lui. Cerner, chaque jour davantage, l'honneur de ce combattant exemplaire.

Jean Sénac, *Pour une terre possible*,
« Ce jardin du tricheur qui bêche la vérité »

Si le vleu est un prédicat très anormal, et s'il n'est pas, en raison de son anormalité, projectible, la normalité du vert est certainement une donnée qu'il faut prendre en compte, si l'on veut offrir une raison de sa projectibilité. L'implantation est un nom offert à cet étrange pouvoir

de la normalité, à « notre usage passé de la langue ». Sans doute une théorie du fonctionnement symbolique et un hommage rendu à la félicité, engagent l'explicitation d'une si forte et si radicale intuition. C'est évidemment aussi le rapport de Goodman à l'empirisme humien qui devra être par là élucidé. Une réflexion sur l'usage philosophique de la notion d'habitude y est de fait engagée.

220

Dans un article extrêmement clair, « Goodman and the demise of syntactic and semantic models¹ », Robert Schwartz montre que la possibilité d'un recours philosophique à la notion d'implantation émerge naturellement de l'impossibilité de résoudre l'énigme de l'induction sur un plan ou strictement syntaxique ou strictement sémantique. Sur un plan strictement syntaxique d'abord, il est difficile d'établir le type de relation que l'on souhaiterait entre des données ou cas de base d'un côté et des hypothèses ou prédictions de l'autre. C'est une conséquence de la mise en échec des théories syntaxiques de la confirmation par l'introduction du prédicat « vleur ». Par ailleurs, nul recours à des propriétés du monde – ce que Schwartz appelle propriétés « sémantiques » – n'offre de faire convenablement le job. *Comme* l'a très bien vu Schwartz, aucune explication ne parvient à mettre au jour une asymétrie entre les prédicats « vert » et « vleur », qui puisse à elle seule rendre compte de la légitimité du vert. On ne résout pas le problème en se plaçant tout simplement sur un terrain sémantique. L'inutilité d'une réponse à la Lewis (classes d'élite) ou à la Carnap (non-positionalité du vert) en est certainement une conséquence. L'interprétation sceptique de l'énigme a tiré toutes les conséquences de cette formidable symétrie entre le vert et le vleur.

Il n'empêche que toutes les informations que nous avons à notre disposition ne sont pas également illégitimes. Pour expliquer quelle relation peut s'établir entre certains faits et certaines prédictions, l'on peut également compter sur notre pratique, et plus précisément sur nos projections passées.

1 Robert Schwartz, « Goodman and the demise of syntactic and semantic models », dans Dove Gabbay, Stephan Hartmann & Johns Woods (dir.), *Handbook of the History of Logic*, vol. 10, *Inductive Logic*, Oxford/Amsterdam, North-Holland, 2009.

Autrement dit, bien que la confirmation soit effectivement une relation entre les preuves et l'hypothèse, il n'en découle pas que la définition de cette relation ne doit faire appel qu'à ces deux éléments. En fait, chaque fois que nous tentons d'établir la validité d'une certaine projection à partir de certains éléments de base, nous disposons et faisons usage de connaissances pertinentes supplémentaires. Il n'est pas question ici de preuves supplémentaires, mais plutôt des prédictions faites dans le passé et de leur résultat que nous avons consignés (fût-ce informellement²).

Goodman affirme ainsi que les projections que nous avons faites dans le passé sont « des sources d'information légitimes ». C'est bien un appel au passé et à notre pratique qui se trouve ainsi légitimé.

Dès lors, la prise en compte de cette nouvelle source d'information implique une réorientation du problème de l'induction :

Nous devons considérer que nous ne nous attaquons pas au problème les mains vides, mais plutôt avec un arsenal de connaissances, d'énoncés déjà acceptés, dont l'usage est légitime dans la recherche d'une solution³.

Il est important que la prise en compte de ces énoncés déjà acceptés soit d'emblée mise en regard avec la recherche d'une solution. Avec cette nouvelle source d'information, le problème de la symétrie, qui constituait le nœud du problème de l'induction, se voit par là, au moins dans certains cas (par exemple, pour les prédicats « vert » et « vleur »), défait. L'impossibilité de fournir une solution à l'énigme qui soit syntaxique ou sémantique doit ainsi être confrontée à la possibilité de formuler une solution à cette énigme, qui, trouvant sa source de légitimité dans notre pratique, soit en son fond pragmatique.

Il n'est plus question de déterminer une règle générale qui puisse assurer en chaque occasion une relation légitime entre faits et prédictions. Bien plutôt, il s'agit de déterminer quelles sont les projections valides à partir des projections réelles, à savoir, les projections que nous faisons réellement. Autrement dit, de définir le prédicat « projectible » à partir

2 FFF 97.

3 FFF 97.

des cas manifestes, que nous connaissons de prédicats projetés. De ce point de vue, le traitement par Goodman du problème de l'induction est de même nature que son traitement des prédicats dispositionnels. La mise au jour de la pratique passée se comprend ainsi du point de vue d'une théorie actualiste des concepts dispositionnels : le repli du possible sur l'actuel.

222

Pour avoir une théorie de la projection, qui fasse un sort aux hypothèses projetées, partant, à leur implantation, il faut donc commencer par définir ce qu'est une projection réelle. Dans le cadre des inférences inductives, une hypothèse réellement projetée est une hypothèse adoptée, qui demeure inviolée par l'ensemble des preuves empiriques (qui donc a passé les tests empiriques), et au sujet de laquelle il reste des cas indéterminés, une hypothèse qui donc n'est pas « exhaustivement parcourue ».

Selon la terminologie que j'emploie, l'adoption d'une hypothèse ne constitue une projection réelle que si, au moment en question, cette hypothèse comporte des cas positifs et des cas indéterminés, sans aucun cas négatif⁴.

La mise en échec d'une hypothèse par des preuves empiriques constitue donc un premier mécanisme correctif, visant à régler un esprit « qui projette des régularités tous azimuts » sur le monde. Toutefois, le seul critère de l'invulnérabilité ne permet pas de résoudre des conflits entre des hypothèses qui sont également corroborées par les faits, comme le sont l'hypothèse (A) « toutes les émeraudes sont vertes » et l'hypothèse (B) « toutes les émeraudes sont vides ». Parmi les informations qui sont à notre disposition il y a donc : (1) des hypothèses exhaustivement parcourues, et qui donc ne sont plus jamais projetées ; (2) des hypothèses qui sont violées par les faits, et qui sont donc fausses ; (3) des hypothèses étranges ne se rapportant pas du tout aux faits ; (4) des hypothèses corroborées par les faits mais qui sont en conflit les unes avec les autres (les deux hypothèses A et B) ; (5) le tableau des projections passées. C'est là tout ce dont nous avons besoin pour une définition de la projectibilité.

4 FFF 101.

La tâche d'une théorie de la projectibilité consiste alors à assigner un degré de projectibilité à ces différentes hypothèses, afin qu'en cas de conflit, on puisse distinguer entre les hypothèses projectibles et improjectibles. Qu'il y ait un conflit signifie que l'on ne puisse projeter à la fois les deux hypothèses contradictoires : il existe au moins une émeraude non observée après t pour laquelle ce n'est pas la même chose de projeter l'hypothèse A et l'hypothèse B. Et pour décider parmi deux hypothèses en conflit, laquelle est en fait projectible, il faut regarder le dossier des projections consignées des prédicats contenus dans les hypothèses rivales. L'implantation d'un prédicat (*entrenchment*) est extensionnellement définie par le nombre et l'antériorité de ses projections... par ce que Goodman appelle sa « biographie⁵ ». C'est bien ici une solution pragmatique. Comme le rappelle Goodman, la différence du vert et du vbleu « n'apparaît que lorsqu'on considère les occasions où chaque prédicat a été réellement projeté⁶ ».

Dans la solution que propose Goodman, est *décisif* un « principe d'élimination⁷ » des hypothèses qualifiées d'« improjectibles » :

Une projection est à rejeter si elle est incompatible avec une autre portant sur un prédicat mieux implanté. [...] L'utilisation de ce principe présuppose l'existence d'une différence marquée dans la valeur de l'implantation des prédicats. C'est cette différence que nous devons rechercher dans le choix d'un couple de prédicats.

Une hypothèse H' moins bien implantée qu'une autre hypothèse H, comme l'est l'hypothèse (B) par rapport à l'hypothèse (A) sera alors dite *supplantée* par H'. L'hypothèse H sera donc projectible si elle supplante toutes les autres hypothèses concernées par le même recueil de faits empiriques. À partir de ces différentes considérations, il est possible dès lors de formuler une règle de projectibilité :

Une hypothèse est dite projectible si elle supplante toutes les hypothèses qui lui sont conflictuelles, improjectible si elle est supplantée, et non

5 FFF 104.

6 FFF 105.

7 FFF 105.

projectible s'il est impossible de déterminer laquelle des deux hypothèses en conflit supplante l'autre⁸.

224

Dans sa première formulation, il convient de mesurer la portée relativement limitée de ces règles de projectibilité, et de la notion d'implantation qui leur est attachée. (a) Elles ne s'appliquent que pour des hypothèses simples de la forme $(x) (Px \supset Qx)$ ⁹. (b) Le couple vérité/fausseté semble opérer un premier travail d'élimination des hypothèses projetées par l'esprit. (c) L'implantation apparaît comme un critère, parmi d'autres (spécificité, simplicité de l'hypothèse, soutien empirique), qui contribue à la projectibilité d'une hypothèse. (d) Ce critère n'est pris en compte de manière *décisive* qu'en cas de conflit. Toutes choses étant égales par ailleurs (le soutien empirique, la spécificité, la simplicité), l'implantation a une fonction *décisive* quoique non exclusive : c'est un facteur qui permet de trancher dans la pratique, c'est-à-dire un facteur qui permet d'introduire de l'asymétrie dans une symétrie, sinon *indécidable*.

Ces restrictions permettent de comprendre un aspect souvent négligé de l'argument de Goodman : il est important, en effet, que l'on puisse projeter de nouveaux prédicats, si les hypothèses ainsi formées n'entrent en conflit avec aucune autre hypothèse mieux implantée et également inviolée. C'est ce qui autorise la formation et la projection de nouveaux prédicats en sciences.

Conformément à notre règle, nous ne nous prononçons contre les prédicats que pour autant que leurs projections entrent en conflit avec celles des prédicats mieux implantés. L'élimination porte sur l'hypothèse projetée, non sur le prédicat ; dans chaque cas, on élimine une hypothèse après comparaison spécifique avec une hypothèse supérieure¹⁰.

Par ailleurs, les règles de projectibilité, ainsi que la notion d'implantation qui leur est attachée, reçoivent une signification extensionnelle. L'implantation d'un prédicat bénéficie du coup à tous les prédicats

8 FFF 109-110.

9 FFF 103.

10 FFF 106.

qui lui sont extensionnellement attachés, autrement dit à l'ensemble des prédicats qui possèdent la même extension. De la même façon, l'implantation d'un prédicat bénéficie de celle de tous les prédicats qui lui sont coextensifs. Cette traduction extensionnelle de la notion d'implantation est d'autant plus forte que Goodman a une conception élargie de l'extensionnalité, et qu'il imagine pour chaque terme une extension primaire (l'ensemble des objets auquel il s'applique) et une extension secondaire (les prédicats composés, de type *image-de*, *description-de*¹¹). La projectibilité peut également s'hériter de prédicats qui ne sont pas à strictement parler coextensifs, mais parents. Il se peut, par exemple, que deux hypothèses aient une implantation directe également négligeable. Imaginons par exemple deux prédicats « bille dans le sac S » et « bille dans le zig A ». Nous n'avons encore projeté aucune hypothèse dans laquelle un de ces deux prédicats (sac S et zig A) figure comme antécédent. Pourtant, le premier prédicat est « mieux logé par héritage », dans la mesure où il possède un prédicat parent¹², « sac rempli de billes », qui est très bien implanté, en particulier dans les jeux de l'enfance. Il devient alors possible d'appliquer les règles de projectibilité énoncées plus haut, en comparant les parents les mieux implantés de chaque côté, alors qu'aucun des prédicats ne bénéficie au départ d'une quelconque implantation. C'est une autre manière encore de dire la double ouverture et intolérance du langage.

Ces complexifications de la règle de projectibilité (extensionnalisme, implantation héritée) permettent, chacune, de relativiser une conséquence indésirable de la théorie de l'implantation. Si, en effet, seuls les prédicats fortement implantés étaient réellement projectibles, la théorie de la projectibilité de Goodman impliquerait une forme de conservatisme. Or, comme je l'ai indiqué plus haut, l'implantation n'entre comme critère de correction que pour les hypothèses en conflit. Rien ne nous empêche donc tout d'abord de projeter des hypothèses,

11 Pour une mise au point rapide de la notion d'extensionnalité, voir Jacques Morizot & Roger Pouivet, *La Philosophie de Nelson Goodman*, Paris, Vrin, coll. « Repères philosophiques », 2011, p. 29-30 ; ainsi que le chapitre 6 de ce livre.

12 FFF 114.

faisant intervenir des prédicats peu familiers, qui ne sont pas en conflit avec d'autres hypothèses ; ensuite de faire bénéficier ces prédicats de la projectibilité d'autres prédicats qui leur sont parents, coextensifs. Ce faisant, la notion d'implantation héritée, par l'intermédiaire des prédicats parents ou coextensifs, montre que l'on peut projeter un prédicat qui bénéficie lui-même d'un faible degré d'implantation – comme chez James, « l'esprit s'élargit par tâches à partir du déjà connu¹³ ». La fonction de justification du passé se trouve par là garantie, sans que le chemin de l'innovation ne se trouve barré.

IMPLANTATION (2) : LE CAS DE LA DÉPICTION

Que Goodman écrive sur l'art ou sur l'induction, il prend toujours la conformité avec les pratiques effectives qui se sont développées au cours de l'histoire.

Hilary Putnam, *Le Réalisme à visage humain*

Un peu comme la théorie de la projection en vient à désigner une figure de pensée de la théorie goodmanienne des symboles (pour penser l'induction, la métaphore, les systèmes notationnels, l'apprentissage de la langue), la notion d'implantation est réutilisée par Goodman afin de briser, lorsqu'une explication est attendue, une certaine forme d'arbitraire emportée par sa conception du fonctionnement symbolique. Comme je l'ai d'ailleurs remarqué au quatrième chapitre, la notion d'implantation intervient au titre d'un moment de cette figure de pensée qui en compte trois : (1) la mise en évidence d'une symétrie ; (2) l'appel à l'usage passé ; (3) la dépendance de la notion de projectibilité par rapport à celle d'implantation. La discussion du réalisme pictural dans *Langages de l'Art* présente ainsi un cas intéressant d'usage de la notion technique d'implantation, en dehors du cadre fourni par l'énigme de l'induction.

13 William James, *Le Pragmatisme. Un nouveau nom pour d'anciennes manières de penser* [1907], trad. Émile Le Brun, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 2007, p. 202.

Il existe en effet une parenté entre induction et dépiction, une parenté qui concerne et la désignation d'une difficulté, et sa résolution dans une théorie du fonctionnement symbolique.

L'essentiel du débat contemporain sur le réalisme pictural s'est cristallisé autour de la question de savoir si une théorie de la perception est à même de rendre compte, par elle seule, de la nature représentative des images, ou bien si, au contraire, notre compréhension des images est dépendante d'une théorie du fonctionnement symbolique. Le premier chapitre de *Langages de l'Art* a en grande partie défini les termes de ce débat¹⁴. Selon la première approche, notre manière ordinaire de comprendre des images est sous la dépendance d'une théorie de la perception. Cette théorie connaît plusieurs formulations différentes, qui toutes se rejoignent dans l'idée que ce qui fonde la nature représentationnelle d'une image est un « processus physique de reflet¹⁵ ». Une telle théorie perceptuelle de la représentation embrasse donc pour partie l'idée que l'image ressemble à ce qu'elle représente et que ce qui fonde cette ressemblance nous est donné par les lois de l'optique. L'image est ainsi comprise comme une section plane du cône optique qui, dans une situation perceptuelle spécifiée, relie notre œil à l'objet perçu. La perspective n'est qu'un cas

14 Il est clair que cette critique eut une influence considérable dans le champ de la philosophie contemporaine de l'art, et qu'elle contribua à reformuler le problème posé par la dépiction. C'est ce dont témoigne par exemple la propre évolution de Beardsley sur ces questions : « Il devenait évident que l'analyse proposée du concept le plus important et le plus difficile, celui de dépiction, exigeait un émondage radical pour rendre compte d'une manière adéquate d'un certain nombre de points : par exemple le fait de distinguer entre dépeindre une image et simplement la copier ; ou que deux impressions tirées successivement d'une même plaque gravée, en dépit de leurs similitudes, ne se dépeignent pas l'une l'autre ; ou que des objets et des états de choses qui n'ont jamais existé puissent être dépeints et même d'une façon très réaliste ; ou que des caricatures et des fantaisies cubistes puissent représenter. [...] Les problèmes liés à la représentation culminèrent lors de la publication du livre de Nelson Goodman *Langages de l'art*, qui a vivement récusé l'hypothèse prédominante – je devrais dire, en fait, universelle – selon laquelle la représentation picturale implique nécessairement une ressemblance » (Jean-Pierre Cometti, Jacques Morizot & Roger Pouivet, *Esthétique contemporaine*, Paris, Vrin, 2005, coll. « Textes clés », p. 61-62).

15 LA 67.

particulier d'une théorie plus générale de l'illusion, qui vient fonder une telle approche. L'idée centrale de l'illusionnisme consiste à démontrer que les images produisent certains types d'illusion perceptuelle de natures diverses qui déclenchent chez les spectateurs des expériences visuelles non véridiques, dont la recherche est le résultat de techniques de représentation.

Prenant le contre-pied d'une telle approche, Goodman affirme dans *Langages de l'Art*, que ce qui constitue le cœur de la dépicition ou représentation picturale n'est pas la ressemblance, mais la référence. Une image n'est pas moins qu'un énoncé un symbole. Aussi une opération symbolique représentationnelle¹⁶ engage-t-elle également toutes sortes de projections.

228

Le fait est qu'une image, pour représenter un objet, doit en être un symbole, valoir pour lui, y faire référence ; mais aucun degré de ressemblance ne suffit à établir le rapport requis de référence. La ressemblance n'est d'ailleurs nullement nécessaire pour la référence ; presque tout peut valoir pour presque n'importe quoi d'autre. Une image qui représente un objet – ou une page qui le décrit – y fait référence et, plus particulièrement, le dénote. La dénotation est le cœur de la représentation et elle est indépendante de la ressemblance¹⁷.

Autrement dit, la dépicition doit être comprise comme une forme de dénotation d'une nature particulière, appartenant à un système syntaxique dense¹⁸. Description et dépicition sont deux formes différentes de dénotation, et en tant que telles, elles sont relatives et « des produits de la stipulation¹⁹ » : une image, comme une description valent pour l'objet représenté, sont avec lui dans un rapport de lieutenance. Goodman insiste sur le fait que ce rapport lui-même, dans le cas de la dénotation, n'a pas d'abord une base perceptuelle. Dans notre compréhension des images, toutes sortes de décisions projectives sont donc effectivement

16 Goodman distingue les systèmes discursifs et les systèmes représentationnels.

17 LA 35.

18 LA 269 et sq.

19 LA 65.

engagées. Une histoire de l'œil²⁰ vient alors prendre la place dévolue dans *Faits, fictions et prédictions* à une histoire du langage.

Goodman s'appuie ainsi sur les observations de Gombrich pour expliquer que chaque image appartient à « un système de représentation » particulier et que, de ce point de vue, les relations de similarité, qui peuvent exister entre l'image et son sujet, sont sous la dépendance d'un système donné de représentation, et des besoins et des préjugés d'un œil averti²¹. La critique de la notion de ressemblance, qui s'est tout d'abord formulée sur un terrain logique et épistémologique (*La Structure de la ressemblance; Faits, fictions et prédictions*) se déploie par suite sur un terrain qui, d'après les indications de Gombrich et de la nouvelle psychologie américaine (Bruner²², Gibson²³), est surtout psychologique. Plus encore, puisque la perception est sous la dépendance d'une activité conceptuelle ou cognitive qui fournit à l'œil son histoire²⁴, il n'y a pas davantage d'objets, non qualifiés, dont une représentation pourrait être la copie conforme. Ces différentes remarques peuvent être résumées en trois thèses. (1) Notre façon d'appréhender une image et de la comprendre est dépendante du système de représentation de l'image, ce qui explique jusqu'à un certain point le problème de la diversité des styles iconiques²⁵. (2) Il n'y a pas d'innocence de l'œil et notre perception peut être assimilée à un système symbolique²⁶. (3) Il n'y a pas de sens à représenter une chose *tout simplement*, dans la mesure

20 LA 37-38.

21 Quand bien même l'image en perspective respecterait les lois de l'optique géométrique, Goodman s'efforce de montrer que les conditions d'observation qui doivent être celles du spectateur pour que l'image peinte corresponde à l'objet que l'image dépeint sont en réalité des conditions très anormales.

22 Jerome S. Bruner & Jeremy M. Anglin, *Beyond the Information given. Studies in the Psychology of Knowing*, New York, Norton, 1973.

23 James J. Gibson, « Pictures, Perspective, and Perception. », *Daedalus*, vol. 89, 1960, p. 216-227.

24 LA 36-37, PP 142, WoW 22.

25 Ce que Lopes appelle « la contrainte de diversité », voir Dominic McIver Lopes, *Comprendre les images. Une théorie de la représentation iconique* [2006], trad. et éd. Laure Blanc-Benon, PUR, 2014, coll. « *Æsthetica* », p. 54-55.

26 C'est ce qui permet par exemple de comprendre les déclarations de Goodman dans l'avant-propos de *Manières de faire des mondes*.

où cette chose pourrait bien être introuvable. En effet, une opération picturale, comme n'importe quelle opération, engage toutes sortes de décisions ou intentions représentatives. Dans une lettre adressée à Gombrich, en 1979, se donne à lire toute la radicalité de la position de Goodman, et en particulier la façon dont sa conception projective de la dépeintion se distingue de toute entreprise visant à réintroduire une forme d'objectivité dans la représentation picturale.

Dans sa longue investigation d'une théorie adéquate de la perception picturale, James J. Gibson a montré une aptitude exceptionnelle à modifier nos convictions, y compris les plus basiques, et à mettre au jour de nouvelles évidences empiriques. Mais je ne suis pas Gibson dans ses positions les plus récentes. Les *invariants*, qui sont dorénavant placés au centre de son analyse, sont, dit-il, sans forme, et sans nom. Je le suspecte d'affirmer que l'on perçoit des choses-en-soi, peuplant un monde neutre qui demeure lorsque l'on en a retiré tout ce qui est l'œuvre des diverses versions que nous nous en faisons. Un tel monde, de telles choses-en-soi, s'avèrent – comme le montre mon dernier essai, *Manières de faire des mondes* – n'avoir aucun contenu du tout, aucune forme, aucun nom, et aucun intérêt²⁷.

Pour Goodman, les images forment ainsi un système composé par un ensemble de marques qui, comme les mots de notre langage, sont corrélées à des objets du monde. Un système de représentation organise la corrélation entre certaines marques ou images et les objets qu'elles dépeignent. De même que nous devons apprendre la signification des mots des langages que nous parlons, nous devons apprendre à lire les images. À cet égard les images faites selon les règles de la perspective, loin de reproduire de façon exacte le type de stimulation perceptuelle que nous aurions eu devant l'objet dépeint, loin donc d'être naturelles,

27 Sur ce débat voir James J. Gibson, « Pictures, Perspective, and Perception », art. cit., p. 216-227 ; Rebecca K. Jones, Edward S. Reed & Margaret A. Hagen, « A Three Point Perspective on Pictorial Representation : Wartofsky, Goodman and Gibson on Seeing Pictures », *Erkenntnis*, vol. 15, n° 1, 1980, p. 55-64.

doivent être interprétées. Ce à quoi Paul Klee nous rend manifeste, en présentant des images peintes en perspective *psycho-logiquement* fausse²⁸.

Les images en perspective, comme n'importe quelles autres, doivent être lues ; et la capacité de lire s'acquiert²⁹.

Aussi, lorsqu'un artiste veut représenter un objet essaye-t-il de saisir une ressemblance, et non de reproduire fidèlement le réel, et pour ce faire il opère une forme de traduction de la situation qu'il cherche à dépeindre dans certaines circonstances bien particulières³⁰ ; traduction qui effectue le passage de la perception vers l'idiome d'un certain système donné de représentation. À ce titre, l'ensemble des images peintes en perspective albertienne forme un système donné de représentation, parmi d'autres également possibles. Pour le dire dans les termes de Panofsky, duquel Goodman s'inspire pour élaborer sa propre théorie de la dépicition³¹, la perspective est « une forme symbolique³² » et ne saurait être interprétée comme la manière naturelle ou absolue de représenter le monde sur des surfaces planes. Maîtriser un système symbolique, c'est-à-dire pouvoir assurer la traduction d'un idiome vers l'autre, (voir dans des images les objets monde ; ou dépeindre une circonstance perceptuelle et cognitive particulière) implique ainsi beaucoup de facteurs, au nombre desquels figure notre familiarité avec le système donné de représentation³³.

C'est là justement le cœur de l'explication donnée par Goodman du réalisme pictural. Dans *Langages de l'art*, le problème du réalisme pictural concerne la justification de nos jugements spontanés. Comment

28 Paul Klee, « Esquisses pédagogiques », n° 20, « De nouveau la verticale », discussion sur la fig. 44, dans *Théorie de l'art moderne [Das bildnerische Denken]*, trad. Pierre-Henri Gonthier, Paris, Denoël, 1964, p. 106.

29 LA 42.

30 PP 142.

31 LA 72. Nelson Goodman cite également l'ouvrage de Rudolf Arnheim, *Art and Visual Perception*, Berkeley, University of California Press, 1965 et celui de John White, *Birth and Rebirth of Pictorial Space*, New York, Thomas Yoseloff, 1958.

32 Erwin Panofsky, *La Perspective comme forme symbolique* [1924], trad. Guy Ballangé, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Le sens commun », 1975.

33 LA 42 : « La meilleure façon de mener [cette traduction] à bien dépend de facteurs nombreux et variables, dont les moindres ne sont pas les habitudes particulières du voir et du représenter enracinées chez les spectateurs. »

rendre compte du fait que nous comparons les images entre elles en fonction de leur plus ou moins haut degré de réalisme, quand aucun type de ressemblance objective ne saurait fonder la relation de dépeintion? Comment expliquer le littéralisme de certaines de nos représentations picturales? Il est clair qu'une théorie perceptuelle de la représentation n'a, semble-t-il, aucun problème pour rendre compte de ces jugements spontanés. Gombrich – qui bien sûr n'est pas si « conventionnaliste » que Goodman –, soutient par exemple que les images que nous qualifions de réalistes sont celles qui parviennent à nous tromper, en d'autres termes à produire illusoirement le type d'information visuelle que nous récolterions devant l'objet ainsi dépeint³⁴. Cette première réponse en termes d'illusion est solidaire d'une seconde réponse formulée en terme d'informativité de l'image³⁵. Certes il existe différents systèmes de représentation. Toutefois, les images qui nous paraissent réalistes, quel que soit le système adopté, sont les images qui fournissent le plus d'informations sur le monde; et qui pour cette raison peuvent le plus facilement nous tromper. Une image qui nous fournirait une information complète sur l'objet qu'elle dépeint pourrait ainsi être comprise comme une image qui nous fournirait exactement la même information que l'objet, vu dans les conditions perceptuelles particulières, qui sont celles que l'artiste a choisi d'adopter pour représenter ledit objet.

Dire qu'un dessin est une vue correcte du Tivoli [...] signifie que ceux qui en comprennent la notion ne peuvent tirer aucune information fautive dudit dessin... Un portrait parfait serait celui duquel on pourrait, se tenant à la place de l'artiste, tirer autant d'informations correctes que si, depuis le même endroit, on regardait la chose même³⁶.

34 La thèse illusionniste trouve dans l'exclamation de Boccace à propos des peintures de Giotto, sa propre formule : « Il n'est rien que Giotto ne soit capable de peindre, de telle manière que les yeux pourraient s'y tromper. » La phrase de Boccace est citée par Gombrich dans Ernst Gombrich, *L'Art et l'illusion* [1960], trad. Guy Durand, Paris, Gallimard, 1971.

35 LA 60 : « Dans la ligne de ces considérations, on est conduit à suggérer que l'image la plus réaliste est celle qui fournit la plus grande quantité d'information pertinente. »

36 PP 144.

Il reste qu'une telle théorie ne résiste³⁷ pas au contre-argument imaginé par Goodman des « images équivalentes³⁸ ». Ce dernier est une vleurification du problème posé par le réalisme pictural. Soit une série d'images (Sa) ; il est toujours possible de concevoir une série d'images (Sb) (*upside-down pictures*³⁹, images peintes selon une perspective inversée ou selon des couleurs complémentaires) qui, bien que possédant un degré égal d'information aux images de la série Sa, de sorte à en être des « contreparties⁴⁰ » exactes, ne nous paraissent pas pour autant réalistes. Cette liste n'est d'ailleurs pas exhaustive, et « on peut imaginer un nombre indéfini, d'autres transformations radicales qui conservent l'information⁴¹ », ainsi du rapport qui se joue entre une photographie et son négatif.

La stratégie de Goodman consiste ainsi à dissocier niveau d'information et impression de réalisme.

À l'évidence, des images réalistes [Sa] et des images irréalistes [Sb] peuvent apporter une information égale ; le rendement informationnel ne fournit pas un test de réalisme⁴².

La série Sb d'images reçoit ainsi une fonction argumentative équivalente au prédicat « vleur ». Dans les deux cas, il s'agit de mettre en avant une forme de symétrie qui nous oblige à recourir à une solution de type pragmatique pour rendre raison du fait que certains prédicats et images seulement nous paraissent normaux.

Les deux images que nous venons de décrire sont au même titre correctes, au même titre fidèles à ce qu'elles représentent, fournissent la même information, qui est en conséquence au même titre vraies ; cependant, elles ne sont pas au même titre réalistes ou littérales.

37 LA 60: « On peut réfuter rapidement et complètement cette hypothèse. »

38 Dominic McIver Lopes, « Le réalisme iconique », dans Jean-Pierre Cometti, Jacques Morizot & Roger Pouivet, *Esthétique contemporaine*, op. cit., p. 300.

39 PP 145.

40 Dominic McIver Lopes, « Le réalisme iconique », art. cit., p. 301.

41 LA 61.

42 LA 61.

Dans le cadre du problème posé par le réalisme pictural, la normativité se lit à même cette littéralité. Cette dépendance à l'usage de ladite littéralité est en réalité formulée pour la première fois dans *La Structure de l'apparence*.

Les corrélations que nous tenons pour les plus naturelles sont en général précisément celles qui retiennent le plus aisément notre confiance. [...] En outre, *ce qui est le plus naturel* ou le plus régulier *peut difficilement être déterminé objectivement mais varie avec les personnes et même selon les états d'esprit*⁴³.

234

Relire le débat sur la dépeintion à la lumière de la théorie des systèmes constructionnels permet ainsi de comprendre pourquoi un paysage de Constable peut difficilement dépeindre pour nous un éléphant rose. Un tel système de corrélation, bien que concevable, serait tout compte fait « impraticable⁴⁴ ». On trouve donc dès les premiers textes de Goodman un argument clair pour disqualifier tout système de corrélation qui ne serait pas suffisamment naturel, sans qu'il n'y ait besoin d'avoir, pour cela, recourt à une conception métaphysique du réalisme ou de la théorie de la vérité-correspondance.

C'est parce que nous sommes familiers du système de représentation de type albertien, comme nous pouvons d'ailleurs l'être d'autres systèmes (ainsi des images publicitaires, des caricatures, de la photographie, du cinéma) qu'une image donnée nous paraît réaliste. Aussi n'est-ce pas la quantité d'information véhiculée par une image, mais la facilité avec laquelle cette information est par nous traitée, qui fournit le critère du réalisme⁴⁵. Et cette facilité est fonction de notre degré de familiarité avec le système de représentation auquel appartient l'image en question.

Le réalisme semble être plus une affaire de familiarité que d'exactitude. Sont considérées comme réalistes les images faites selon le mode standard de représentation, celui dont nous avons l'habitude et pas les images faites dans des styles qui ne nous sont pas familiers. Le réalisme

43 SA 41. Je souligne.

44 SA 42.

45 LA 61.

est un type de correction parce que nous sommes si habitués à un certain style de représentation que l'interprétation des œuvres de ce style est immédiate⁴⁶.

Le degré de réalisme d'une représentation est donc requalifié par Goodman comme une « affaire d'habitude ».

Lorsque nous maîtrisons un système de représentation picturale, c'est-à-dire lorsqu'étant donné un système de corrélation, nous pouvons identifier les formes représentées à des objets ordinaires, alors ce système est pour nous projectible. Cette application aux images de la théorie de la projectibilité a une conséquence importante du point de vue de la théorie de la cognition que soutient Goodman. Maîtriser un système donné de représentation équivaut non seulement à pouvoir reconnaître toutes sortes de choses dans ces images, y compris des choses pour lesquelles nous n'avions jusque là eu aucune représentation imagée dans ce système, mais également pouvoir projeter ce système, c'est-à-dire savoir comment appliquer les catégories du système ailleurs.

Ainsi la maîtrise d'un système cubiste ne suppose pas seulement qu'on sache comment comprendre des œuvres cubistes, mais aussi comment appliquer les catégories du système ailleurs, ce qui transforme notre expérience visuelle en images faites de lignes et de plans qui se coupent en angles bizarres et présentent plusieurs faces à la fois⁴⁷.

C'est une chose que Proust avait très bien identifiée à propos du système de représentation inventé par un Renoir :

Des femmes passent dans la rue, différentes de celles d'autrefois, puisque ce sont des Renoir, ces Renoir où nous nous refusions jadis à voir des femmes. Les voitures aussi sont des Renoir, et l'eau, et le ciel : nous avons envie de nous promener dans la forêt pareille à celle qui le premier jour nous semblait tout excepté une forêt, et par exemple une

46 RP 18-19.

47 RP 18-19.

tapisserie aux nuances nombreuses mais où manquaient justement les nuances propres aux forêts⁴⁸.

236

Si, par après, certaines images nous paraissent artificielles, et si nous pensons que les systèmes auxquels nous sommes habitués, et que pour cette raison nous sommes capables de projeter ont pour eux un fondement de type perceptuel (ainsi de la photographie), si certains standards de représentation proposent un système de corrélation qui, en raison de ce dit « fondement perceptuel », a pour lui une validité absolue, c'est parce que nous omettons de spécifier que lesdites images appartiennent à un système de représentation, qui ne se donne pas sans qu'il n'ait fallu, précisément, apprendre à le maîtriser, à travers « une constellation complexe de capacités acquises⁴⁹ ». D'où l'idée que notre aveuglement à reconnaître le réalisme de certaines images, pour nous exotiques, résulte d'une forme « d'ellipse égocentrique⁵⁰ ».

On en vient ainsi souvent à utiliser « réalisme » comme le nom d'un style ou d'un système de représentation particulier. De même que sur cette planète, nous considérons habituellement comme fixes les objets qui sont dans une position constante par rapport à la Terre, de même, à cette époque et en ce lieu, nous considérons d'ordinaire comme littérales ou réalistes des peintures qui appartiennent à un style de représentation européen traditionnel. Mais une telle ellipse égocentrique ne doit pas nous induire à conclure que ces objets sont fixes en un sens absolu, ou que de telles peintures (ou n'importe quelle autre) sont réalistes en un sens absolu⁵¹.

48 Marcel Proust, *Le Côté de Guermantes*, dans *À la recherche du temps perdu*, Paris, Gallimard, La Pléiade, t. II, 1988, p. 327.

49 LA 121.

50 Cette forme d'ethnocentrisme en esthétique a été sévèrement remis en cause par les recherches ethnographiques réalisées au ^{xx}e siècle et qui ont démontré que pour certaines sociétés non familiarisées à l'art occidental, nos peintures en perspective, ou nos photographies n'avaient rien de réaliste. Sur ce sujet, voir Dominic McIver Lopes, « Le réalisme iconique », art. cit., p. 297 ; Samuel Y. Edgerton, *The Heritage of Giotto's Geometry. Art and Science on the Eve of the Scientific Revolution*, Ithaca, Cornell UP, 1991, p. 258 ; LA 72.

51 LA 62 ; Rudolf Arnheim, *Art and visual perception*, op. cit., p. 94.

Il apparaît très clairement que la notion de familiarité joue du point de vue du problème général posé par la dépicition, une fonction argumentative identique à celle d'implantation [*entrenchment*] dans la nouvelle énigme de l'induction. Dans les deux cas, à partir du constat d'une certaine forme de symétrie, qui rend impossible tout recours à une solution de type syntaxique et/ou sémantique (concernant l'information véhiculée par tel prédicat ou telle image⁵²), une solution pragmatiste est formulée qui fait appel à notre pratique passée.

Comme la projectibilité des prédicats, le réalisme de la représentation est alors une question d'habitude⁵³.

Certes, il n'est pas étonnant que l'implantation intervienne à titre d'explication du fonctionnement de la dépicition, si comme l'affirme Goodman il faut traiter les dépicitions comme des formes particulières de descriptions, c'est-à-dire comme des conventions d'une nature particulière⁵⁴. En bref, si des contraintes perceptuelles sont engagées dans un système symbolique représentationnel, elles ne sauraient expliquer la référence en elle-même, qui n'est déterminée que sous la condition d'une stipulation, *i.e.* d'une ou plusieurs décisions projectives. Dans ce cadre explicatif, la perception est ramenée tout au plus à un véhicule de la dépicition. C'est sur le fond d'un tel renversement théorique, qui offre un nouveau terrain au motif philosophique de la projectibilité, que Goodman résout le problème particulier posé par le réalisme pictural.

Ainsi, qu'il s'agisse du problème de l'induction ou du problème de la dépicition, Goodman nous rend attentifs à ce que nous pouvons philosophiquement faire de la notion de ressemblance. La théorie symbolique de la dépicition, comme l'explication fournie de la réussite inductive, sont dirigées en partie contre une entente naïve de la notion de ressemblance ; d'où l'irréductibilité de l'esthétique de Goodman à

52 RP 124-125 : « Les deux théories qui subordonnent la compétence linguistique à des règles et la compétence picturale à la ressemblance considèrent la compétence en question comme une aptitude générale à comprendre les symboles d'une espèce donnée sur la seule base de leur syntaxe et de leur sémantique. »

53 RP 19.

54 PP 30.

la thèse illusionniste défendue par Gombrich ; d'où l'impossibilité de rabattre la notion de projectibilité sur un certain sens inné que nous avons de la similarité. En revanche, il faut bien faire droit à un sens non épistémique de la ressemblance, c'est-à-dire à une ressemblance de second degré, produite par nos diverses formes de références au monde, qu'elles soient descriptives ou picturales⁵⁵.

Les habitudes de représentation qui gouvernent le réalisme tendent également à engendrer la ressemblance. [...] La ressemblance et la possibilité d'être trompé, loin d'être des sources et des critères constants et indépendants de la pratique représentationnelle, en sont à un certain degré des produits⁵⁶.

238

De sorte que, bien souvent, plutôt que les images ne ressemblent à leur sujet, c'est ces images qui *font* les sujets leur ressembler, en exerçant « une influence sur ce qui constitue la ressemblance des objets entre eux⁵⁷ ».

Par suite, comme il en était pour le cas des inférences inductives, le cas du réalisme pictural peut être rapporté à la problématique du *worldmaking*. La sélection d'un certain lexique de prédicats éveille notre attention à une certaine aspectualité du monde, c'est-à-dire, en effectue une « pondération ». De même, des systèmes particuliers de représentation (la peinture impressionniste ou des fresques égyptiennes), nous rendent sensibles à des aspects différents du monde et des objets du monde auxquels ces systèmes font référence : « les propriétés éphémères et visibles des surfaces onduyantes » ou « l'ordre inaltérable de la nature⁵⁸ ».

55 En ce sens, la thèse défendue par Goodman est moins incompatible qu'on ne le présente parfois avec certaines théories contemporaines de la dépicition, qui n'identifient pas une norme particulière ou absolue de réalisme, et qui ne pensent pas la ressemblance comme une relation objective. Voir par exemple Dominic McIver Lopes, « Le réalisme iconique », art. cit. p. 296 ; Flint Schier, *Deeper into Pictures: An Essay on Pictorial Representation*, Cambridge/New York, CUP, 1986.

56 LA 64, voir aussi la note 31 qui accompagne ce passage.

57 RP 130 ; Robert Schwartz, *Visual Version*, Cambridge (Mass.), MIT Press, 2006.

58 RP 119.

Avec le changement des intérêts et la nouveauté des visions, change la *pondération visuelle* des caractéristiques de masse, de ligne, de position ou de lumière, et le monde ordinaire d'hier paraît étrangement perverti. [...] Plusieurs portraits d'un même sujet peuvent le situer selon différents schémas catégoriels. À la façon d'une émeraude verte et d'une vbleue, même s'il s'agit de la même émeraude, un *Christ* de Pierro della Francesca et un *Christ* de Rembrandt appartiennent à des mondes qui sont organisés selon des genres différents⁵⁹.

ENGAGEMENTS

La carte est plus intéressante que le territoire.

Jed Martin

Un symbole (une carte, une image, une description, etc.) est correct au regard des engagements qu'il prend dans le cadre d'une activité référentielle donnée. Qu'il y ait par exemple de bons et de mauvais échantillons s'explique à l'aune de l'ajustement de ces derniers aux propriétés visées dans le cadre d'une pratique donnée d'échantillonnage, c'est-à-dire aux propriétés à l'égard desquels un engagement a été pris... aux propriétés exemplifiées. Un échantillon peut ainsi être incorrect, soit parce qu'il n'exemplifie pas les bonnes propriétés, soit parce qu'il exemplifie mal les propriétés en vertu desquelles il est engagé. Dans un système constructionnel également, des engagements sont pris quant à l'existence de certaines entités; par suite nos définitions sont correctes si l'ensemble des engagements qui ont été pris est tenu. Bien qu'il n'y ait pas d'engagement ontologique absolu concernant le type d'entités qui existent dans le monde, chaque système constructionnel s'engage ontologiquement par rapport aux entités qui sont intégrées à sa base. Cela vaut également de nos références verbales ou picturales. Une description peut être vraie ou fausse seulement en ce qui concerne les

59 WoW 29.

faits qui y sont décrits, et qui définissent ce sur quoi elle s'engage. Ainsi, l'énoncé « Le chat sur est le paillason » s'engage à l'égard *du fait que* le chat est sur le paillason et non à l'égard d'une infinité d'autres faits que nous pouvons au même moment tout aussi bien constater ou observer (il y a un morceau de viande sur le paillason ; à côté du chat, une lampe est renversée par terre ; le chat est roux ; etc.). Il en va exactement ainsi pour les images qui ne s'engagent qu'à l'égard de certains aspects du monde qu'elles représentent. Au cinéma par exemple, ces engagements sont pris doublement et par le scénario et par le cadrage. De tels engagements dessinent le contour de n'importe quelle forme de normativité.

240

Leur nature doit bien sûr être rapportée aux divers desseins théoriques et pratiques de nos activités symboliques. Il n'y a d'engagement de pris que relativement à un dessein (*design*) particulier ; ce que j'appellerais ici, en suivant Frege, une intention représentative⁶⁰. C'est un point en effet que Frege avait remarqué au sujet de la référence par dépicition. Une image ne peut être vraie ou fausse que relativement à une intention particulière, identifiable dans la perspective frégréenne à un contenu propositionnel⁶¹. Représenter le Parthénon peut dans certains contextes (une reproduction exacte, un dessin d'architecte, une maquette archéologique) signifier le représenter avec un nombre donné de piliers – ce qui vaut aussi bien sûr des contraintes réglant sa reproduction matérielle, ainsi du Parthénon de Nashville. Alors, une image (ou une réplique) qui ne représenterait pas le Parthénon avec le bon nombre de piliers pourrait être à bon droit qualifiée d'incorrecte. Dans beaucoup d'autres contextes (qui comprennent notre perception ordinaire), le nombre exact de piliers n'importe pas. Une peinture impressionniste

60 Cette notion d'intention doit immédiatement être distinguée du concept d'intention artistique convoquée par les théories subjectivistes de l'art, et qui sont directement visées par l'approche extensionnaliste de Goodman, au même titre d'ailleurs que la notion d'auteur dans le contexte de la philosophie contemporaine française. En fait, l'idée d'intention doit être rapportée à une philosophie de l'action ou de l'opération, et donc à une sorte de pragmatisme beaucoup plus compatible avec l'orientation générale prise par la théorie des symboles de Nelson Goodman.

61 Gottlob Frege, *Écrits logiques et philosophiques*, trad. et intro. Claude Imbert, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points. Essais », 1994, p. 172.

de la cathédrale d'Abbeville ne s'engage pas à l'égard de telles propriétés de construction, mais à l'égard de propriétés perceptives autrement fines, ainsi de certains contrastes de couleurs davantage fidèles à notre expérience optique réelle. Une caricature de Daumier s'engage en revanche doublement, mais sélectivement, à l'égard des qualités morales et physiques de ce qu'elle représente. D'où le fait que ses engagements soient plus métaphoriques que littéraux. De ce fait, la caricature ou le portrait flatteur (peinture officielle) ne peuvent ainsi être qualifiés de corrects ou d'incorrects qu'une fois considérés les engagements qu'ils prennent.

Introduire une notion d'engagement ou « d'intention représentative » (*purpose* ou *design*) ne signifie pas non plus, dans une philosophie à caractère extensionnaliste, réintroduire un niveau fantôme où il y aurait, en un sens métaphysiquement chargé, des significations et des intentions. C'est, je crois, une des difficultés qu'affronte l'interprétation que Mark Textor fait de la référence par exemplification. Le recours à cette notion d'*intention-dependance*, que Textor trouve dans la philosophie de Paul Grice, risque de réintroduire une forme d'intentionnalisme incompatible avec la stratégie hyperextensionnaliste de Goodman – sauf bien sûr à prendre la notion d'intention en un sens philosophiquement plus allégé, *i.e.* défendre « un intentionnalisme modéré pour lequel l'expérience esthétique suppose la maîtrise de systèmes symboliques, un *savoir faire* fonctionner⁶² ». Il s'agirait dans ce cas de rappeler que toute théorie de la référence, sensible à des variations contextuelles, doit précisément s'intéresser au contexte de la référence. Il me semble que la force de la théorie du fonctionnement symbolique est de comprendre que la prise en compte d'une intention représentative est une dimension essentielle de l'ajustement [fitness] recherché dans toute référence, que seule une analyse contextuelle permet de déterminer plus en avant.

62 Voir Roger Pouivet, Jacques Morizot & Jean-Pierre Cometti, *Questions d'esthétique*, Paris, PUF, 2000, p. 102; Mark Textor, « Samples as symbols », *Ratio*, vol. 21, n° 3, 2008, en ligne: <http://onlinelibrary.wiley.com/doi/10.1111/j.1467-9329.2008.00406.x/full>, consulté le 4 février 2017.

Si je souscris avec la présentation formelle que fait Textor⁶³ de la relation d'exemplification, je ne crois pas que celle de Goodman soit défectueuse, ni que la mise au jour de cette « intention-dépendance » puisse se déterminer hors contexte. Il convient ainsi de remarquer que la prise en compte d'une intentionnalité minimale de nos opérations symboliques, que l'on pourrait aisément retraduire comme une forme de pragmatisme, n'implique nullement de recourir à des entités mentales. L'intention à laquelle on se réfère n'est pas une entité mentale privée, mais l'ensemble des conditions – le plus souvent sociales – qui ont contribué à la production d'un symbole donné, et les attentes auxquels ce symbole répond. Ces intentions sont dans une théorie des symboles, plutôt qu'un Référent fantôme, la référence elle-même, l'acte de référence ou de symboliser – en tant qu'on distingue par exemple, parmi toutes les propriétés qu'un symbole possède, celles auxquelles également il *fait* référence. Comme l'a bien remarqué Jacques Morizot, toute symbolisation est de nature opératoire, et nécessite pour cette raison, la prise en compte d'un contexte de symbolisation. Or cette prise en compte ne devrait pas nous engager du côté d'une théorie intentionnaliste au sens fort⁶⁴. Considérer quelles sont les intentions particulières d'une activité symbolique, c'est-à-dire considérer la nature des engagements qui y sont pris, ne signifie pas introduire de l'intentionnalité dans une philosophie qui y est par nature réfractaire, mais expliciter certaines des formules de Goodman (faire référence, tenir-pour, stipuler) ; ainsi qu'offrir une nouvelle explication de la sensibilité au contexte de la plupart de nos références.

À cet égard, la distinction introduite dans un contexte musical par Jerrold Levinson entre type implicite et type initié pourrait s'avérer

63 Mark Textor « Samples as symbols », art. cit. :
 « (EX) Someone *S* exemplifies a property *F*-ness by using (exhibiting) an object *x* in context *c* for *A* iff
 (i) *x* possesses (literally or metaphorically) *F*-ness according to the standards of *c*,
 (ii) *S* uses *x* in *c* intending that *A* becomes aware of *F*-ness,
 (iii) because *A* recognises that (i) and that (ii). »

64 Roger Pouivet, Jacques Morizot & Jean-Pierre Cometti, *Questions d'esthétique*, *op. cit.*, p. 67.

éclairante. Pour Levinson en effet il faut distinguer entre un type implicite, qui désigne une structure pure de propriétés – sonores comme pour la musique, ou de toute autre nature que ce soit – et un type initié, qui n'est pas une structure seulement possible, mais une structure déterminée dans le cadre d'une pratique et « construite » par cette pratique⁶⁵ ; ainsi pour Levinson d'une œuvre musicale, qui est bien plus que sa partition, c'est-à-dire une « espèce normative⁶⁶ ». À la différence des types implicites, « c'est seulement quand ils sont initiés par un acte intentionnel humain d'un genre particulier que les types initiés commencent à exister⁶⁷ ». D'après cette distinction, un échantillon – comme une carte, une image, un système constructionnel – doit se comprendre comme un type *initié*, en ceci que le genre de propriétés qu'il exemplifie doit être indiqué dans un contexte particulier, et initié par une pratique symbolique déterminée qui le rend ainsi normatif. Il n'y a pas d'autres manières de comprendre l'intentionnalisme de faible intensité qui gouverne la théorie des symboles de Goodman.

Il s'agirait donc de bien comprendre la position de Goodman sur cette question délicate. Un symbole ne devient un symbole et plus exactement ne *fonctionne* comme un symbole que lorsqu'il est utilisé. Cependant une étude de la syntaxe des systèmes symboliques est possible, ainsi que Goodman se propose de le faire dans plusieurs chapitres de *Langages de l'Art*, sans qu'une attention particulière ne soit en fait accordée à ces usages ou aux desseins des agents qui utilisent des symboles. D'où cette remarque de Goodman dans ses réponses de 1978 :

Puisque je suis souvent accusé de ne pas voir qu'un symbole ne réfère à ce qu'il réfère, et ne réfère tout court qu'en tant qu'il est le résultat de l'action d'un usager, je voudrais dire, encore une fois, que ma négligence est elle-même intentionnelle. Bien sûr, une marque ou une

65 Jerrold Levinson, *Essais de philosophie de la musique. Définition, ontologie, interprétation*, trad. et intro. Clément Cannone & Pierre Saint Germier, Paris, Vrin, coll. « MusicologieS », p. 173.

66 *Ibid.*, p. 175. Le concept « d'espèce normative » est emprunté à Nicholas Wolterstorff, *Works and Worlds of Art*, Oxford, Clarendon Press, 1980.

67 *Ibid.*, p. 99.

peinture ne deviennent un symbole, un morceau de bois ne devient une traverse de voie ferrée, qu'à travers un usage effectif ou supposé [...]; mais les caractéristiques et les fonctions de ces traverses peuvent être étudiées séparément⁶⁸.

244

Certes aurait-il été plus prudent d'affirmer que les caractéristiques, mais non la fonction d'un symbole, peuvent être étudiées indépendamment de ses usages, mais il serait incorrect d'affirmer que cette remarque témoigne de la cécité de Goodman à l'usage et aux intentions représentatives⁶⁹. L'orientation praxéologique de sa philosophie, qui s'affirme dans les écrits de 1970 et, plus encore, dans *Reconceptions*, vont d'ailleurs accentuer cette part de l'usage (*user's act*). Aussi, conviendrait-il de distinguer un niveau opératoire, c'est-à-dire un niveau de fonctionnement, et un niveau purement syntaxique de la théorie des symboles de Goodman. L'analyse des engagements référentiels et le contextualisme de la théorie des symboles de Nelson Goodman se comprend à un niveau opératoire.

Engagement ontologique

Que des engagements puissent être ainsi pris dans un système constructionnel a des conséquences sur la façon d'interpréter la relativité ontologique dont Goodman se fait le défenseur (en adoptant par exemple un critère relativement souple d'adéquation). Cette relativité ontologique ne saurait en fait signifier une tolérance à accepter n'importe quels types d'entités ou de définitions constructionnelles. Sans doute est-ce là une différence importante entre Carnap et Goodman. À partir des années 1930 en effet, Carnap ne va avoir de cesse de répéter que le choix d'un langage, d'une logique ou d'un schème constructionnel importe peu. C'est par là affirmer un principe de tolérance à l'égard des différentes formes de langage logique que nous pouvons adopter.

68 Nelson Goodman, « Replies », *Erkenntnis*, vol. 12, n° 2, 1978.

69 Ainsi que l'affirme par exemple Mark Textor dans « Samples as symbols », art. cit.

En logique, il n'y a pas de morale. Chacun est libre de construire sa logique, c'est-à-dire sa forme de langage, comme il l'entend⁷⁰.

Aussi, dans *Empirisme, Sémantique, Ontologie*, Carnap affirme-t-il qu'il faut distinguer en ontologie entre des questions externes et des questions internes. Les questions internes admettent une réponse, une fois spécifié le schème linguistique employé. Par exemple, la question de savoir s'il existe des licornes ou des chèvres se règle par des observations empiriques, lorsque nous avons opté pour un langage qui n'admet que des objets réels et qui déterminent les conditions d'usage et de signification des prédicats qui y figurent. En revanche, Carnap ne dit presque rien des critères qui règlent nos décisions concernant l'adoption d'un système ou schème linguistique donné. Les questions externes semblent être ainsi laissées à la relativité de nos préférences, sans qu'aucun engagement ontologique ne soit en réalité jamais pris.

Un prétendu énoncé au sujet de la réalité d'un système d'entités est un pseudo-énoncé dépourvu de contenu cognitif⁷¹.

Une telle affirmation n'est bien sûr pas étrangère au rejet de la métaphysique que Carnap avait exprimé dans ses années de jeunesse et qui est formulé explicitement dans les *Manifestes* viennois⁷².

Certes Goodman partage avec Carnap une certaine tolérance à l'égard des schèmes et des logiques que nous pouvons adopter. Il a cependant une compréhension différente de ce qu'est la relativité conceptuelle. Dans *La Structure de l'apparence*, cette relativité signifie seulement la possibilité d'adopter une base logique différente (les atomes du système). Mais cela ne signifie pas que cette différence soit indifférente.

70 Rudolf Carnap, *Signification et nécessité. Une recherche en sémantique et en logique modale*, [1947], trad. François Rivenc & Philippe de Rouilhan, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de Philosophie », 1997.

71 Rudolf Carnap, *The Logical Syntax of Language*, London, Paul Kegan, 1937, p. 31.

72 Rudolf Carnap et al., *Manifeste du Cercle de Vienne et autres écrits: Carnap, Hahn, Neurath, Schlick, Waismann sur Wittgenstein*, éd. Antonia Soulez, trad. Barbara Cassin, Christiane Chauviré, Anne Guitard & Jean Sebestik, Paris, Vrin, 2010, coll. « Bibliothèque des textes philosophiques ».

Ainsi, il n'y a pas de sens pour Goodman à distinguer deux niveaux ontologiques (les questions internes et questions externes) ou deux types de jugements (synthétiques ou analytiques). En effet, du choix d'un système va dépendre également le type d'entités que l'on reconnaît comme réelles et à l'égard desquels le système s'engage. En un sens on pourrait dire que la solidarité entre version et monde est plus intime pour Goodman qu'elle ne l'est pour Carnap (parce qu'il y a bien chez Carnap un monde qui de toute façon est indépendant de ses versions). Pour cette raison, Goodman va reformuler les questions qualifiées par Carnap de « métaphysiques » (les questions externes) comme des questions qui sont en fait internes à l'activité même de construction (quelle base choisir? quelle définition constructionnelle retenir?), et qui peuvent être tranchées en fonction d'un intérêt qui est cognitif. D'où le fait que ces décisions constructionnelles soient bien des engagements ayant une « signification ontologique⁷³ ».

Ce qui relève chez Carnap d'une forme de conventionnalisme, relatif aux questions externes ou « métaphysiques », est donc compris dans le projet constructionnaliste de Goodman, sur la modalité d'un engagement, qui a des conséquences sur la construction elle-même; ainsi, une réticence nominaliste à accepter des ensembles, classes ou entités platoniciennes aura pour conséquence un engagement en faveur d'une base composée d'individus⁷⁴. Comme le remarque Jules Vuillemin, « le platonisme enveloppe un engagement ontologique qui l'oppose métaphysiquement au nominalisme⁷⁵ ». Cela ne signifie pas qu'il y aurait quelques entités primitives absolues, que tout système devrait reconnaître. Il s'agit plutôt d'admettre que, quand bien même il y aurait de multiples systèmes incompatibles également possibles, chaque système s'engage bien à l'égard de certaines entités. En vertu de ces engagements, ces choix ne peuvent donc être laissés au hasard.

73 Johanna Seibt, « The Umbau, from Constitution Theory to Constructional Ontology », *History of Philosophy Quarterly*, vol. 14, n° 3, 1997, p. 320.

74 SA 48.

75 Jules Vuillemin, *La Logique et le monde sensible. Étude sur les théories contemporaines de l'abstraction*, Paris, Flammarion, 1971, p. 305.

Si donc il y a une dimension de choix dans une construction logique (et ce genre de considérations vaut également pour des activités symboliques, comme la dépicition ou l'exemplification dont j'ai montré qu'elles étaient dépendantes également de choix et de décisions), cela n'implique pas de relâcher les normes d'évaluation des systèmes et, ce faisant, d'affirmer *anything goes*.

Carnap proteste avec éloquence contre ce qu'il considère comme l'étroitesse d'esprit en philosophie, concluant avec l'exhortation suivante : « Soyons prudents dans nos assertions et critiques dans leur examen, mais tolérants dans nos choix de formes linguistiques. » [...] Aussi réticent que je puisse être à jeter une ombre sur toute cette bonté et douce lumière, il y a des limites à ma tolérance de la tolérance. J'admire l'homme d'État tolérant des opinions politiques divergentes, et la personne tolérante des différences d'origine ou d'éducation ; mais je n'admire pas le comptable qui est tolérant avec ses additions, le logicien qui est tolérant avec ses preuves, ou le musicien tolérant avec son harmonie. Dans toute activité, une performance satisfaisante requiert un soin méticuleux quant à certains aspects, et en philosophie, l'un de ces aspects est l'apparat systématique ou la « forme linguistique ». Ainsi en lieu et place de l'exhortation de Carnap, j'en propose une autre : « Soyons, en tant que philosophes, extrêmement fastidieux dans nos choix de formes linguistiques⁷⁶. »

Le caractère fastidieux de ces décisions constructionnelles est parfaitement exemplifié par les nombreux développements de *La Structure de l'apparence* relatifs au choix d'une base ou au choix d'une relation logique fondamentale. Les décisions qui sont prises, mêmes métaphysiques, le sont en considération d'intérêts pragmatiques : évaluer ce qu'un système constructionnel donné peut faire, et en particulier ce qu'il nous permet de comprendre (la notion de différence juste perceptible, de permanence, ou encore offrir une cartographie de notre espace des qualités). Johanna Seibt remarque ainsi que, en

76 PP 170. J'emprunte la traduction de ce passage à Alexandre Declos qui en fait un commentaire très riche dans sa thèse.

accord avec une position en fait pragmatique, Goodman « accepte la métaphysique au titre d'une nouvelle entreprise constructionnelle, aux enjeux également pratiques⁷⁷ ». C'est précisément parce qu'un système constructionnel s'engage par rapport à l'existence de certaines entités que des jugements relatifs à la pertinence d'un système ou à la validité de certaines définitions constructionnelles, ou encore à la simplicité d'une construction peuvent être formulés. Cette remarque est facilement transposable pour d'autres activités symboliques, ainsi de nos diverses pratiques d'échantillonnages ou de nos choix représentatifs.

Pour le dire encore autrement, la critique que Goodman adresse à Carnap dans *La Structure de l'apparence*, de même que son choix en faveur d'un système nominaliste, n'a de sens qu'à la condition de comprendre que Goodman, contrairement à Carnap, a abandonné le principe de tolérance. C'est un indice de plus en faveur de l'irréductibilité de la philosophie de Goodman au relativisme ou à une philosophie de l'indétermination. Il m'apparaît que la théorie des symboles proposée par la suite par Goodman n'a jamais abandonné ce type de considérations. Et, de fait, nos diverses références sont définies par Goodman comme des performances qui ne sont réussies qu'à la condition que certaines contraintes normatives s'y appliquent, qui regardent notre pratique, et que Goodman s'efforce dans le détail d'explicitier. Aussi ne faut-il pas craindre que Goodman, en se tournant de plus en plus vers des considérations d'ordre pragmatique, n'abandonne la tâche qu'il assignait au départ à la philosophie⁷⁸.

Cartes

Lorsque nous choisissons les entités qui composent notre base logique ou lorsque nous formulons une définition constructionnelle, nous nous

77 Johanna Seibt, « The Umbau, from Constitution Theory to Constructional Ontology », art. cit., p. 333.

78 Roger Pouivet, « L'irréalisme : deux réticences », *Philosophia Scientia*, t. 2, n° 2, 1997, p. 179-195, en ligne : http://www.numdam.org/item?id=PHSC_1997__2_2_179_0, consulté le 4 février 2017. Pouivet remarque par exemple que dans *Manières de faire des mondes* les contraintes constructionnelles sont présentées avec « moins de raffinement logique et plus d'emphase pragmatique » (p. 181).

engageons en faveur de certains types d'entités et de relations entre entités. Cet engagement peut être interprété à la lumière des décisions que nous prenons lorsque nous cartographions un espace. C'est d'ailleurs ainsi que le formule explicitement Goodman : la forme logique [=df] (pour définition constructionnelle) doit pouvoir se lire comme « est ici pour être cartographié⁷⁹ ». Ce n'est pas un hasard si *La Structure de l'apparence* consacre autant de place à un essai de topographie de l'espace des qualités. Au demeurant, l'*Aufbau* lui-même était placé par Carnap sous le signe de cette métaphore géographique. Ce qui compte en effet, ce sont les relations structurelles entre les différents éléments de la base (qui constituent les entités à l'égard desquelles le système constitutionnel s'est au départ engagé). Ces dites relations peuvent par suite être représentées de façon topographique sous la forme d'un diagramme sagittal. C'est ce qu'illustre Carnap au quatorzième paragraphe de l'*Aufbau*⁸⁰, avec l'exemple de la carte ferroviaire du réseau euroasiatique. Dans ce diagramme, les éléments correspondent à des gares, et les relations entre éléments aux voies ferroviaires. L'anonymat des points représentant les gares permet de faire jouer à plein la contrainte structurelle sous le signe de laquelle est placé le système constructionnel de l'*Aufbau*. Les informations structurelles qui peuvent se lire à même la carte sont des propriétés topologiques (nombre de lignes qui convergent en un point, nombre de nœuds sur une ligne, etc.). En revanche il n'existe pas de corrélation entre la distance géographique qui sépare deux gares du réseau et la longueur des lignes représentées sur la carte. Relativement à cet aspect, la carte est bien sûr déformée, mais, en l'absence de pareils engagements, elle ne saurait être incorrecte.

Jouant une fonction équivalente à la carte ferroviaire de la Russie, la carte des îles Marshall qui figure dans *Langages de l'Art*, représente les relations structurelles entre îles et courants, que les indigènes ont jugé

⁷⁹ PP 16.

⁸⁰ Rudolf Carnap, *La Construction logique du monde* [*Der logische Aufbau der Welt*], trad. Thierry Rivain, intro. et éd. Élisabeth Schwartz, Paris, Vrin, 2002, p. 72-74 ; voir aussi le commentaire que fait Jean-Baptiste Rauzy de ce paragraphe dans son article « Sur l'ontologie de l'*Aufbau* », dans Sandra Laugier (dir.), *Carnap et la construction logique du monde*, Paris, Vrin, 2001, p. 119 et sq.

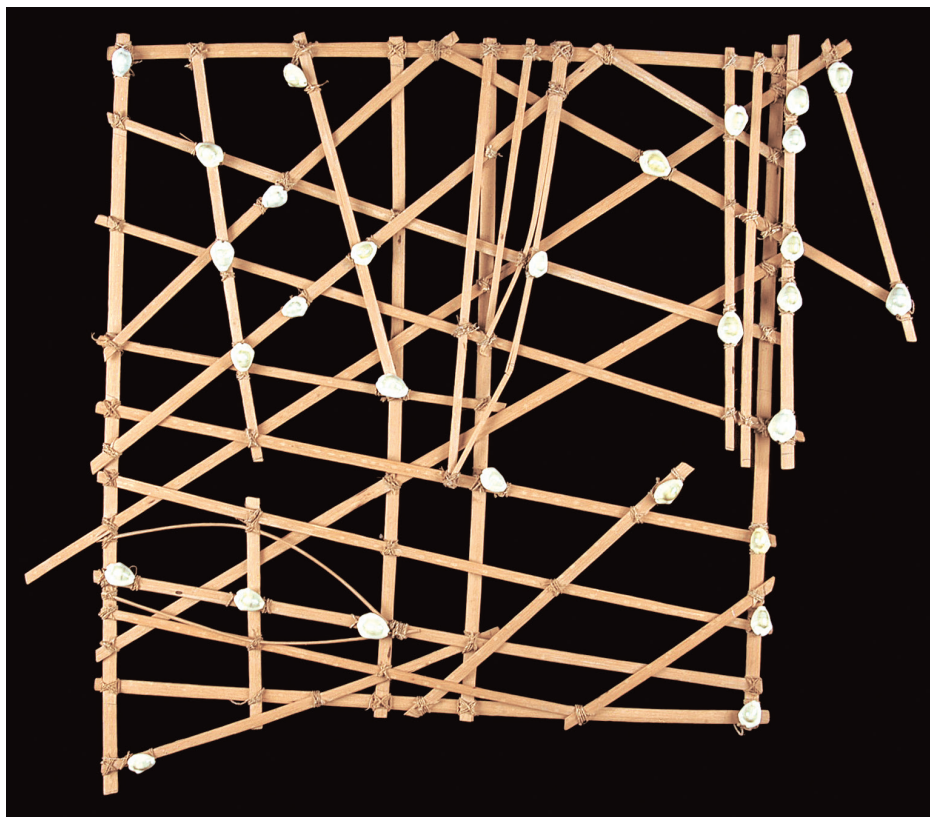
utile de symboliser. Dans cette carte, les coquillages représentent les îles, les tiges de bambou les vents et courants dominants⁸¹ (fig. 11). Il est important, du point de vue cette fois de la théorie symbolique de Goodman, que toutes les marques graphiques de la carte des îles Marshall (et cela vaut également de la carte ferroviaire) ne soient pas corrélées à des choses représentées. La courbure des bambous représente la direction des courants, et l'écartement des coquillages, les distances marines. Toutefois la couleur des bambous ou la taille des coquillages, ne sont pas des traits représentatifs dans la carte. La carte est un système symbolique mixte, c'est-à-dire tout à la fois analogique (partageant avec les images certaines propriétés de densité syntaxique) et digital (fonctionnant comme des notations). Dans un système digital, la syntaxe est relativement peu saturée, de sorte que tous les traits graphiques ne reçoivent pas une fonction représentative. Il faut savoir lire les cartes et diagrammes (et bien souvent les légendes nous servent à cela) pour comprendre envers quels types d'entités et de relations ils s'engagent, et quels sont les moyens graphiques de ces engagements.

On ne demande à de nombreux diagrammes en topologie que d'avoir le bon nombre de points ou de nœuds reliés par des lignes selon le schéma correct – la taille et la position des points, la longueur et la forme des lignes n'entrent pas en compte. Manifestement, les points et les lignes fonctionnent ici comme caractères dans un langage notationnel⁸².

La lecture de la carte des îles Marshall peut ainsi à bon droit être rapportée au problème de la référence par exemplification. De la même façon que ce ne sont pas toutes les propriétés que possède un échantillon qu'il exemplifie, de la même façon, ce ne sont pas toutes les propriétés graphiques d'une carte qui ont une fonction représentative. Une carte représente les propriétés ou aspects du monde qu'elle s'engage à représenter, et c'est à l'égard de ces aspects seulement que peut se poser la question de leur exactitude factuelle. La cartographie nous permet ainsi

81 LA 268.

82 LA 205.



11. Carte de navigation des îles Marshall, Paris, musée du quai Branly/Jacques Chirac (inv. 71.1978.71.2)
Les cartes marines des îles Marshall constituent des aide-mémoire pour les hommes partant en mer. Les coquillages fixés aux intersections des baguettes indiquent la localisation d'îles, les baguettes montrent des routes de navigation à prendre, les fibres courbes peuvent montrer les courants marins. Les cartes étaient consultées avant le voyage en mer, mais jamais emmenées à bord. Leur compréhension était réservée aux grands navigateurs, qui tiraient prestige de ces connaissances spécifiques.

de mieux saisir la nature des engagements qui sont pris par n'importe quelle opération symbolique.

Il ressort également de cette analyse que nos systèmes constructionnels, tout comme nos différentes représentations et descriptions, sont fortement aspectualisés.

Le déploiement d'une description structurale va de pair avec la mise en évidence d'une multiplicité d'aspects ou de dimensions, au point de remettre en cause l'unité initialement supposée du domaine considéré. On peut en effet considérer une ville comme une réalité à la fois spatiale et économique. Supposons qu'un géographe « soit confronté de plus en plus à des relations pertinentes dans lesquelles la dimension spatiale est devenue tout à fait secondaire. [...] Il est probable que, dans ce cas, les descriptions géographiques classiques [...] deviendront de plus en plus complexes ou peu satisfaisantes, si bien que le savant aura intérêt à distinguer plus nettement les domaines respectifs des relations spatiales et des relations économiques⁸³. »

L'aspectualité ne fait que refléter la nature de nos différents engagements : « ontologico-pragmatique » pour le cas des systèmes constructionnels, « symbolico-cognitif » pour le cas des cartes et des images. Ces engagements sont ainsi la conséquence des différents desseins, parfois en conflit, que nous suivons en proposant des versions du monde. Et en effet, comme le rappelle Goodman, « un système *conçu pour* construire des cartes routières est tout à fait différent d'un système *conçu pour* tracer des cartes topographiques⁸⁴. » Un système *conçu pour*, c'est-à-dire dans l'intention de (*purpose*) construire des cartes routières s'engagera en général sur les routes existantes, les distances, les types de voie ainsi que sur la taille des villes. Certaines cartes routières touristiques s'engageront également sur la qualité des paysages et sites touristiques. En revanche, une carte routière n'indique pas le relief du

83 Brice Halimi, « Boa Constructeur », *Critique*, n° 666, 2002, p. 896-912. Le passage cité est une citation de Jean-Baptiste Rauzy extraite de l'ouvrage collectif *Carnap et la construction logique du monde*, *op. cit.*, p. 129, et dont l'article d'Halimi est un compte-rendu.

84 RP 25.

terrain, comme s'engage à le faire une carte topographique. En vertu de ces différents desseins, des usages différents pourront être faits des cartes d'un même territoire, selon qu'on l'arpente à pied, ou selon qu'on le traverse en voiture.

Au demeurant, il est impossible de cartographier tous les aspects possibles d'un paysage, qu'ils soient géologiques, naturels ou humains, car la carte serait alors l'équivalent du territoire lui-même, et non plus une carte. Ainsi de cette carte imaginaire au format exact du paysage dans *La Chasse aux snarks*⁸⁵, dont se rappelle Goodman :

Et lorsque notre carte devient aussi large que le territoire représenté, et pareille à lui en tous points de vue, la fonction de la carte n'est plus remplie⁸⁶.

Si fonction d'un système constructionnel est de cartographier l'expérience, il n'en demeure pas moins que chaque système s'engage à l'égard de certains seulement de ses aspects. Ces engagements sont déterminés par nos visées théoriques et pratiques, *i.e.* par nos intentions représentatives. Pas plus dans les systèmes constructionnels, que dans nos actes de dépicition, dans nos pratiques d'échantillonnage ou dans nos entreprises cartographiques les plus variées, il n'y a de sens à rechercher une fidélité absolue au Monde. La fonction d'un système constructionnel n'est pas de recréer l'expérience, mais plutôt d'en cartographier les traits saillants.

Bien que la carte soit construite à partir des observations réunies sur un territoire, la carte manque les contours, les couleurs, les bruits, les odeurs et la vie du territoire. Et en matière de taille, de forme, de poids, de température et de beaucoup d'autres aspects encore, la carte peut être bien plus différente qu'on ne peut d'abord l'imaginer, de ce dont elle est pourtant une carte [...] Une carte est schématique, sélective,

85 Voir aussi l'épisode borgésien de la secte des cartographes, dans Jorge Luis Borges, *L'Auteur et autres textes*, trad. Roger Caillois, Paris, Gallimard, coll. « L'Imaginaire », 1982, p. 199.

86 PP 16.

conventionnelle, condensée, et uniforme. Toutes ces caractéristiques sont des vertus plutôt que des défauts⁸⁷.

Ce travail de sélection, qui nous engage envers certains aspects du monde, en fonction de nos visées théoriques et pratiques, possède en effet des vertus cognitives. Il nous rend attentifs à des traits que sélectionne une représentation donnée et à côté desquels nous serions sinon sans doute passés à côté. Par ce travail de sélection, la carte est rendue plus intéressante que le territoire.

Non seulement la carte résume, clarifie et systématise, mais souvent encore, elle nous dévoile des faits que nous aurions difficilement appris au cours de nos seules explorations⁸⁸.

254

La métaphore cartographique permet alors de faire ressortir la dimension pragmatique des choix que nous faisons dans une entreprise constructionnelle donnée. La seule question qui soit pertinente au sujet d'un système ou d'une carte est celle de « savoir quels services il peut rendre et s'il est approprié à une intention donnée [*accurate in the way intended*⁸⁹] ».

Engagements picturaux

Ce que j'ai énoncé à propos de l'activité cartographique (représenter au moyen d'une carte, ou élaborer un système constructionnel) vaut en fait pour toute représentation picturale, et a fortiori pour les descriptions. C'est un fait qu'une image – même une photographie – ne représente jamais une chose comme simplement *la chose*, *i.e.* suivant la liste complète de ses propriétés. C'est là d'ailleurs un argument mobilisé par Goodman contre les théories naïves de la ressemblance

On ne représente jamais rien qui soit tout à fait dépouillé ou dans la plénitude de ses propriétés. Une image ne représente pas simplement *x*,

87 PP 15.

88 PP 15.

89 PP 16.

elle représente x en homme ou elle représente x comme une montagne ou elle représente le fait que x est un melon⁹⁰.

Par suite, deux opérations référentielles ont toujours lieu dans une dépicition (et cela vaut également de la description) : tout d'abord la dénotation de l'objet x , ensuite le classement des images elles-mêmes (ou descriptions) comme image-de-telle-chose, ou image-de-cette-chose-ayant-ces-propriétés⁹¹. Les classements des images par des étiquettes manifestent la dimension sélective, et la nature des engagements qu'une image prend avec le monde⁹². C'est ce qu'affirme Robert Schwartz en commentant le portrait de Gertrude Stein par Picasso :

Mme Stein, comme n'importe quel objet, exhibe un nombre illimité de propriétés, et les images, pas plus que les descriptions, ne peuvent toutes les prendre en charge. Par nécessité, le portrait de Picasso, discrimine entre les différents traits ou manières de voir Stein, les traits et manières qu'il met en avant et ceux et celles qu'il oblitère. Ainsi en est-il pour toute représentation. La sélection ne signifie cependant pas la liberté de représenter n'importe comment⁹³.

Les notions de pondération, d'accentuation et d'effacement, décrites par Goodman en tant qu'outils du *worldmaking*, permettent de comprendre comment s'opère cette sélection d'aspects dans une image, ou dans une description. Dans le portrait de Gertrude Stein, certains traits de Stein

90 LA 38.

91 C'est ce que Dominic McIver Lopes désigne comme la seconde thèse de la théorie symbolique de Goodman : « La dépicition est une prédication au sein d'un système symbolique iconique. Les images ne se contentent pas de dénoter, elles sont aussi des prédicats appliqués à ce que les images dénotent » (*Comprendre les images*, *op. cit.*, p. 82). Lopes fait pourtant un usage tout à fait différent de cet aspect de la théorie symbolique de Goodman. En particulier, il ne voit pas que l'idée de prédication est liée à celle de sélectivité, alors même qu'il affirme que « la prédication a à voir avec *la manière* dont une image représente son objet » (p. 85).

92 LA 48 : « Dire d'une image qu'elle représente telle ou telle chose est donc hautement ambigu : ou bien on dit ce que l'image dénote, ou bien on dit de quelle sorte d'image il s'agit. »

93 Robert Schwartz, « The Power of Picture », *The Journal of Philosophy*, vol. 82, n° 12, 1985, p. 712.

ont justement été accentués ; ainsi de la force physique du personnage, et de la puissance de son regard. Bien que Goodman ne se prononce pas sur la question du mérite esthétique, on pourrait cependant définir la justesse d'une peinture à l'aune de l'adéquation de ses moyens représentatifs à ses engagements symboliques.

Il conviendrait de faire ici une remarque relative à la syntaxe des images. Goodman affirme au premier chapitre de *Langages de l'Art* que description et dépicition sont toutes deux des stipulations, et que, ce faisant, la nature de la dépicition ne réside pas dans un quelconque fondement perceptuel. Une définition plus précise de la dépicition est néanmoins suspendue à une présentation de sa théorie de la notation, et des différents réquisits sémantiques et syntaxiques qui en dépendent⁹⁴. Dans les derniers chapitres de l'ouvrage, l'image est alors rattachée au régime analogique, c'est-à-dire un régime qui se caractérise par une syntaxe dense. Contrairement à ce qui se passe pour les diagrammes, chaque trait d'une image est significatif et participe de la représentation. Toute différence dans les propriétés du dessin d'une image produit ainsi un caractère différent dans le système symbolique⁹⁵. D'autant plus si de nombreuses propriétés de dessins ont une pertinence représentationnelle, c'est-à-dire si elle est « relativement saturée ».

256

Comparez un fragment d'électrocardiogramme avec un dessin du mont Fuji-Yama par Hokusai. Les lignes noires en zigzag sur des fonds blancs peuvent être exactement les mêmes dans les deux cas. Cependant l'un est un diagramme et l'autre une image. Qu'est-ce qui fait la différence ? [...] La différence est syntaxique : les aspects constitutifs du diagrammatique, en tant qu'on les compare avec le caractère imagé, sont l'objet d'une restriction expresse et étroite. Les seuls traits pertinents du diagramme sont l'ordonnée et l'abscisse de chacun des points que traverse le centre de la ligne. L'épaisseur de la ligne, sa couleur et son intensité, la grandeur absolue du diagramme, etc., n'importent pas [...] Ce n'est pas vrai de l'esquisse. Tout empatement ou affinement de la

94 LA 269.

95 Dominic McIver Lopes, *Comprendre les images, op.cit.*, p. 90.

ligne, sa couleur, son contraste avec le fonds; sa taille, voire les qualités du papier – rien de tout ceci n'est écarté, rien ne peut être ignoré. [...] Dans le schéma imagé, les symboles sont relativement saturés⁹⁶.

Parce qu'elle appartient à un système syntaxiquement dense, l'image serait ainsi davantage informative qu'une description⁹⁷; parce qu'elle est relativement saturée, l'image ne pourrait en fait prendre qu'un minimum d'engagements. L'analyse goodmanienne du régime analogique nous empêcherait ainsi de comprendre le caractère également aspectuel de toute dépeintion... c'est du moins la thèse défendue par Dominic McIver Lopes⁹⁸. Toutefois il me semble qu'il faille, ici encore, bien distinguer dans la théorie de Goodman entre (1) le caractère du symbole qui relève d'une analyse syntaxique et (2) la fonction de l'opération référentielle, qui relève d'une théorie du fonctionnement symbolique. Faute de faire cette distinction, on en vient à adresser des critiques, qui sans doute ne sont pas tout à fait justifiées. Que tous les traits d'une peinture soient symboliques ne signifie pas que l'image ne soit pas elle-même sélective. Et de fait, dans une image, comme dans une carte, des engagements sont effectivement pris à l'égard de ce qui est représenté.

Lopès a cependant raison de montrer qu'il existe toutes sortes d'engagements, implicites, explicites, ou encore délibérément ambigus⁹⁹. Certains engagements sont pris dès le départ, lorsqu'un médium et un système particulier de représentation sont adoptés. Par exemple, une photographie en noir et blanc ou un dessin au fusain ne sont pas engagés envers les propriétés de couleurs des objets qu'ils représentent. Certains

96 LA 273.

97 Voir Fred I. Dretske, *Knowledge and the flow of information*, Stanford (Calif.), Center for the Study of Language and Information Publications, 1999, p. 135-141.

98 Dominic McIver Lopes, *Comprendre les images*, op. cit., p. 138 et sq.

99 Lopes affirme avoir trouvé une première formulation de la notion d'engagement dans l'article de Ned Block, « The Photographic Fallacy in the Debate about Mental Imagery », *Noûs*, vol. 17, n° 4, novembre 1983, p. 651-661, en ligne: <http://www.jstor.org/stable/2215087>, consulté le 4 février 2017. Ned Block indique en effet qu'une image peut être responsable ou non (*non committal*) à l'égard de certaines propriétés de l'image représentée. En bref une image qui représente son sujet comme F ou comme non-F est engagé à l'égard de la propriété F.

engagements ou non-engagements sont davantage implicites, comme ceux qui dépendent du point de vue adopté sur l'objet représenté. Par exemple un portrait d'un homme en habit ne s'engage pas à l'égard de certaines propriétés physiques ou esthétiques de l'homme ainsi représenté. Certaines images ne s'engagent pas à l'égard de certains faits, parce qu'elles n'abordent pas ce sujet, et ce de façon explicite. Ainsi, le portrait de Henri VIII d'après Hans Holbein le Jeune (**fig. 12**) est explicitement non-engagé, concernant ce que tient Henri VIII dans sa main gauche, et explicitement engagé, concernant le gant qu'il tient dans sa main droite. Dans ce dernier exemple, c'est de façon délibérée que Holbein choisit de ne pas aborder la question de savoir ce que Henri VIII tient dans la main refermée sur elle-même. L'opère remarque encore que certaines images peuvent délibérément laisser indéterminé ce envers quoi elles s'engagent, implicitement ou explicitement. C'est ce qui se passe en particulier pour les images publicitaires¹⁰⁰. Ce jeu n'est toutefois possible que du moment où est admise la thèse de la nécessaire aspectualité ou sélectivité des images¹⁰¹. La nature de ces engagements définit par suite aussi la nature du système de depiction adoptée.

Deux systèmes d'image diffèrent informationnellement si et seulement si un système consiste en des images qui représentent des objets comme satisfaisant des propriétés différentes de celles dont l'autre système représente que les objets les satisfont¹⁰².

À partir de là, il est possible de mener une réflexion sur le degré d'ajustement de la représentation aux visées théoriques, pratiques ou esthétiques, et de restreindre nos jugements regardant l'exactitude ou la fidélité de l'information véhiculée aux propriétés seulement envers

¹⁰⁰ Dominic McIver Lopes, « Le réalisme iconique », art. cit., p. 308.

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 310. La thèse de la sélectivité des images est une première fois formulée par Gombrich dans *L'Art et l'illusion*, op. cit., p. 182. Dans *Comprendre les images*, Lopes donne la définition suivante de l'aspectualité « La totalité des engagements et non-engagements d'une image constitue ce que j'appellerai l'aspect qu'elle présente de son sujet », p. 145.

¹⁰² Dominic McIver Lopes, « Le réalisme iconique », art. cit., p. 308.



12. Holbein Hans le Jeune, *Portrait d'Henri VIII, roi d'Angleterre*,
Rome, palais Barberini, galerie d'Art antique, n.d.

lesquelles l'image s'est implicitement ou explicitement engagée¹⁰³. Il est clair que certains non-engagements, le maintien ou non de certaines ambiguïtés, le choix d'un cadrage particulier, pourront s'avérer plus ou moins corrects, selon l'intention représentative. Il en va exactement de même pour nos décisions constructionnelles.

Une réflexion sur la nature des divers engagements pris par une activité symbolique donnée nous renvoie dès lors toujours du côté d'une étude des symboles en leur fonctionnement en son sens le plus pragmatique, c'est-à-dire du côté de ce que nous faisons, en utilisant et interprétant des symboles.

CONTEXTE

Nul être, nul principe, nulle idée n'est valide
en soi. N'a de validité que cette partie du réel,
Dieu inclus, qui est admise comme réalité par
l'ensemble de la communauté humaine.

Henry Miller, *Sexus*.

La détermination de la référence, même lorsque la nature des différents engagements est explicitée, est le plus souvent sensible à des contraintes de type contextuel. Ainsi, une discrimination des propriétés qu'un symbole exemplifie, parmi les diverses autres propriétés qu'il possède, ne saurait avoir lieu sans tenir compte du contexte de la référence. C'est ce que montre de façon exemplaire, c'est-à-dire ce sur quoi insiste, ce que met en avant, et rend typique, le cas de Mary Tricias. Dans ce type d'exemplification, hautement standardisé, le contexte prend la figure d'une convention. Il y a un réglage de nos diverses pratiques d'échantillonnage qui définit, pour chacune de ces pratiques et en fonction de certaines visées théoriques ou pratiques, de quoi un exemple est exactement l'exemple. Dans le cas des œuvres d'art, c'est autre chose qui est recherché. Plutôt qu'un réglage de la référence sur des pratiques hautement standardisées, est recherchée une forme d'opacité de la référence elle-même.

103 Comme je l'ai déjà dit, cette restriction était déjà formulée par Frege.

Quand on ne peut jamais préciser en présence de quel symbole d'un système on est, ou si c'est le même en une seconde occurrence, quand le référent est si insaisissable que le fait de trouver le symbole qui lui convient requiert un travail sans fin, quand les caractéristiques qui comptent pour un symbole sont plus nombreuses que rares, quand le symbole est un exemple des propriétés qu'ils symbolisent et peut remplir plusieurs fonctions référentielles interconnectées simples et complexes, dans tous ces cas, on ne peut traverser simplement le symbole pour aller à ce à quoi il réfère, comme on le fait quand on respecte les feux de signalisation routière ou qu'on lit des textes scientifiques¹⁰⁴.

Ainsi, dans les opérations littéraires, l'impossibilité de s'en remettre à une convention implique d'accorder une tout autre attention au procès de la référence – ce que Gérard Genette, dans une interprétation libre de la théorie des symboles de Goodman, appelle la « diction ». La diction se caractérise en particulier par l'être du texte, comme distinct de son dire, et par « ses capacités d'exemplification comme opposées à sa fonction dénotative¹⁰⁵ ». Par suite, bien que la détermination de la référence ne signifie pas un réglage sur des pratiques conventionnelles, c'est bien aussi une attention fine au contexte et un travail d'interprétation sans cesse recommencée qui permet de saisir les aspects référentiels d'une œuvre et de formuler des jugements corrects à son sujet. En revanche, contrairement à Genette, je ne pense pas que la prise en compte du contexte et d'un moment de l'interprétation, ou ce que Genette appelle aussi la transcendance de l'œuvre, n'implique une quelconque forme de subjectivisme, *i.e.* un intentionnalisme au sens fort. La détermination de la référence passe plutôt par ce qu'on pourrait appeler, suivant Jean-Pierre Cometti, *l'activation* du symbole¹⁰⁶.

¹⁰⁴ WoW 92.

¹⁰⁵ Gérard Genette, *Fiction et diction, précédé de Introduction à l'architecte*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points . Essais », 2004, p. 111.

¹⁰⁶ Je renvoie ici à la critique que fait Jean-Pierre Cometti de l'interprétation de Genette dans « Activating Art », *The Journal of Aesthetics and Art Criticism*, vol. 58, n° 3, 2000, p. 237-243, en ligne : <http://www.jstor.org/stable/432106>, consulté le 4 février 2017.

Il est clair que c'est seulement en contexte qu'une œuvre fonctionne comme une œuvre d'art. C'est un point bien mis en évidence par des formes artistiques non figuratives de l'art contemporain. Diversement, le *Land Art*, les *ready-mades*, les installations et *performing art* montrent qu'une œuvre ne devient artistique, que si elle est symbolique (dénote, exemplifie certaines propriétés, de façon littérale ou métaphorique, symbolise par des chaînes de référence complexes), et si cette symbolisation nécessite de notre part une attention particulière, et en particulier à la manière dont l'œuvre fonctionne. Roger Pouivet montre que cette façon de caractériser l'œuvre d'art en vertu de son fonctionnement et non de sa nature, relève d'un nominalisme esthétique. En « traitant le fonctionnement des œuvres d'art de telle façon que l'idée même d'une nature de l'œuvre d'art devient inutile à la compréhension de la façon dont elle fonctionne », Goodman assume une position véritablement nominaliste¹⁰⁷.

De la même façon qu'un objet peut être un symbole – par exemple, un échantillon – à certains moments et dans certaines circonstances de même un objet peut être une œuvre d'art en certains moments et non en d'autres. À vrai dire, un objet devient précisément une œuvre d'art parce que et pendant qu'il fonctionne d'une certaine façon comme symbole. Tant qu'elle est sur une route la pierre n'est d'habitude pas une œuvre d'art, mais elle peut en devenir une quand elle est donnée à voir dans un musée d'art [...] D'un autre côté, un tableau de Rembrandt cesserait de fonctionner comme œuvre d'art si l'on s'en servait pour boucher une vitre cassée ou pour s'abriter¹⁰⁸.

Cette position « nominaliste », qui insiste sur le fonctionnement de l'œuvre en contexte, permet sans aucun doute de clarifier certaines des entreprises artistiques les plus récentes. Ainsi dans les œuvres du sculpteur mexicain Gabriel Orozco : les séries de pierres et de troncs

107 Roger Pouivet, *L'Ontologie de l'œuvre d'art*, Paris, Vrin, coll. « Essais d'art et de philosophie », 2010 [2^e éd.], p.79 et sq.

108 WoW 100-101.

de cactus ne se mettent à avoir de signification artistique que dans le contexte de leur exposition (fig. 13).

L'important est alors bien sûr de remplacer la question « *What is Art?* » par la question « *When is art?* ». La seconde question manifeste mieux que la première, qu'une œuvre n'est artistique que du point de vue de son fonctionnement (et non des propriétés qu'elle possède), c'est-à-dire de la manière dont elle symbolise dans certains contextes. Genette explique ainsi que la théorie esthétique de Goodman est une théorie conditionnaliste.

La théorie conditionnaliste ressemble à la réflexion goodmanienne sur le fonctionnement des œuvres : « A quelles conditions, ou dans quelles circonstances, un texte peut-il, sans modification interne, cesser d'être une œuvre ? ». On pourrait encore l'illustrer par une application de la célèbre formule de Nelson Goodman : remplacer la question *What is art?* par *When is art*¹⁰⁹ ?

Une collection de cailloux peut posséder dans le désert et dans un musée exactement les mêmes propriétés, toutefois, dans le contexte d'une installation artistique, cette montagne de cailloux n'exemplifie pas des propriétés géologiques, mais des propriétés de forme, de texture, de couleur, et éventuellement exprimer des sentiments de gravité ou de vacuité. Et la détermination de ce que cette montagne de cailloux exprime dépend de façon plus fine encore du contexte de son exposition ; elle exige que nous comprenions à côté de quelle autre œuvre elle se situe, dans le cadre de quelle exposition, quelle est non seulement son intention représentative, mais quelle est l'intention visée par son exposition dans telle ou telle circonstance. Nos jugements de correction pour les œuvres d'arts en dépendent.

L'œuvre d'art ne se distingue donc pas des *conditions* qui appartiennent à son fonctionnement¹¹⁰. Les œuvres, qu'elles appartiennent à des arts

109 Gérard Genette, *Fiction et diction, précédé de Introduction à l'architecte*, op. cit., p. 88.

110 Roger Pouivet, Jacques Morizot & Jean-Pierre Cometti, *Questions d'esthétique*, op. cit., p. 29-31 ; Jean-Pierre Cometti, « Activating Art », art. cit., p. 239. Pouivet fait une interprétation différente, presque aristotélicienne, de l'idée goodmanienne



13. Gabriel Orozco, *Working Table, Desert Samples*, Leeum, Samsung Museum, Seoul, 2010
Cladodes de figuier de barbarie ; cladodes de figuier de barbarie avec papier et encre ; racines de figuier de barbarie ; racines de bambou ; pierres volcanique ; briques ; coton ; galets de rivière ; pneu ; coulures d'aluminium ; plâtre ; cire ; graines ; crabes ; poisson-lézard ; croquis *a tempera* ; peinture acrylique en noir et blanc ; et bocaux en verre.

autographiques ou allographiques, n'existent que sous des conditions particulières d'activation (ainsi de l'exécution et de la performance pour la musique et la danse, de l'exposition pour le tableau ou de la lecture pour la littérature¹¹¹). Or pour fonctionner, une œuvre doit s'ajuster à son environnement, à son contexte d'exposition, aux desseins expressifs visés, recherchés ou obtenus. Inversement, l'ajustement correct d'une œuvre ne peut être testé que lorsque l'œuvre est activée et ce faisant fonctionne normalement. Goodman propose ainsi une théorie esthétique particulièrement sensible à ces différentes déterminations contextuelles, et aux circonstances variées qui rendent possible le fonctionnement esthétique d'une œuvre, *i.e.* son activation – que ce soit la réponse offerte par un public, les conditions d'exécution ou d'exposition de l'œuvre, son ajustement à un site particulier. Comme le rappelle très justement Cometti :

Le fonctionnement esthétique ne peut se produire que dans des circonstances particulières où un lecteur et un spectateur sont engagés – c'est-à-dire là où il y a quelqu'un qui est concerné par ces œuvres en tant que symbole¹¹².

Il est clair que la prise en compte de ce moment de l'activation, et l'attention au réel qu'une telle prise en compte engage, rend difficile une lecture qui serait subjectiviste, et donc en son fond relativiste, de l'expérience esthétique. Se rendre attentif au fonctionnement esthétique d'un symbole n'est nullement une affaire privée et nécessite que soient réunies certaines conditions perceptives, cognitives et même

d'activation, en montrant que l'activation est l'ensemble des processus grâce auxquels une œuvre en puissance est actualisée. D'où l'idée qu'il défend, que la théorie goodmanienne des symboles n'est pas irrécyclable avec une enquête ontologique sur ce qu'est l'œuvre, (*L'Ontologie de l'œuvre d'art*, p. 90-94, 175-177). Cometti dans son dernier essai appelle à un changement de paradigme en esthétique, qui nous engagerait plutôt à nous débarrasser d'une ontologie de l'objet d'art et de ses propriétés (*Conserver/Restaurer. L'Œuvre d'art à l'époque de sa préservation technique*, Paris, Gallimard, coll. « NRF essais », 2016, p. 31).

111 Jean-Pierre Cometti, « Activating Art », art. cit. ; *id.*, *Conserver/Restaurer. L'Œuvre d'art à l'époque de sa préservation technique*, *op. cit.*, p. 31 et sq.

112 Jean-Pierre Cometti, « Activating Art », art. cit., p. 237.

institutionnelles, qui vont par suite définir les critères d'ajustement de l'œuvre à un contexte particulier.

Ce contexte est défini tout d'abord par un site, lequel conditionne notre compréhension de l'œuvre, et sa réussite. D'où l'importance du site dans les sculptures de Richard Serra (fig. 14) :

Je ne fais pas des œuvres susceptibles d'être déplacées, ou modifiées. Je fais des œuvres qui prennent en charge les éléments environnementaux d'endroits donnés. L'échelle, la taille, et l'emplacement de mes œuvres sont déterminés par la topographie du lieu, elles sont *site-specific*. [...] Mes œuvres sont construits dans la structure du site et finissent par en faire partie... Déplacer *Tilted Arc*, signifierait ainsi la détruire¹¹³.

266

En raison de la taille des œuvres et de la dimension de leur site, pareilles déterminations contextuelles sont rendues particulièrement manifestes en architecture. En effet, l'architecture est la forme artistique qui est la plus directement sensible à cette dimension contextuelle, en raison des conséquences pratiques qui s'imposent immédiatement à l'homme qui habite ses œuvres.

Les jugements sur la correction d'un bâtiment en tant qu'œuvre architecturale (dans quelle mesure œuvre-t-il bien en tant qu'œuvre d'art?) sont souvent formulés dans les termes d'une forme de bonne convenance – convenance de toutes les parties ensemble, convenance du tout au contexte ou à l'environnement¹¹⁴.

Ainsi du jugement architectural de Julia Trilling¹¹⁵ à propos des deux opéras de Paris, lesquels manifestent chacun un défaut d'ajustement avec leur site respectif. L'opéra Garnier est trop large pour son emplacement,

113 Richard Serra, retranscription de l'audience de New-York [1985], cité dans Margaret P. Battin, John Fisher, Ronald Moore & Anita Silvers (dir.), *Puzzles about Art. An Aesthetics Casebook*, New York, St. Martin's Press, 1989, p. 182 ; et plus récemment par Allen Carlson, « Existence, lieu, fonction », dans Mickaël Labbé (dir.), *Philosophie de l'architecture. Formes, fonctions et significations*, trad. Alexis Anne-Braun, Paris, Vrin, 2017, p. 147.

114 RP 46.

115 Julia Trilling, « Architecture as Politics », *Atlantic Monthly*, 1985.

et « déborde sur les côtés le cadre défini par les immeubles bordant l'avenue » (fig. 15). En ce qui regarde l'opéra Bastille, « le site correct [pour ne pas casser l'effet de fuite caractéristique de l'architecture haussmannienne] aurait été l'emplacement du canal qui suit le boulevard Richard-Lenoir¹¹⁶ » (fig. 16). Goodman montre qu'il s'agit là de défauts de convenance [*fitting*] regardant les formes exemplifiées par les bâtiments. Ainsi, l'opéra Garnier et les avenues adjacentes exemplifient des propriétés qui entrent en contradiction (la grandeur et presque la grandiloquence de Garnier et les propriétés d'ordre et d'hygiène de l'architecture haussmannienne). Parfois, le défaut d'ajustement peut porter non sur ce que le bâtiment exemplifie, mais sur ce qu'il dénote, lorsqu'il dénote. Ainsi de certaines œuvres architecturales post-modernes qui, comme le remarque Stern, ont la particularité de référer beaucoup par dénotation ou allusion et qui ce faisant peuvent être mal ajustées avec leur environnement urbain en raison de leur forme autodénotative, ou encore exemplifier certaines propriétés qui sont incorrectes du point de vue de leur fonction¹¹⁷.

Le postmodernisme de réaction, de toute évidence, porte l'essentiel de son attention à des allusions historiques et à l'ornementation, presque aux dépens de tout le reste¹¹⁸.

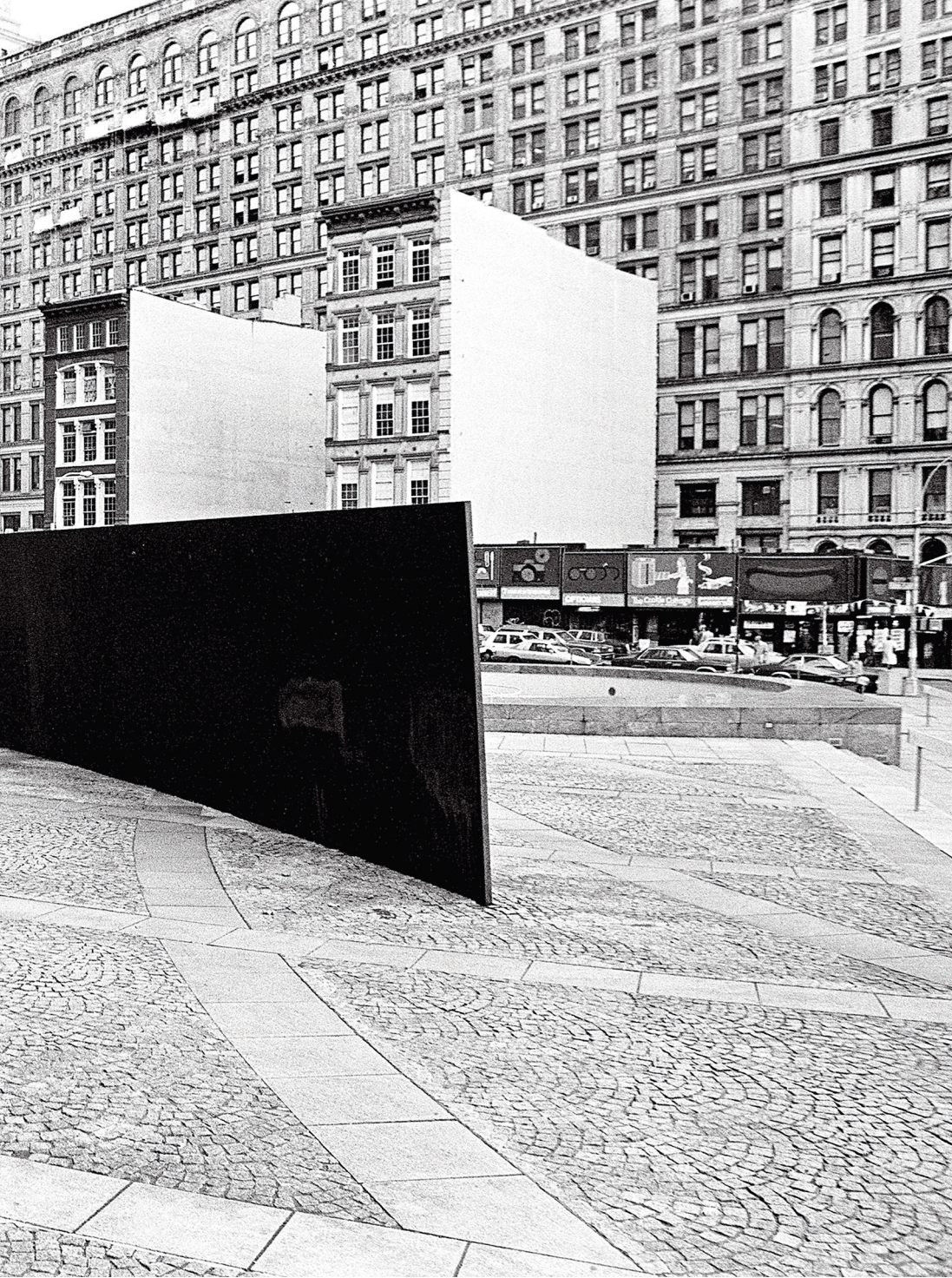
¹¹⁶ *Ibid.*, p. 33.

¹¹⁷ Le musée du quai Branly édifié par Jean Nouvel (2006) et son jardin paysagé conçu par Gilles Clément expriment une certaine primitivité dans leurs formes qui réfère de façon très littérale, respectivement à la fonction muséale du musée et à la végétation exotique des civilisations dites primitives. Voir la présentation du geste architectural qui en est fait sur le site du musée du Quai Branly (<http://www.quaibrantly.fr/fr/les-espaces/une-architecture-une-histoire/>, consulté le 12 mars 2018): « Tout est courbe, fluide, transparent, mystérieux, pour mieux servir la mission première de l'établissement: créer des ponts entre les cultures. [...] Le visiteur doit traverser, pour parvenir au musée, un jardin vallonné conçu par Gilles Clément à l'image de végétations indisciplinées et lointaines. » Une très grande littéralité peut être qualifiée de réussite ou au contraire d'échec architectural. Mais il est de toute façon essentiel que cette réussite concerne ce qu'une œuvre signifie, et comment ce qu'elle signifie s'ajuste plus ou moins correctement avec son contexte.

¹¹⁸ Pour une critique de l'architecture postmoderne eu égard au manque d'attention qu'elle accorde au site et au contexte de l'œuvre, voir Allen Carlson, « Existence,



14. Richard Serra, *Tilted Arc*, 1981, New York, Federal Plaza (œuvre déplacée), photographie David Aschkenas





15. Willy Ronis, *L'opéra Garnier vu depuis le toit d'un pavillon du Louvre*, 1961,
Charenton-le-Pont, médiathèque de l'Architecture et du Patrimoine



16. La colonne de Juillet, place de la Bastille, en cours de restauration, et l'opéra Bastille, Paris, février 1989

Une œuvre architecturale est correcte ou incorrecte au regard de ce qu'elle symbolise (par dénotation, exemplification, allusion), et l'ajustement particulier que l'œuvre a avec son site est condition de la détermination du symbole, ainsi que des jugements relatifs à sa bonne convenance. Sans doute, la reconnaissance de la signification artistique du site aurait dû attirer l'attention de Goodman sur le fait que l'architecture est peut-être autant un art autographique qu'allographique. C'est ce que suggère avec quelque pertinence Umberto Eco :

Goodman admet que l'on peut considérer l'architecture comme un art allographique. Étant donné un projet précis (type) de l'Empire State Building, il n'y aurait aucune différence entre une occurrence de ce type construit à Midtown Manhattan et une autre occurrence construite dans le désert du Nevada. En fait, le Parthénon Grec est « beau » non seulement par ses proportions et ses autres qualités formelles (terriblement altérées au cours des derniers deux mille ans), mais aussi en raison de son environnement naturel et culturel, de sa position élevée, de toutes les connotations littéraires et historiques qu'il suggère¹¹⁹.

Remarquer la forte dépendance au contexte de n'importe quelle forme artistique, y compris la plus partitionnable, pourrait en réalité entraîner une révision du concept même d'art allographique. Pour un philosophe comme Levinson par exemple, l'identité d'une œuvre musicale ne dépend pas seulement de sa partition, mais aussi du contexte musicohistorique plus global de l'œuvre. Ainsi une symphonie de Johann Stamitz contenant des « fusées de Mannheim » n'aurait certainement pas la même signification si elle était composée postérieurement aux aventures musicales de Pierre Boulez¹²⁰. Selon un

lieu, fonction », art. cit. Il faut en fait distinguer, comme le fait Robert A.M. Stern un postmodernisme de réaction et un postmodernisme de résistance. Le premier seulement est incorrect. Comme exemple de défaut d'ajustement, voir l'analyse qu'Allen Carlson fait du New England Life Building sur Boylston Street à Boston, de Johnson et Burgee (p. 150 et sq.).

119 Umberto Eco, *Le Travail de l'interprétation*, trad. Myriem Bouzaher, Paris, Grasset, 1992, p. 189.

120 Jerrold Levinson, *Essai de philosophie de la musique*, op. cit., p. 86. Le *Don Quichotte* de Pierre Ménard, qu'évoque Borges dans ses *Fictions* fournit la

tel réquisit « d'individuation fine », il n'y a aucune œuvre musicale qui ne doive pas compter également l'histoire de sa production comme critère d'identité¹²¹. Plus précisément, une œuvre musicale doit pouvoir être comprise comme un « type » ou une partition, mais qui s'individue dans un contexte de composition et par des moyens d'exécution spécifiques, c'est-à-dire pour Levinson, un « type initié¹²² ». Ces derniers critères rapprochent la forme allographique de la musique d'autres formes artistiques plus immédiatement autographiques. La philosophie de la musique de Levinson doit dès lors se lire comme un approfondissement du contextualisme esthétique goodmanien, qui s'en remet plus explicitement à la distinction que fait Austin entre phrase et énoncé. Un peu comme un énoncé n'est porteur de vérité que dans un contexte déterminé, un *exemple* d'une œuvre musicale déterminée ne l'est qu'au regard de ses conditions d'exécution qui sont historiquement reliées au contexte plus général de sa composition¹²³.

Au regard des beaux-arts, la question de l'ajustement est redirigée plus spécifiquement vers les conditions d'exposition des œuvres. Dans les musées l'art doit, selon l'expression de Goodman, entrer en action.

version littéraire de ce débat en ontologie de la musique. Voir Jorge Luis Borges, *Fictions*, trad. Roger Caillois, Paris, Gallimard, 1951, p. 49 : « Le texte de Cervantès et celui de Ménard sont verbalement identiques, mais le second est presque infiniment plus riche. (Plus ambigu, diront ses détracteurs, mais l'ambiguïté est une richesse.) » Je renvoie également à l'interprétation qu'en donne Arthur Danto dans *La transfiguration du banal*, trad. Claude Hary-Shaeffer, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », p. 82 : « L'analyse détaillée des relations que son œuvre entretient avec celle de Cervantes nous a permis de mettre en lumière les liens qui existent entre l'identité d'une œuvre et le moment, le lieu et l'origine de sa naissance. »

121 Jerrold Levinson, *Essai de philosophie de la musique*, *op. cit.*, p. 89. Voir également *id.*, « Autographic and Allographic Art Revisited », dans *Music, Art and Metaphysics. Essays on philosophical aesthetics*, Ithaca, Cornell UP, 1990, p. 89-107.

122 *Ibid.*, p. 99.

123 *Ibid.*, p. 101. D'où le fait que l'on puisse mal exécuter une œuvre musicale. Le critère d'identité proposé par Goodman, trop rigide, empêche en effet de compter comme l'une de ses exécutions, une partition mal jouée. En recontextualisant le critère d'identité pour les œuvres musicales, nous pouvons ainsi classer les performances musicales en mauvaises exécutions et exécutions correctes de l'œuvre, c'est-à-dire en mauvaises exécutions et instances de l'œuvre.

Goodman explique en effet que la principale mission d'un musée est de faire fonctionner les œuvres, c'est-à-dire de les implémenter ou de les activer¹²⁴.

Le fonctionnement d'une œuvre consiste dans la réponse d'un public ou d'un auditoire appelé à la saisir, à la comprendre et à comprendre, à travers elle, d'autres œuvres et d'autres expériences [...] Un vaste mélange bigarré de facteurs, de l'encadrement à la lumière, en passant par l'exposition, la publication, l'éducation et la publicité, peut intervenir dans la façon dont une œuvre agit¹²⁵.

274

Une œuvre fonctionne lorsqu'elle favorise une vision pénétrante du monde qui en propose une nouvelle version ; lorsque l'œuvre participe ainsi à la réorganisation de notre expérience et au *worldmaking*¹²⁶. Pour rendre un tel fonctionnement de l'œuvre possible, c'est-à-dire afin que notre perception de l'œuvre fonctionne cognitivement, il faut dès lors réfléchir les conditions d'exposition dans les musées, multiplier les comparaisons entre les œuvres, les styles, les manières différentes de représenter un même sujet. D'où l'importance du travail du commissariat et des autres fonctions muséales.

Un aspect important du fonctionnement esthétique des œuvres autographiques regarde par exemple leur éclairage et le contexte de leur exposition. D'autant plus si, comme c'est le cas de façon évidente pour les objets dits ethnographiques ou les œuvres religieuses, ces œuvres ne sont pas produites, au départ, afin d'être exposées en musée. Il est clair que certains procédés d'exposition (une trop forte lumière, une vitrine qui réfléchit la lumière, la juxtaposition des œuvres dans un même espace ou leur séparation) peuvent participer, comme y insiste Jean-Pierre Cometti, à une *mise à mort*, plutôt qu'à une activation, de leur fonction symbolique. Dans ce cas « des fonctions esthétiques peuvent s'exercer », mais à « contre-sens¹²⁷ ». La question de l'ajustement – entendu ici comme un des aspects de l'activation – devient d'autant

124 ATA 121.

125 Nelson Goodman, « L'art en action », dans Jean-Pierre Cometti, Jacques Morizot & Roger Pouivet (éd.), *Esthétique contemporaine*, op. cit., p. 144.

126 ATA 122.

127 Jean-Pierre Cometti, *Conserver/Restaurer*, op. cit., p. 118 et sq.

plus pressante lorsque l'œuvre fait partie d'un triptyque, d'un diptyque, est un élément décoratif d'une œuvre architecturale, d'une église ou, comme le remarque Cometti, lorsqu'il s'agit d'une œuvre attachée à certaines formes de vie particulières et qui prennent un sens par rapport aux usages qui s'y rattachent ; autrement dit, lorsque les conditions d'exposition de l'œuvre diffèrent des conditions dans lesquelles l'ajustement de l'œuvre à son environnement a été une première fois élaboré par l'artiste. Il est clair que des décisions qui concernent l'exposition, la conservation et la restauration dépendent tout à la fois de propriétés constitutives de l'œuvre (est-ce une œuvre que l'on peut sans perte reproduire ?) et de propriétés conditionnelles (dans quelle circonstance considérer une restauration comme une dégradation ou une amélioration de l'œuvre ?).

La détermination en contexte des opérations de symbolisation est en réalité un point qui essaime dans l'ensemble de la théorie goodmanienne de la référence. C'est ainsi que Goodman règle le problème de la référence métaphorique, sans avoir recours à une notion qui serait, au mauvais sens du terme, intentionnelle. La métaphore s'éclaire en effet en contexte. Pour comprendre à quelle propriété de son usage littéral fait référence un terme employé de façon métaphorique, lorsqu'il permet de classer un nouveau règne de choses, nous devons nous rendre attentifs au contexte de l'énoncé. Dès lors, le format de découpe du monde introduit par un usage métaphorique de l'étiquette « vert » sera fortement sensible au contexte de la performance linguistique que nous faisons. Dire d'un fruit qui n'est pas encore arrivé à maturité qu'il est un peu vert (même si en fait il est littéralement rouge ou jaune) renvoie à des propriétés bien définies attachées au sens littéral du mot vert – et au fait qu'en général les fruits, tout juste sortis de la fleur, sont littéralement verts. Dans un contexte où vert est utilisé métaphoriquement pour exemplifier des propriétés d'innocence, de fraîcheur ou certaines émotions négatives (« il était vert »), ce sont d'autres aspects attachés au sens littéral du prédicat « vert » qui sont convoqués. C'est donc bien une prise en compte du contexte qui permet de comprendre comment les significations littérales et métaphoriques sont à chaque fois reliées.

Il en va encore ainsi de l'indétermination attachée au concept ordinaire de ressemblance. C'est dans un système représentatif donné, eu égard à certains desseins théoriques et pratiques, que la notion de ressemblance reçoit seulement un contenu, qui est normatif. Là encore, une prise en compte du contexte de l'acte linguistique ou représentatif permet de clarifier quelles sont les propriétés exactement qui importent, et qu'il faut prendre en compte dans nos jugements d'identité et de ressemblance et dans les catégorisations du monde que nous façonnons.

Nous façonnons des systèmes de classification pour désigner des similarités qui importent. Ce qui importe est fonction de nos intérêts et ces derniers sont très variés et fluctuants¹²⁸.

« Ressembler à » ou « être un exemple de » sont des relations qui sont fortement dépendantes du contexte, c'est-à-dire de ce qui peut être visé dans un contexte épistémique ou représentatif donné. Les relations stylistiques en sont un cas particulier. Un style se caractérise en effet par un ensemble de traits esthétiques projetables que partage une classe d'œuvres. Or, une œuvre peut être classée sous toutes sortes d'étiquettes stylistiques – comme un quale peut ressembler à autant d'objets et appartenir à autant de classes qu'on voudra. Une analyse stylistique est donc toujours fonction d'une situation épistémique donnée, caractérisée par les aspects de la réalité que nous cherchons ou sommes susceptibles de mettre en avant. Aussi, l'identité stylistique d'une œuvre est-elle « déterminée par la pratique, la stipulation ou le contexte¹²⁹ ». C'est ce qu'a, pour sa part, très bien vu Gérard Genette :

Pour retourner une phrase célèbre de Lévi-Strauss, on classe toujours, mais chacun classe comme il peut, et parfois comme il veut – et Picasso doit bien avoir quelque part quelque chose d'égyptien [selon la formule du Douanier-Rousseau¹³⁰].

¹²⁸ Catherine Z. Elgin, « The Power of Parsimony », *Philosophia Scientia*, t. II, n° 11997, p. 89-104, en ligne : http://www.numdam.org/item?id=PHSC_1997__2_1_89_0, consulté le 4 février 2017.

¹²⁹ ATA 50.

¹³⁰ Gérard Genette, *Fiction et diction*, op. cit., p. 211.

En bref, l'éclaircissement du contexte offre une détermination de la référence, un peu de la même façon qu'une décision projective, et donc un appel à la pratique, sert à trancher un phénomène d'indécidabilité. Il n'est pas étonnant alors que la pratique puisse parfois s'identifier au contexte lui-même, comme dans le cas des pratiques normées d'échantillonnage.

La dépendance au contexte de la référence est un point que met particulièrement bien en évidence le cas de la fiction, sur fond justement d'un phénomène primitif d'indécidabilité... la synonymie. Le risque de l'extensionnalisme, c'est en un sens toujours celui de découvrir des cas problématiques d'indétermination, dont la communauté imparfaite a depuis le début fourni le modèle. Si en effet la signification d'un mot est rapportée à sa seule extension – l'ensemble des choses à quoi s'applique une étiquette donnée – il est possible qu'une théorie extensionnaliste rencontre des difficultés particulières dans des situations où la dénotation est problématique, c'est-à-dire en cas de « vacance thématique¹³¹ » : c'est le cas pour les énoncés fictifs ou encore pour la métaphore¹³². Le problème a été classiquement formulé par Goodman dans un article sur la synonymie : puisqu'aucun énoncé fictif ne dénote quelque chose de réel, tous les énoncés fictifs possèdent la *même* extension, à savoir l'extension nulle. Partant, des termes comme Don Juan ou Don Quichotte se voient attribuer la même extension (nulle) et, selon les critères de définitions adoptés dans un cadre extensionnel, sont rendus ainsi synonymes. C'est un cas hyperbolique de communauté imparfaite. Le problème bien sûr, c'est que l'identité extensionnelle ne puisse plus garantir l'identité de signification.

Pourtant, une philosophie extensionnaliste possède des ressources pour traiter ce genre d'énoncés fictifs – comme il en allait pour les énoncés métaphoriques –, des ressources qui mettent précisément en jeu la puissance de détermination du contexte.

131 *Ibid.*, p. 114.

132 Voir *infra* chapitre 2.

J'ai suggéré que la reconnaissance de certains contextes, qui sont en effet non extensionnel par ce critère (critère d'extension primaire) nous permet d'expliquer la différence de signification de termes comme centaure ou licorne, sans que cela ne nous engage à adopter les stratégies les plus désespérées de l'intentionnalisme¹³³.

Il suffit pour Goodman de considérer les extensions secondaires de ces termes. Si Don Juan et Don Quichotte ont la même extension, en revanche toutes les descriptions-de-Don-Juan ne sont pas des descriptions-de-Don-Quichotte.

278

Bien que deux termes puissent avoir la même extension, certains prédicats composés en complétant de façon identique ces deux termes peuvent eux avoir des extensions différentes¹³⁴.

Et puisque des descriptions de chevaliers errants ou de chevaliers qui se battent contre des moulins à vent ne sauraient être correctement appliquées à des descriptions de séducteurs, il y a de bonnes raisons pour ne pas appliquer les étiquettes Don Juan et Don Quichotte aux mêmes individus. La synonymie, qui est une forme particulière de symétrie, se trouve ainsi brisée par la reconnaissance de la dimension fortement contextuelle de toute extensionnalité. Il en va exactement de même pour les images-de-centaures et les images-de-licornes qui ne sauraient être confondues, quand bien même les centaures et les licornes dénotent primitivement la même chose, à savoir rien du tout.

En tenant compte de l'extension secondaire des termes, nous sommes donc en possession de nouveaux critères pour définir ce qu'est « la ressemblance de signification ». Distinguer des énoncés ou représentations en fonction non pas de ce qu'ils dénotent, mais de la manière dont ils peuvent être classés comme description-de ou image-de permet ainsi de fixer contextuellement la référence. Alors que nous pensions nous référer à des entités fictives par voie dénotative ou représentative, il se trouve que nous continuons de nous référer au

133 PP 222.

134 PP 226.

monde effectif mais par d'autres voies référentielles ; par exemplification, par prédication, c'est-à-dire en classant les images et les descriptions fictives en image-de et description-de. Nos énoncés fictifs n'ont donc jamais affaire qu'à notre monde, ou plutôt à des manières de façonner des versions effectives du monde. Comme le dit très justement Goodman, « la fiction et la non-fiction concernent les choses réelles, dès qu'elles concernent quelque chose¹³⁵ ».

Ce que montre un texte de fiction, Goodman a bien raison, c'est un monde, mais non au sens d'un monde à part, qui serait distinct de notre monde et réellement détachable de lui, mais bien plutôt ce monde habituel, qui y revêt, par l'ingénierie même de la fiction, un certain aspect¹³⁶.

Comprendre une fiction ce n'est donc pas comprendre ce qu'elle dénote (parce qu'elle ne dénote rien), mais c'est comprendre quelle organisation particulière du monde est proposée à notre attention¹³⁷, quel « réel y est ainsi fictionnalisé¹³⁸ ».

Il est clair que par cette stratégie hyper-extensionnaliste, la théorie des symboles de Goodman parvient à expliquer ce qu'explique aussi une théorie réaliste la fiction, mais sans s'engager comme cette dernière auprès de la réalité de ces êtres de fiction.

Dans cette théorie rien ne manque pour expliquer que nous puissions nous tromper au sujet de Madame Bovary, des licornes et des anges gardiens et dire, à leur sujet, quelque chose de vrai ou quelque chose de faux, en tous les cas quelque chose qui nous fournit une meilleure connaissance de notre monde. Il évite ainsi toute solution qui fait le choix de la dépense ontologique en faisant des choses qui n'existent pas des êtres de pensée ou en les situant dans un monde possible¹³⁹.

135 ATA 35.

136 Jocelyn Benoist, *Les Limites de l'intentionnalité*, Paris, Vrin, 2005, p. 126.

137 Catherine Z. Elgin, « The Power of Parsimony », art. cit.

138 Gérard Genette, *Fiction et diction*, op. cit., p. 136.

139 Roger Pouivet dans Catherine Z. Elgin (dir.), *The Philosophy of Nelson Goodman : selected essays*, vol. 4, New York, Garland, 1997, p. 114.

Plus encore, ce qui est gagné par là pour notre explication de la fiction, de la métaphore ou d'autres problèmes relatifs à la référence (connotation, citation, paraphrase), c'est une certaine flexibilité du langage. En effet, puisqu'il s'agit au fond de considérer certains types de classements et catégorisations, et que ces derniers sont fonction de nos visées théoriques et intérêts pratiques, les identités ou ressemblances de signification que nous pouvons relever seront sensibles également au contexte. Alors que dans beaucoup de contextes, on pourra appliquer l'étiquette Don Quichotte à des individus fantasques, dans d'autres contextes d'autres descriptions coextensives¹⁴⁰ de Don Quichotte (description d'homme tragique ou d'homme comique) peuvent être mises en avant. Puisque nous ne saurions appeler n'importe qui un Don Quichotte, et puisqu'il n'est pas vrai que tous les Don Quichotte sont des Don Juan, il pourrait s'avérer que, dans certaines situations très particulières, ce qui compte soit le tissu de ressemblances qu'on repère entre tel homme, Don Juan *et* Don Quichotte. En fait, selon la théorie extensionnaliste proposée par Goodman, et qui prend à rebours toute forme d'essentialisme, il n'y a pas d'identité de signification ou de synonymie. Nous pouvons toujours placer les termes dans des contextes tels que ces mots ne supportent plus la même extension. Il dépend donc des objectifs et du contexte de savoir si nous acceptons deux termes comme ayant la même signification. En bref, ce qui qualifie une description-de-Don-Juan ou une image-de-licorne comme telles, dépend de la manière dont elles fonctionnent en contexte.

Il est remarquable que cette théorie extensionnelle de la référence explique aussi pourquoi la signification d'un terme est amenée à être modifiée par et dans notre pratique, en fonction de ce que Jacques Morizot appelle des opérations de symbolisation¹⁴¹. L'analyse de la fiction offre ainsi une description de l'infinie ouverture de la langue. Il est clair que l'extension du terme de licorne dépend de toutes les

140 Il revient précisément à une analyse contextuelle de décider dans chaque situation quelles descriptions sont ou non coextensives.

141 Jacques Morizot, *Goodman. Modèles de la symbolisation*, Paris, Vrin, coll. « Essais d'art et de philosophie », 2012 ; Roger Pouivet, Jacques Morizot & Jean-Pierre Cometti, *Questions d'esthétique*, *op. cit.*, p. 66-70.

descriptions-de-licorne et images-de-licorne que nous avons déjà à notre disposition et que nous avons utilisées par le passé. Pourtant, si l'on décide d'accepter, parce qu'elle est cohérente avec les images qui sont déjà à notre disposition, une nouvelle image comme image-de-licorne, cet ajout peut avoir des conséquences pour la signification du terme licorne, c'est-à-dire l'extension de l'ensemble des descriptions et images de licorne. C'est ce qui était précisément en jeu dans le cas Van Meegeren. Chaque nouvelle toile produite par le faussaire Van Meegeren contribue à modifier nos critères d'identification pour les peintures de Vermeer, c'est-à-dire à modifier notre concept « Vermeer ». Comme le remarque très justement Catherine Elgin, cette flexibilité est

ce qui offre aux personnages de fiction la possibilité d'évoluer dans le cours d'un roman, aux figures mythiques de changer de forme et aux scientifiques de réviser leur conception d'entités dont l'existence est encore sujette au doute¹⁴².

En somme, il est intéressant que l'esthétique de Goodman, comme la stratégie hyper-extensionnaliste qu'il adopte pour régler divers problèmes relatifs à la référence (exemplification, dépicition, identification de style, repérage de ressemblances, fiction et métaphore), soient aussi des manières de tenir compte de la flexibilité, contextualité, et sensibilité à l'usage de nos diverses activités symboliques, et peut-être de tenir compte, d'une façon inédite de leur historicité. Ce sur quoi la critique de Mitchell est peut-être passée trop vite, encore qu'il ait lui-même entrevu la profondeur d'une telle esthétique¹⁴³. Elgin remarque d'ailleurs que le bénéfice de la théorie des symboles proposée par Goodman n'est peut-être pas tant dans l'économie explicative qu'elle réalise (puisque la réduction des entités implique de toute façon une multiplication des voies de la référence), que dans la façon que cette théorie a de rendre la

¹⁴² Catherine Z. Elgin, « The Power of Parsimony », art. cit.

¹⁴³ W. J. T. Mitchell, *Iconology. Image, Text, Ideology*, Chicago, University of Chicago Press, 1986, p. 72, 153. Mitchell a été très près de reconnaître cela, affirmant dans une note (p. 71), que la substitution de la question « Quand y a-t-il art ? » à la question « Qu'est-ce que l'art ? » ouvrirait sa théorie des symboles à toutes sortes d'applications et de considérations historiques.

signification dépendante de la performance linguistique et du contexte de l'énonciation.

J'affirme que ce qui milite pour l'extensionnalisme de Goodman, ce n'est pas tant son austérité ontologique que sa flexibilité et sa sensibilité au contexte¹⁴⁴.

Le fait de déplacer l'attention, des objets qui sont les supports de nos références, aux opérations symboliques elles-mêmes, permet ainsi de davantage mettre en avant les contraintes contextuelles de toute référence.

282

La symbolisation étant d'ordre opératoire, elle comporte toujours une dimension contextuelle, en un double sens : d'une part, rien ne peut assurer qu'un rapport symbolique perdurera (d'où l'avantage de poser la question : Quand y a-t-il art ? de préférence à la question définitionnelle : Qu'est-ce que l'art ?) ; d'autre part l'environnement pragmatique fait partie intégrante des conditions de pertinence d'un acte de symbolisation, ce qu'illustre aussi bien la notion de *readymade* qu'à contrario les mésaventures de Mary Tricias avec les échantillons¹⁴⁵.

Cette présentation de l'hyper-extensionnalisme de Goodman permet dès lors de comprendre de quelle façon une orientation souterraine de la philosophie de Goodman, sa « sensibilité nominaliste », s'accorde avec la problématique du fonctionnement symbolique. Il apparaît que l'adoption de l'extensionnalisme, et ce dès les années 1950 (la méréologie, la nouvelle énigme de l'induction, le problème de la synonymie), conduit Goodman à formuler une théorie de la projectibilité qui fait jouer à plein le pouvoir de détermination de la référence par le contexte et qui adosse l'ontologie (les notions d'espèces et de qualité, de ressemblance et d'identité, le découpage des individus, la définition de l'art) à notre pratique.

144 Catherine Z. Elgin, « The Power of Parsimony », art. cit, p. 124.

145 Roger Pouivet, Jacques Morizot & Jean-Pierre Cometti, *Questions d'esthétique*, op. cit., p. 67.

UNE MÉTAPHYSIQUE INDUCTIVE

Que faire d'un monde qu'on ne dit pas dont nul n'a su nul ne sait rien dire, rien pas un détail, pas une occurrence particulière accrochée à une description, un monde d'une généralité si extrême que l'unique, le sans répétition, y est abrogé dès l'instant que personne ne peut comprendre dont personne dans sa bouche ne sait que faire contourner ce dire, l'expulser d'une syllabe le cracher avec dégoût un monde d'une imprécision abominable avec lequel je dois vivre à qui je dois, incessant, le regard?

Jacques Roubaud,
La Pluralité des mondes de Lewis

Après avoir dressé la liste des échecs possibles de nos opérations référentielles, et présenté une théorie provisoire de la félicité, je voudrais en conclusion revenir sur ce que la philosophie de Goodman a de profondément original. Bien sûr, cette originalité est celle du motif de la projectibilité. J'ai proposé au quatrième chapitre de qualifier la théorie des symboles de Goodman, en particulier lorsqu'elle offre de résoudre des problèmes philosophiques classiques (problème de la déduction transcendantale), de métaphysique inductive. J'aimerais maintenant expliciter ce nom, en resituant aussi la théorie des symboles de Goodman au sein d'une histoire de la philosophie. Ainsi s'éclairera le sens de ce « Monde en projets », si solidaire du contenu qu'on pourra donner à une philosophie de la projection.

La notion d'implantation (*entrenchment*) est une invention conceptuelle qu'il faut bien sûr rapporter à la solution que Goodman formule pour sa nouvelle énigme de l'induction. Reste qu'elle n'est pas non plus sans rapport avec la solution que Hume proposait lui-même pour régler le problème posé par la causalité. Pouivet qualifie ainsi « d'esprit humien¹ » l'argument de Goodman dans *Faits, fictions et prédictions*. Jusqu'à quel point cependant la notion d'implantation peut-elle être comprise comme un raffinement de la théorie empiriste de l'habitude ? Il semblerait que, dans la présentation que Goodman donne du problème de Hume, se dessine une ligne de crête qui sépare d'un côté un empirisme première manière (auquel Quine, par exemple, reste attaché) et, de l'autre, une option davantage tournée vers la normativité qui se joue à même notre emploi des mots. Cette nouvelle adresse de l'empirisme nous offre ce qu'au quatrième chapitre j'ai appelé une métaphysique inductive.

La présentation que, dans *Faits, fictions et prédictions*, Goodman donne de la doctrine de Hume est assez fidèle à une réactualisation contemporaine de la position empiriste en philosophie des sciences. Hume proposerait ainsi de redéfinir les concepts de cause et de liaison nécessaire, « en quoi consiste notre idée de nécessité », sans faire intervenir les propriétés métaphysiques des choses². Plus exactement, Hume proposerait une « réponse non cosmique », réglant le problème de la causalité en faisant appel à la notion psychologique d'habitude :

Supposons que nous observons plusieurs cas où les mêmes objets sont toujours joints : nous concevons immédiatement une connexion entre eux, et commençons à tirer une inférence qui va de l'un à l'autre. Cette multiplicité de cas semblables constitue donc l'essence même du

-
- 1 Roger Pouivet, *L'Ontologie de l'œuvre d'art*, Paris, Vrin, 2010, coll. « Essais d'art et de philosophie », p. 117.
 - 2 David Hume, *Traité de la nature humaine*, trad. Philippe Baranger & Philippe Saltel, Paris, GF-Flammarion, 1999, livre I, partie III, section XIV, p. 239.

pouvoir ou de la connexion, et c'est la source d'où provient l'idée que nous en avons³.

Jusqu'ici Goodman reste assez fidèle à l'enquête humienne elle-même⁴. Il l'est sans doute un peu moins lorsqu'il rapporte cet argument à une discussion de philosophie des sciences sur la nature du raisonnement inductif, une présentation qui précède directement la formulation de la thèse goodmanienne de l'ajustement mutuel⁵.

Dépourvée de ses aspects extrinsèques, cette réponse s'applique très bien à la question : pourquoi telle prédiction plutôt que telle autre ? Selon Hume, la prédiction choisie sera celle qui est en accord avec une régularité passée, puisque cette dernière a créé une habitude. Par conséquent, parmi les énoncés pouvant s'appliquer à une situation future, on choisira celui qui est en accord avec l'habitude créée et donc avec les régularités passées⁶.

Goodman semble alors s'appuyer sur la théorie empiriste et psychologique de l'habitude, afin de régler le problème logique soulevé par la validité de nos inférences inductives. L'interprétation empiriste de l'idée de liaison nécessaire et la substitution d'une conception psychologique de la nécessité (l'habitude, une « impression de réflexion ») à un concept mondain de cause sont reconfigurées dans le cadre de la présentation de l'énigme de l'induction. Goodman montre ainsi que Hume fournit avec l'habitude un critère pour distinguer les bonnes et les mauvaises prédictions – ce qui, en toute rigueur,

3 FFF 77.

4 Encore qu'il y a peut-être déjà ici une ambiguïté de la position de Hume que ne remarque pas Goodman. Il faudrait distinguer par exemple entre l'habitude comme principe de la nature humaine, et les associations que l'homme produit par le pouvoir de ce principe. L'esprit est déterminé *par accoutumance* à relier entre eux certains objets, mais à proprement parler, une habitude ne se forme pas dans l'esprit.

5 Rupert J. Read & Kenneth A. Richman, *The New Hume Debate*, London/New-York, Routledge, 2007. Voir l'article de Rupert J. Read, « Goodman's Hume is not Hume », p. 171-175.

6 FFF 77.

n'est pas exactement le problème posé par Hume dans le *Traité de la nature humaine*.

Ce faisant, Goodman accentue la similarité des deux concepts d'habitude et d'implantation. À chaque fois, il s'agit de s'appuyer sur nos pratiques passées, pour régler le problème de la validité inductive. À chaque fois, la réponse fournie est non cosmique, puisqu'elle n'est déterminée par aucune propriété du monde, ou pouvoir causal de choses, mais au contraire par la seule histoire des hommes. Sans doute est-ce cette symétrie qui par la suite entraîne un certain flottement de vocabulaire, lorsque Goodman se réfère à sa propre théorie de l'implantation comme à une « affaire d'habitude ». Il y a sans doute aussi, chez Goodman, dans toutes les références au concept d'habitude, une manière de faire jouer Hume contre Kant, afin de mettre le conceptualisme kantien (dans lequel il continue de se reconnaître) au diapason d'une métaphysique de la projection.

286

Or, s'il y a deux problèmes distincts concernant l'induction, il faut bien aussi que les solutions proposées ne soient pas exactement superposables l'une sur l'autre. La théorie de la projection opère un déplacement décisif par rapport à l'empirisme classique : la nouvelle énigme de l'induction rend en effet impossible de s'en rapporter aux seules régularités observées dans le passé pour trancher la question de savoir pourquoi le prédicat « vert » et non le prédicat « vleur » est en réalité projetable. Comme je l'ai indiqué à plusieurs reprises, cette impossibilité est le résultat de la symétrie parfaite des deux hypothèses rivales. Puisque l'habitude, ainsi que l'entend Goodman, n'est autre que le travail que ces régularités justement produisent en notre esprit, elle ne saurait constituer une solution satisfaisante à la nouvelle énigme de l'induction⁷. C'est la raison pour laquelle Goodman remarque que la réponse de Hume est inadéquate⁸, pas entièrement satisfaisante⁹ :

7 Il faut remarquer cependant un biais dans la lecture que Goodman fait de Hume. C'est l'idée de nécessité qui dérive de l'expérience pour Hume, et non l'habitude elle-même, qui ne dérive de rien, et qui est un principe.

8 FFF 94.

9 FFF 77.

Selon Hume, les régularités observées donnent naissance à des habitudes et à une attente, et les prédictions qui s'accordent avec ces observations sont normales et valides. Hume négligerait cependant le fait que toutes les régularités n'engendrent pas des habitudes, et que, par conséquent, toutes les prédictions fondées sur des régularités ne sont pas valides¹⁰.

On pourrait croire qu'il faille présupposer à côté de l'habitude et, afin que l'idée de nécessité puisse naître dans notre esprit, quelque ordre supposé du monde (supposer par exemple que des irrégularités ne puissent s'y produire). Tel serait le problème particulier soulevé par la nouvelle énigme de l'induction, un nouveau problème en somme. Barry Stroud explique ainsi qu'en formulant la nouvelle énigme de l'induction, Goodman démontre que la théorie humienne doit être complétée par une théorie des espèces naturelles – une théorie que Barry Stroud comprend sans doute en un sens trop métaphysique pour que ce sens soit compatible avec la théorie de la projection en réalité proposée par Goodman¹¹.

Il me semble en fait que nous devons comprendre différemment l'insatisfaction de Goodman par rapport à la solution de Hume. Ce que le vlu montre, c'est que le concept de régularité lui-même est trop indéterminé pour produire dans notre esprit quelque chose comme une habitude. Goodman ne veut d'ailleurs pas rejeter la notion d'habitude, mais simplement complexifier l'explication de la production en nous de certaines attentes à propos du monde. Or cette complexification est le fait du langage; plus exactement, elle a trait à la façon dont la régularité se produit, pour nous, à même le langage et non seulement à même le monde. L'implantation de certains prédicats, le fait que nous projetions certains prédicats et non certains autres, organise notre perception du monde et produit les régularités et ressemblances que nous y remarquons. C'est là tout le sel d'une philosophie qui décrit un monde qui s'organise par projections; un monde en projets.

10 FFF 94.

11 Barry Stroud, *Hume*, London, Routledge, 1977, p. 94 *et sq.*

Certes l'habitude a pour Hume avant tout un sens psychologique. Elle est l'attente (*expectation*) que les événements du monde se répètent, c'est-à-dire se produisent de la même façon que nous les avons vu se produire dans le passé. L'expérience nous montre des cas conjoints, et l'habitude produit en nous l'attente, à laquelle elle s'identifie, que les choses se répètent : d'un côté l'expérience, de l'autre une sorte de principe anthropologique, un principe de la nature humaine. L'idée de causalité est ainsi produite à l'étage de l'esprit, par ce principe anthropologique qu'est l'habitude. C'est donc qu'à un autre étage, celui de la nature dont nous faisons l'expérience, des choses se répètent ou se ressemblent. D'ailleurs, ne s'agit-il pas des deux définitions données par Hume du concept cause : (1) une conjonction constante des objets dont nous faisons l'expérience ; (2) l'inférence que l'observation de cette conjonction constante produit dans l'esprit, sous l'effet de l'habitude ? Il semblerait qu'il y ait, par ce fait même, le maintien d'une forme de dualisme dans la théorie humienne de la causalité ; un dualisme qui faisait déjà dire à Deleuze que pour Hume, la subjectivité se constitue au niveau de l'empirie, qui est bien un niveau infrasubjectif et séparé. En bref, il faut que l'expérience soit d'abord distincte du sujet, pour que la constitution de la subjectivité dans l'empirie soit elle-même possible¹².

Goodman, peut-être plus proche de Kant sur ce point, montre que, si nous pouvons au départ observer des choses dans la nature et, à un autre niveau encore des régularités, ou des cas semblables, c'est en vertu de la normativité du langage lui-même, par lequel seulement, un monde nous est donné. Ce qui importe ainsi à Goodman n'est pas la constitution d'une subjectivité dans l'expérience, mais bien la construction du monde et de l'expérience. En ce sens le projet du *worldmaking* s'inscrit dans la tradition du conceptualisme kantien. Plus encore, avec la thèse du *worldmaking*, un tel dualisme, sur lequel s'appuie encore l'idée humienne de l'habitude, est en fait tout

12 Ce dualisme a été bien mis en évidence par Gilles Deleuze dans *Empirisme et subjectivité. Essai sur la nature humaine selon Hume*, Paris, PUF, 1993, coll. « Epiméthée », p. 122 et sq.

simplement rendu impossible. Les régularités que nous voyons dans la nature sont d'abord les régularités qui sont à l'œuvre dans notre emploi des mots pour désigner et étiqueter le monde. En bref, sans le secours d'une normativité qui se joue au niveau du langage, les régularités sont, dans la nature, « à peu près n'importe où¹³ ». Ou bien nous avons des régularités qui ont une vraie forme normative, mais alors nous avons besoin du langage, ou bien nous pouvons nous passer de la normativité du langage, mais alors le monde lui-même reste largement indéterminé : tout y est aussi bien régulier qu'irrégulier, toutes choses se ressemblent de quelque façon.

La théorie de la projection, assortie de la notion d'implantation, permet tout à la fois de dépsychologiser la notion d'habitude, puisque l'implantation concerne notre emploi des mots dans des communautés linguistiques – à cet égard, la notion de pratique est peut être mieux indiquée que celle d'habitude –, et de rendre impossible le retour en douce d'une forme de dualisme, où une nature viendrait se glisser derrière l'esprit humain, pour lui montrer des cas conjoints, *i.e.* « une régularité » qui ne serait que dans un second temps « une causalité », par une impression produite dans l'esprit. Il est clair alors que Goodman révisé et l'idée d'un principe de la nature humaine – partant, l'interprétation psychologique que Hume donne à la notion d'habitude – et l'idée de cas conjoints – ou d'une répétition « pure » que nous présenterait l'expérience. Autrement dit, les deux sortes de définitions que Hume donne de la notion de cause. Aussi le tour de force opéré par Goodman, relativement à la théorie humienne de l'habitude, est-il de montrer qu'une habitude n'est pas produite par l'observation du monde, mais par l'emploi des mots. Et plus encore, que la régularité que nous observons dans le monde n'est pas la cause qu'une certaine idée soit contractée en nous, mais en est, si l'on peut dire, la conséquence ; ou plutôt la conséquence des répétitions qui se jouent à un niveau qui est linguistique. Un des résultats de ce raffinement de l'argument humien est d'annuler la possibilité même

13 FFF 94.

d'une distinction entre l'expérience et le langage, la part du monde et la part de l'homme¹⁴.

Paradoxalement, ce raffinement de l'empirisme, qui pourrait tout d'abord s'entendre comme une radicalisation d'une forme de scepticisme emprunté à Hume, aboutit à une reprise du thème kantien de la corrélation. Avec la théorie de la projection, le monde et notre expérience finissent par avoir la même forme que notre esprit – entendu comme notre activité linguistique et cognitive. D'où l'importance de cette remarque de Goodman, qui fait se corriger mutuellement les défauts du rationalisme et de l'empirisme :

290

Comme Hume, nous invoquons ici les répétitions passées, en attachant toutefois autant d'importance aux répétitions des termes explicitement employés pour décrire les phénomènes observés qu'aux répétitions dans les phénomènes eux-mêmes. Un peu comme Kant, nous disons que la validité d'une induction dépend non seulement de ce qui est, mais aussi de son organisation. Or celle-ci est subordonnée au langage, et ne dépend pas d'un aspect inévitable ou immuable de la nature de la connaissance humaine¹⁵.

Ces deux positions se corrigent l'une l'autre. Le défaut du kantisme est de penser que l'organisation du monde, dont dépend par la suite la validité de nos raisonnements inductifs, est le fait d'un format définitivement arrangé par une liste close de catégories. Goodman serait sans doute prêt à accepter l'idée que « les conditions de possibilité de l'objet sont les conditions de possibilité de l'expérience », mais il n'est pas disposé à essayer de déterminer quelles sont ces conditions de possibilité de l'expérience, en ayant recours au procédé d'une

14 Hume ne fait pas ce pas là. Voir par exemple David Hume, *Traité de la nature humaine*, *op. cit.*, livre I, partie III, section XIV, p. 245 : « Quant à la possibilité de dire que les opérations de la nature sont indépendantes de notre pensée et de notre raisonnement, je l'accorde. »

15 FFF 106.

déduction¹⁶. L'organisation du monde dépend de notre langage, qui n'a pas la forme de fixité qu'ont les concepts de notre entendement. Ou plutôt ces concepts sont eux-mêmes du langage, et pour cette raison partagent avec le langage sa flexibilité. Le défaut de la théorie humienne est de ne pas voir que les répétitions observées dans les phénomènes ne sont pas un critère suffisant de validité inductive, puisque ces répétitions sont elles-mêmes dépendantes de répétitions qui sont à l'œuvre dans notre emploi des mots pour désigner les phénomènes. Autrement dit, le défaut de la théorie humienne est de réintroduire une forme de dualisme entre le monde et l'esprit, ou plutôt une forme d'indépendance du monde par rapport à l'esprit.

La nouvelle énigme de l'induction vise ainsi à mettre en évidence cette dépendance du monde à la manière dont on s'y réfère, qui sert par la suite de fil conducteur à une théorie générale de la symbolisation. Les régularités que nous observons, « les caractéristiques répétitives de l'expérience », sont celles « pour lesquelles nous avons adopté des prédicats que nous avons pris l'habitude de projeter¹⁷ ». L'idée de nécessité – ou, dans le cadre de l'énigme de l'induction, la forme nomologique de nos énoncés – est bien produite par une habitude, néanmoins cette habitude est aussi ce à partir de quoi seulement des régularités peuvent être identifiées dans la nature. Comprendre comment cette habitude-là s'est formée ne relève ni du problème de l'induction, ni de la théorie plus générale des symboles de Goodman, mais d'une histoire de la projection. C'est alors peut-être qu'une anthropologie devient nécessaire, lorsqu'à une première fois été actée une anthropologisation de la nécessité¹⁸.

Cette dépendance du monde par rapport au langage signifie qu'une manière différente d'étiqueter le monde et de le désigner produirait

16 Il est clair qu'ici Goodman est l'héritier du kantisme de C. I. Lewis. Voir Clarence Irving Lewis, *Mind and the World-order, outline of a theory of knowledge*, New York, Dover, 1956.

17 FFF 106

18 C'est ainsi que Goodman disqualifie dans *Langages de l'art* l'explication de la signification littérale comme de la signification métaphorique des termes. Il renvoie alors aux mythologues, ainsi qu'aux linguistes et psychanalystes.

en fait un monde différent. Il convient donc de refuser toute conception du langage qui soit solidaire d'un tel dualisme, ainsi lorsque Hume affirme :

Nous pouvons changer le nom des choses, mais leur nature et leur action sur l'entendement ne changent jamais¹⁹.

292

De ce point de vue, la philosophie de Goodman serait davantage mesurable à la présentation que Stanley Cavell fait de la « vision wittgensteinienne du langage », lorsque, affirmant qu'il faut reconnaître les limites et la particularité de la vérité contenue dans cet énoncé de Hume, il affirme encore que, pour savoir ce qu'*est* une chose, il faut savoir comment elle est *appelée*²⁰. La façon qu'à Goodman d'associer sa notion d'implantation à la notion humienne d'habitude se signale ainsi par un « double écart²¹ ». D'une part un écart engagé par une confrontation de l'empirisme classique à la thèse kantienne de la corrélation entre esprit et monde, d'autre part un écart qui porte Goodman du côté d'une thèse « d'inspiration vraisemblablement wittgensteinienne²² » sur l'usage normatif du langage. Il est vrai qu'une des leçons à retenir de *Faits, fictions et prédictions*, c'est l'introduction d'une normativité qui se joue aussi dans notre emploi des mots. Pour reprendre la formule célèbre du § 241 des *Recherches philosophiques* :

C'est dans le langage que les hommes s'accordent. Cet accord n'est pas un consensus d'opinion, mais de forme de vie.

Dès lors, il revient doublement au langage et au monde organisé par ce langage de porter la culotte de la causalité :

Si j'ai raison, les racines de la validité inductive se trouvent dans notre façon d'utiliser le langage. Une prédiction valide, tout le monde est

19 David Hume, *Traité de la nature humaine*, op. cit., livre II, partie III, section I.

20 Stanley Cavell, *Les Voix de la raison. Wittgenstein, le scepticisme, la moralité et la tragédie*, trad. Sandra Laugier & Nicole Balso, Paris, Éditions du Seuil, coll. « L'ordre philosophique », 1996, p. 261.

21 Éléonore Le Jallé, *Hume et la philosophie contemporaine*, Paris, Vrin, 2014, coll. « Analyse et philosophie », p. 36 et sq.

22 *Ibid*, p. 36.

d'accord, est une prédiction qui s'accorde avec les régularités qu'on a pu observer dans le passé ; comment définir cet accord, voilà la difficulté. J'ai essayé de démontrer qu'il dépend de notre pratique linguistique. La démarcation entre les prédictions (les inductions ou les projections) valides et invalides dépend du monde et de la façon dont les mots décrivent et pronostiquent ce monde²³.

Au-delà de, ou plutôt en rapport avec la question de la validité inductive, ce sont nos activités symboliques en général qui sont concernées par la mise au jour d'une normativité qui se situe au niveau de nos pratiques elles-mêmes, et non au niveau d'un monde dont on oppose la résistance et l'indépendance. Il apparaît ainsi que Goodman se rattache davantage encore à une philosophie du langage, qu'au courant de l'empirisme moderne qui se prolonge dans l'empirisme logique.

UNE SORTIE HORS DE L'EMPIRISME ?

J'ai, dans le paragraphe précédent, essayé de présenter la distance que la théorie goodmanienne de la projection prend par rapport à la philosophie de Hume, et plus encore par rapport à l'interprétation que Goodman en donne. Elle signifie le rejet d'une forme de dualisme (entre l'esprit et le monde, le premier se constituant à partir du second) qui continue de peser sur l'empirisme. Bien que la philosophie de Goodman emprunte à la théorie humienne de l'habitude la forme de sa solution – du moins telle que Goodman en propose dans *Faits, fictions et prédictions*, une traduction possible –, la différence que lui-même remarque entre s'appuyer sur des régularités qui sont dans le monde, d'une part, et s'appuyer sur des régularités qui sont dans les mots, d'autre part, a des conséquences notables ; en premier lieu sur l'idée que chacun se fait de l'expérience ou du monde. En refusant la distinction entre l'esprit et le monde, qui continue d'être à l'arrière-plan d'une théorie de l'habitude, il s'avère que Goodman rejette la distinction entre d'un côté

23 FFF 125.

le monde, de l'autre côté un esprit qui lui donne une forme particulière (par exemple, en l'organisant sous la forme de relations causales).

294

En dernière analyse, comme le remarque Deleuze dans *Empirisme et Subjectivité*, l'empirisme de Hume pourrait être au moins aussi dualiste que la philosophie critique de Kant. Dans l'empirisme humien, une subjectivité se constitue à partir de son expérience d'un monde, qui semble bien en un sens indépendant d'elle. Comme l'énonce parfaitement la phrase citée plus haut, nous aurions pu avoir des mots différents pour désigner le monde (c'est-à-dire avoir un entendement ou un esprit différent), mais « l'action que ces choses ont sur notre entendement ne change jamais ». Bien qu'étrangère à la philosophie de Hume, on comprend néanmoins que l'idée de schème conceptuel ou linguistique (*framework*²⁴) puisse avoir été compatible avec le renouvellement de l'empirisme au xx^e siècle si, dès le départ, l'empirisme se construit à partir d'une distinction entre l'esprit et le monde – ou plutôt entre la nature humaine et la nature à proprement parler, qui présente ses régularités, *de toute façon*. Le schème conceptuel ne désigne-t-il pas, en effet, une certaine manière d'organiser le monde par le langage, par des outils conceptuels, avec ce présupposé que le monde nous est donné indépendamment de la façon dont on peut par suite (bien que ce par suite désigne une distinction plus logique que chronologique) l'organiser?

Le renouvellement de l'empirisme au milieu du xx^e siècle, qui comportait sa part de critique à l'égard d'une version naïve de l'empirisme, s'est fait sans que ce dernier dogme n'ait jamais été remis en cause. Si, dans son célèbre article de 1951²⁵, Quine remet en cause deux présupposés de l'empirisme classique (la distinction analytique-synthétique et une certaine façon de comprendre la confrontation de nos théories aux expériences, comme des tests à chaque fois isolés), il maintient ainsi, sans la remettre en question, une forme sophistiquée du dualisme, qui distingue d'un côté la part relevant de notre activité et,

24 Rudolf Carnap, *The Logical Syntax of Language*, New York, Harcourt, Brace, 1937.

25 Willard Van Orman Quine, « Main Trends in Recent Philosophy: Two Dogmas of Empiricism », *The Philosophical Review*, vol. 60, n° 1, janvier 1951, p. 20-43.

de l'autre, une expérience qui serait donnée indépendamment de cette activité – et qui chez Quine est pensée sur le modèle de l'impact ou du stimulus. Donald Davidson dénonce vingt ans plus tard, dans un célèbre article – « Sur l'idée même de schème conceptuel²⁶ » –, la compromission de l'empirisme contemporain avec un tel dualisme. Plus exactement, il affirme que ce dualisme, le « troisième dogme de l'empirisme », s'organise à partir d'une double métaphore dont il faudrait en fait pouvoir se passer. Il s'agit d'une part de mettre en ordre quelque chose (la nature, le monde, l'expérience, les sensations, irritations, le donné sensible) ; d'autre part de faire que notre organisation catégoriale du monde, notre schème conceptuel ou version du monde s'accorde²⁷ avec ce quelque chose, qui est donné indépendamment de la version qui en rend compte (un schème conceptuel étant entendu comme l'ensemble des phrases considérées comme vraies dans un langage). Plus encore que de maintenir une distinction entre le monde et le langage, l'apparence et sa structure, l'empirisme, dans ses versions contemporaines, veut maintenir l'indépendance du monde par rapport au langage, et c'est sur fond d'une telle indépendance seulement, qu'un véritable dualisme se reconstitue en douce. Or pour Davidson, ce dualisme, qui réapparaît dans des philosophies les moins susceptibles de fournir un terrain favorable au mythe du donné (Putnam, Kuhn, Quine, Feyerabend et, par certains aspects de sa philosophie – la métaphore de la construction –, Goodman lui-même), doit être interrogé :

Je voudrais soutenir que ce second dualisme du schème et du contenu, d'un système qui met en ordre et de quelque chose qui attend d'être mis en ordre ne saurait être compréhensible, ni défendable. C'est en soi un dogme de l'empirisme, le troisième dogme²⁸.

Peut-être est-il possible de lire ce troisième dogme de l'empirisme, à même le maintien, dans la philosophie de Hume, d'une forme raffinée

²⁶ Donald Davidson, *Enquêtes sur la vérité et l'interprétation*, trad. Pascal Engel, Nîmes, Chambon, 1993, coll. « Rayon philo », chapitre 13.

²⁷ Il est clair qu'utilisant un tel vocabulaire, je ne suis plus en train de discuter la philosophie de Hume.

²⁸ Donald Davidson, *Enquêtes sur la vérité et l'interprétation*, *op.cit.*, p. 276.

de dualisme entre l'esprit et le monde, c'est-à-dire une philosophie qui emporte avec elle l'idée que nous puissions, par exemple, changer le nom des choses (adopter un nouveau schème conceptuel), mais pas l'action que ces choses ont sur notre entendement. Au contraire, en montrant que nous ne pouvons observer des régularités dans la nature qu'à la faveur de notre pratique linguistique, il me semble que Goodman, dès *Faits, fictions et prédictions*, prépare le terrain à une rupture avec l'empirisme, dans ses versions contemporaines. Cette rupture est plus manifeste encore dans *Manières de faire des mondes*, lorsque Goodman fait jouer à plein la thèse de l'indistinction entre version et monde. Aussi, jusqu'à un certain point – ce point est facilement délimitable cependant²⁹ –, la thèse du *worldmaking* me paraît-elle mesurable à la théorie strictement sémantique proposée par Donald Davidson dans *Enquêtes sur la vérité et l'interprétation*. C'est ce qu'a d'ailleurs en vue Hilary Putnam, lorsqu'il affirme que certains penseurs récents ont soutenu qu'il fallait « renoncer à la dichotomie traditionnelle qui existe entre le monde en soi et les concepts que nous utilisons pour y penser et en parler³⁰ ». Les philosophies de Davidson et de Goodman sont mesurables l'une à l'autre, dans la radicalité de leur opposition à une forme cachée de dualisme, avec laquelle l'empirisme du début du xx^e siècle se trouve d'emblée compromis.

En transformant les termes de l'énigme de l'induction, en interprétant la notion de régularité à l'aune d'une norme activité qui se trouve en réalité dans notre pratique linguistique, il semble donc que Goodman

29 Alors que Davidson fait porter au signe seul, dans sa littéralité, la référence au monde, Goodman montre qu'une théorie du fonctionnement symbolique, c'est-à-dire une théorie de la référence, est une affaire d'ajustement avec la pratique, qui peut prendre des voies retorses. Par ailleurs, bien que la philosophie de Goodman puisse refuser le dualisme schème/monde, il n'en demeure pas moins un partisan d'une forme de relativisme conceptuel; position tout à fait étrangère et même visée dans sa critique, par Davidson. Enfin, il est vrai que chez Goodman le langage est associé à la métaphore de la construction et de la fabrication, or rien de tel n'est à l'œuvre dans la position purement sémantique de Davidson qui cherche plutôt à « rétablir un contact sans médiations avec les objets familiers » (*Enquêtes sur la vérité et l'interprétation*, *op. cit.*, p. 289).

30 Hilary Whitehall Putnam, *Le Réalisme à visage humain*, trad. Claudine Tiercelin, Paris, Gallimard, 2011, coll. « Tel », p. 472.

exprime une nette réticence à faire sienne la thèse de l'indépendance du monde, et partant à jouer le jeu de l'empirisme. C'est d'ailleurs ainsi qu'Hilary Putnam comprend la philosophie de Nelson Goodman comme un dépassement du projet humien. Plus exactement, Putnam inscrit la philosophie de Goodman – du moins au regard de ce rejet – dans un courant, « passé quasiment inaperçu de la philosophie contemporaine », la reliant à l'idée d'abord défendue par Husserl de *Lebenswelt*, puis à Wittgenstein, à Austin, et sans doute aussi à sa propre philosophie.

Au début des dix dernières années du XIX^e siècle, certains philosophes se sont mis à rejeter le projet humien – pas simplement le projet de Hume en ce qui concerne la causalité, mais l'entreprise tout entière qui consistait à diviser la réalité mondaine en l'ameublement de l'univers et en nos *projections*. Avec en commun, pour ces philosophes, le rejet – rejet en bloc, des pieds à la tête – de l'entreprise en question et le souci du quotidien, du *Lebenswelt*, de ce à quoi pourrait ressembler une philosophie qui ne serait plus en quête d'un monde vrai. [...] Wittgenstein et Austin furent des philosophes de cette nature. Nelson Goodman aussi³¹.

Sans doute, par là, se trouve mise en lumière une différence notable entre les deux entreprises constructionnistes, de Carnap dans l'*Aufbau* et de Goodman dans *La Structure de l'apparence*. Si l'*Aufbau* reste entièrement caractérisable dans le cadre d'une philosophie de type empiriste (assignable évidemment au mouvement du positivisme logique qui fut un renouvellement de l'empirisme au début du XX^e siècle et qui remonte à l'empirisme britannique³²), il semble qu'un premier écart par rapport à cette tradition se soit déjà manifesté dans le système constructionnel de Goodman. Certes, dans l'*Aufbau*, un principe de tolérance prévaut en ce qui regarde le choix d'une forme logique. En revanche, la volonté de Carnap de rester au plus près du monde, telle que nous en faisons l'expérience (la recherche de la priorité épistémologique), milite pour le maintien

31 *Ibid.*, p. 177.

32 PP 22.

d'une distinction entre l'expérience et son organisation catégoriale et linguistique. Au demeurant, comme le suggère Seibt³³, il n'y a qu'à la condition que nous puissions précisément faire une telle distinction, que le principe de tolérance conserve possiblement un sens. Si, en effet, il n'y avait pas cette indépendance du monde à l'égard de la manière dont nous l'organisons à travers des schèmes conceptuels, la tolérance signifierait une totale licence à constituer des mondes selon notre bon vouloir.

Là contre, l'idée de mesurer le principe de tolérance à la thèse d'origine quinienne de la dépendance au langage de l'ontologie – c'est-à-dire aussi la thèse de l'engagement ontologique – signifie bien qu'en adoptant un langage, une logique, ou un schème conceptuel, on s'engage à l'égard du monde, qui n'a pas d'existence indépendamment de la façon dont nous le façonnons. Si cette thèse peut d'abord paraître contre-intuitive, elle n'en constitue pas moins le cœur de la réorganisation proposée par Goodman du programme constructionnel de Carnap. Il est sans doute utile de remarquer que la thèse qui semble au départ très relativiste du *worldmaking* est pourtant radicalement intolérante: en l'absence d'une expérience donnée, indépendante de tout schème conceptuel, toutes les contraintes normatives vont reposer sur des décisions de type constructionnel (le choix d'une base et d'une relation logique, d'une logique, un concept pour nos définitions dans *La Structure de l'apparence*, les décisions projectives dans *Faits, fictions et prédictions*). Autrement dit, alors que l'entreprise carnapienne est bien un essai de constitution du monde, tel que ce monde nous apparaît dans une expérience phénoménale, pensée comme indépendante de la théorie de la constitution (et pour cette raison reconduisant le dualisme), le constructionnalisme goodmanien anticipe déjà la thèse du *worldmaking*³⁴. Cette interprétation de *La Structure de l'apparence* est cohérente avec la critique, qui y est aussi déjà esquissée, du mythe du donné. Ni *La Structure de l'apparence*, ni *Faits, fictions et prédictions* ne sont, en ce sens, solidaires de ce troisième dogme de l'empirisme que dénonce Davidson.

33 Johanna Seibt, «The Umbau, from Constitution Theory to Constructional Ontology», *History of Philosophy Quarterly*, vol. 14, n° 3, 1997, p. 321.

34 *Ibid.*

Que reste-t-il alors de l'empirisme, dans une philosophie qui aurait dénoncé jusqu'au dualisme entre monde et version ? Il se pourrait que ce dogme soit plus ultimement un dernier dogme, « car si nous l'abandonnons, il n'est pas évident qu'il reste quoi que ce soit de distinctif qu'on puisse encore appeler empirisme³⁵ ». La force du texte de Davidson est de montrer que ce pas de plus, du côté de la critique du mythe du donné, signifie, en vérité, un abandon définitif de la notion de donné, *i.e.* d'un monde maintenu séparé ou hors d'atteinte du langage et, partant, doit s'entendre aussi comme un pas en dehors de l'empirisme. Il me semble que la substitution par Goodman de la notion d'implantation à la notion empiriste d'habitude, en tant que l'implantation, contrairement à l'habitude, n'est pas l'enregistrement de régularités observés dans le monde, mais le résultat de nos pratiques linguistiques, marque une réelle rupture avec la philosophie de Hume, si ce n'est une sortie définitive hors de l'empirisme, auquel, bien que de façons différentes, Quine et Carnap restent attachés. Ainsi s'explique la différence de leurs positions respectives sur les problèmes de la ressemblance ou des espèces naturelles : Carnap s'attachant à l'idée de « positionnalité » (le prédicat « v_{leu} » étant pour Carnap un prédicat positionnel, c'est-à-dire *dérivé*, épistémologiquement non premier), Quine retrouvant une forme d'innéisme, solidaire chez lui d'un solide empirisme (ainsi de la référence à la théorie de l'évolution, et de l'utilisation qu'il fait de la notion de stimulus), quand Goodman s'engage du côté d'une philosophie du langage et d'une théorie de la symbolisation, qui rend difficilement pensable le maintien d'un dualisme entre langage et monde.

À PROPOS D'UN SCEPTICISME GOODMANIEN

Si la rupture avec l'empirisme signifie le rejet d'une théorie selon laquelle la subjectivité se constitue à partir d'une expérience première du monde, qu'avons-nous à notre disposition, sauf des conventions, pour maintenir l'indétermination de l'esprit par la nature ? Dans ce cas, la philosophie

35 Donald Davidson, *Enquêtes sur la vérité et l'interprétation*, *op. cit.*, p. 276.

de la projection serait une forme renouvelée de conventionnalisme. Puisque le concept d'implantation est proposé comme une façon de résoudre un problème qui est, compris dans sa véritable radicalité, profondément sceptique³⁶, serait-ce que la solution proposée à l'énigme de l'induction, est elle aussi profondément sceptique? Le danger est alors de rapporter la notion goodmanienne d'implantation à une notion de type communautaire. Le texte de Kripke, *Règles et langage privé*, offre sans aucun doute l'esquisse d'une telle interprétation. Cette interprétation nous renvoie à une compréhension en réalité déflationniste de la philosophie, dont j'ai évoqué, au chapitre premier, la possibilité. Je rappelle le motif principal d'une telle interprétation sceptique : puisque rien dans l'expérience ne justifie que nous utilisions le prédicat « vert » plutôt que le prédicat « vleur », il revient à une décision explicite de la communauté, qui est elle-même définitionnelle de l'appartenance à cette communauté, d'utiliser ce prédicat « vert ». Une telle interprétation est d'autant plus plausible, qu'elle est compatible avec le concept, laissé quelque peu indéterminé par Goodman, de « décision projective ». Le problème est donc d'expliciter le type de décision dont il s'agit, en distinguant notamment un usage logique du concept, d'un usage social qui me paraît en fait étranger à la philosophie de Goodman.

La lecture que Kripke fait de ce concept de décision projective doit être rapportée à une forme d'argument très général, qu'il caractérise comme l'inversion du conditionnel. L'énigme de l'induction met en concurrence deux types de prédictions, « toutes les émeraudes sont vertes » et « toutes les émeraudes sont vleur », qui en raison de la meilleure implantation du vert sur le vleur n'ont pas le même degré de projectibilité. En bref, seule la première des hypothèses est de forme nomologique, dans la mesure où elle est une hypothèse que l'on a l'habitude de projeter. Ainsi formulé, l'argument de Goodman prend certes la forme repérée par Kripke de « l'inversion du conditionnel ». Plutôt que de montrer qu'on projette une hypothèse parce qu'elle a une forme de loi (qu'il faut par la suite essayer de définir), on montre qu'une certaine hypothèse a une forme nomologique, précisément du fait que c'est une hypothèse qu'on

³⁶ Voir *supra*, chapitre 3.

a l'habitude de projeter. Aussi l'implantation d'un prédicat ou d'une hypothèse, et par conséquent leur projectibilité, sont-elles les raisons de leur validité :

La raison pour laquelle les prédicats valables bénéficient seuls d'une solide implantation est justement que les prédicats bien implantés sont, de ce fait, devenus des prédicats valables³⁷.

Il ne s'agit pas là d'une explication de type cosmique, mais seulement d'un fait concernant l'histoire de nos prédictions, un fait grammatical en quelque sorte.

« L'inversion du conditionnel », que Kripke identifie comme un argument philosophique d'une nature particulière, fait fond précisément sur ce type d'analyse grammaticale. C'est un renversement des priorités qui tend à mettre sur un même plan justification et description, fondation et pratique. Kripke voit une telle inversion à l'œuvre dans des analyses de Wittgenstein : ce n'est pas parce que nous saisissons tous le concept d'addition que nous disons $12 + 7 = 19$, nous disons que nous saisissons tous le concept d'addition parce que nous disons $12 + 7 = 19$; et bien sûr de Hume : le feu et la chaleur ne sont pas liés constamment parce que le feu est la cause de la chaleur, le feu est la cause de la chaleur parce qu'ils sont constamment liés³⁸. La solution de Goodman au problème de l'induction équivaut bien à un renversement de cette sorte : ce n'est pas parce que le prédicat « vert » est un prédicat authentique que nous utilisons le prédicat « vert », c'est parce que nous utilisons le prédicat « vert » que c'est un prédicat authentique.

Plus encore, l'argument de l'inversion du conditionnel suppose un renversement de notre regard sur le problème du fonctionnement. L'argument implique en effet que nous ne cherchions pas de raisons, impossibles à donner, pour le fonctionnement correct, mais plutôt que nous trouvions des critères extérieurs du fonctionnement. C'est ce qui

37 FFF 107.

38 Saul Kripke, *Règles et langage privé. Introduction au paradoxe de Wittgenstein*, trad. Thierry Marchaise, Paris, Éditions du Seuil, 1996, coll. « L'ordre philosophique », p. 110, en part. n. 76 pour une histoire de cet argument.

est à l'œuvre dans la théorie de Hume lorsque, ainsi exposée, elle prend une coloration nettement falsificationniste :

Au lieu de considérer les connexions causales comme premières, et d'en faire découler les régularités observées, le philosophe humien pose la régularité comme première, et – contraposant son regard – observe que nous renonçons à une hypothèse causale lorsque la régularité correspondante est niée par un contre-exemple probant³⁹.

302

De même la solution au paradoxe de Wittgenstein, reformulée par Kripke en termes d'addition ou de quiddition, nécessite une contraposition du regard, afin que ce soit le type de réponse apportée à la question arithmétique posée, qui permette de décider si l'individu maîtrise ou non le concept d'addition. Par conséquent tout type de dysfonctionnement ou de déviance reçoit une fonction privilégiée. Alors qu'une bonne réponse laisse toujours planer un doute, car un individu pourrait être en train de quidditionner sans que l'on s'en aperçoive, une mauvaise réponse n'en laisse pas. À supposer qu'il ne fasse pas d'erreur de calcul, l'on peut déduire d'une mauvaise réponse que l'individu ne maîtrise pas notre règle d'addition. L'introduction du prédicat « vleu » obligerait ainsi à s'en remettre, par une contraposition du regard, à l'examen de critères extérieurs. La prise en compte d'une telle extériorité sociale, la recherche de critères, introduisent naturellement à la dimension conventionnaliste du concept d'implantation.

Une autre conséquence pratique en découle : l'élimination des prédicats qui sont mal implantés, ou l'exclusion d'une certaine forme de vie, d'individus qui utiliseraient contre la pratique courante, ce genre de prédicats. Comme l'affirme Kripke :

Notre conditionnel exprime schématiquement une restriction du jeu collectif qui consiste à attribuer à quelqu'un du groupe la compréhension d'un certain concept : si l'individu en question cesse de se conformer

39 *Ibid.* Voir aussi Hume, *Traité de la nature humaine*, *op. cit.*, livre I, partie III, section VI : « La connexion nécessaire dépend de l'inférence, au lieu que l'inférence dépende de la connexion nécessaire », p. 151.

à ce que la collectivité ferait dans les mêmes circonstances, celle-ci ne pourra plus lui attribuer ce concept⁴⁰.

On comprend alors quel autre sens il faut attribuer à l'expression « conditionnel » dans la présentation qu'en fait Kripke. Utiliser le prédicat sanctionné par la pratique d'une communauté est une condition non seulement de sa validité, mais aussi de l'inscription de l'individu au sein de cette communauté ; partant, c'est cette inscription elle-même qui devient conditionnelle.

Nous intégrons ainsi les individus à titre conditionnel à la collectivité, aussi longtemps que leurs comportements déviants ultérieurs ne les en excluent pas⁴¹.

Un *vleulocuteur* serait le parfait exemple d'un individu aux comportements déviants et qui, par conséquent, devrait être exclu de notre forme de vie. Inversement, l'ensemble des réponses consensuelles d'une communauté d'individus est ce qu'il faut appeler pour Kripke « forme de vie ». Il est certain que l'énigme du vleu, dans sa formulation, mais aussi dans la réponse qui y est rapportée (l'implantation, et les régularités observées à même notre emploi des termes), n'est pas complètement étrangère à un argument de cette sorte, qui comme le remarque Putnam « engage une réflexion philosophique sur la pratique de notre communauté ».

Kripke et, par suite, Hacking⁴² définissent une solution sceptique à un problème sceptique comme une solution qui fait appel à des ressources ou critères extérieurs. Or, pour Hacking, le concept d'implantation est bien quelque chose d'externe au problème posé par la validité inductive, c'est-à-dire qu'il est externe aussi bien à la méthode logique d'inférence, qu'à une propriété qui serait celle du vert et ne serait pas celle du vleu. Il est naturel que cette externalité puisse par suite recevoir, comme chez Kripke, une coloration sociale ou, dans l'interprétation

40 Saul Kripke, *Règles et langage privé*, op. cit., p. 112.

41 FFF 112.

42 Catherine Z. Elgin, *The Philosophy of Nelson Goodman, Selected Essays*, New York, Garland, 1997, vol. 2, p. 276.

qu'en fait Hacking, une coloration « ethnocentrique ». Aussi le concept d'implantation jouerait-il chez Goodman le même rôle sceptique que le concept humien d'habitude, sur lequel il serait calqué. Cette lecture a certes quelque chose de stimulant – notamment du point de vue des usages anthropologiques ou sociologiques qui peuvent être faits de la notion d'implantation. Néanmoins, il convient de distinguer ces usages, de ce qui est véritablement à l'œuvre dans l'énigme. En particulier, sont étrangères à l'argument de Goodman certaines des conséquences qu'en tire Kripke et qui servent de fond à ce qu'il appelle justement la solution sceptique. Il n'est pas sûr par exemple que l'implantation puisse être comprise comme le consensus d'une communauté linguistique, ou comme une décision explicite.

En fait, il y a deux arguments principaux que nous pouvons opposer à l'interprétation sceptique de la solution que propose Goodman au problème de l'induction.

Le premier argument s'oppose à l'interprétation conventionnaliste forte de la mécanique projective. En réalité, il n'y a pratiquement jamais de décisions projectives qui soient prises de manière explicite, sauf à considérer les cas où, comme le remarque Goodman, on invente une nouvelle notation. J'ai ainsi montré au quatrième chapitre que l'induction cachée est une forme plus générale que l'induction manifeste. C'est dire qu'il n'y a pas de conventionnalisme chez Goodman, au sens où Kripke en voit un à l'œuvre dans « la scène d'instruction » des *Recherches philosophiques*. En particulier, il n'y a pas d'accord qui puisse être, ou ait été conclu entre les différents membres d'une communauté pour utiliser le prédicat « vert » plutôt que le prédicat « vleu ». Si Goodman parle de « décision projective », c'est avant tout afin de briser la symétrie entre les prédicats « vert » et « vleu » établie à partir de leur seule confrontation aux faits, c'est-à-dire aux observations passées. Les concepts de « décision projective » ou « d'implantation » sont un témoignage de l'intrication du langage au monde, et non une manière de s'en remettre à des critères extérieurs. À la différence de ce qui se passe lorsque nous inventons une notation (par exemple la labanotation pour les mouvements chorégraphiques), dans un langage ordinaire toutes les

décisions projectives nécessaires à une bonne découpe de la nature par le langage ont *toujours déjà* été prises. Il n'y a en général pas de sens à faire appel à des décisions explicites, sauf pour régler, à l'occasion, certaines ambiguïtés ou innovations sémantiques. Aussi, reprenant la critique que Cavell fait de *Règles et langage privé*, pourrait-on signaler que le type d'accord qu'il y a entre tous les locuteurs d'une langue est un accord plus harmonieux qu'un accord qui ne serait que le résultat d'une convention⁴³.

Hacking et Kripke considèrent que l'implantation est une notion qui est en réalité extérieure au problème sceptique posé par l'induction – extérieur, car se référant, comme l'habitude pour Hume, au comportement humain lui-même, et non à la définition des prédicats (analyse sémantique) ou aux règles inférentielles proprement dites (analyse syntaxique). Et il est définitionnel d'une solution sceptique, qu'elle soit extérieure à la manière dont le problème est formulé. Toutefois il ne me semble pas que le concept d'implantation soit en fait un concept extérieur au problème posé, sauf à reconduire une forme de dualisme entre langage et monde que Goodman n'accepte justement pas. Qui plus est, comme le rappelle Goodman, le dossier des prédictions passées fait parti des pièces qui sont à notre disposition, lorsque nous examinons la projectibilité d'un prédicat. Il ne s'agit donc pas d'avoir recours à la notion d'implantation comme à une notion qui viendrait régler de l'extérieur un problème qui n'admettrait sinon aucune solution. Plutôt s'agit-il de bien mesurer l'ensemble des informations qui sont, depuis le départ, à notre disposition. Cette solution est l'interprétation pragmatiste d'un projet constructionnaliste, et non une solution que l'on puisse qualifier d'extérieure au problème posé, et ce faisant sceptique.

Il est d'ailleurs essentiel à la philosophie de Goodman que l'implantation soit un critère de correction interne à un système particulier (la projection de certains prédicats, la mesure du réalisme pictural) et non, pour reprendre le vocabulaire de *La Structure de l'apparence*, une hypothèse extrasystématique. Une interprétation

43 Stanley Cavell, *Qu'est-ce que la philosophie américaine?*, trad. Christian Fournier & Sandra Laugier, Paris, Gallimard, 2009, p. 317.

sceptique de la notion d'implantation serait ainsi en tension avec la philosophie de Goodman, si tant est que cette dernière s'origine bien dans un projet constructionniste pour lequel précisément on recherche des critères de corrections qui sont internes à nos constructions. À cet égard, la notion d'implantation, en tant que *good-making* facteur, n'est pas un critère davantage externe au problème posé que ne peuvent l'être des considérations de simplicité ou d'économie, caractérisées pourtant par Hacking comme une « analyse interne » du raisonnement inductif⁴⁴.

306

La philosophie de Goodman, bien qu'elle puisse par moment prendre un tour sceptique, n'est pas pour autant une philosophie sceptique susceptible d'être interprétée en un sens relativiste ou conventionnaliste. Nous n'avons pas à faire le choix entre l'impossibilité de formuler une réponse (*nothing goes*) et la possibilité (qui est cependant solidaire de la première) d'y apporter n'importe quelle réponse que ce soit (*anything goes*). En dernière analyse le véritable terrain de la notion d'implantation, n'est ni celui de l'empirisme ni celui du scepticisme, mais bien celui d'une théorie des symboles. Goodman le rappelle en conclusion de l'essai de 1954 « si j'ai raison, les racines de la validité inductive se trouvent dans notre façon d'utiliser le langage⁴⁵ ».

RÉALISME ET IRRÉALISME

L'originalité de la théorie des symboles de Goodman tient dans ce double écart avec l'empirisme classique : une aventure du côté d'une philosophie du langage, qui tient compte de sa très grande flexibilité ; et l'affirmation de la codétermination du langage et du monde. Cette théorie est ce faisant inséparable d'une attention accordée à la très forte variabilité et contextualité de nos opérations symboliques, qui contribuent à définir ses conditions de félicité.

44 Catherine Z. Elgin, *The Philosophy of Nelson Goodman. Selected Essays, op. cit.*, p. 215.

45 FFF 125.

Le contextualisme affirme le pouvoir de détermination du contexte qui n'est pas la marque de l'indétermination de la référence. Que la valeur de vérité de nos énoncés déclaratifs dépende de leur contexte d'énonciation, que la correction de la représentation dépende des engagements qui y sont pris, ne signifie pas qu'une certaine forme de vérité ou de correction ne soit pas recherchée, et précisément définie par une situation épistémique donnée. La relativité au contexte de nos opérations symboliques n'empêche donc nullement que des énoncés puissent être faux, des échantillonnages ratés, des représentations incorrectes. Ce n'est même qu'à cette condition que l'on parvient à donner un sens à l'incorrection. Dès lors, le contexte est bien un lieu de détermination de la correction symbolique. Ce qui a une valeur de vérité pour nos énoncés déclaratifs, et ce qui plus généralement est correct, c'est ce qu'on veut dire et faire par une certaine manière d'utiliser les symboles. Or nous ne pouvons utiliser les symboles à notre bon vouloir. L'infortune rencontrée par Mary Tricias en est une parfaite exemplification. Bien qu'un échantillon puisse exemplifier en droit toutes les propriétés littérales ou métaphoriques qu'il possède, il se trouve que, lorsqu'il est utilisé, dans un contexte donné, ce à quoi l'échantillon se réfère sur un mode exemplificationnel est parfaitement déterminé. Que nous ne puissions pas symboliser comme on l'entend, signifie qu'il convient de réellement utiliser les symboles, d'une certaine façon, dans un contexte donné.

Alors, comme l'affirme Jocelyn Benoist, ce qui distingue le contextualisme et le relativisme, c'est que ce dernier contrairement au premier, n'a pas le sens du monde ; ce qui signifie d'abord pouvoir manquer le monde.

Le contexte est ce qui fait la fragilité de nos prises normatives, mais aussi ce qui en fait la solidité et la détermination : ce sur quoi elles reposent⁴⁶.

Une telle possibilité de manquer le monde, cette fragilité de nos prises normatives, risque de ne pouvoir être pris en compte par le relativisme. Là contre, ce que l'on vise c'est une théorie des symboles qui soit au

46 Jocelyn Benoist, *Éléments de philosophie réaliste. Réflexions sur ce que l'on a*, Paris, Vrin, 2011, p. 86.

contact du réel, de la pratique et d'une pratique qui est en réalité toujours normée. La théorie du fonctionnement symbolique de Nelson Goodman me paraît prendre très clairement de tels engagements. C'est ce que montre la discussion de *Manières de faire des mondes*, relative aux « Mondes en conflit ». N'y est faite aucune place à un relativisme qui ferait cas, en plus de notre usage des symboles dans des contextes déterminés, de la sensibilité particulière de celui qui utilise un symbole. Les désaccords entre versions du monde peuvent par conséquent toujours être effacés par une clarification du contexte d'énonciation (phénomènes d'indéxicalité assez simples) et des intentions représentatives. Ainsi, l'irréalisme n'est pas une philosophie qui se satisfait de désaccords subjectifs qui ne sauraient être résolus. Lorsqu'il y a désaccord, ce dernier est bien plutôt placé sous le signe de l'échec, comme dans le cas des malheurs de Mary Tricias. Mais un désaccord placé sous le signe de l'échec doit immédiatement être réinterprété comme l'accord qu'il y a aurait dû avoir concernant une manière définie d'utiliser le symbole. Une telle remarque, cependant, n'enlève rien au pluralisme que Goodman défend par ailleurs. Des versions également correctes, incompatibles entre elles, sont élaborées dans des contextes très différents. Dire alors qu'une version du monde (un énoncé, une carte, un échantillon) se détermine en contexte, *i.e.* est correcte ou incorrecte dans un contexte donné, ne signifie pas qu'il faille éliminer tous les traits responsables des désaccords entre les versions, au profit d'une seule version, qui serait en fait vidée de tout contenu – comme la carte qui, ne prenant aucun engagement, finit par s'annuler dans le territoire lui-même.

Dès lors, il resterait à comprendre en quel sens la philosophie de Goodman peut « avoir le sens du monde », alors même que Goodman affirme que le monde est peut-être bien perdu, ou du moins quelque chose qui ne mérite pas qu'on se batte pour lui. Là réside le paradoxe de l'irréalisme goodmanien. Comment comprendre que l'irréalisme puisse signifier tout à la fois qu'il n'y ait pas de Réel derrière nos divers actes de référence, et que nos actes de références sont pourtant eux bien réels, c'est-à-dire normés par des pratiques qui interdisent certains usages et en prescrivent d'autres, réels donc aussi au sens où ils peuvent rater ? Assurément, la thèse irréaliste présentée par Goodman dans *Manières*

de faire des mondes est celle qui a fait l'objet du plus grand nombre de commentaires, mais également de réticences chez les lecteurs de Goodman⁴⁷. Certains commentateurs (Pouivet, Scheffler) ont montré que l'irréalisme était en dernière analyse incompatible et avec la théorie de la référence proposée par Goodman dans *Langages de l'Art* et avec le constructionnalisme défendu dans *La Structure de l'apparence*. Représenter n'est-ce pas en effet une activité de second degré qui suppose l'existence de ce qu'il y a à représenter, un écart logique minimal entre représenté et représentation ? Comment, dès lors, une théorie de la représentation peut-elle être rendue compatible avec une philosophie qui affirme qu'il n'y a pas de monde du tout ? Au regard des systèmes constructionnels, que peut encore signifier l'activité de construction, s'il n'y a aucun matériau de construction à notre disposition ? Enfin, la théorie de l'exemplification ne suppose-t-elle pas qu'une chose *possède* certaines propriétés ? La théorie du style ne suppose-t-elle pas qu'une œuvre *possède* certaines propriétés stylistiques ? En bref, le fait qu'il y ait de la possession ou de l'instanciation sous la référence n'implique-t-il pas d'accepter un degré minimal de réalité infrasyMBOLIQUE ?

Il me semble que bon nombre de ces difficultés peuvent être simplement résolues lorsque l'on regarde la manière dont nos références sont réellement produites. En fait, il se pourrait que la philosophie de Goodman soit réaliste, en un sens où la question du monde ou du réel n'a en effet pas besoin d'être posée, du moins pas d'une façon qui serait assimilable à un problème métaphysique⁴⁸. Lorsque Goodman nous incite à penser le réel comme ce que nous faisons, ce n'est de toute façon pas mettre sur la table le problème de l'existence du monde. Ce que vise l'irréalisme de Goodman, c'est à défaire une certaine conception de la vérité comme adéquation avec un monde réel, qui serait supposé indépendant de nos références à lui ; en bref, une conception

47 Sur cette littérature voir par exemple les objections et réponses présentées dans Peter McCormick, *Starmaking. Realism, Anti-realism and Irréalism*, Cambridge, MIT Press, 1996.

48 Il y a bien sûr un sens positif et plus neutre du terme métaphysique, que dans le titre du chapitre « métaphysique inductive » je rends solidaire du nom de philosophie.

atemporelle de la vérité qui, comme celle de Frege, soutient que les vérités ne sont pas des discours que nous produisons, mais que nous découvrons. Goodman cherche au contraire à montrer que la correction et l'incorrection d'une activité symbolique sont toujours dépendantes d'un contexte, de nos visées théoriques et pratiques, de la nature de nos engagements. Le problème du fonctionnement symbolique est bien un problème d'ajustement avec ce que nous visons, et non un problème d'adéquation avec le Réel. Il n'est pas étonnant alors que Putnam puisse se ranger du côté de la critique que Nelson Goodman adresse au Réalisme métaphysique, au nom d'un « esprit réaliste⁴⁹ ». La philosophie de Goodman est irréaliste en ce sens très précis : c'est le rejet d'une conception absolue de la Réalité, au profit d'une conception plus rocailleuse du réel ; c'est le nom d'une philosophie qui soutient que « les catégories sont inscrites dans des usages propres à une communauté linguistique, de sorte qu'il est vain de prétendre les transcender vers une Réalité indépendante, quelle qu'elle soit⁵⁰ ». L'irréalisme de Goodman se prononce donc contre une forme historique qu'a pris en philosophie l'appel à la Réalité. Il est clair que le qualificatif de « réaliste » – et plus encore lorsqu'il qualifie un discours philosophique – est un terme particulièrement équivoque, qui ne reçoit un sens déterminé qu'en contexte. Suivant une convention introduite par Hilary Putnam, il faudrait donc prendre garde à bien distinguer le (R)éalisme sémantique et métaphysique que vise la philosophie de Goodman, de son orientation (r)éaliste, qui est aussi et peut-être surtout un esprit.

L'exposition de la fragilité de la référence témoigne alors justement de l'esprit profondément *réaliste* d'une telle théorie du fonctionnement symbolique. Le réel se retrouve ainsi, non pas à l'extérieur de nos références, comme précisément la Référence que nous visons, mais à l'intérieur de la référence, comme les divers types de contraintes qui s'exercent sur elles, et qui déterminent quels en sont les critères de correction, d'échec et de succès. Alors que la formulation de la nouvelle énigme de l'induction est

49 Hilary Putnam, *Le Réalisme à visage humain*, *op. cit.*, p. 163.

50 Roger Pouivet, Jacques Morizot & Jean-Pierre Cometti, *Questions d'esthétique*, Paris, PUF, 2000, p. 34.

bien anti-réaliste, parce qu'elle est formulée de telle façon à ce qu'aucun recours à un découpage du monde en termes d'espèces naturelles ou d'élite, c'est-à-dire aucun recours à des propriétés métaphysiques, puisse indiquer une solution satisfaisante; en revanche, puisque sa solution est formulée en référence à notre pratique réelle, et qu'une hypothèse qui serait formulée en terme de vœu serait à cet égard incorrecte, la solution peut bien être qualifiée de réaliste. Sans doute est-ce là l'ambiguïté fondamentale de la position irréaliste de Goodman. De ce point de vue, la continuité est très forte entre la thèse irréaliste du *worldmaking* et la thèse constructionnaliste formulée dans *La Structure de l'apparence* où l'exactitude est bien visée, mais comme un critère de correction interne, en fonction donc de certaines intentions représentatives qui sont éclairées en contexte. « Avoir le sens du monde », ce dont Benoist dit que c'est l'essentiel du contextualisme, parce que l'attention pour l'usage des signes est liée à une attention pour le réel, c'est-à-dire pour la pratique réelle et ce que nous visons par elle, pourrait alors s'entendre aussi en un sens goodmanien. L'irréalisme doit se comprendre comme une invitation à justifier nos activités référentielles. L'important est bien qu'il y aille d'une justification du symbole et d'une activité qui demeure, en un sens très kantien, critique. Un appel incantatoire aux propriétés réelles du monde témoignerait en fait davantage de l'inutilité de la philosophie, que cette attitude que j'aimerais qualifier de circonspecte.

Que des œuvres ou des symboles possèdent réellement certaines propriétés, que nous construisions le monde à partir de certaines présentations sensibles (dont la forme cependant n'est pas indépendante de la base que nous choisissons), qu'étant donné notre maîtrise de certains systèmes d'étiquettes, des choses se répètent, et que des inférences ne puissent ne jamais recevoir aucun soutien empirique, la théorie du *worldmaking* ne le remet pas en question, parce que les questions qu'une telle théorie pose sont de toute façon d'un autre ordre. Encore une fois, la question est ce que nous faisons du monde, comment nous le conceptualisons, et cette question doit pouvoir être posée et trouver une réponse dans une théorie qui ne s'accroche pas à un Monde qui serait donné absolument. Régler des problèmes de référence, sans arrimer nos pratiques à un unique référent, ne signifie nullement affirmer que rien

n'existe. Au fond, tout ce que la théorie des symboles de Goodman indique, c'est que ce qui vient pour nous à exister, à un moment donné, et dans un contexte donné, est inséparable de notre langage et de notre activité cognitive. Le danger commun au Réalisme naïf, à l'idéalisme subjectif, et au relativisme, est de minimiser cette part cognitive. La force au contraire de l'irréalisme goodmanien, est de montrer qu'une critique du *worldmaking* est avant tout une théorie de la cognition.

DERNIER ÉTIQUETAGE EN GUISE DE CONCLUSION

312

Classification dichotomique du 23 mai 1929 :

Chaud froid

pair impair

végétal minéral

matière esprit

amour intelligence

obscurité lucidité

mollesse dureté

cheveux long cheveux ras

faiblesse force

temporel éternel

bonté cruauté

mer routes

terre astres

consonnes voyelles

vestons droits vestons croisés

monde extérieur moi

impressionnisme cubisme

optimisme pessimisme

vulgarité noblesse

sites montagne

humide sec

pluie désert

Si je devais aujourd'hui classer profane et sacré,

j'inscrirais profane dans la colonne de gauche

et sacré dans la colonne de droite, ce qui me

paraîtrait juste, en gros.

Michel Leiris, *Journal*

La théorie des symboles de Goodman s'inscrit dans un cadre hyperextensionnel. L'acte de référence *y* est décrit comme une opération sur des étiquettes, lesquelles varient en extension (ce à quoi elles s'appliquent), en fonction du contexte. Un tel extensionnalisme concerne aussi bien les étiquettes verbales que picturales, les applications littérales ou métaphoriques de ces étiquettes. L'on se sert de ces étiquettes selon diverses modalités référentielles : en dénotant, exemplifiant, par mention-sélection. Par ces opérations de symbolisation, nous produisons des versions du monde, définissant des formats d'identité ou de ressemblance, repérant des régularités, répartissant nos intuitions en différentes classes, en fonction de nos intérêts cognitifs. Bien sûr, d'importantes contraintes s'exercent sur ces opérations de symbolisation. Nous produisons rarement des versions du monde qui ne seraient pas utilisables ou qui ne recevraient, dans un contexte déterminé, aucun support empirique. Si ce langage extensionnaliste est élaboré par Goodman à partir des années 1960 et principalement dans *Langages de l'Art*, il s'avère que les enjeux philosophiques de *La Structure de l'apparence* et de *Faits, fictions et prédictions* sont aisément transposables dans un tel vocabulaire.

L'énigme du *vleu* concerne les extensions de deux prédicats (le vert et le *vleu*), et leurs différents degrés de projectibilité. Il apparaît qu'en raison de notre usage passé de la langue, le prédicat « vert » est un prédicat fortement projectible, découpant le monde d'une manière qui est pour nous directement utilisable. Comme je l'ai montré au troisième chapitre, un tel découpage du monde peut être rapporté à la problématique, qui alors n'était pas encore formulée, du *worldmaking*. Utiliser des étiquettes, façonner des genres, c'est produire certaines versions du monde. L'utilisabilité d'une version est réglée sur la projectibilité, et donc l'implantation dans notre langage de telles étiquettes. Le constructionnalisme élaboré par Goodman dans *La Structure de l'apparence* se conçoit également dans un vocabulaire extensionnel. C'est ce qu'indique tout d'abord le critère d'identité retenu par Goodman pour ces systèmes : l'isomorphisme extensionnel. Par ailleurs, les difficultés rencontrées au sein de l'entreprise constructionnelle, pour construire un ordre de qualités, et en proposer des représentations topographiques

(deuxième chapitre), gagneraient à être interprétées à l'aune de la notion de projectibilité élaborée dans *Faits, fictions et prédictions*, et qui est la clef de voûte de la théorie du fonctionnement symbolique élaborée par Goodman.

314

J'ai donc présenté au quatrième chapitre l'unité de la pensée de Goodman à partir de ce concept de projectibilité. Être projectible pour un prédicat, pour une image, pour un trait exemplifié, pour un découpage du monde, une version du monde, fictionnelle, littérale ou métaphorique, c'est pouvoir être utilisé. La projectibilité est directement identifiable à une forme de normativité qui s'élabore à même nos activités symboliques, sur le compte de notre pratique symbolique passée. En bref, un symbole est projectible lorsqu'on peut en faire un usage, comme un concept est projectible lorsqu'il peut être réutilisé. J'ai étiqueté cette manière de régler des problèmes philosophiques à la lumière d'une mécanique projective, « métaphysique inductive ».

Il revenait au cinquième chapitre de montrer en quel sens la notion d'implantation entre dans la définition de ce concept de projectibilité. Il est clair que l'implantation n'est pas séparable de l'interprétation que Goodman a pu faire du concept humien d'habitude. Toutefois, Goodman donne une interprétation également extensionnelle de la notion d'implantation. Si l'implantation n'est pas exactement identifiable à un principe psychologique de la nature humaine, c'est donc qu'elle s'interprète plutôt comme un registre d'état civil. L'implantation d'un prédicat mesure la biographie des étiquettes que nous utilisons pour désigner le monde. L'ordre du monde est le résultat de nos propres pratiques projectives et de nos usages passés. Ce faisant, il est impossible de s'en remettre au concept de cause, comme à une idée produite à l'étage de notre esprit, à l'occasion du repérage de régularités qui se produiraient de toute façon dans le monde. Il est important de rappeler que la régularité que nous découvrons dans le monde est autant le fait du monde, que de notre manière d'utiliser le langage. C'est aussi pour cette raison que nos activités symboliques participent de la fabrication des mondes. Un tel irréalisme, puisque c'est le nom que Goodman donne à sa philosophie, doit ainsi être rapporté à ce cadre extensionnel, pour lequel il est principalement question d'étiquettes et de leurs extensions.

Une théorie de la félicité symbolique exigeait de tenir compte également de la sensibilité au contexte de nos opérations symboliques. Or j'ai montré dans le précédent chapitre comment une théorie hyperextensionnelle de la référence parvient à faire droit à la variété de nos usages et à toutes sortes de contraintes contextuelles. Par là, nos diverses fonctions référentielles se trouvent expliquées et justifiées, sans que ne soit besoin de faire appel à d'étranges propriétés du monde, qui composeraient une série de choses ou de faits symétrique à nos énoncés, et qui en seraient l'unique et éternelle mesure. De longs développements ont ainsi été consacrés aux références métaphoriques, à la fiction, et en général à la fonction exemplificationnelle (échantillonnage, style, expression artistique). L'implantation est certes un bon critère du fonctionnement symbolique. Toutefois, la forte contextualité de nos opérations de symbolisation indique que d'autres critères doivent également être pris en compte – lesquels peuvent d'ailleurs entrer en conflit avec le poids attaché à nos projections passées. Ainsi de l'ajustement à une intention représentative, à un dessein théorique, ou à un contexte. Par ailleurs, pour qu'une version puisse être utilisable, il faut au minimum qu'un certain accord avec les faits soit recherché (support empirique pour les inférences inductives, exactitude de l'information pour nos représentations et descriptions). Il n'est pas exclu que ces diverses formes d'ajustement ne participent en dernière analyse d'une notion beaucoup plus générale de projectibilité. En tout cas, il n'y a d'ajustement, comme il n'y a de faits, que relativement aux divers engagements que nous prenons à chaque fois que nous produisons ou utilisons une version du monde. Cette notion d'engagement, que l'activité de cartographie met particulièrement en évidence, était en fait déjà impliquée dans le projet constructionnel de *La Structure de l'apparence*.

Parce que la théorie des symboles de Goodman est attentive aux différentes façons qu'ont nos références d'être correctes, et incorrectes (deuxième chapitre), parce que la recherche de critères pour distinguer entre versions correctes et incorrectes du monde est attachée de façon essentielle au projet constructionnel, il n'est pas vrai que la philosophie de Goodman puisse être identifiée à une philosophie relativiste, ou aux versions les plus libérales du constructivisme engagées par un courant

post-analytique de la philosophie américaine. Refuser de s'en remettre à une Réalité indépendante de notre activité, pour expliquer que nous conceptualisons le monde de telle ou telle façon – étant entendu que toutes ces façons ne sont pas également correctes –, ne signifie pas une licence à accepter n'importe quelle version. Il s'agit bien plutôt de redoubler d'efforts pour saisir sur quel format et sous quelle modalité une normativité se constitue à même nos pratiques. C'est bien sûr aussi le sens de la reconception du concept de vérité qui est engagée par la philosophie de Goodman (chapitre premier). L'irréalisme ne sert pas de justification à un idéalisme subjectif, mais il permet de comprendre que le réel auquel nous avons affaire est un réel que nous avons, nous-mêmes, contribué à construire. Il est important de remarquer que la perspective hyperextensionnelle engagée par la théorie des symboles de Goodman, loin d'en annuler le sens, nous rend peut-être davantage attentifs aux détails du réel. C'est ce que montre très bien l'exemple de Mary Tricias qui constitue, avec l'énigme du vleu, l'autre fil directeur de ce livre. La force de la philosophie constructionnaliste de Goodman est d'avoir réussi à surmonter les difficultés de l'empirisme, en empruntant la route d'une philosophie du langage, qui ne cède rien aux exigences d'un style de pensée analytique, et d'une pensée plus généralement, qui n'a pas été condamnée à l'inutilité.

Il est temps de revenir à la question posée en introduction : « Pourquoi conceptualisons-nous le monde tel que nous le faisons ? » Rappelons que le problème philosophique soulevé par une telle interrogation apparaît, à condition seulement de ne pas tout d'abord présupposer l'existence de propriétés réelles des choses ou du monde. Les coordonnées du problème sont donc les suivantes : mettre au jour des critères de correction de nos activités symboliques, introuvables dans un monde extérieur. Comme je l'ai montré (chapitre premier), ce défi est celui qu'affronte toute philosophie anti-réaliste, qui n'aurait pas immédiatement renoncé à se rendre utile. La théorie des symboles de Goodman offre ainsi de mettre au jour certaines des contraintes s'exerçant sur nos activités référentielles. Ces contraintes sont de notre propre fait, et elles sont sensibles aux contextes de nos différentes descriptions, dépicions ou catégorisations,

aux engagements que nous prenons par ces différentes opérations de symbolisation. Il s'agit d'un programme d'internalisation de la normativité, que j'ai caractérisé comme une forme d'anthropologisation de la nécessité. La solution proposée à l'énigme de l'induction, et par suite l'extension à toutes nos activités symboliques du critère de projectibilité, montrent comment une normativité se constitue à même notre pratique et se manifeste dans cette pratique.

Alors, quel avantage la théorie des symboles de Goodman possède-t-elle par rapport à une position explicitement (R)éaliste, qui adosserait directement la normativité du langage, au monde extérieur ? Pourquoi ne pas chercher directement à justifier nos références, en considérant la façon dont ces références s'accrochent à la (R)éalité même ? Il en va bien sûr de ce que l'on considère comme une explication simple en philosophie et à cet égard, il faut rappeler que le programme hyperextensionnel de Goodman s'inscrit dans une démarche nominaliste. Et l'on peut déjà trouver impressionnant que la théorie des symboles de Goodman parvienne à expliquer comment se déterminent en contexte nos références, en ne présupposant rien de la (R)éalité elle-même ! Cependant, le goût de Goodman pour les paysages désertiques (qui donc ne présupposent aucune chose-en-soi, essence, propriété, ordre du monde, causalité, *possibilia*, mondes possibles) n'explique pas à lui seul l'intérêt de cette théorie du fonctionnement symbolique. Cette théorie des symboles est aussi et surtout très attentive au réel – mais c'est là autre chose que la (R)éalité –, à la variabilité de nos usages, à l'ouverture de nos concepts et à la pluralité de nos catégorisations. Comme l'a démontré Catherine Elgin, le programme extensionaliste goodmanien possède l'avantage de tenir compte, d'une manière qui est inédite, de la sensibilité au contexte de nos différentes fonctions référentielles et opérations de symbolisation. Sans doute n'est-ce pas vrai de toutes les formes de réalisme sémantique ou métaphysique, dont beaucoup présupposent une caractérisation atemporelle et universelle de la vérité.

Plus profondément encore, je crois qu'une telle philosophie, s'engageant du côté d'un esprit qui organise et produit le monde, et non du côté d'un monde supposé indépendant de toute activité cognitive, et auquel

l'esprit serait assujetti (et en considération de ces réticences mêmes), a un intérêt pour la cognition. C'est là sans doute le dernier mot de l'irréalisme goodmanien : le déplacement de la réflexion philosophique, de la Réalité aux procès de production de la réalité (*ways of worldmaking*). Cet intérêt pour la cognition est inséparable de ce que nous faisons du monde, quand nous nous y référons. Ainsi s'éclaire également le sens de la différence entre connaissance et compréhension, à l'œuvre dans la reconception de la philosophie, de l'épistémologie et de l'esthétique que préconisent Goodman et Elgin. Le but de la philosophie, nouvellement entendue, est de favoriser notre compréhension. Or notre cognition est davantage mobilisée lorsque nous produisons à l'essai de nouvelles versions du monde (dans les arts et les sciences, dans une optique constructionnelle), ou essayons de comprendre comment fonctionnent les versions correctes que nous utilisons, que lorsque nous faisons la liste des croyances certaines que nous avons à propos de la Réalité. Non seulement la théorie des symboles nous permet de comprendre pourquoi il se fait que ce sont certaines catégorisations du monde seulement qui fonctionnent, mais aussi comment l'esprit est impliqué à chaque fois dans cette réussite. Réfléchissant cela, la philosophie s'identifie elle-même à une activité cognitive.

Glossaire

EXTENSIONNALISME

Une approche extensionnelle en philosophie du langage cherche à définir le sens d'un mot uniquement à partir de son extension, c'est-à-dire l'ensemble des objets que l'étiquette dénote. Une approche extensionnelle s'oppose donc à une approche intensionnelle qui place la signification derrière nos mots au niveau des intentions sémantiques ou pensées, comprises parfois comme une interface entre le langage et le monde. L'extensionnalisme est souvent solidaire d'une perspective nominaliste.

Voir les chapitres 5 et 6.

322

PROJECTIBILITÉ

La projectibilité d'un symbole désigne son utilisabilité dans de nouveaux contextes : soit dans le cadre de nos prédictions et inférences inductives (« Toutes les émeraudes sont vertes. »), soit dans le cadre de notre emploi plus ordinaire des symboles, verbaux ou non verbaux. La projectibilité d'un symbole n'est pas mesurable exactement, mais elle dépend de critères variés comme l'habitude, la simplicité, la corroboration empirique.

Voir les chapitres 3, 4 et 5.

DÉCISION PROJECTIVE

Dans la philosophie des symboles de Nelson Goodman, les décisions projectives désignent l'ensemble des décisions que nous prenons lorsque nous nous engageons dans une activité référentielle et que nous utilisons des symboles : de quoi un exemple est l'exemple, quelles sont les marques physiques d'un symbole qui en déterminent la signification, etc. Nelson Goodman montre que de telles décisions sont impliquées dans chaque opération symbolique, soit de manière explicite, en sciences par exemple, soit de manière tacite.

Voir les chapitres 4 et 5.

IMPLANTATION

L'implantation d'un prédicat renvoie à l'utilisation passée de ce prédicat, c'est-à-dire à l'histoire effective de ses projections passées. La notion d'implantation est parfois utilisée par Goodman comme un synonyme d'habitude, de coutume ou de pratique. En réalité la notion d'implantation diffère de ces autres notions en raison de son absence apparente de contenu psychologique ou anthropologique.

Voir les chapitres 5 et 6.

NOTATION

Ensemble de marques physiques qui sont associées à des caractères syntaxiques et sémantiques. L'alphabet est une notation qui contient des ambiguïtés sémantiques. Une partition de musique est une notation désambiguïsée aussi bien sur le plan syntaxique que sémantique.

Voir les chapitres 2 et 4.

Bibliographie

- ABEL, Günter & CONANT, James, *Rethinking Epistemology*, Berlin, De Gruyter, coll. « Berlin studies in knowledge research », 2012.
- AGAMBEN, Giorgio, *L'Usage des corps*, trad. Joël Gayraud, Paris, Éditions du Seuil, coll. « L'ordre philosophique », 2015.
- ALBERTI, Leon Battista, *De la peinture*, trad. Jean-Louis Scherer, Paris, Macula/Dédale, 1992.
- ARNHEIM, Rudolf, *Art and Visual Perception. A Psychology of the Creative Eye the new Version*, Berkeley, University of California Press, 1965.
- AUSTIN, John L., *Quand dire, c'est faire [How to do Things with Words. The William James Lectures delivered at Harvard University in 1955, 1962]*, intro., trad. et éd. Gilles Lane, Paris, Édition du Seuil, coll. « L'Ordre philosophique », 1970.
- , *Écrits philosophiques [Philosophical Papers, 1979]*, trad. Lou Aubert & Anne-Lise Hacker, Paris, Éditions du Seuil, coll. « La couleur des idées », 1994.
- BACHELARD, Gaston, *Le Nouvel Esprit scientifique*, Paris, PUF, 1934.
- BELL, David, « The Art of Judgment », *Mind* [new series], vol. 96, n° 382, 1987.
- BENJAMIN, Walter, *Écrits Français*, éd. et intro. Jean-Maurice Monnoyer, Paris, Gallimard, coll. « Folio. Essais », 2003.
- BENOIST, Jocelyn, « Le naturalisme, avec ou sans le scepticisme ? », *Revue de métaphysique et de morale*, n° 2, juin 2003, p. 127-144.
- , *Les Limites de l'intentionnalité. Recherches phénoménologiques et analytiques*, Paris, Vrin, coll. « Problèmes et controverses », 2005.
- , *L'Adresse du réel*, Paris, Vrin, coll. « Moments philosophiques », 2017.
- , *Le Bruit du sensible*, Paris, Éditions du Cerf, coll. « Passages », 2013.
- , « Les métaphores sont des expressions comme les autres », *Archives de Philosophie*, vol. 70, n° 4, décembre 2007, p. 559-578.
- , « Appliquer ses concepts », dans VAYSSE, Jean-Marie (dir.), *Kant*, Paris, éd. du Cerf, coll. « Les cahiers d'histoire de la philosophie », 2008.
- , « A Plea for Examples: Phenomenology as Sensitive Ontology », dans OKADA, Mitsuhiro (dir.), *Ontology and Phenomenology*, Tokyo, Publications of Keio University, 2009.
- , *Sens et sensibilité. L'intentionnalité en contexte*, Paris, éd. du Cerf, coll. « Passages », 2009.
- , *Concepts. Introduction à l'analyse*, Paris, éd. du Cerf, coll. « Passages », 2010.

- , *Éléments de philosophie réaliste. Réflexions sur ce que l'on a*, Paris, Vrin, coll. « Moments philosophiques », 2011.
- & MERLINI, Fabrice, *Spatialité et historicité. Le problème de l'espace dans la pensée contemporaine*, Paris, Vrin, coll. « Problèmes et controverses », 2002.
- BERGMAN, Gustav, *The Metaphysics of Logical Positivism*, Westport, Connecticut, 1954.
- BERGSON, Henri, « Sur le pragmatisme de William James », dans *La Pensée et le mouvant* [1934], Paris, PUF, 2009.
- BLANC-BENON, Laure, *La Question du réalisme en peinture. Approches contemporaines*, Paris, Vrin, coll. « Essais d'art et de philosophie », 2009.
- BLOCK, Ned, « The Photographic Fallacy », *Noûs*, vol. 17, n° 4, novembre 1983, p. 651-661.
- BOGHOSSIAN, Paul, *La Peur du savoir. Sur le relativisme et le constructivisme de la connaissance* [*Fear of Knowledge. Against Relativism and Constructivism*, 2006], trad. Jean-Jacques Rosat, Marseille, Agône, coll. « Banc d'essais », 2009.
- BONNET, Christian & WAGNER, Pierre, *L'Âge d'or de l'empirisme logique : Vienne, Berlin, Prague (1929-1936). Textes de philosophie des sciences*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de philosophie », 2006.
- BORGES, Jorge Luis, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 2010.
- BOUVERESSE, Jacques, « Que veut dire faire la même chose ? », *Archives de philosophie*, 2001/3.
- , « Fait, fiction et diction », *Les cahiers du musée d'Art moderne*, n° 41, « Nelson Goodman et les langages de l'art », 1992.
- BRUNER, Jerome Seymour, *Logique et perception*, Paris, PUF, coll. « Études d'épistémologie génétique », 1958.
- & ANGLIN, Jeremy M., *Beyond the Information given. Studies in the Psychology of Knowing*, New York, Norton, 1973.
- , *Actual Minds, Possible Worlds*, Cambridge (Mass.), Harvard UP, 1986.
- CARLSON, Allen, *Aesthetics and the Environment*, London, Routledge, 2000.
- CARNAP, Rudolf, *La Construction logique du monde* [*Der logische Aufbau der Welt*, 1928], trad. Thierry Rivain, intro. et éd. Élisabeth Schwartz, Paris, Vrin, coll. « Mathesis », 2002.
- , *The Logical Syntax of Language*, New York, Harcourt/Brace, 1937.

- , *Signification et nécessité. Une recherche en sémantique et en logique modale* [1947], trad. François Rivenc & Philippe de Rouilhan, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de Philosophie », 1997.
- , « On the Application of Inductive Logic », *Philosophy and Phenomenological Research*, vol. 8, n° 1, septembre 1947.
- *et al.*, *Manifeste du Cercle de Vienne et autres écrits : Carnap, Hahn, Neurath, Schlick, Waismann sur Wittgenstein*, éd. Antonia Soulez, trad. Barbara Cassin, Christiane Chauviré, Anne Guitard & Jean Sebestik, Paris, Vrin, coll. « Bibliothèque des textes philosophiques », 2010.
- CASSIRER, ERNST, *Philosophie des formes symboliques*, trad. Jean Lacoste & Ole Hansen-Love, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Le Sens commun », 1985.
- CAVELL, Stanley, *Dire et vouloir dire* [*Must we mean what we say?*, 1969], trad. Christian Fournier & Sandra Laugier, Paris, Éditions du Seuil, 2009.
- , *Les voix de la raison. Wittgenstein, le scepticisme, la moralité et la tragédie* [*The Claim of Reason*, 1979], trad. Sandra Laugier & Nicole Balso, Paris, Éditions du Seuil, 1996, p. 275.
- , *À la recherche du bonheur : Hollywood et la comédie du remariage* [1981], trad. Christian Fournier & Sandra Laugier, Paris, Cahiers du cinéma, coll. « essais », 1993.
- , *Qu'est-ce que la philosophie américaine ?* [*This New Yet Unapproachable America*, 1988 ; *Conditions Handsome and Unhandsome*, 1990 ; *Emerson's Transcendental Etudes*, 2003], trad. Christian Fournier & Sandra Laugier, Paris, Gallimard, 2009.
- CHAUVIER, ERIC, *Anthropologie de l'ordinaire*, Toulouse, Anacharsis, 2011.
- CHAUVIRE, Christiane, « Vérifier ou falsifier. De Peirce à Popper », *Les Études philosophiques*, 1981, p. 257-278.
- , OGIEN, Albert & QUERE, Louis (dir.), *Dynamiques de l'erreur*, Paris, éd. de l'École des hautes études en sciences sociales, coll. « Raisons pratiques », 2009.
- CLOUTEAU, Ivan, « Activation des œuvres d'art contemporain et prescriptions autoriales », *Culture et Musées*, vol. 3, « Les médiations de l'art contemporain », 2004, p. 23-44, en ligne : https://www.persee.fr/doc/pumus_1766-2923_2004_num_3_1_1186, consulté le 27 mars 2018.
- COHNITZ, Daniel & ROSSBERG, Marcus, *Nelson Goodman*, Chesham/Bucks, Acumen, coll. « Philosophy now », 2006.

- COMETTI, Jean-Pierre, « Activating Art », *The Journal of Aesthetics and Art Criticism*, vol. 58, n° 3, 2000, p. 237-243.
- , *Qu'est-ce que le pragmatisme ?*, Paris, Gallimard, coll. « Folio. Essais », 2010.
- , *Conserver/Restaurer. L'œuvre d'art à l'époque de sa préservation technique*, Paris, Gallimard, coll. « NRF Essais », 2016.
- , MORIZOT, Jacques & POUIVET, Roger (dir.), *Esthétique contemporaine. Art, représentation et fiction*, Paris, Vrin, coll. « Textes clés », 2005.
- CONANT, James, « Two Varieties of Skepticism », dans *Varieties of Skepticism, Essays after Kant, Wittgenstein and Cavell*, Berlin, De Gruyter, 2014.
- DANTO, Arthur, *La Transfiguration du banal. Une philosophie de l'art*, trad. Claude Hary-Shaeffer, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 1989.
- DAVIES, Stephen, *Musical Works & Performances. A Philosophical Exploration*, New York, Oxford, Clarendon Press, 2001.
- DAVIDSON, Donald, *Enquêtes sur la vérité et l'interprétation*, trad. Pascal Engel, Nîmes, J. Chambon, coll. « Rayon philo », 1993.
- DE CLERQ, Rafael & HORSTEN, Leon, « Closer », *Synthese*, vol. 146, n° 3, 2005.
- DELEUZE, Gilles, *Empirisme et subjectivité. Essai sur la nature humaine selon Hume*, Paris, PUF, coll. « Épiméthée », 1993.
- DIAMOND, Cora, *L'Esprit réaliste. Wittgenstein, la philosophie et l'esprit*, trad. Emmanuel Hallais & Jean-Yves Mondon, Paris, PUF, coll. « Science, histoire et société », 2004.
- DOKICS, Jérôme & EGRÉ, Paul, « L'identité des qualia et le critère de Goodman » (à paraître; en ligne : http://paulegre.free.fr/Papers/goodman_de1.pdf).
- DOUGLAS, Mary & HULL, David L. (dir.), *How classification works. Nelson Goodman among the social sciences*, Edinburgh, Edinburgh UP, 1992.
- DRETSKE, Fred I., *Knowledge and the Flow of Information*, Stanford, CSLI, 1999.
- DUMMETT, Michael, *Philosophie de la logique*, trad. Fabrice Pautaut, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Propositions », 1991.
- DÜRER, Albrecht, *Géométrie*, trad. Jeanne Peiffer, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Sources du savoir », 1995.
- ECO, Umberto, *L'Œuvre ouverte [Opera aperta]*, trad. Chantal Roux de Bézieux, Éditions du Seuil, coll. « Points. Sciences humaines », 1979.
- , *Les Limites de l'interprétation*, trad. Myriem Bouzaher, Paris, Grasset, 1992.

- EDGERTON, S. Y. JR., *The Heritage of Giotto's Geometry*, Cornell, Cornell UP, 1991.
- ELGIN, Catherine Z., *With reference to reference*, Indianapolis, Hackett, 1983.
- , « Scheffler's Symbols », *Synthese*, vol. 94, n° 1, janvier 1993, p. 3-12.
- , *Considered judgment*, Princeton, Princeton UP, 1996.
- , *The Philosophy of Nelson Goodman, Selected Essays*, vol. 1-4, New York/London, Garland Publishing, 1997.
- , « The Power of Parsimony », *Philosophia Scientia*, vol. 2, 1997, p. 89-104.
- , « Making manifest: the role of exemplification in the Sciences and in the Arts », *Principia*, vol. 15, n° 3, 2011.
- ENGEL, Pascal, *La Norme du vrai. Philosophie de la logique*, Paris, Gallimard, coll. « NRF essais », 1989.
- ERNST, Gerhard, STEINBRENNER, Jakob & SCHOLZ, Oliver R., *From Logic to Art. Themes from Nelson Goodman*, Frankfurt, Ontos, 2009.
- FREGE, Gottlob, *Écrits logiques et philosophiques*, trad. et intro. Claude Imbert, Paris, Éditions du Seuil, 1994, coll. « Point. Essais », p. 108-109.
- FRIEDLANDER, Eli, *Signs of Sense*, Cambridge (Mass.), Harvard UP, 2001.
- FRIEDMAN, Michael, « Carnap's Aufbau Reconsidered », *Noûs*, 1987.
- GABRIEL, Markus, *Pourquoi le monde n'existe pas [Warum es die Welt nicht gibt]*, trad. Georges Sturm, Paris, J.C. Lattès, 2014.
- , *Fields of Sense. A new realist ontology*, Edinburg, Edinburg University Press, 2015.
- GARFINKEL, Harold, *Recherches en ethnométhodologie*, éd. et trad. Michel Barthélémy & Louis Quéré, Paris, PUF, coll. « Quadrige. Grands textes », 2007.
- GENETTE, Gérard, *Fiction et diction*, précédé de *Introduction à l'architexte*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points . Essais », 2004.
- , *L'Œuvre de l'art*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 2010.
- GIBSON, James Jerome, « Pictures, Perspective, and Perception. », *Daedalus*, vol. 89, 1960, p. 216-227.
- GINZBURG, Carlo, *Mythes, emblèmes, traces. Morphologie et histoire*, trad. Monique Aymard, Chritian Paoloni, Elsa Bonan *et al.*, Lagrasse, Verdier, 2010.

- GOEHR, Lydia, *The Imaginary Museum of Musical Works. An Essay in the Philosophy of Music*, Oxford, OUP, 1992.
- GOMBRICH, Ernst Hans, *L'Art et l'illusion. Psychologie de la représentation picturale*, trad. Guy Durand, Paris, Gallimard, 1971.
- , *The Image and the Eye*, Oxford, Phaidon, 1982.
- GUSTAFSSON, Martin et SØRLI Richard (dir.), *The Philosophy of J.L. Austin*, Oxford/New York, OUP, 2011.
- HACKING, Ian, *Concevoir et expérimenter: thèmes introductifs à la philosophie des sciences expérimentales*, trad. Bernard Ducrest, Paris, Christian Bourgois, 1989.
- , « A tradition of natural kinds », *Philosophical Studies*, vol. 61, n° 1-2, 1991, p. 109-126.
- , *Le Plus Pur Nominalisme. L'énigme de Goodman, vleur et usage du vleur*, trad. Roger Pouivet, Combas, Édition de l'Éclat, coll. «Tiré à part », 1993.
- , *Entre science et réalité: la construction sociale de quoi?*, trad. Baudouin Jurdant, Paris, La Découverte, 2001.
- , *Historical Ontology*, Cambridge (Mass.), Harvard UP, 2002.
- HALIMI, Brice, « Boa Constructeur », *Critique*, n° 666, 2002, p. 896-912.
- HARMAN, Gilbert H., « The inference to the best explanation », *The Philosophical Review*, vol. 74, n° 1, 1965.
- HEINECKEN, Robert, *Lessons in posing Subjects*, texte de Devrim Bayar, Bruxelles, Wiels Museum/Triangle Books, 2014.
- HEMPEL, Carl Gustav, *Aspects of scientific Explanation, and other Essays in the Philosophy of Science*, New York, The Free Press, 1965.
- HIRSCH, Eli, *Dividing Reality*, New York, OUP, 1993.
- HOPENGART, Christine & BAUMGARTNER, Michael, *Paul Klee. Vie et Oeuvre*, Malakoff/Berne, Hazan/Zentrum Paul Klee, 2012.
- HUME, David, *Traité de la nature humaine*, Livre I, Partie 3, Section XIV, trad. Philippe Baranger & Philippe Saltel, Paris, Flammarion, coll. « GF-Flammarion », 1995.
- JACOB, Pierre, *L'Empirisme logique: ses antécédents, ses critiques*, Paris, Éditions de Minuit, 1980.
- JAMES, William, *Le Pragmatisme. Un nouveau nom pour d'anciennes manières de penser* [1907], trad. Nathalie Ferron, Paris, Flammarion, 2007.

JONES, Rebecca K., REED, Edward S. & HAGEN, Margaret A., « A Three Point Perspective on Pictorial Representation : Wartofsky, Goodman and Gibson on Seeing Pictures », *Erkenntnis*, vol. 15, n° 1, 1980, p. 55-64.

KANT, Emmanuel, *Critique de la raison pure* [1781 ; 2e éd., 1787], trad. André Tremesaygues & Bernard Pacaud, Paris, PUF, coll. « Quadrige », 2012.

—, *Anthropologie d'un point de vue pragmatique* [1798], trad. Michel Foucault, Paris, Vrin, coll. « Bibliothèque des textes philosophiques », 2008.

KLEE, Paul, *Théorie de l'art moderne*, trad. Pierre-Henri Gonthier, Paris, Denoël, 1964.

KOLERS, Paul A., *Aspects of Motion Perception*, Oxford, Pergamon Press, 1972.

KRIPKE, Saul A., *La Logique des noms propres* [*Naming and Necessity*], trad. Pierre Jacob & François Recanati, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Propositions », 1982.

—, *Règles et langage privé. Introduction au paradoxe de Wittgenstein*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « L'Ordre philosophique », 1996.

KUHN, Thomas S., *La Structure des révolutions scientifiques* [1962], trad. Laure Meyer, Paris, Flammarion, coll. « Champs. Sciences », 2008.

—, *La Tension essentielle*, trad. Michel Biezunski, Pierre Jacob, Andrée Lyotard-May & Gilbert Voyat, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 1990.

—, « What are scientific revolutions? », *Center for Cognitive Science, Occasional Paper*, vol. 18, n° 18, 1981.

LABBÉ, Mickaël, *Philosophie de l'architecture : formes, fonctions et significations*, Paris, Vrin, coll. « Textes clefs », 2017.

LAHIRE, Bernard, *L'Homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Paris, Nathan, coll. « Essais & Recherches », 1998.

—, *Ceci n'est pas qu'un tableau. Essai sur l'art, la domination, la magie et le sacré*, Paris, La Découverte, coll. « Laboratoire des sciences sociales », 2015.

LAKATOS, Imre, *Histoire et méthodologie des sciences : programmes de recherche et reconstruction rationnelle*, trad. Catherine Malamoud & Jean-Fabien Spitz sous la dir. de Luce Giard, intro. Luce Giard, Paris, PUF, coll. « Bibliothèque d'histoire des sciences », 1994.

- LAMPE, Angela (dir. et éd.), *Paul Klee. L'Ironie à l'oeuvre*, Paris, Centre Pompidou, 2016, p. 135, cat. exp. : Paris, Centre Pompidou, 6 avril-1^{er} août 2016.
- LAUGIER, Sandra (dir.), *Carnap et la construction logique du monde*, Paris, Vrin, coll. « Problèmes et controverses », 2001.
- , *Wittgenstein. Les Sens de l'usage*, Paris, Vrin, coll. « Moments philosophiques », 2009.
- & AL-SALEH, Christophe (dir.), *John L. Austin et la philosophie du langage ordinaire*, vol. 1, Hildesheim, G. Olms, coll. « Europaea memoria », 2011.
- LE JALLÉ, Éléonore, *Hume et la philosophie contemporaine*, Paris, Vrin, coll. « Analyse et philosophie », 2014.
- LEROUX, Emmanuel, *Le Pragmatisme américain et anglais : étude historique et critique*, Paris, Alcan, 1922.
- LEVINSON, Jerrold, *Music, Art, and Metaphysics. Essays in Philosophical Aesthetics*, Ithaca/New York, Cornell UP, 1990.
- , *Essais de philosophie de la musique. Définition, ontologie, interprétation*, trad. et intro. Clément Canonne & Pierre Saint-Germier, Paris, Vrin, coll. « MusicologieS », 2015.
- LEWIS Clarence Irving, *Mind and the world-order; outline of a theory of knowledge*, New York, Dover, 1956.
- , *Collected papers*, Stanford, Stanford UP, 1970.
- LEWIS, David Kellogg, *Counterfactuals*, Oxford, Basil Blackwell, 1973.
- , « New Work for a theory of universals », *Australasian Journal of Philosophy*, vol. 61, n° 4, 1981, p. 343-377.
- , *Philosophical papers*, New York/Oxford, OUP, 1983.
- , *De la pluralité des mondes*, trad. Marjorie Caveribère & Jean-Pierre Cometti, Paris/Tel-Aviv, Éditions de l'Éclat, coll. « Tiré à part », 2007.
- LOPÈS, Dominic McIver, « Le réalisme iconique », dans COMETTI, Jean-Pierre, MORIZOT, Jacques & POUIVET, Roger (dir.), *Esthétique Contemporaine*, Paris, Vrin, coll. « Textes clefs », 2005.
- , *Comprendre les images. Une théorie de la représentation iconique* [2006], trad. et éd. Laure Blanc-Benon, PUR, coll. « Æsthetica », 2014.
- MALHERBE, Michel, *Kant ou Hume ou La raison et le sensible*, Paris, Vrin, coll. « Bibliothèque d'histoire de la philosophie », 1980.

- MC CORMICK, Peter, *Starmaking. Realism, Anti-Realism, and Irrealism*, Cambridge (Mass.), MIT Press, 1996.
- MEILLASSOUX, Quentin, *Après la finitude. Essai sur la nécessité de la contingence*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « L'Ordre philosophique », 2005.
- MISAK, C. J., *The American pragmatists*, Oxford, OUP, coll. « Oxford History of Philosophy », 2013.
- MITCHELL, W. J. Thomas, *Iconology: Image, Text, Ideology*, Chicago, University of Chicago Press, 1986.
- , « Irrealism, and Ideology: A Critique of Nelson Goodman », *The Journal of Aesthetic Education*, vol. 25, n° 1, 1991, p. 23-35.
- MORIZOT, Jacques, « Phenomenalism in Epistemology, Physicalism in Aesthetics », *Principia*, vol. 15, n° 3, 2011.
- , *Goodman: modèles de la symbolisation avant la philosophie de l'art*, Paris, Vrin, coll. « Essais d'art et de philosophie », 2012.
- & POUIVET, Roger, *La Philosophie de Nelson Goodman*, Paris, Vrin, coll. « Repères philosophiques », 2011.
- NARBOUX, Jean-Philippe, « Incommensurabilité et exemplarité. Aliénation et problème des universaux. », *Archives de Philosophie*, vol. 66, n° 4, 2003, p. 437-447.
- , « Absorption et Picturalité », dans ROMAND, Claude (dir.), *Wittgenstein*, Paris, éd. du Cerf, coll. « Les cahiers d'histoire de la philosophie », 2012.
- NEF, Frédéric, « Survenance humienne, physique et métaphysique: Disposition, structure et connexion », *Klesis*, vol. 24, 2012.
- & VERNANT, Denis (dir.), *Le Formalisme en question. Le tournant des années trente*, Paris, Vrin, coll. « Problèmes et controverses » 1998.
- PANOFSKY, Erwin, *La Perspective comme forme symbolique* [1924], trad. Guy Ballangé, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Le sens commun », 1975.
- PAPINEAU, David, *Reality and Representation*, Oxford, Blackwell, coll. « Philosophical theory », 1987.
- PEIRCE, Charles S., BUCHLER, Justus (dir.), *Philosophical writings of Peirce*, New York, Dover, 1955.
- PIATELLI-PALMARINI, Massimo (éd.), *Théories du langage, théories de l'apprentissage. Le débat entre Jean Piaget et Noam Chomsky*, Paris/Asnières-

- sur-Oise, Éditions du Seuil/Centre Royaumont pour une science de l'homme, 1979.
- POLANY, Michael, « The Logic of Tacit Inference », *Philosophy*, vol. 41, n° 155, janvier 1966, p. 1-18.
- POPPER, Karl Raimund, *La Logique de la découverte scientifique*, trad. Nicole Thyssen-Rutten & Philippe Devaux, Paris, Payot, coll. « Bibliothèque scientifique », 1973.
- POUVET, Roger (dir.), *Lire Goodman. Les Voies de la référence*, Combas, Éditions de l'Éclat, coll. « Lire les philosophies », 1992.
- , *Esthétique et logique*, Bruxelles, Mardaga, 1996.
- , « L'irréalisme : deux réticences », *Philosophia Scientia*, vol. 2, n° 2, 1997, p. 179-195.
- , *L'Ontologie de l'œuvre d'art*, Paris, Vrin, coll. « Essais d'art et de philosophie », 2010.
- , MORIZOT, Jacques & COMETTI, Jean-Pierre, *Questions d'esthétique*, Paris, PUF, 2000.
- PROUST, Joëlle, *Questions de forme. Logique et proposition analytique de Kant à Carnap*, Paris, Fayard, 1986.
- PROUST, Marcel, *Le Côté de Guermantes*, dans *À la recherche du temps perdu*, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », t. II, 1988.
- PUTNAM, Hilary Whitehall, *Mind, Language and Reality*, Cambridge/London/ New York, CUP, 1975.
- , *Raison, vérité et histoire*, trad. Abel Gerschenfeld, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Propositions », 1984.
- , *Représentation et réalité*, trad. Claudine Tiercelin, Paris, Gallimard, coll. « NRF essais », 1990.
- , *Le Réalisme à visage humain*, trad. Claudine Tiercelin, Paris, Gallimard, 2011, coll. « Tel ».
- , *L'Éthique sans ontologie*, trad. Raphaël Ehrsam, Pierre Fasula *et al.*, Paris, éd. du Cerf, coll. « Passages », 2013.
- QUINE, Willard Van Orman, « Main Trends in Recent Philosophy: Two Dogmas of Empiricism », *The Philosophical Review*, vol. 60, n° 1, janvier 1951, p. 20-43.
- , *The Web of Belief*, New York, Random House, 1970.

- , *Le Mot et la chose*, trad. Joseph Dopp & Paul Gochet, Paris, Flammarion, coll. « Nouvelle bibliothèque scientifique », 1977.
- , *From stimulus to science*, London, Harvard UP, 1995.
- , *Relativité de l'ontologie*, trad. Jean Largeault, Paris, Aubier-Montaigne, coll. « Analyse et raison », 2008.
- , *Les Voies du paradoxe et autres essais*, trad. Serge Bozon & Sabine Plaud, Paris, Vrin, coll. « Bibliothèques des textes philosophiques », 2011.

RAGGIO, André R., « *Family resemblance predicates – Modalités et réductionnisme* », dans (coll.) *Wittgenstein et le problème d'une philosophie de la science*, Paris, éd. du CNRS, 1970.

RAUZY, Jean-Baptiste, « Les illusions représentationnelles », *Cahiers Philosophiques de Strasbourg*, 2005.

—, « *Zu meiner Überraschung*. Carnap et la Quasi-Analyse dans le manuscrit de 1923 » (à paraître).

READ, Rupert J., *Practices without Foundations? Sceptical Readings of Wittgenstein and Goodman: An Investigation into The Description and Justification of Induction and Meaning at the Intersection of Kripke's « Wittgenstein on rules and private language » and Goodman's « Fact, fiction and forecast »*, Ann Arbor, Mich, UMI, 1997.

— & RICHMAN, Kenneth A., *The New Hume Debate*, London/New York, Routledge, 2007.

RECŒUR, Paul, *La Métaphore vive*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « L'Ordre philosophique », 1970.

RODRIGUEZ-PEREYRA, Gonzalo, « Resemblance Nominalism and the Imperfect Community », *Philosophy and Phenomenological Research*, vol. 59, n° 4, 1999.

—, *Resemblance Nominalism: A Solution of the Problem of Universals*, Oxford, OUP, 2002.

RUDNER, Richard S. & SCHEFFLER, Israel, *Logic & Art. Essays in Honor of Nelson Goodman*, Indianapolis, Bobbs-Merrill, 1972.

RUSSEL, Bertrand, *Problèmes de philosophie* [1912], trad. Solange-Marie Guillemin, Paris, Payot, coll. « Petite bibliothèque Payot », 1989.

—, *La Méthode scientifique en philosophie. Notre connaissance du monde extérieur* [1914], trad. Philippe Devaux, Paris, Payot, 2002.

- SARTRE, Jean-Paul, *Saint Genet. Comédien et martyr*, dans GENET, Jean, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Blanche », 1952.
- SARTWELL, Crispin, « What Pictorial Realism Is », *The British Journal of Aesthetics*, n° 34, 1994, p. 2-12.
- SCHAEFFER, Jean-Marie, *Les Célébataires de l'art*, Paris, Gallimard, coll. « NRF essais », 1996.
- SCHEFFLER, Israel, « An Inscriptural Approach to Indirect Quotation », *Analysis*, 1954.
- , « On Justification and Commitment », *The Journal of Philosophy*, vol. 51, n° 6, 1954, p. 180-190.
- , *Anatomie de la science. Étude philosophique de l'explication et de la confirmation*, trad. Pierre Thuillier, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Science ouverte » 1966.
- , *Four pragmatists*, New York, Humanity Press, 1974.
- , *Beyond the Letter. A Philosophical Inquiry into Ambiguity, Vagueness and Metaphor in Language*, London, Routledge, coll. « Routledge revivals », 1979.
- , *Symbolic worlds. Art, Science, Language, Ritual*, Cambridge, CUP, 1997.
- , « A Plea for Pluralism », *Erkenntnis*, vol. 52, n° 2, janvier 2000, p. 161-173.
- SCHIER, Flint, *Deeper into Pictures. An Essay on Pictorial Representation*, Cambridge, CUP, 1986
- SCHLIPP, Paul Arthur, *The philosophy of Rudolf Carnap*, La Salle, Open Court, 1963.
- SCHWARTZ Robert, « The Power of Picture », *The Journal of Philosophy*, vol. 82, n° 12, 1985, p. 711-720.
- , *Visual Version*, Cambridge (Mass.), MIT Press, 2006.
- , « Goodman and the demise of syntactic and semantic models », dans GABBAY, Dove M., HARTMANN, Stephan & WOODS, John (dir.), *Handbook of the History of Logic*, Amsterdam/Boston, Elsevier, 2009.
- SEARLE, John Rogers, *La Construction de la réalité sociale*, trad. Claudine Tiercelin, Paris, Gallimard, coll. « NRF Essais », 1998.
- SEIBT, Johanna, « The Umbau, from Constitution Theory to Constructional Ontology », *History of Philosophy Quarterly*, vol. 14, n° 3, 1997, p. 305-348.
- SELLARS, Wilfrid, *Empirisme et philosophie de l'esprit*, trad. Fabien Cayla, Paris/Tel-Aviv, Édition de l'Éclat, 1992.

STALKER, Douglas Frank, *Grue! The New Riddle of Induction*, Chicago, Open Court, 1994.

STERN, Robert A. M., *Architecture on The Edge of Postmodernism. Collected Essays (1964-1988)*, New Haven/London, Yale UP, 2009.

STROUD Barry, *Hume*, London, Routledge, 1977.

TEXTOR, Mark, « Samples as symbols », *Ratio (nex series)*, n° 3, 2008.

THOMAS FOGIEL, Isabelle, *Le Lieu de l'universel. Impasses du réalisme dans la philosophie contemporaine*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « L'ordre philosophique », 2015.

TIERCELIN, Claudine, *Le Ciment des choses. Petit traité de métaphysique scientifique réaliste*, Paris, Ithaque, coll. « Science et Métaphysique », 2011.

TRILLING, Julia, « Architecture as Politics », *Atlantic Monthly*, 1985.

VAX Louis, *L'Empirisme logique: de Bertrand Russell à Nelson Goodman*, Paris, PUF, 1970.

VUILLEMIN, Jules, *La Logique et le monde sensible. Étude sur les théories contemporaines de l'abstraction*, Paris, Flammarion, coll. « Nouvelle bibliothèque scientifique », 1971.

WAHL, Jean, *Les Philosophies pluralistes d'Angleterre et d'Amérique*, Paris, Éditions du Seuil, « Les empêcheurs de penser en rond », 2005.

WAISMANN, Friedrich, « La vérifiabilité », dans *Philosophie des sciences*, vol. 1, éd et trad. Sandra Laugier & Pierre Wagner, Paris, Vrin, coll. « Textes clefs », 2004.

WARTOFSKY, Marx W., « Rules and representation: The virtues of constancy and fidelity put in perspective », *Erkenntnis*, vol. 12, 1978, p. 17-36.

WHITE, John, *Birth and Rebirth of Pictorial Space*, New York, Thomas Yoseloff, 1958.

WHITE, Roger, « Explanation as a Guide to Induction », *Philosophers' Imprint*, vol. 5, n° 2, Michigan Publishing, 2005.

WIESING, Lambert, *La Visibilité de l'image. Histoire et perspective de l'esthétique formelle*, trad. Carole Maigné, Paris, Vrin, coll. « Essais d'art et de philosophie », 2014.

WITTGENSTEIN, Ludwig, *Leçons et conversations sur l'esthétique, la psychologie et la croyance religieuse*, suivies de *Conférences sur l'éthique*, éd. Cyril Barrett, Paris, Gallimard, coll. « Folio . Essais », 1992.

—, *Tractatus Logico Philosophicus*, trad. Gilles-Gaston Granger, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de Philosophie », 1993.

—, *Recherches philosophiques*, trad. Françoise Dastur, Maurice Élie, Jean-Luc Gautero *et al.*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de philosophie », 2005.

WOLLHEIM, Richard, *Painting as an Art*, Princeton, Princeton UP, 1987.

[coll.], *Probing into Reconceptions*, Dordrecht, Kluwer Academic Publishers, coll. « Sythèse », 1993.

[coll.], *Actes du colloque international Nelson Goodman*, Pont-à-Mousson, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1997.

340

RÉFÉRENCES EN EXERGUE

MICHON, Pierre, « Vies des frères Bakroot », dans *Vies minuscules*, Paris, Gallimard, 1984, p. 127-128.

DÜRRENMATT, Friedrich, *La Panne*, trad. Armel Guerne, Paris, Albin Michel, coll. « Le Livre de Poche Biblio », 1988, p.12-13.

BENOIST, Jocelyn, « A Plea for Examples : Phenomenology as Sensitive Ontology », dans Mitsuhiro Okada (dir.), *Ontology and Phenomenology*, Publications of Keio University, 2009, p. 25-41.

BAZIN, André, *Qu'est-ce que le cinéma ?*, Paris, Éditions du Cerf, coll. « 7aRT », 2011, p. 54.

PUTNAM, Hilary, *Réalisme à visage humain*, trad. Claudine Tiercelin, Paris, Gallimard, 2011, p. 526.

MILLER, Henry, *Sexus*, trad. George Belmont, Paris, Christian Bourgois, 1996, p. 28.

LEIRIS, Michel, « Notes pour *Le sacré dans la vie quotidienne* ou *L'homme sans honneur* », dans « Appendices » à *La Règle du Jeu*, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 2003, p 1126-1127.

—, *Biffures*, dans *La Règle du Jeu*, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 2003, p. 5-6.

- SÉNAC, Jean, *Pour une terre possible*, éd. et intro. Hamid Nacer-Khodja, Paris, Points, coll. « Poésies », 2013, p. 59.
- LAFAYETTE, Madame de, *La Princesse de Clèves*, dans *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 2014, p. 350-351.
- ROUBAUD, Jacques, *Je suis un crabe ponctuel. Anthologie personnelle (1967-2014)* [repris de *La Pluralité des mondes de Lewis*, XXI, « que faire d'un monde », 1991], Paris, Gallimard, 2016, p. 77-78.
- KEROUAC, Jack, *The Dharma Bums*, New York, The Viking Press, 1958.
- BRETON, André, *Les Vases communicants*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1996.
- HOUELLEBECQ, Michel, *La Carte et le Territoire*, Paris, Flammarion, 2010 : « La carte est plus intéressante que le territoire » est le titre donné à la première exposition du personnage principal, Jed Martin.
- CIORAN, Emil, propos attribué par Emmanuel Macron dans une interview avec Michel Houellebecq pour *Les Inrockuptibles*, le 21 juin 2016.
- TOLSTOÏ, Leon, *Anna Karénine*, trad. Henri Mongault, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1994.

Index nominum

- ARNHEIM, Rudolf 231, 236.
 AUSTIN, John Langshaw 16, 24-38, 50,
 95, 273, 297.
 BACH, Jean-Sébastien 86.
 BACHELARD, Gaston 207.
 BEARDSLEY, Monroe Curtis 67, 227.
 BENJAMIN, Walter 88.
 BENOIST, Jocelyn 11, 22, 26-27, 33-34,
 39, 40, 42, 49-53, 58, 65, 70-73,
 78-79, 82, 95, 279, 307, 311.
 BLOCK, Ned 257.
 BOETTI, Alighiero 45-48.
 BORGES, Jorge Luis 253, 272-273.
 BOULEZ, Pierre 272.
 BRANCUSI, Constantin 53-57.
 BRUNER, Jérôme Seymour 166, 229.
 CARLSON, Allen 266-267, 272.
 CARNAP, Rudolf 15, 98-111, 128, 135,
 140-145, 154 166-168, 173, 177, 220,
 244-249, 252, 294, 297-299.
 CASSIRER, Ernst 12, 80, 185.
 CAVELL, Stanley Louis 10, 159, 198, 214-
 216, 292, 305.
 CLÉMENT, Gilles 267.
 CHOMSKY, Noam 174, 183.
 COMETTI, Jean-Pierre 7, 16, 67, 76,
 87-89, 227, 233, 241-242, 261-265,
 274, 280, 282, 310.
 CONSTABLE, John 234.
 DAVIDSON, Donald 67-70, 295-299.
 DANTO, Arthur Coleman 94, 273.
 DECLOS, Alexandre 137, 158, 247.
 DELEUZE, Gilles 157, 288, 294.
 DRETSKE, Frederick Irwin, *dit* Fred 201-
 202, 257.
 DUMMETT, Michael 107, 112.
 ECO, Umberto 12, 91, 184, 272.
 ELGIN, Catherine Z. 12, 42-48, 61-62,
 72-73, 276, 279-282, 317-318.
 ENGEL, Pascal 67.
 ERNST, Gerhard 176, 208-211.
 FREGE, Friedrich Ludwig Gottlob 37,
 67-69, 91, 240, 260, 310.
 FRIEDLANDER, Eli 48-50.
 GABRIEL, Markus 148-149, 185.
 GARFINKEL, Harold 30-31.
 GENETTE, Gérard 12, 43-45, 76, 198,
 261-263, 276, 279.
 GIBSON, James Jerome 229-230.
 GINZBURG, Carlo 95.
 GOMBRICH, Ernst Hans 65, 229-230,
 232, 238, 258.
 GOEHR, Lydia 92.
 GRICE, Herbert Paul 241.
 HACKING, Ian 99, 158-160, 166, 178-181,
 186-188, 303-306.
 HEINECKEN, Robert 59-60, 66.
 HEMPEL, Carl Gustav 131, 135, 141-145,
 170-171.
 HOFFSTETTER, Roman 86.
 HOLBEIN, Hans, *dit* le Jeune 258-259.
 HUGO, Victor 78-79.
 HUME, David 130-134, 145, 154-156,
 180, 186, 188, 284-305.
 HUSSERL, Edmund 297.
 JAMES, William 188, 226.
 KANT, Emmanuel 12, 40, 42, 99, 185-
 189, 210-211, 284-294, 31.
 KLEE, Paul 63-65, 231.
 KRIPKE, Saul Aaron 13, 87, 148-155,
 165-166, 176, 208-211, 300-305.
 KUHN, Thomas Samuel 181, 195, 207,
 295.
 LAHIRE, Bernard 87-88, 95.
 LAUGIER, Sandra 36, 175, 215.
 LEVINSON, Jerrold 88, 242-243, 272-
 273.
 LEWIS, David Kellogg 220, 283.
 LEWIS, Clarence Irving 12, 185-188, 291.
 LOCKE, John 178.
 LOPES, McIver Dominic : 229, 233, 236,
 238, 255-258.

- MITCHELL, William John Thomas, *dit* W.J.T. 12, 89, 281.
- MORELLI, Giovanni 113.
- MORIZOT, Jacques 44, 49, 92, 158, 199, 225, 241-242, 280, 310.
- NARBOUX, Jean-Philippe 28, 167, 175, 177, 184.
- NOUVEL, Jean 267.
- OROZCO, Gabriel 262-264.
- PANOFSKY, Erwin 231.
- PAPINEAU, David 21-25.
- PEIRCE, Charles Sanders 11, 43, 62, 108, 112.
- PIAGET, Jean 166, 174.
- PICASSO, Pablo Ruiz y, *dit* Pablo 255, 276.
- POPPER, Karl Raimund : 134, 141-145.
- POUVET, Roger 74, 76, 86-88, 99, 225, 248, 262-263, 279, 284, 309.
- PROUST, Joëlle 103-107.
- PROUST, Marcel 235-236.
- PUTNAM, Hilary Whitehall 22, 129, 185, 226, 295-297, 303, 310.
- QUINE, Willard Van Orman, *dit* Willard 99, 137, 170-179, 183, 190, 284, 294-295, 299.
- RAUZY, Jean-Baptiste 100-101, 106, 126, 249, 252.
- READ, Rupert 285.
- RENOIR, Pierre Auguste 235.
- RICŒUR, Paul 41, 69, 74-80.
- RUSSELL, Bertrand 99.
- SARTRE, Jean-Paul 75.
- SCHEFFLER, Israel 12, 28, 77-80, 131, 142-144, 309.
- SCHAEFFER, Jean-Marie 44-45, 63, 196.
- SCHÖNBERG, Arnold 86.
- SCHWARTZ, Robert 220, 238, 255.
- SEIBT, Johanna 99-109, 114, 246-248, 288.
- SERRA, Richard 266-268.
- STAMITZ, Johann 272.
- STERN, Robert Arthur Morton 267, 272.
- STROUD, Barry 287.
- TEXTOR, Mark 47, 241-244.
- TRICIAS, Mary 25, 39-54, 65-66, 86, 193, 216, 260, 282, 307-308, 316.
- TRILLING, Julia 266.
- VAN MEEGEREN, Henricus Antonius, *dit* Han 93-97, 197, 281.
- VERMEER, Jan 84, 93-97, 197, 281.
- VUILLEMIN, Jules 99, 110-111, 127, 246.
- WAISMANN, Friedrich 212, 245.
- WITTGENSTEIN, Ludwig Josef 13-15, 22, 26, 49-51, 94-95, 111, 148-154, 159, 165, 176, 182-184, 194, 211, 214-215, 292, 297, 301-302.
- WRIGHT, Frank Lloyd 51-53.

CRÉDITS ICONOGRAPHIQUES

Fig. 1. © Paul Ricoeur/Éditions du Seuil, 1975, « Points Essais », 1997/avec la collaboration de l'agence La Collection — Fig. 2. © Alighiero Boetti / MoMA / dist. Scala — Fig. 3a. © Centre Pompidou — Fig. 3b. © Constantin Brancusi/Centre Pompidou, MNAM-CCI, dist. Rmn-GP/Jacques Faujour — Fig. 3c. © Constantin Brancusi/Centre Pompidou, MNAM-CCI, dist. Rmn-GP/Bertrand Prévost/avec la participation de l'agence La Collection — Fig. 4. © The Robert Heineken Trust/avec l'aimable autorisation du Center for Creative Photography, University of Arizona/avec la collaboration de l'agence La Collection — Fig. 5. © Zentrum Paul Klee, Bern/avec la collaboration de l'agence La Collection — Fig. 6a. © Museum Boijmans Van Beuningen, Rotterdam/A. Boersma Archives/avec la collaboration de l'agence La Collection — Fig. 6b. © R.C. Croes/Nationaal Archief NL/Anefo, CCO/avec la collaboration de l'agence La Collection — Fig. 7. © François Morellet/Centre Pompidou, MNAM-CCI, dist. Rmn-GP/Georges Meguerditchian — Fig. 8, 9, 10. © PUPS/Sorbonne Université — Fig. 11. © musée du quai Branly - Jacques Chirac, dist. Rmn-GP — Fig. 12. © Archives Alinari, Florence, dist. Rmn-GP/Alessandro Vasari — Fig. 13. © avec l'aimable autorisation de Gabriel Orozco, Leeum Samsung Museum of Art, Seoul and Kurimanzutto, Mexico City/avec la collaboration de l'agence La Collection — Fig. 14. © Richard Serra/David Aschkenas/avec la collaboration de l'agence La Collection — Fig. 15. © Willy Ronis/ministère de la Culture, médiathèque du Patrimoine, dist. Rmn-GP — Fig. 16. © arch. opéra Bastille Carlos Ott/Roger-Viollet

© Adagp, Paris, 2018 ; fig. 2, 7, 14

© Succession Brancusi - All rights reserved (Adagp), 2018 : fig. 3b, 3c

REMERCIEMENTS

Le présent essai étant une suite donnée à mon travail de doctorat, je tiens à remercier tout d'abord Jocelyn Benoist qui l'a dirigé activement, ainsi que Jean-Baptiste Rauzy qui a, par ses conseils et par son énergie, beaucoup contribué à rendre cette publication possible. Mes remerciements vont également à Sébastien Porte qui le premier a eu l'idée de publier cet essai dans la nouvelle collection de Philosophie des PUPS, ainsi qu'à Guillaume Boulord qui en a assuré l'édition et la relecture. Je remercie enfin mon camarade de promotion Alexandre Declos, qui a débuté en même temps que moi une thèse sur la métaphysique de Nelson Goodman, avec qui nous avons découvert *Manières de faire des mondes*, alors que nous passions le concours de l'agrégation, et qui a été mon « Monsieur Goodman » durant ces années de recherche.

TABLE DES MATIÈRES

Abréviations	7
Introduction	9

PREMIÈRE PARTIE *EPIC FAIL*

Chapitre 1. La fonction philosophique de l'erreur	21
Et si tout marchait bien?	21
Austin et la doctrine des échecs	26
Reconcevoir l'épistémologie plutôt que la rendre inutile	34
Chapitre 2. <i>Ways of wrongmaking</i>	39
La famille Tricias	39
Vérité et fausseté métaphorique	66
Identité, fausseté et faussaire	84
Mauvais compagnonnage, communauté malheureuse et carte fallacieuse	98
Chapitre 3. <i>Grue in progress</i>	129
Le vleur dans le Projet 1953 : une introduction du problème et de sa solution	130
Histoires et mécaniques projectives	137
Prolongation du doute	147
Le format du Vleur	155

SECONDE PARTIE LA PROJECTION DU MONDE

Chapitre 4. Le vleur hors les murs	165
Nouveaux compagnonnages	166
Re-projeter l'espace des qualités : de l'instinct au symbole	170
La taille du monde	178
Les décisions projectives de la théorie des symboles	189

L'induction cachée : l'exemplification dans les sciences et dans les arts.....	193
La traduction inductive	199
Projeter la projection.....	206
Chapitre 5. Félicités. Ébauche d'une théorie du fonctionnement	
symbolique	219
Implantation (1) : règles de projectibilité en contexte extensionnel	219
Implantation (2) : le cas de la dépicition	226
Engagements	239
Contexte	260
Chapitre 6. Une métaphysique inductive.....	
Hume et Kant.....	284
Une sortie hors de l'empirisme ?.....	293
À propos d'un scepticisme goodmanien.....	299
Réalisme et irréalisme	306
Dernier étiquetage en guise de conclusion	312
Glossaire.....	321
Bibliographie	325
Index nominum.....	343
Crédits iconographiques	349
Remerciements.....	349
Table des matières	351